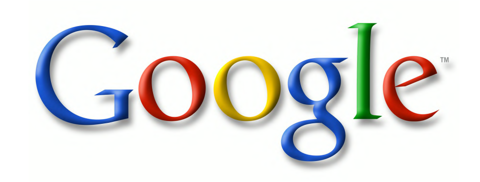


(Thomas

HISTOIRE

DE

SAINT THOMAS D'AQUIN.

HISTOIRE

DE

SAINT THOMAS D'AQUIN

DE L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS

PAR

M. L'ABBÉ J. BAREILLE

CHANOINE D'HONNEUR DE LYON, CHANOINE HONORAIRE DE TOULOUSE

Auteur d'Emilia Paula, &c., &c.

QUATRIÈME ÉDITION

REVUE ET CORRIGÉE



PARIS

LOUIS VIVÈS, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DELAMBRE, 5.

1862

INTRODUCTION.

Le siècle de saint Thomas d'Aquin fut celui d'Innocent III et de saint Louis, d'Albert-le-Grand et de Roger Bacon, de Giotto et du Dante. Ce siècle vit naître la cathédrale de Cologne et *la Somme de théologie, la Divine Comédie* et la Sainte-Chapelle, *l'Imitation de Jésus-Christ* et tant d'autres créations que les âges suivants, malgré leur éclat et leur gloire, n'ont ni surpassées ni même égalées? Il fut si fécond en grands hommes et en grands monuments, qu'il faudrait un volume entier pour donner la liste complète des uns et des autres; de telle sorte qu'un problème aussi curieux que difficile serait d'expliquer comment une telle époque a pu, dans les appréciations des historiens, être confondue avec les périodes ordinaires de la vie de l'humanité, refoulée même au-dessous du niveau commun des siècles. Quand, par l'étude et le souvenir, on se met à voyager parmi les merveilles du treizième siècle, on s'étonne et l'on s'attriste en même temps de l'ignorance et de l'injustice des hommes.

L'étonnement augmente, quand on considère avec

une sérieuse attention le vaste mouvement qui s'opérait alors dans l'Europe; c'est le siècle où se fondent les universités d'Oxford et de Paris, les établissements de saint Louis et la grande charte anglaise, l'ordre de saint Dominique et celui de saint François. Les architectes du Nord et les peintres du Midi forment des écoles traditionnelles, la poudre à canon est inventée, le télescope découvert, les lois de la gravitation sont reconnues, les principes de la représentation politique et des délibérations parlementaires renaissent et sont consacrés, la fraternité chrétienne pénètre plus profondément dans les lois, et les grandes nationalités modernes se constituent d'une manière décisive; tous les arts, toutes les sciences, tous les sentiments généreux, toutes les grandes pensées, fermentent au fond des cœurs et se produisent au dehors par des œuvres et des institutions puissantes. La société tout entière s'agite sur ses bases antiques, et, repoussant de son sein les influences ennemies, appelant à elle les inspirations célestes, change peu à peu d'horizon, et marche plus résolûment à la conquête de ses grandes destinées. De puissants génies lui sont donnés pour promoteurs et pour guides; mais au milieu de tous, au centre de ce siècle, on voit apparaître saint Thomas d'Aquin, entraînant tous ces satellites de la gloire, comme l'astre dominateur qui fut assigné, ainsi que nous le verrons, pour symbole à son génie.

Cet homme résume en lui ce qu'il y eut de plus pur et de plus fort dans son siècle; il personnifie la puissance qui, malgré qu'on en ait, subjugue enfin et domine toutes les autres, la puissance de l'idée. Rien autre n'a trouvé place dans sa vie; vie tout abstraite, et dont on a pu dire que les seuls événements étaient des idées; vie toute militante néanmoins, et que les luttes incessantes de la pensée transforment en un drame d'une nature sublime et presque surhumaine. Après le combat, en effet, qui, par ses phases diverses, le plaça sur le trône de l'intelligence, vient le combat qu'il doit soutenir sans relâche contre les innombrables ennemis de la religion et de la société. Sur le front de l'homme cependant règnent le calme et la sérénité de l'ange; rien ne trahit les sollicitudes et les labeurs d'une âme qui va traçant la route à la destinée humaine, entre les excès du rationalisme et les écarts de l'enthousiasme mystique, entre les fureurs des peuples et le despotisme des rois, entre les écueils de la fatalité et les tourmentes des passions.

Jusqu'à nos jours, on n'avait guère vu dans saint Thomas qu'un pieux cénobite, ou, tout au plus, un profond théologien; théologien de spéculation et de théorie, qui dogmatise à part, et qui, du fond de son cloître, ne daigne pas même accorder un regard à son siècle qui passe. Mais en étudiant les réalités de son existence, en mettant ses œuvres en rapport avec ses

actions, on reconnaît en lui un de ces génies impressionnables et actifs que l'histoire couronne de ses splendeurs, un génie que les idées de son temps sollicitent, ou bien à déployer contre elles toute la plénitude de sa puissance, afin d'opposer une digue à leur mouvement désordonné, ou bien à se lancer au milieu d'elles, pour les dominer en les dirigeant. Génie extraordinaire cependant, et qui différa de la plupart de ceux qu'une même destination lui assimile; dans ce sens que, pour obtenir et exercer cette haute domination de la pensée, il n'eut besoin d'aucune de ces positions élevées qui peuvent en être considérées comme le trône extérieur : simple religieux, dont les idées contemporaines seront obligées de reconnaître la puissance, soit qu'elles viennent se briser contre sa logique, soit qu'elles viennent se soumettre à sa direction. C'est de l'une et de l'autre manière qu'il régnera, mais beaucoup plus en secondant son siècle qu'en le refoulant; car le mouvement de cette époque, quand il vint s'y mêler, était au bien, au beau, à la vérité, à la vertu; le mouvement du siècle était à Dieu!

Lorsqu'on se pose en face d'un siècle pour en étudier le mouvement, pour en saisir la vie dans ses manifestations diverses, le premier objet qui frappe le regard, c'est la marche des institutions et des événements politiques. C'est là comme la forme extérieure de la vie

des nations; c'est là ce qui en marque le plus sensiblement le travail et les progrès.

Les arts ne viennent qu'en second lieu, parce qu'il est moins aisé d'en comprendre la signification, quoique au fond ils touchent de plus près à la pensée vitale de l'époque. Il y a plus de spiritualité dans l'art que dans la politique, et par là même il y a plus de vie. Passer à la considération de l'art, c'est donc faire un pas de plus dans la connaissance d'un siècle.

Mais on pénètre bien plus avant encore quand on en étudie les sciences; les sciences forment le domaine propre de la pensée; elle s'y développe presque sans obstacle; elle y façonne à son image les éléments fournis par les âges antérieurs; elle y montre à découvert son inspiration et sa nature intime.

Toutefois, ce n'est pas encore là le sanctuaire de la pensée, la région du cœur qui renferme l'essence de la vie; c'est dans les influences immédiates de la religion sur un siècle qu'il faut entrer pour en connaître réellement la pensée et la vie.

Un rapide coup d'œil sur le mouvement politique, artistique, scientifique et religieux du treizième siècle, non-seulement nous révélera cette importante époque de la vie de l'humanité, mais encore nous montrera les affinités et les influences réciproques de l'histoire de ce siècle et de l'histoire de saint Thomas.

Le mouvement politique des nations chrétiennes, au treizième siècle, quand on fait abstraction du mouvement religieux qui le domine presque toujours, est un travail d'organisation, d'unité et de liberté. Les éléments divers dont se composent les peuples de l'Europe, étaient entrés en fusion, il est vrai, dès la première période du moyen-âge, et l'on apercevait déjà les premiers linéaments des grandes nationalités modernes. Mais ce n'est qu'au treizième siècle que les éléments homogènes se combinent pour ne plus se séparer; c'est alors que l'on voit définitivement adoptées les bornes et les configurations marquées par la nature du sol, les propensions des races et l'influence des événements extérieurs. Alors aussi les caractères des peuples se dessinent et s'harmonisent, et les lois qui président à la formation des sociétés se réalisent avec moins de contrainte dans le domaine des faits.

Il serait difficile, à la vérité, d'appliquer à la première, à la plus ancienne des nations d'alors, la nation germanique, cette appréciation générale. Aussi n'était-ce plus à elle qu'appartenait évidemment l'avenir; une autre montait au rang dont elle descendait avec rapidité; c'était la France. L'Allemagne s'épuisait et se démembrait dans sa lutte contre l'Eglise, lutte que nous aurons à considérer encore, sous un point de vue plus moral et plus élevé. Le spectacle que présente le saint-empire, dans presque tout le cours de ce siècle,

est un mélange d'usurpations, de dépositions, d'assassinats, de guerre civile et d'anarchie complète. Une personnalité maîtrise d'abord pendant quelques années les passions et les événements; tous les ressorts de cette vaste organisation, de ce corps multiple et difforme, qui s'étend des froides montagnes de la Lithuanie jusqu'aux campagnes brûlantes de la Sicile, semblent se réunir sous la main puissante de Frédéric II, petit-fils de Barberousse. Il y avait dans la tête et dans le cœur de cet homme assez de ressources, et au-delà, pour épurer la législation et relever la puissance du saint-empire; mais il épuisa toutes les énergies de son âme et toutes les forces de ses Etats à lutter contre une puissance dans laquelle il eut le tort de ne pas reconnaître le principe vital de son époque. Placé sur le trône impérial par l'Eglise romaine, il entreprit de l'étouffer dans ses bras. Mais l'ingratitude est une mauvaise conseillère, comme le dit le poète en parlant de la faim; il y périt, lui et sa race.

Au fond, le travail de la Providence se poursuit à travers les douloureuses vicissitudes des familles et des sociétés, à travers les résistances insensées des hommes; et, dans la chute de la maison de Souabe, on voit se briser les éléments idolâtre et romain qui prédominaient dans la vieille constitution de la vieille Allemagne, au point d'en retarder la paix et l'harmonie. A la faveur de ces luttes, on voit aussi s'affranchir la

Pologne et la Hongrie, la Prusse s'essayer à l'existence sous le glaive des chevaliers teutoniques, le royaume de Naples se détacher de l'empire pour devenir la conquête d'un frère de saint Louis, et se préparer enfin le règne glorieux de Rodolphe de Haspsbourg.

Le génie français avait mieux compris les tendances de ce temps, ou, pour parler avec plus d'exactitude, c'était celui qui, par sa nature propre, ardente, chevaleresque, et par une faveur spéciale d'en haut, s'identifia le mieux avec l'esprit général qui soufflait alors au sein de l'humanité. A aucune autre époque de sa durée, la France ne fit autant pour l'accomplissement de ses grandes destinées, pour le bonheur du reste des nations chrétiennes. Dans les premières années de ce siècle, c'est un de ses plus grands monarques, Philippe-Auguste, qui, à la sanglante bataille de Bouvines, consacre solennellement, contre les prétentions de ses éternelles ennemies, l'Angleterre et l'Allemagne, l'indépendance de ses sujets et l'intégrité de son territoire. Sous ce prince et ses successeurs, loin de se laisser entamer, la France s'agrandit avec une étonnante rapidité, et comme par l'impulsion d'une force intérieure; elle fait effort pour atteindre de toutes parts à ses limites naturelles. Au nord et à l'ouest, elle conquiert successivement la Flandre et la Normandie, l'Anjou, le Poitou, la Saintonge et la Touraine; à l'est et au midi, la Champagne et l'Auvergne; enfin, le siècle ne se

ferme pas sans qu'elle ait fait la conquête la plus importante comme la plus difficile : le pays de Toulouse, Etat plus anciennement constitué que la monarchie, espèce de république sous un comte, se soumet avec la Navarre, et repose aux Pyrénées les bases de la France.

A ce travail d'expansion correspond un travail de cohésion et d'unité; et c'est là la gloire spéciale de Louis IX. La police intérieure du royaume, un système complet de législation, l'administration régulière de la justice, les rapports de l'Eglise avec l'Etat, les garanties de la liberté personnelle, la moralité des transactions commerciales, tout ce qui forme l'union et le bonheur des nations, garde encore l'empreinte de ce génie religieux. Il ouvre au commerce de nouvelles voies, et montre la route de l'avenir en créant une marine nationale. Il repousse les Anglais, et dompte les vassaux rebelles; en brisant leur indépendance usurpée, il détruit les plus funestes semences de haine et de division. Il renverse en même temps les obstacles qui le séparent de son peuple; il appelle ce dernier à la représentation politique; et, dans cet embrassement mutuel du peuple et du monarque, la nation remonte à sa primitive grandeur, et se replace sur ses véritables fondements.

Un trait distingue essentiellement, à cette époque, les destinées de l'Angleterre et celles de la France. De part

et d'autre il y a progrès; mais tandis qu'en France ce progrès s'accomplit par l'impulsion des souverains, il doit triompher en Angleterre de leur mauvais vouloir et de leurs résistances désespérées. Cette opposition tient encore moins au caractère personnel de ces princes qu'à la nature même de la féodalité, dont la hiérarchie était beaucoup plus fortement constituée, et par conséquent beaucoup plus inébranlable de l'autre côté du détroit. Mais cette liberté anglaise, qui brise successivement tous les obstacles qu'on lui oppose, l'ineptie et la cruauté de Jean-Sans-Terre, la tyrannie mieux calculée et les succès militaires de Henri III et d'Edouard I, n'en dessine que mieux la marche de l'esprit humain dans le cours du treizième siècle. Dans l'établissement de la grande charte, sous le premier de ces rois, confirmée, sous le second, par les statuts d'Oxford, par l'admission des communes au parlement, sous le troisième, les politiques ont pu voir l'homme fort sortant de son sommeil, selon le sublime langage de Milton, et secouant son invincible chevelure.

Si l'on se souvient néanmoins que dans cette charte, qui consacre réellement toutes ses libertés, le peuple anglais vit le renouvellement des *lois communes* de saint Edouard-le-Confesseur; si l'on considère qu'un ministre de la religion, Etienne Langton, archevêque de Cantorbéry, rédigea cet acte fondamental, évidemment empreint de l'esprit du christianisme, on ne

pourra refuser d'y reconnaître la manifestation d'un principe supérieur. Les déviations et les commentaires sanglants qu'il a reçus dans la suite des âges, n'en doivent faire méconnaître ni l'origine ni le but.

Mais l'action de ce principe divin se révèle avec plus de puissance dans l'Espagne et dans l'Italie, en raison du caractère de ces deux peuples et des circonstances au milieu desquelles ils se trouvent placés. En suscitant les vivantes énergies qui couvent dans leur sein, il sauve l'un des sinistres projets d'une nation étrangère, l'autre des fureurs plus terribles encore de la guerre civile. Sous son impulsion, la race chrétienne des Goths reconquiert sur les fiers enfants de l'islamisme une patrie usurpée depuis plus de cinq cents ans ; il réunit, au commencement de ce siècle, les souverains qui se partagent les débris de l'antique Espagne, et, sur le champ de bataille de Tolosa, brise à jamais l'orgueil et la puissance des Maures. Le mouvement est donné, l'impulsion est décisive; Jacques-le-Conquérant, roi d'Aragon, leur enlève Majorque et Valence; le roi de Castille, saint Ferdinand, soumet de son côté les royaumes de Cordoue, de Murcie, de Jaen et de Séville. Il fait mieux, il travaille à l'unité politique de l'Espagne; il met la main à l'œuvre de sa législation.

L'Italie cependant semble vouée à l'empire de la haine; guelfes et gibelins, Italiens et Allemands la ravagent à l'envi; c'est là le legs fatal de l'antique

paganisme. L'historien de ces terribles époques n'avance qu'à travers le fer et le feu, *incedo per ignes;* il n'est appelé, ce semble, qu'à constater des crimes et des ruines. Mais voilà que les plus nobles vertus brillent au milieu des plus grands crimes, les temps héroïques de la Grèce pâlissent devant les exploits des républiques italiennes de cette même époque; Gênes et Milan, Pise et Florence, Bologne et Ferrare atteignent un degré de splendeur, montrent une ardeur de patriotisme qui font que l'on se demande à chaque instant quel principe de vie, aujourd'hui presque éteint, fermentait au sein de ces florissantes cités. Venise, cette reine solitaire de l'Adriatique, qui n'a plus maintenant que des fêtes pour se consoler de ses grandeurs, devenait, sous son vieux doge Henri Dandolo, une puissance de premier ordre, par ses conquêtes dans l'Orient et la prodigieuse extension de son commerce. Mais le trait qui distingue la physionomie de ces fières républiques, au moins pour la plupart, c'est la haine de la domination étrangère, du joug de l'empereur. Il n'est pas besoin de l'éloquence de Démosthène pour les soulever contre les projets du Macédonien; une enfant de dix ans descend sur la place publique de Viterbe, et le peuple de cette ville est invincible aux fureurs, à la puissance, au génie de Frédéric II. Or, cette jeune vierge, que la religion plaça depuis sur ses autels, ne fut, à notre avis, que la

gracieuse personnification du pouvoir mystérieux qui délivre et qui sauve les peuples.

La formule éclatante de ce pouvoir devait se rencontrer et se rencontrait en effet dans le chef suprême de l'Eglise. Dès le premier moment de la lutte, et par un mouvement d'inspiration sympathique et spontanée, il avait pris sous sa haute protection l'indépendance et la prospérité des républiques lombardes. Ce fait, tout glorieux qu'il soit pour l'autorité pontificale, n'a pu être nié par ses plus mortels ennemis. En vain l'on objectera, pour en amoindrir la portée, que l'intérêt du pontife romain se confondait avec celui des cités qu'il protégea. Une semblable raison tombe d'elle-même devant les autres faits qui se groupent autour de celui qu'il s'agit d'expliquer; quel intérêt politique eût pu solliciter le pape à protéger, en même temps et par les mêmes armes, le bonheur et la liberté de cent peuples divers, placés aux dernières extrémités de l'empire chrétien?

Mais c'est là un sujet plus fécond encore d'accusations et de reproches. Jamais on ne fit quelque bien aux hommes, qu'une certaine philosophie ne soit venue l'empoisonner de ses interprétations mensongères; la haine paraît son élément, et le mal dans la société, le but constant de ses recherches. Dans cette protection, que la papauté étendit pendant plusieurs siècles sur tous les opprimés, peuples ou individus, qui l'appelaient à leur secours, elle ne voulut jamais voir que

les effets de l'ambition et de la tyrannie. Sans doute, les passions abusèrent parfois de cet immense pouvoir déféré à un homme par la reconnaissance unanime des nations chrétiennes ; mais le plus souvent aussi il servit à la réhabilitation des peuples, au bonheur général de l'humanité. Jamais d'ailleurs ce pouvoir ne fut érigé en principe dogmatique, ni regardé comme appartenant à l'essence même de la papauté. Ce n'était là uniquement qu'un arbitrage suprême et moral; et s'il vivifie de son influence, s'il couronne de sa majesté l'édifice social du moyen-âge, ce n'est pas comme pouvoir politique, mais comme représentant spirituel de la justice et de la vérité.

A l'époque même où la papauté venait d'atteindre à l'apogée de sa puissance, lorsque Innocent III se survivait encore dans l'énergie de ses successeurs et dans le prestige étonnant dont il avait revêtu la tiare, au moment où son imitateur, Innocent IV, venait de déposer, au concile de Lyon, l'empereur d'Allemagne, Thomas d'Aquin, alors dans la plénitude de son autorité scientifique, trace, dans un livre adressé à un jeune roi, son élève, la théorie complète de l'organisation politique. Il parcourt, à ce point de vue, tous les degrés de l'échelle sociale; et nulle part il ne rencontre cette prétendue souveraineté temporelle du pontife romain, dont l'impiété voudrait encore aujourd'hui, par le plus étrange des anachronismes, faire l'épouvantail des

peuples et des rois. Dans ce livre toutefois, le Docteur angélique montre sans cesse la religion comme le seul principe de progrès et de vie pour les sociétés, comme le dernier ressort et en même temps comme l'unique frein de la puissance souveraine.

C'est ainsi qu'il s'empare, par l'idée et par le ministère de l'enseignement, de la direction politique de son siècle. Il ne dédaigna pas même, ce génie spéculatif, de descendre à l'application de ses sublimes théories, et cela dans deux circonstances principales : une première fois, en acceptant d'une cour du Nord la mission la plus importante comme la plus délicate, puisqu'elle touchait, et à l'organisation financière d'un Etat obéré, et à la fusion de plusieurs races ennemies dans un même corps de nation; la seconde fois, en entrant dans les conseils de Louis IX, durant les années précisément que signalèrent les plus magnifiques réformes dans l'Etat, les plus héroïques vertus sur le trône. Le Docteur angélique a beau s'envelopper des voiles de son humilité, pendant cette grande période de la politique française; il est du devoir de l'histoire de percer, autant qu'elle le peut, les secrets de la sainteté; et l'histoire nous montre saint Thomas donnant l'impulsion au mouvement politique de son siècle, non-seulement comme l'organe éminent de la pensée chrétienne, mais encore comme praticien et législateur politique.

Il ne pouvait évidemment régner au même titre dans le domaine des arts ; et cependant son influence dans cette autre manifestation de la vie sociale, fut plus puissante et plus décisive qu'on ne le croit ordinairement, car elle se forma dans la haute région des principes.

L'art, dans sa signification la plus philosophique, dans la pensée du moyen-âge surtout, est l'imitation des opérations divines. La notion de l'art implique radicalement celle de création ; car créer, c'est manifester extérieurement une idée préexistante, la revêtir d'une forme sensible ; et Dieu, que Platon, dans son langage si poétiquement profond, appelait l'éternel géomètre, est aussi le suprême artiste ; son œuvre, c'est l'univers. L'univers, en effet, n'est que la réalisation extérieure et sensible des types immatériels qui subsistent dans son unité ; ainsi Dieu étant lui-même le modèle qu'il reproduit au dehors en le créant, l'artiste divin s'exprime dans son œuvre. Avec cette donnée, la création prend un nouvel aspect ; elle s'anime, se spiritualise ; sous chaque forme passagère, en chaque être fugitif, reluit l'exemplaire éternel. Dieu habite ainsi, remplit de soi l'univers ; et l'univers dès lors, selon la belle pensée des anciens, est vraiment le temple de Dieu, le sanctuaire enveloppé d'une mystérieuse lumière, où il réside visible et caché. Cette exposition du monde est tout entière de saint Thomas

d'Aquin; dans son explication du Symbole, le monde matériel apparaît hiérarchiquement disposé, comme le monde des intelligences; les êtres dont il est composé s'échelonnent sur la route qui conduit à Dieu; ils vont remontant à lui, suivant qu'ils reçoivent et réfléchissent avec plus d'abondance les rayons de sa majesté suprême. L'âme, qui gravit ces degrés, aperçoit de plus en plus distincts les traits de l'image divine; ce pèlerinage ascensionnel a Dieu pour terme, mais Dieu vu seulement à travers ces miroirs, de plus en plus parfaits, sur lesquels il daigne pencher son immortelle beauté.

C'est ainsi qu'il faut juger des créations de l'art. Comme Dieu, l'artiste se peint lui-même dans son œuvre; il lui imprime son caractère et son génie. Cédant au souffle de l'inspiration, il crée son œuvre, et son œuvre, c'est lui; et longtemps après qu'il s'est retiré de la scène du monde, et qu'il a disparu dans les splendeurs de son immortalité, il vit, il palpite encore dans le monument; on peut le contempler dans l'image impérissable qu'il a laissée de lui-même. Mais comme l'individu, parvenu à cette hauteur de puissance, est l'expression du milieu social où il a vécu; comme nul n'échappe à l'influence de tout ce qui constitue la société humaine à une époque déterminée, à l'influence des doctrines reçues, des croyances établies, de la civilisation, des mœurs, de la philosophie, de la religion; ce n'est pas un homme seul, c'est une époque tout

entière qui s'incarne dans ce monument; et si, au lieu d'un ouvrier, vous supposez que des générations entières aient travaillé à la construction de l'édifice, vous concevrez aisément alors que la signification de l'art s'éclaire et s'agrandit, et que l'histoire intime d'une nation s'écrit avec les assises du monument. Supposez, en outre, qu'un génie se soit rencontré qui, devenant par le droit de la pensée l'instituteur du genre humain, ait formulé pour tout un siècle l'enseignement philosophique et religieux, et vous comprendrez plus clairement encore l'influence de ce génie sur les créations de l'art. Ses théories scientifiques, ses abstraites spéculations prendront un corps, revêtiront une forme sensible; elles s'élèveront avec les voûtes d'un temple, resplendiront aux vitraux ou sur la toile, retentiront enfin dans les accents de la poésie.

Voyez cette vie intellectuelle et morale de tout un siècle se développer d'abord dans les merveilles de l'architecture, celui de tous les arts cependant qui semble emprunter le plus à l'organisme matériel. L'architecture se transforme complètement dans le treizième siècle, et, sous cette forme nouvelle, peuple l'Europe des plus magnifiques monuments. Ce double mouvement de rénovation et d'expansion correspond trop bien au mouvement analogue qui s'accomplissait alors dans les mœurs, au sein du chistianisme, pour qu'il

soit possible de séparer ces deux faits et de n'en point saisir les admirables rapports.

Après quelques timides essais tentés dans le siècle précédent, l'ogive triomphe entièrement du plein cintre; c'est l'époque où le genre si improprement appelé gothique, règne sans rival et sans obstacle dans la construction du temple chrétien. C'est la période classique de cette architecture mystérieuse et sublime. Elle est là dans toute sa force et sa virginité; elle remonte vers les cieux avec l'ardeur et la pureté de son premier élan. Le siècle suivant ne devait pas finir sans en marquer l'altération et la décadence. Un moment soulevée par le souffle divin, l'ogive allait s'affaisser de nouveau, pour descendre plus tard au-dessous du cintre antique; la colonnette s'écrase sous le poids d'une ornementation étrangère; la rosace perd graduellement sa transparente clarté; l'œil ogival s'obscurcit et s'éteint; la tour aérienne s'arrête dans son essor, et laisse choir sa couronne dentelée.

C'est dans le treizième siècle que furent fondées ou consacrées les cathédrales gothiques les plus belles comme les plus pures; il y eut sur tous les points de l'Europe une sorte de végétation aussi saine que vigoureuse de monuments chrétiens. Cette pureté n'exclut pas le génie particulier de chaque nation; pour être dominés par l'inspiration générale, les peuples n'abdiquent pas leur caractère particulier; c'est un tribut

de plus qu'ils apportent à l'immense rénovation de l'art, à la pensée féconde qui préside à cette rénovation. Le génie puissant et varié de la France donne à la fois Notre-Dame, l'église de la monarchie; Reims, le sanctuaire des rois; Saint-Denis, la splendide cité des morts; Saint-Séverin de Paris et les Jacobins de Toulouse; Auxerre, Chartres, Beauvais, et cette cathédrale d'Amiens, le modèle le plus achevé peut-être de la perfection gothique. L'Angleterre construit cette merveilleuse église de Salisbury, où s'empreint la patiente persévérance de sa pensée; le chœur d'Ely, la nef de Durham et l'abbaye nationale de Westminster. La Belgique donne Saint-Gudule de Bruxelles, et l'église des Dunes, bâtie par quatre cents moines en cinquante ans; l'Espagne élève les merveilleuses cathédrales de Tolède, Séville et Burgos. L'Allemagne sème son sol de sanctuaires profonds et rêveurs, comme son caractère; les crêtes hardies de Fribourg s'élèvent au-dessus des abîmes; quarante cités des bords du Rhin apercevront bientôt la flèche de Strasbourg; et Cologne cependant projette dans les airs les lignes immenses, harmonieuses, mais brisées, de son immortelle cathédrale; église modèle, quoique inachevée; type extrême de l'architectonique sacrée, marquant sans doute les dernières limites de l'art, sans pouvoir atteindre elle-même aux limites que l'inspiration lui marqua; et à ce titre même, monument peut-être le

plus expressif de cette vie sociale dont nous n'avons pu évoquer ici que quelques rares témoins.

Toutes ces innombrables églises gothiques ont vécu, vivent encore de la même vie. Ce que les hommes de nos jours aperçoivent d'abord, et quelquefois uniquement, dans l'église du moyen-âge, c'est le travail délicat de ses ornements, l'artifice du sculpteur et la patience des générations, c'est-à-dire la frange de sa robe nuptiale; car c'est là l'épouse du Christ, et son image la plus sensible. Hommes de peu de foi, jetez un coup d'œil moins rétréci sur l'ensemble de l'édifice; dans ses axes croisés, ne vous offre-t-il pas l'instrument du salut universel? Oui, c'est la croix, principe générateur de toute science, au sentiment de tous les grands hommes du christianisme, de saint Thomas en particulier, type fécond par conséquent de l'art religieux. Tout est là, Dieu et l'homme, la nature et la religion. Retirée au fond du sanctuaire, sous les nuages lumineux de l'Eucharistie, la divinité remplit le temple de sa présence, de sa majesté, de son amour; là convergent toutes les parties de l'édifice, c'est de là qu'elles ont primitivement rayonné; ainsi la création émane de son principe divin, l'exprime et le symbolise; puis remonte à lui, en nous y ramenant, selon cette profonde pensée du Docteur angélique : « La fin répond toujours au principe. » Bien plus, le temple est le corps mystique du Dieu qui l'habite; dans l'austérité de sa géométrie

divine, il représente l'autel et la victime du genre humain; la nef étendant ses deux bras, c'est l'Homme-Dieu, cloué sur la croix; le chœur, incliné par rapport à la nef, vous rappelle sa tête penchée dans l'agonie. Un grand mystère inonde cette enceinte; j'y vois partout la douleur et la mort, mais aussi l'espérance et l'immortalité; c'est le mystère de l'incarnation d'un Dieu, c'est le mystère de la transformation de l'homme.

L'homme, déchu de l'état d'innocence, accomplit au sein de la nature, qu'il entraîna dans sa chute, une vie d'épreuves et d'expiation, dont le terme sera la possession même de Dieu. L'homme donc, voyageur ici-bas, aspire à sa vraie patrie, s'avance vers elle, souffrant et pleurant, jusqu'à ce qu'ayant déposé sa dépouille périssable, il aille préluder à sa récompense, et attendre le jour, formidable aux pécheurs, glorieux pour les justes, où, revêtant de nouveau son enveloppe corporelle, mais spiritualisée, impassible, immortelle désormais, il sera consommé dans l'unité de Dieu par le Christ. Voici donc que le temple chrétien exprime par ses profondeurs indéfinies, ses nefs multiples et ses obscurs passages, le pèlerinage laborieux de l'humanité sur la terre. Une douleur mystérieuse vous saisit sur le seuil, et aussi une vague et solennelle espérance; une secrète puissance vous attire vers le point unique où réside, voilé, le Dieu rédempteur de l'homme et réparateur de la création, et d'où émane

la vertu plastique qui imprime au temple sa forme et sa beauté.

Le temple représente la création dans son état présent et dans ses rapports avec ses destinées futures. Le corps de l'édifice semble se dilater indéfiniment, comme les horizons de la nature ; sa voûte se déroule majestueusement, comme la voûte des cieux ; tous les êtres vivants se dégagent de la pierre et peuplent le désert, comme sous l'action d'un *fiat* tout-puissant. Une forêt de colonnes s'élèvent au firmament, et s'exfolient en une multitude de colonnettes qui se confondent avec les nervures des cintres, et retombent en festons de fleurs. La création supérieure vient se mêler ici au monde de la nature ; les esprits qui peuplent la patrie céleste apparaissent aux entre-colonnements, se dressent dans les niches ogivales ; les esprits de l'abîme serpentent et glissent le long des piliers, grimacent au portique et dans les angles les plus ténébreux ; les élus et les damnés ont ici leur ciel et leur enfer ; les êtres moraux prennent un corps ; toutes les vertus, tous les vices sont personnifiés avec leur caractère propre et leurs signes distinctifs ; les sacrements eux-mêmes, tous les préceptes de la loi, y sont exposés aux yeux avec une éloquence muette et saisissante ; tous les saints de l'Ancien et du Nouveau-Testament se rangent, dans leur majesté sévère, aux vitraux et sur les murs ; au-dessus de tous, l'image gracieuse et sublime de Marie,

au front calme et pur, au regard virginal et maternel; non loin, au fond de l'abside, brille, couronnée de mosaïques d'or, la figure colossale du Christ, sauveur et juge suprême, dont la lèvre s'entr'ouvre au sourire de la miséricorde, dont l'œil est profond, immobile, comme l'éternité. La pensée divine ramène ainsi toutes les formes de l'art, tous les règnes de la création à celui qui en est le principe. La cathédrale gothique est donc, vous le voyez, une véritable encyclopédie religieuse, où se fait une magnifique unité; c'est *la Somme de théologie,* écrite avec le marbre, par les générations chrétiennes, sous la double inspiration de la foi et du génie.

On a dit que la cathédrale gothique avait beaucoup emprunté aux arts qui précédèrent sa naissance, et cela est vrai. C'est un reproche qu'elle accepte comme une gloire de plus; c'est là un nouveau trait de ressemblance qui l'unit à la théologie catholique, dans le magnifique travail qu'elle accomplissait par les mains de l'ange de l'école. Comme la théologie ployait les anciennes philosophies et les sciences humaines à l'érection de son divin monument, ainsi l'architecture chrétienne prenait au monde antique tous ses éléments divers pour les transfigurer et les pénétrer d'une vie nouvelle. Le temple indien, symbole du travail interne de la nature, y dépouille son informe panthéisme, et s'y montre dans toute la magnificence de son déve-

loppement accompli ; le tombeau égyptien y revêt les mystérieuses splendeurs de l'immortalité ; la colonne grecque brise l'inflexible rigueur de ses frontons, pour monter plus libre vers le ciel ; la voûte romaine s'élance plus hardie sur les arcs de l'ogive montante ; l'architecture chrétienne s'assimile avec non moins de puissance le dôme bysantin et l'exubérance des créations arabes. De tant de formes diverses, elle ne fait qu'une seule forme, dont les innombrables parties s'enchaînent, s'appellent, s'engendrent l'une l'autre, et se fondent en un corps unique et vivant. C'est là le prodige de la pensée chrétienne ; la voilà qui respire de toutes parts, et remonte vers Dieu, sa source primitive ; elle entraîne au ciel les éléments les plus grossiers, la création tout entière. Les voûtes s'échelonnent sur la route aérienne ; et par-dessus encore, et de tous les points de l'édifice, les flèches s'élancent dans l'espace sans bornes, jusqu'à la sublime folie de l'extase. C'est l'aspiration incessante, éternelle, de la création vers le Créateur !

La pensée chrétienne était la force unique qui ranimait à cette même époque la sculpture et la peinture ; et c'est uniquement sur les monuments religieux qu'elles ont laissé les traces glorieuses de leur résurrection. Cette pensée était si vivante et si profonde dans ces hommes animés de son souffle inspirateur, que la plupart n'ont pas trouvé de place pour leur nom dans ces immenses cathédrales qu'ils ont inondées de mou-

vement et de vie. Contents de travailler pour le Sauveur et sa divine Mère, ils ont complété l'holocauste de leur existence, en fondant leur propre gloire dans l'hommage de leur génie. Plus jalouse de ses illustrations nationales, l'Italie nous montre cependant Nicolas de Pise et son illustre famille, Cimabué et Giotto, ouvrant alors cette série de chefs-d'œuvre chrétiens et de noms fameux, qui se termine à Michel-Ange et Raphaël. Brisant avec les traditions dégénérées du paganisme, peintres et sculpteurs sont revenus enfin à l'étude de la nature, aux pensées de la religion.

C'est là que la poésie elle-même sera forcément ramenée, après les capricieux écarts de son réveil et les étranges abus de son énergie naissante; le siècle n'achèvera pas son cours sans qu'elle soit entièrement repentante et convertie. A Dante appartiendra la gloire de son retour; la sublime pénitence qu'elle fera, c'est *la Divine Comédie;* et l'apôtre dont l'enseignement courbera le front, purifiera le cœur de cette Madeleine, c'est Thomas d'Aquin.

La poésie fermente de toutes parts dans le treizième siècle; mais, trop souvent, elle fait fumer son encens sur l'autel des divinités étrangères. Dante la reconduit aux autels du vrai Dieu, et, avec la poésie de son temps, il y ramène toute la poésie antique, patiemment recueillie dans les trésors de sa vaste mémoire, puissamment transformée par l'intervention de la pensée

chrétienne. La poésie jusque-là n'avait guère demandé ses éléments de vie qu'à la nature ou à la société; c'est là qu'elle plaçait son théâtre, c'est là qu'elle trouvait ses types; l'une lui présentait toutes les beautés, comme toutes les horreurs; l'autre tous les vices, comme toutes les vertus. Si parfois le poète échappait aux réalités extérieures pour s'élancer dans un monde supérieur, s'il laissait le présent pour plonger dans l'avenir, s'il dépassait les limites du temps pour franchir le seuil de l'éternité, ce n'était jamais qu'une rapide excursion, par rapport au plan total de son voyage poétique. Aéronaute effrayé, après avoir un instant respiré cet air rare et subtil de là haut, il rentrait promptement dans l'épaisse atmosphère, au milieu des phénomènes connus, au sein des passions de la terre. Voici un poète qui transporte tout-à-coup sa scène, ses héros et son action, dans les régions inexplorées auxquelles aboutit, suivant la foi chrétienne, la terre que nous habitons. Ne pensez pas toutefois qu'il renonce aux spectacles de la nature, ou qu'il répudie les traditions de la société; il accepte, au contraire, tous ces éléments divers, mais il les façonne à sa manière. Non content de peindre la nature, il la vivifie d'une pensée immortelle; il la pénètre de terreur, d'espérance et d'amour; il rend aux créatures leur destination primitive; il en fait les ministres de la justice, de la bonté, de la munificence du Créateur; il aborde également tous les problèmes

de la destinée humaine ; il sonde les dernières profondeurs du vice, tous les secrets de la réhabilitation, toutes les joies de l'innocence. Mais pour peindre complètement l'humanité, il a choisi son point de vue ; il s'est transporté dans ce séjour où, tout étant remis à sa place, le crime fait une alliance éternelle avec la douleur, la faiblesse embrasse l'espérance, la vertu se confond avec l'immuable félicité. Le poète s'est ouvert ces espaces incommensurables qui s'étendent du fond de la géhenne où croupit l'éternel désespoir, jusqu'à ces sublimes hauteurs où réside la lumière essentielle et l'amour incréé.

Tour à tour sombre et terrible comme les remords d'une conscience coupable, comme les cris effrayants qui retentissent dans la cité du peuple perdu ; triste et plaintive comme les soupirs de la pénitence, comme les longues attentes d'un désir impétueux ; gracieuse et triomphante, comme l'harmonie des sphères célestes, comme la vision béatifique de l'éternelle beauté, *la Divine Epopée* de Dante retrace tous les aspects de l'univers, toutes les phases de l'humanité ; et sur cette route sublime qui conduit l'homme à Dieu, le poète présente successivement les deux créations, qui se mêlent et se confondent dans son œuvre immense ; la philosophie y donne ses enseignements par la bouche de Virgile, et la théologie par celle de Béatrix. Or, le poète l'atteste, Béatrix redit uniquement les leçons du

Docteur angélique. Voilà donc que Dante est devenu l'interprète harmonieux de Thomas d'Aquin! Plus expressive que la cathédrale contemporaine, en raison de la supériorité artistique de la poésie sur l'architecture, *la Divine Comédie* présente une évolution plus éclatante de *la Somme de théologie;* l'idée perce mieux sous la forme, la science a déchiré plus qu'à demi les nuages de l'art.

La vérité divine, objet primitif de l'une et de l'autre, source intarissable de vie pour l'humanité, se communique à l'intelligence par deux principales voies; elle revêt tour à tour, et souvent à la fois, deux lumières diverses, l'une encore douteuse et voilée, l'autre plus ferme et plus éclatante. D'un côté, l'homme s'avance à la découverte de la vérité par la considération des phénomènes de la nature, au pâle reflet de ce flambeau qu'on nomme la raison; il s'ouvre lentement la route qui conduit au portique du temple; il ne l'aperçoit enfin, à travers les religieuses profondeurs du sanctuaire, que d'un regard indécis et tremblant. D'un autre côté, la foi religieuse vient à sa rencontre, l'introduit peu à peu dans l'enceinte sacrée, où la vérité, lui découvrant elle-même sa splendeur et ses charmes, rayonne d'en haut sur son entendement et sur son cœur; et de la réunion sympathique de ces deux inégales clartés se forme la gerbe glorieuse de la science complète : c'est l'embrassement sublime de la

philosophie et de la théologie. Saint Thomas d'Aquin en retrace l'image et les effets dans son remarquable ouvrage sur la Trinité et dans sa *Somme aux Gentils*; il en offre en lui-même la frappante et solennelle personnification.

L'hostilité ou la confusion de ces deux puissances intellectuelles marque infailliblement les époques de décadence; l'accord, mais aussi la distinction, signale avec non moins de certitude les époques de progrès. Le travail scientifique du treizième siècle est représenté par des hommes qui dominèrent toujours, de leur colossale hauteur, les mépris que l'on affecta de prodiguer à ces âges de science et de foi chrétienne. Aujourd'hui leur gloire commence à être mieux comprise, et la honte de cette contradiction étrange entre l'admiration et le dédain s'efface de plus en plus des esprits cultivés. Alain des Iles, Alexandre de Halès, Guillaume d'Auvergne, Vincent de Beauvais surtout, avaient annoncé, au commencement du siècle, le mouvement de rénovation; comme Raymond Lulle, Duns Scot et Guillaume Occam devaient ouvrir, avant la fin, l'ère de décadence. Mais le point culminant est marqué par Albert-le-Grand, Roger Bacon, saint Bonaventure et saint Thomas d'Aquin. Les deux premiers dominaient dans les deux branches principales de la philosophie; la théologie avait plus spécialement formulé ses doctrines par l'organe des deux derniers. Ceci ne

saurait cependant être compris dans un sens absolu; aucune des sciences du temps n'était étrangère à ces vastes génies; ils en avaient eux-mêmes agrandi le domaine; il y avait quelque chose d'universel, d'encyclopédique, dans les études, dans la mémoire, dans les travaux de ces hommes extraordinaires. Leurs propensions néanmoins, la trempe spéciale de leur pensée, le but providentiel de leur existence s'étaient révélés par une application plus constante, par de plus éclatants succès.

Deux grandes sources forment le fleuve de la science philosophique, l'histoire et la nature, exploitées par l'étude et l'observation.

L'histoire considère plus directement ici les faits intellectuels, les progrès ou les évolutions de l'esprit humain, les œuvres et les systèmes des anciens philosophes. Rien n'est perdu dans cette tradition de la pensée; à la suite des enseignements divers et des écoles successives viennent ces esprits supérieurs qui les étudient et les jugent, mettent en œuvre leurs découvertes, combinent leurs principes et leurs déductions. L'indépendance de ces profonds observateurs, dans une semblable revue, n'est pas telle cependant qu'ils n'inclinent à l'une de ces écoles plutôt qu'à l'autre, suivant qu'elles ont plus ou moins de rapport avec leurs tendances innées. Mais s'ils s'arrêtent plus longtemps sur un point sympathique, on les voit s'ar-

racher bientôt à leur attrait pour visiter les autres parties du vaste champ de l'histoire philosophique. Nul n'avait rapporté de ces excursions de plus immenses richesses, que ce religieux dominicain nommé Albert-le-Grand. Mais ces richesses, il les avait marquées au coin de son génie, empreintes de sa puissante personnalité. Comme ce roi dont Isaïe prophétise les succès, il se revêtit de ses conquêtes et s'en fit un manteau royal. A un autre devait appartenir la gloire d'en revêtir la religion! La sienne propre devait subir une sorte de déplacement et d'injustice; la postérité a mieux gardé le souvenir du prétendu pouvoir qu'il exerçait sur les lois de la nature, que de l'immensité de son érudition.

La nature, qu'il étudia longtemps, en effet, à laquelle il déroba plus d'une fois le secret de ses opérations mystérieuses, devint pour un génie de la même époque l'objet de recherches mieux dirigées et de plus glorieuses découvertes. Jamais on ne fit de plus grands ni peut-être de plus heureux efforts pour déblayer le terrain et réunir les matériaux de la philosophie naturelle. La physique et l'astronomie se partagent la connaissance du monde extérieur : l'une étudie la surface du globe, descend dans les entrailles de la terre, tandis que l'autre s'élance dans les profondeurs des cieux. La première explore les combinaisons, les origines de la matière, la généalogie et la transformation des corps;

la seconde poursuit les astres dans leur route inconnue, essaie de construire le système complet des révolutions célestes. Un moine franciscain, Roger Bacon, avait pris pour lui cette portion du domaine de la science ; dès le premier pas il proclame la déchéance de la magie et la toute-puissance de l'art. Cet homme avait reçu du ciel l'inspiration des grandes découvertes ; la nature le favorisa de ses plus sublimes révélations. Génie ardent à la fois et positif, il passe incessamment de la théorie à la pratique. L'étude de la lumière le conduit à l'invention du télescope ; de la connaissance de la nature du feu il passe à décrire la composition et les effets de la poudre. La pesanteur à peine soupçonnée de l'atmosphère et les lois clairement reconnues de l'attraction reçoivent entre ses mains des applications non moins fécondes. La vertu de l'aimant lui montre l'utilité de la boussole. Du fond de ces âges reculés il projette parfois un coup d'œil prophétique sur les plus étonnantes inventions des temps actuels, telles que la navigation *sans le secours des vents et des rameurs*, telles encore qu'une locomotion *d'une incommensurable vitesse, et qui n'emprunte rien à la force des animaux !* Pour élever l'édifice complet de la science, cet homme prodigieux s'attacha trop exclusivement aux énergies physiques de la création ; il fit une trop faible part aux puissances intellectuelles ; il ne lui donna pas une assez vigoureuse impulsion vers son auteur.

Un autre franciscain, en dévouant son génie à cette vaste et difficile entreprise, tombait alors dans un excès opposé ; avec son cœur si aimant, il concentrait presque en Dieu seul sa noble et pure intelligence. « Dieu se manifeste de trois manières, dit saint Bonaventure : hors de nous, par les vestiges que son action créatrice a laissés dans le monde ; en nous, par son image qui se réfléchit au fond de la nature humaine ; au-dessus de nous, par les lumières dont il éclaire la région supérieure de l'âme. Ceux qui le contemplent dans la première de ces manifestations, s'arrêtent au vestibule du temple ; ceux qui s'élèvent à la seconde, sont entrés dans le lieu saint ; ceux qui atteignent à la troisième, ont pénétré dans le Saint des saints. » L'échelle est sans doute magnifiquement établie ; mais pour en parcourir les degrés successifs, l'âme du séraphique docteur est trop impatiente de se réfugier au fond du sanctuaire. Franchissant d'un seul bond tous les mondes visibles, toutes les natures créées, elle s'élevait sur les ailes de l'intuition et de l'amour, jusque dans le sein même de la divinité. Fuyant le triste spectacle de la souillure et de la dégradation, du changement et de la ruine, elle ne daigne guère considérer les œuvres de Dieu que dans la pensée qui les a conçues, dans la volonté qui leur a donné l'existence. C'est la formule la plus élevée de la théologie mystique ; mais ce n'est pas l'enseignement total de la vérité divine et humaine ; elle se révèle

moins à la terre par les déductions de la logique, que par les accents de l'amour divin; elle dédaigne trop l'élément créé dans la pensée comme dans l'expression. Le disciple de saint François avait clairement aperçu le but, mais l'avait atteint avec trop de rapidité. Il avait même entrevu les grandes lignes de la science théologique, mais ce n'était pas lui qui était destiné à la réaliser. Il sentait si profondément la nécessité de *ramener tous les arts,* toutes les sciences *à la théologie,* qu'il en a fait l'objet d'un de ses principaux ouvrages. C'est ce que saint Thomas d'Aquin devait enfin accomplir.

Une haute et puissante raison venant à se rencontrer avec une foi sincère et forte, la persévérance la plus inébranlable s'unissant dans cette âme à la plus profonde intuition, on allait voir dans le monde la vaste synthèse de toutes les sciences, le monument scientifique de ce siècle, *la Somme de toute la théologie.* Là se trouvera réuni tout ce qui se peut savoir de Dieu, de l'homme et de leurs rapports. C'était là le rêve de l'antique philosophie, le but constant de ses recherches séculaires. Pendant la première partie de sa vie, Thomas a rassemblé les matériaux divers de son œuvre immense. La nature et la société lui ont successivement ouvert tous leurs trésors; les sciences humaines et les sciences divines lui sont également familières; le monde de la nature et celui de la grâce sont devenus

sa conquête; la religion éclaire l'univers, l'univers rend témoignage à la religion; les deux clartés se mêlent sans se confondre; Thomas embrasse d'un regard souverain le double aspect de la création; il plonge d'en haut sur l'œuvre divine qui s'agite à ses pieds.

Au lieu de remonter péniblement de la créature au Créateur, il porte son premier regard et ses premières études sur cet être infini. Il proclame d'abord l'unité de son essence et la trinité de ses personnes, puis son éternité, sa spiritualité, sa liberté, sa puissance. Il met cette puissance en mouvement, et la création apparaît. Au premier anneau de la chaîne des êtres, le Docteur montre à l'homme exilé l'existence, la nature, les fonctions de ces esprits purs qui peuplent sa patrie future. L'âme humaine devient, à son tour, l'objet de ses méditations, et se trouve manifestée à elle-même dans l'individualité de son essence, dans l'exercice de ses facultés, dans son alliance avec la matière. La théologie dogmatique possède seule la clef du mystère humain; elle seule peut expliquer l'alliance de tant de grandeur et de tant de faiblesse, l'alliance non moins incompréhensible de l'influence divine et de la liberté de l'homme.

Elle seule a pu baser sur ses éternels principes une législation qui enlaçait dans le réseau de ses prévisions l'homme, la famille, la cité et le monde; tracer d'une main infaillible la règle complète du devoir, ouvrir les

voies de perfection jusqu'à la contemplation immédiate de la suprême beauté; donner à ses lois une sanction suffisante, en montrant d'avance, dans l'accomplissement ou la transgression, un présage et presque le commencement des éternelles destinées de l'âme. La portion matérielle de l'homme et de l'univers ne pouvait passer inaperçue dans le système complet des connaissances théologiques. Saint Thomas découvre dans les corps un concours à l'ordre universel, une tendance à la perfection; il montre dans le corps humain en particulier l'obéissance qu'il doit à l'esprit, et dans les douleurs qu'il endure ici-bas, le gage de sa résurrection et de son immortalité.

Après cette calme et solennelle exposition de l'existence, la théologie entre dans une phase nouvelle, et présente un aspect plus animé, en s'appliquant à l'histoire du genre humain dans ses rapports avec la divinité; elle raconte, mais sous une forme purement dogmatique, le mystère de ses origines, saisit dans la marche du temps les faits dogmatiques et religieux, et les groupe admirablement autour de ces deux pôles du monde chrétien, la chute de l'homme, et l'incarnation du Verbe. La vie, la mort, les institutions du Rédempteur y deviennent la preuve palpable de la miséricorde infinie, le principe de rénovation pour les enfants malheureux d'un père coupable. Arrivée à ce point de son développement,

la théologie se transforme encore, et l'histoire devient prophétie; elle trace d'avance les destinées de la société chrétienne, autant qu'il le fallait du moins pour l'affermissement, pour la consolation de l'espérance; elle peint en traits de feu le dernier jour du globe terrestre et de la race humaine; elle suit d'un dernier regard le triomphe de ceux qui, par le Christ, auront vaincu le monde, et qui, dans le Christ, seront éternellement unis à la divinité.

Partie de l'éternité, comme le temps, l'univers et la religion, voilà que la théologie rentre avec eux au sein de l'éternité; elle n'a pas un seul instant abandonné l'humanité dans son immense pèlerinage; elle n'a pas perdu, un seul instant, de vue celui qui fut son premier principe et sera sa dernière fin. Dieu exprimé par son œuvre, c'est l'univers, c'est la religion, c'est *la Somme de théologie!* Monument impérissable de la science et de la foi chrétienne, il semble emprunter à la vérité métaphysique l'inflexible régularité de son plan, au spectacle de l'univers la grandeur et la variété de ses aspects, à la religion la sainte majesté de son ensemble, à Dieu lui-même sa vie et sa fécondité. L'œuvre de saint Thomas fut accueillie par un cri d'admiration, que les échos de quatre siècles n'ont cessé de répéter. Albert-le-Grand déclara que son élève était désormais véritablement immortel, et qu'il avait fixé la règle qui durerait jusqu'à la consommation des

temps. Jusqu'à ce jour les écoles catholiques de toutes les parties du monde se sont chargées de réaliser la prophétie de l'hiérophante allemand, du vieux professeur de Cologne; mais aura-t-elle son accomplissement final?

Quant au fond des doctrines, qui oserait en douter, étant chrétien? On pourra bien ajouter quelques aperçus nouveaux, retrancher quelques questions aujourd'hui superflues, changer même, d'après les modifications analogues survenues dans la société, quelques légers détails d'application pratique; mais entreprendre de changer la doctrine elle-même! que serait-ce autre chose que vouloir changer le christianisme, c'est-à-dire les lois constitutives de la nature divine, de la nature humaine, et des rapports qui les unissent! Quant à la forme dont Thomas d'Aquin a revêtu l'enseignement religieux, quoiqu'il y ait dans l'ordre et la logique qui la caractérisent quelque chose d'indestructible et d'immortel, on pourrait, à notre sentiment, sans blesser la plus rigoureuse orthodoxie, reconnaître la possibilité d'une transformation, même complète. Pourquoi la méthode aristotélicienne, dont Thomas se servit pour exposer le dogme chrétien, ne pourrait-elle céder la place à une autre méthode philosophique? Touchons-nous cependant, comme on a paru le croire, à l'une de ces époques de transition? La scolastique, il est vrai, a subi de nos jours les plus violentes attaques; mais

quelle philosophie reçue, pratiquée de tous, a-t-on à lui substituer? quel génie s'est présenté pour occuper le trône vacant de saint Thomas d'Aquin? quel sera dans l'avenir l'enseignement scientifique de la religion? C'est ce à quoi ne songent guère ces esprits insensés qui ne semblent avoir de puissance que pour la ruine et la destruction. Heureusement que la religion vit de sa propre vie, et que le marteau qui dégrade une cathédrale ou sape une science, n'a d'action que sur une image plus ou moins parfaite, sans jamais passer jusqu'à la réalité immatérielle et permanente.

C'est cette vie propre de la religion dans le treizième siècle, sur laquelle il nous reste à jeter un rapide coup d'œil. Comme la vie de l'homme sur la terre, elle se révèle d'abord à nous par un combat perpétuel. Cette époque nous apparaît comme une immense épopée dont le christianisme est le héros. A ce souvenir cependant de ses anciens combats, on pourrait penser qu'alors il avait vaincu tous ses ennemis dans le champ-clos de l'humanité; et voilà que tous étaient encore à vaincre! Le tombeau de quelques-uns d'entre eux avait été comme scellé par la main du temps; d'autres avaient été relégués par-delà les confins de la civilisation, au sein des populations les plus barbares; plusieurs enfin, chassés par les lumières de la raison, s'étaient réfugiés, comme de hideux fantômes, dans les ténèbres d'une nuit qu'on eût pu croire éternelle. Mais vers la fin du

siècle précédent, il y avait eu comme une voix mystérieuse qui les avait rappelés de leurs asiles divers pour les déchaîner sur la société, ou plutôt pour préparer à la pensée divine le plus magnifique de tous les triomphes. *Congregamini et vincimini!* La plupart du temps, ces luttes de doctrine et d'influence morale se traduisaient au dehors par des guerres sanglantes, acharnées. C'est ce qui donne au drame de ce siècle un caractère inaccoutumé de grandeur et de vie. Sous chaque armée qui s'avance, on sent la présence d'une idée; un chef fameux, c'est la haute personnification d'un principe; les puissances intellectuelles en viennent aux mains, comme dans les chants connus du poète; et la plaine demeure couverte de débris et d'ossements! Mais, quoi qu'il en soit du résultat matériel, les puissances belligérantes ne tardent pas à remonter vers leur sphère; la lutte continue dans les hautes régions de la pensée. C'est alors seulement qu'intervient le génie chargé d'une mission divine, et qu'en jetant le glaive de sa parole dans la balance, il la fait pencher en faveur de la vérité.

Quand le siècle s'ouvrit, le vieux despotisme des Césars avait déjà secoué la poussière de sa tombe. Le pouvoir temporel était aux prises avec le pouvoir spirituel, le matérialisme de l'organisation politique avec la fervente initiation du spiritualisme chrétien, l'empire avec le sacerdoce. Le champ de bataille était cette

malheureuse Italie, ravagée de concert par ses enfants et par les étrangers; parfois le combat s'engage en Allemagne, sur les plages de l'Orient, et jusque sur les derniers lambeaux du royaume de Jérusalem. Pour le talent, le courage et la ténacité, les adversaires sont dignes les uns des autres. D'un côté, c'est le petit-fils de Frédéric Barberousse, l'héritier de sa haine, de sa gloire et de son génie; Frédéric II est à la fois politique profond, littérateur brillant, habile capitaine; il met au service de ses projets contre l'Eglise ses ambassadeurs, sa plume et son épée. Il ne succombe qu'après cinquante ans de combats. Mainfroi, son fils, poursuit sans s'étonner les plans de la politique paternelle; mais il tombe bientôt sous les coups d'un prince français à qui le saint-siége a remis le soin de défendre l'Eglise. Le petit-fils de Frédéric, le jeune Conrad, accepte avec une ardeur chevaleresque l'héritage de tant de malheurs; il en ferme lui-même la série en perdant la liberté dans la première bataille, et bientôt la vie sur l'échafaud. Infortuné jeune homme! Le pape Clément IV implora vainement sa grâce; il ne put l'obtenir d'un vainqueur aveuglé.

Les pontifes qui figurent dans cette lutte contre le despotisme allemand, surent allier à un inviolable attachement pour la cause sacrée de l'Eglise, une générosité non moins inaltérable envers la personne de ses ennemis. C'est d'abord cet Innocent III dont le génie

profond ouvre si magnifiquement les destinées du treizième siècle, dont le grand cœur veille avec tant de sollicitude sur la couronne et la vie de celui qui sera tout à l'heure son plus ardent persécuteur ; pontife en qui se sont rencontrées les larges vues de Grégoire VII, la science de saint Léon et l'antique vertu des premiers successeurs de Pierre. Après lui vient Honorius III, dont l'inépuisable mansuétude ne peut arrêter les malheurs qui se préparent. Un vieillard octogénaire ceint ensuite la tiare; mais que le fier Germain ne se hâte pas de triompher; ce vieillard, c'est Grégoire IX. Il dompte une première fois l'orgueil de Frédéric; le soutient après cela contre les attaques d'un fils révolté et les injustes prétentions des républiques lombardes; et quand, plus tard, le perfide ennemi se montre infidèle à ses serments les plus solennels, comme aux devoirs les plus sacrés de la reconnaissance, vieillard presque centenaire, le pontife s'engage hardiment dans une lutte désespérée, en recommandant encore à ses soldats la clémence dans l'action et le soin des prisonniers. Il meurt laissant intact à ses successeurs le trésor de l'indépendance apostolique. Candidat gibelin, à peine élevé sur le trône pontifical, Innocent IV sacrifie ses liaisons antérieures, les pensées de toute sa vie, à la noble mission qui lui est confiée. Poursuivi par le féroce César, il se réfugie au sein d'un concile œcuménique, l'oblige à venir y plaider sa cause, et prononce contre

lui la sentence d'excommunication... Rentré en Italie par une sorte d'impulsion céleste, il voit cette terre, ennemie des tyrans, dévorer sous ses yeux le plus terrible peut-être comme le plus persévérant ennemi de la pensée chrétienne. La race du persécuteur s'éteignit bientôt, et avec elle ses rêves impies et ses projets sacriléges. C'était la liberté divine de l'esprit humain et le règne de la conscience qui tricmphaient avec la liberté de l'Eglise. Après avoir protégé la société contre la force brutale qui cherchait à l'étreindre, l'Eglise n'allait pas tarder à livrer à leur propre sagesse les peuples dont elle avait fait l'éducation, pour rentrer elle-même dans le sanctuaire primitif de la vérité religieuse et de la morale universelle.

Le despotisme romain avait, dans sa lutte contre l'Eglise, donné la main au despotisme musulman. Frédéric avait rempli les armées qu'il dirigeait contre elle, de Maures et de Sarrasins. Depuis six siècles, l'islamisme essayait sa force brutale contre le règne de la pensée; il campait autour du monde chrétien comme une armée mobile et vigilante, attendant, pour l'attaquer, le jour et l'heure du destin. Tôt ou tard il devait, pensait-il, mettre la main sur le cœur même de la vie européenne : la conquête de Rome était son rêve et son espoir. Le réseau de sa puissance s'étendait sur tout le Midi, des colonnes d'Hercule jusqu'au-delà du Pont-Euxin, de Grenade à Trébisonde; et ce réseau

terrible, aux replis onduleux, avançait ou reculait, suivant qu'il était poussé par le souffle de la terreur ou celui de l'espérance. Plus d'une fois il avait rattaché ses anneaux aux angles de la Sicile, et tenté de s'avancer jusque sur la terre d'Italie. Par l'une de ses extrémités, il occupait alors les plus belles provinces de l'Espagne; par l'autre il se rapprochait insensiblement des portes du Bosphore. Il veut d'abord fixer sur le sol européen les deux bouts de la chaîne; les croisades ont, pendant deux siècles, retardé ce mouvement fatal; et dans la haine que lui inspirent ces expéditions hardies, il y a plus de calcul que de vengeance. Du haut de la chaire de Pierre, le pontife suprême a saisi d'un coup d'œil les périls de la chrétienté; il fait signe aux descendants de Pélage et du Cid. La voix du patriotisme se joint à celle de la religion, et les Espagnols répondent à ce double appel par la victoire de Las Navas et la conquête de leur patrie.

En même temps, un autre héros chrétien, saint Louis, se précipitait par deux fois au centre de la puissance musulmane; et, transportant la guerre sur le sol ennemi, décourageait, en mourant pour l'Europe, les projets ambitieux qui menaçaient son indépendance et sa destinée.

Par-delà le Caucase, terme extrême des invasions de l'islamisme, s'étendaient, jusqu'aux mers du Nord, des contrées sauvages et désertes, par où les flots de

la barbarie s'étaient autrefois précipités sur la vieille civilisation romaine; et voilà que, vers le milieu du treizième siècle, cet espace fut tout-à-coup envahi par les hordes innombrables des Mongols. C'était l'informe religion de Bouddha, le grossier panthéisme oriental, qui échappait à ses limites séculaires, et venait se ruer à son tour sur le spiritualisme chrétien. A la brutalité de cette invasion avait préludé la voix de la philosophie : les doctrines panthéistes, à peine modifiées par la méthode d'Aristote, s'étaient réveillées peu de temps auparavant parmi les Arabes de l'Espagne; Averroës avait de nouveau soulevé toutes les grandes questions de l'esprit humain pour les résoudre toutes en sens inverse des religions positives, du christianisme en particulier, ne laissant subsister qu'un principe fatal, l'apothéose de l'intelligence dans le sens du panthéisme le plus absolu. Cette doctrine était trop favorable aux passions pour ne pas gagner de nombreux disciples au philosophe arabe; et l'époque qui signale leurs plus grands efforts pour la faire pénétrer au sein des universités, fut celle où des adeptes d'un autre genre l'introduisaient, avec le glaive sanglant, parmi les races slaves et germaniques, à peine éclairées des lumières de l'Evangile. Le père commun des chrétiens appelle les valeureux enfants de la Pologne; et ce peuple martyr, se sacrifiant une première fois pour la civilisation chrétienne, commence à remplir alors cette

mission de gloire et de malheur, qu'il n'abandonnera plus jusqu'à la fin de son existence. Il succombe; mais il arrête la barbarie aux portes de la civilisation!

Le dualisme persan ne se précipita pas sur l'Europe avec ce bruit et ce fracas; et la puissance du glaive, ou la vertu mystérieuse du sang répandu, ne pouvait lui en défendre l'accès. On le voit cependant, à la même époque, s'implanter au milieu des peuples chrétiens, tandis que la science la plus minutieuse peut à peine retrouver quelques-unes des traces ignorées de son invasion. Le manichéisme paraît avoir envahi l'Europe par trois routes principales : celle d'Espagne, par où il s'insinua à la suite du sensualisme musulman; celle de Constantinople, où le génie grec lui servit d'entremetteur; celle de la Bulgarie, dont le souvenir est resté dans le langage populaire. Il forma également trois foyers distincts au sein de la chrétienté : le premier, dans les froides vallées des Alpes, où ses partisans se nommèrent vaudois, du nom d'un marchand lyonnais, leur chef et leur patriarche; le second, dans le nord de l'Italie, et parmi ces républiques lombardes, dont l'énergie résista cependant à l'action dissolvante de ses principes; le troisième, et le plus important comme le plus célèbre, dans ces provinces du Languedoc, qui forment le nœud entre les trois grandes parties de l'Europe occidentale, grande route ouverte à tous les génies aventureux, à toutes les doctrines étrangères.

Sur aucun de ces points on n'a jamais pu saisir le caractère réel des hérésies du treizième siècle ; était-ce le manichéisme primitif? était-ce le paulicianisme du Bas-Empire? L'un et l'autre, sans doute, mais avec un incompréhensible mélange du spiritualisme chrétien qui flattait au premier abord les instincts élevés des âmes religieuses, et n'en faisait que mieux pénétrer une doctrine qui, parmi une infinité de contradictions réelles ou apparentes, n'était au fond que l'affreuse théorie du mal. Attaqué au cœur même de sa puissance par des armes qu'il avait employées le premier, c'est-à-dire par le glaive et par le feu, le manichéisme occidental perdit son existence publique ; mais il circula sourdement dans les veines du corps social.

Il détruisait à la fois la conscience de l'homme et l'unité de Dieu ; il n'était pas d'ennemi plus dangereux pour la pensée chrétienne ; il n'en est pas auquel saint Thomas d'Aquin ait fait, par les armes seules du raisonnement et de la persuasion, une guerre plus savante et plus décisive. Dans presque tous ses traités, le Docteur angélique fait une large place aux grandes questions agitées, résolues par le manichéisme ; ces questions, il les sonde dans tous les sens jusqu'à leurs plus profondes bases, jusqu'à leurs conséquences les plus éloignées ; et comme elles se rattachent aux premiers éléments de la vérité religieuse, aux plus intimes ressorts de l'organisation sociale, il en déduit la complète

réfutation de toutes les erreurs qui s'agitent en dehors de la révélation chrétienne, et contre les antiques fondements de la société. Outre les traités spéciaux qu'il dirigea contre chacune de ces erreurs, il les embrasse toutes d'un regard, rétablit les rapports qui les unissent, et les écrase à la fois sous le poids de sa logique victorieuse. Le despotisme individuel de la souveraineté temporelle, sorte de panthéisme social, qui semble absorber en une seule existence tous les éléments divers d'une grande nation, et fait prononcer à un homme cette parole impie : « L'Etat, c'est moi; » les principes plus dangereux encore du panthéisme philosophique, qui résument en une seule âme toutes les âmes de l'univers, détruisant de la sorte l'individualité comme la responsabilité de la vie humaine; les excès du sensualisme et du mysticisme, qui, par des voies diverses, aboutissent toujours au même résultat, celui d'abandonner le corps à l'empire des passions, et de laisser l'intelligence s'éteindre dans les épaisses vapeurs du rêve ou de la volupté; toutes les doctrines, toutes les opinions, toutes les tendances funestes au bonheur de l'homme, opposées à la gloire de Dieu, sont enfin étouffées sous la même étreinte par ce génie vraiment catholique!

Il y eut en effet un moment, dans le treizième siècle, et les historiens qui savent réfléchir n'ont pas manqué de le signaler, où la lutte intellectuelle qui se poursuit

douloureusement à travers les âges, fut comme suspendue. Seule et sans rivale, la vérité catholique régna paisiblement dans le monde. Ce moment fut de courte durée; c'est celui où saint Thomas, après avoir vaincu tous ses adversaires, ou plutôt tous les ennemis de l'Eglise, dans les joûtes sublimes de la pensée, consulté de tous les coins de l'univers, répondant à la fois à tant de questions diverses, devint un instant le centre du monde moral, l'organe de la doctrine philosophique et religieuse, le représentant de la vérité, qui est Dieu!

A ce moment de triomphe complet pour le dogme catholique, devait nécessairement correspondre un triomphe analogue dans les mœurs des chrétiens; c'est ce que les historiens ont également signalé, et la plupart sans en découvrir la raison et le principe (1).

(1) Parmi ces historiens, nous devons signaler Henri Hallam, auteur anglais, dont la science est vraiment remarquable, quoique souvent défigurée par ses idées antireligieuses. Il a peint le moyen-âge des couleurs du dix-huitième siècle; il connaît, mais il ne comprend pas l'histoire de cette grande époque.

Un historien français, Michelet, semble parfois l'avoir mieux sentie: quelques rares pages de son livre respirent un léger parfum de la foi et de la piété antiques. Mais que tout cela est perfide et trompeur! Au fond, son histoire n'est qu'un long argument contre le christianisme; le sophisme s'y mêle constamment aux erreurs les plus grossières. Il fait, par exemple, de saint François d'Assise *un furieux*, de Louis IX *un sceptique*, et d'Albert-le-Grand *un archevêque de Mayence!* Michelet rend d'abord hommage au génie initiateur de saint Thomas d'Aquin, mais pour en faire bientôt l'instrument d'une pensée étrangère. Nous n'entreprenons pas de relever les mensonges, les calomnies et les contradictions de cet homme; nous ne pouvons pas même les signaler en passant.

Ranimées dans le siècle précédent par la parole toute-puissante de saint Bernard, les mœurs s'étaient affaissées de nouveau, bientôt après que ce grand homme fut descendu dans la tombe; car il y a cela de particulier dans son existence, qu'en disparaissant de la scène du monde, il parut emporter avec lui les magnifiques influences de son génie et de sa sainteté. La réaction avait été terrible; la corruption, un moment contenue, avait débordé dans tous les rangs de la société, dans celui-là surtout dont la mission spéciale est de la combattre et de la repousser. L'apôtre de Clairvaux semblait avoir eu comme une révélation des maux qui allaient se répandre sur l'Eglise, et ses pressentiments se reflètent dans les tableaux que les auteurs contemporains nous ont laissés de la fin de ce siècle; ils revivent éminemment dans les sombres peintures tracées par la main vigoureuse de ce Lothaire qui sera bientôt Innocent III.

En montant sur le trône universel, le pontife a senti plus vivement encore les douleurs et les dangers de l'Eglise. Une nuit, dans un rêve dont le symbolisme est empreint d'une lugubre clarté, il a vu la vieille basilique de Latran, métropole de toutes les églises chrétiennes, chanceler sur ses fondements et pencher vers sa ruine. Mais tout-à-coup le rêve change d'aspect, la basilique est soutenue par deux inébranlables colonnes, et les deux colonnes du temple en rappellent

trop bien la fondation pour ne pas porter aux cœurs chrétiens la consolation et l'espérance : c'est un mendiant italien, ignorant et laïque ; c'est un prêtre espagnol volontairement dépouillé de ses richesses et de ses honneurs. Ces deux hommes ont également compris la faiblesse du zèle évangélique dans l'isolement ; ils ont senti le besoin de communiquer à des âmes sympathiques leur pensée et leur dévouement. L'un au pied des Alpes, l'autre au pied des Pyrénées, ils se sont rencontrés dans le même but ; et chacun de son côté a réuni quelques frères par l'attrait du sacrifice, et formé les premiers cadres de la sainte milice qui va tout à l'heure se lever dans le monde pour la défense de la religion. Les tendances diverses de leur âme se sont déjà formulées dans les premiers essais de leur noble entreprise : l'un s'adresse plus directement aux claires visions de l'esprit, l'autre aux généreux enthousiasmes du cœur ; mais rien n'est amené à la perfection que sous l'influence féconde de l'Eglise romaine. Leur plan une fois tracé, tous les deux sont accourus dans la capitale du monde chrétien.

Dans l'attitude de la méditation la plus profonde, un inconnu, un étranger se promène à pas lents sous le portique d'une église de Rome ; il est revêtu des augustes livrées du sacerdoce. A sa rencontre vient un pauvre non moins profondément enseveli dans le travail intérieur de la pensée. Ils tombent dans les

bras l'un de l'autre; c'était les deux grands éléments de la vie, les deux forces éternelles de la religion qui s'embrassaient : l'intelligence et l'amour. La première avait nom Dominique de Gusman, et la seconde, François d'Assise.

Ces deux hommes se partagèrent le monde moral à reconstruire, l'un par la prédication de la foi, l'autre par les célestes ardeurs de la charité. Leur vie fut courte, parce qu'elle fut un sacrifice; mais la flamme de ce sacrifice monta si haut qu'elle put aisément être aperçue de tous les points de l'horizon catholique, comme la colonne de feu, de tout le camp d'Israël; et la chaleur vivifiante de l'holocauste s'était déjà propagée jusqu'aux extrémités du monde chrétien, et jusqu'au sein du paganisme et de la barbarie, avant que la victime fût entièrement consumée. Quand saint Dominique et saint François moururent, les deux ordres qu'ils avaient fondés se trouvaient répandus chez tous les peuples de l'Europe, et la vie dont ils étaient animés courait dans tous les membres de la société, non-seulement par le ministère de la prédication et la vertu de l'exemple, mais encore par l'établissement des associations secondaires, où chacun pouvait venir puiser à la même source l'esprit de la religion, sans abandonner les devoirs qu'on avait à remplir dans le monde. Bientôt les politiques et les rationalistes du temps s'en effrayèrent : Pierre des

Vignes, ministre de Frédéric II, et le docteur de Paris, Guillaume de Saint-Amour, les attaquèrent chacun avec les armes qui leur étaient propres. Mais la dernière forme donnée à la profession religieuse était loin d'avoir encore atteint son évolution complète, dans le plan de la Providence, sur les destinées du christianisme; elle était à peine commencée, la mission qu'elle avait à remplir dans le monde; aussi les attaques dirigées contre elle ne devaient-elles point alors obtenir leur effet. Il se trouva que les ordres attaqués avaient élevé, pour leur défense, des hommes qui pouvaient les couvrir de l'éclat de leur gloire personnelle, de la puissance de leur génie. Albert-le-Grand, saint Bonaventure et saint Thomas d'Aquin se levèrent à la fois pour plaider la cause de la religion. C'est à ce dernier surtout que revint la gloire du triomphe; son maître et son ami ne furent placés qu'au second rang, dans la haine des ennemis, dans la reconnaissance des chrétiens, et ce fut sa parole, en effet, qui fit pencher la balance en faveur de la justice.

En sauvant de la destruction l'œuvre de saint Dominique et celle de saint François, Thomas d'Aquin se plaçait à côté de ces grands patriarches; il attachait éminemment son nom à la rénovation chrétienne, dont ils furent les promoteurs; il devenait d'une manière plus explicite le symbole vivant, la sublime personnification de la vie intime du christianisme et de la

société. Après ce moment d'arrêt, les ordres, qui furent alors les dépositaires de cette vie, se relancèrent avec plus d'assurance et d'ardeur dans la voie qui leur était ouverte; et comme s'ils avaient puisé une nouvelle énergie dans les angoisses et le travail de la lutte, ils répandirent à flots plus pressés la lumière et la chaleur qui fermentaient dans leur sein. Nous ne pouvons les suivre dans ces routes également glorieuses, mais diverses, qui tendaient cependant au même but. La personnalité de saint Thomas ne se rattache que d'une manière indirecte à l'action simultanée qu'ils exercèrent dans le monde. Bientôt l'occasion se présentera, nous l'espérons, d'étudier la constitution des ordres religieux de ce temps, en elle-même et dans ses rapports avec les destinées générales de l'humanité. Un mot encore sur un moyen de régénération qui leur fut commun, malgré la diversité de leurs tendances, et qui formule à nos yeux une des pensées les plus fécondes, l'amour le plus profond du Docteur angélique.

Les deux grandes associations religieuses qui venaient de se placer à la tête du mouvement social dans le treizième siècle, renouvelaient sous les portiques du temple de Marie le sublime embrassement de leurs fondateurs. Fécondant la tradition de tous les âges chrétiens, mettant en œuvre, pour le salut de tous, le plus sensible comme le plus touchant des dogmes révélés, dominicains et franciscains, dans une sainte

rivalité d'intelligence et d'amour, portèrent le culte de la Vierge mère à l'apogée de sa puissance et de son éclat. C'était la tendre dévotion de saint Bernard à l'état d'enseignement héréditaire et universel. Saint Dominique avait vu, dans le ravissement de l'extase, l'auguste Reine des cieux enveloppant dans son manteau royal toute l'immensité de la cour céleste, qu'elle couronnait de sa douce et rayonnante majesté. Cette vision était une prophétie; elle allait se réaliser dans le monde. L'image de Marie resplendit bientôt au faîte des plus sublimes monuments; et le treizième siècle tout entier nous apparaît comme une immense cathédrale dédiée à *Notre-Dame!* Autour d'elle gravitent toutes les grandes pensées; elle inspire le savant comme l'architecte, le poète comme le théologien; et le front de Dante, comme celui de saint Thomas, s'illumine des rayons qu'elle projette dans tous les sens, du haut de son trône immortel.

La femme surtout, émancipée d'abord par le christianisme, se transfigure et grandit sous l'influence mieux dépouillée de cette image divine. Partout où le culte de Marie s'accrédite et s'étend, la femme s'élève graduellement dans l'estime de l'homme. Elle était, elle est encore esclave chez les peuples privés de cette révélation gracieuse et sublime. Les nations, au contraire, qu'elle visita d'en haut, mais qui ont cessé de se prosterner aux pieds de son autel virginal, conservent

à leur insu des traces de son passage dans la tendresse et le respect dont la femme s'y trouve encore entourée. Le cœur garde l'impulsion des sentiments généreux longtemps après que le vent de l'erreur en a desséché la source dans les esprits : les hommes sont souvent meilleurs que leurs doctrines. Tout ce que le christianisme a fait pour la femme, en rétablissant sa dignité, sa puissance, sa grandeur morale, et jusqu'à sa personnalité; tous les bienfaits dont il a comblé avec une sorte de prédilection la partie la plus faible du genre humain, se trouvaient déposés dans ces hommages traditionnels rendus à la première de toutes les femmes. Mais en devenant la gloire et la sauvegarde spéciale de son sexe, Marie faisait germer au sein de l'humanité tout entière les fruits de la réhabilitation et du bonheur. Le respect que la femme garde pour sa propre dignité suit invariablement le respect qu'on lui porte; la respecter c'est lui faire la plus efficace de toutes les leçons; elle s'épure sous les hommages dont elle est l'objet, comme l'or sous l'action du feu. Elle monte sur le trône de la chasteté; son front se couronne d'une auréole religieuse.

Mais du haut de cette puissance, décernée par la vertu, la femme réagit à son tour sur l'ensemble de la société. A son aspect nouveau, la corruption s'enfuit, les sens s'apaisent, les nobles et saintes affections s'allument dans les cœurs, l'amour pur succède à la

passion grossière; un seul de ses regards commande les dévouements les plus héroïques, pousse à la réalisation des grandes pensées, et cette reine des mœurs est en même temps le mobile glorieux des transformations sociales. Son cœur monte encore plus haut : il devient le sanctuaire de toutes les initiations divines; c'est le foyer le plus ardent de la piété chrétienne, et ce feu sacré qu'elle puise au sein même de la divinité, elle le propage, avec une merveilleuse rapidité, sur cette froide terre. Qui pourrait peindre ou même énumérer les saintes dont le treizième siècle peupla la terre et les cieux? Sainte Julienne de Liége, sainte Elisabeth de Hongrie, sainte Hedwige de Pologne, sainte Catherine de Sienne, et cette Rose de Viterbe, qui nous est déjà apparue comme le gracieux symbole de la liberté italienne, et qui fut si tôt transplanté au séjour de l'éternel bonheur! A cette même époque, la chevalerie s'épure et se transforme, les écoles se moralisent, l'intérieur de la famille présente l'aspect d'un temple, et la paternité est un sacerdoce divin. La piété chrétienne, qui constitue les rapports des hommes avec leur Créateur, vivifie, embellit les rapports des hommes entre eux, en y faisant circuler la douce confiance, l'affection sincère, une émanation intarissable du céleste amour, et des espérances qui communiquent aux amitiés de la terre un avant-goût de l'immortalité.

Un monument impérissable nous est resté de cette

vie divine que le christianisme surajoute à la vie de l'humanité, et c'est, au témoignage même de la philosophie, le plus beau livre qui soit sorti de la main des hommes : c'est assez désigner *l'Imitation de Jésus-Christ;* livre à part, et qu'on profanerait presque en cherchant à l'apprécier par des comparaisons littéraires; livre qu'on croirait inspiré, et qui, s'il n'ouvre pas encore le sanctuaire où réside l'esprit de Dieu, nous introduit au vestibule du temple où il répand ses rayons les plus purs; poésie vraiment surhumaine, qui s'empare cependant, par un charme inconnu, des âmes les plus distraites et les plus indifférentes, et fait ainsi parvenir jusqu'à nous un reflet mystérieux de ces âges de foi.

L'Imitation fut plus d'une fois attribuée à saint Thomas d'Aquin; c'est une erreur, mais aussi un hommage glorieux rendu au Docteur angélique, et l'expression de ce vague sentiment qui vit toujours en lui la formule puissante de tout ce qu'il y eut de grand dans son époque. Malgré les investigations les plus persévérantes, l'auteur de *l'Imitation* est demeuré réellement inconnu : il avait bien pris ses précautions; on peut s'en reposer sur son humilité; elle continuera probablement à triompher des tentatives de la science; mais toujours est-il que ce livre n'est pas de saint Thomas d'Aquin. Outre les preuves extrinsèques, il suffit d'une légère connaissance de ses œuvres pour ne

plus lui attribuer celle-ci. Dieu avait placé plus haut encore le trône de ce génie chrétien : nous l'avons dit, il régnait dans la sublime région des principes; il avait été revêtu de la souveraineté de l'intelligence; le sentiment, même pieux, dans le cœur de cet homme, remonte sans cesse à l'idée; c'est du haut de la pensée pure qu'il maîtrisa son siècle et domina dans l'avenir.

Mais par quelles transformations successives, par quels dépouillements généreux s'éleva-t-il sur ce trône sublime? Avec quelle grandeur et quel dévouement exerça-t-il cette domination glorieuse? La réponse à ces questions, c'est l'histoire de sa vie.

HISTOIRE

DE

SAINT THOMAS D'AQUIN.

CHAPITRE PREMIER.

Patrie de saint Thomas. — Sa famille. — Sa naissance. — Heureux présages. — Les premiers signes de ses vertus. — Son premier voyage à Naples.

> Dominus ab utero vocavit me, de ventre matris meæ recordatus est nominis mei.
>
> Is., XLIX, 1.
>
> Habet vocabulum suum quod agnovimus, non quod elegimus. Habent hoc merita sanctorum ut à Deo nomen accipiant. Et hic nomen non imponitur, sed adstruitur.
>
> DIV. AMBR. *in Luc.*, lib. II, n. 31.

C'est dans l'ancienne terre de Labour, à égale distance à peu près de Rome et de Naples, mais dans le royaume toutefois dont cette dernière est la capitale, qu'est située cette petite ville d'Aquin, dont le nom est devenu si célèbre, en s'appliquant à l'un des plus grands saints et des plus grands génies du christianisme. Elle occupe le centre d'une plaine vaste et fertile,

appelée dans le langage du pays *Campagna felice*, et que des montagnes, nues et stériles pour la plupart, enferment de tous côtés.

Sur la pointe du roc le plus avancé dans la plaine, et justement nommé *Rocca-Secca*, s'élevait jadis un château du même nom, dont les ruines attestent encore la grandeur passée. Les murs de cette antique habitation semblaient continuer le rocher presque perpendiculaire au pied duquel coule le torrent de Melfi, qui descend des gorges plus élevées des Apennins. Le château de Rocca-Secca appartenait à la noble et puissante famille des comtes d'Aquin, seigneurs en même temps de Lorette et de Belcastro, et primitivement connus sous le nom de comtes de Sommacle.

Cette maison était, sans contredit, l'une des plus importantes de l'Italie méridionale. On en fait remonter la généalogie jusqu'au huitième siècle (1). Ses ancêtres avaient paru avec éclat dans les guerres de Charlemagne. On en peut également suivre la trace jusqu'à la fin du dix-septième siècle, où l'on voit ses derniers descendants à la tête des négociations et des armées qui devaient fonder en Espagne une nouvelle dynastie, dans la personne du petit-fils de Louis XIV.

Dans cet espace de près de mille ans, où se déroule la gloire temporelle des comtes de Sommacle et d'Aquin, il est juste à plusieurs égards de remarquer, dans la seconde moitié du douzième siècle, le célèbre Thomas de Sommacle, dont le nom se trouve étroitement lié

(1) *Chron. Mont-Cassin.* — Malvenda, *in Ann.*, p. 594. — Cardinal Duperron, discours prononcé en 1615.

par l'histoire à celui de Frédéric Barberousse, l'un des plus illustres empereurs d'Occident; car ce prince chevaleresque, dont la physionomie sombre et changeante semble résumer en elle toute l'Allemagne du moyen-âge, n'avait pas cru trop honorer les talents et les services de Thomas, en lui donnant le titre de lieutenant-général du Saint-Empire (1) et la main de sa propre sœur, Françoise de Souabe. De ce mariage naquit Landolphe, qui fut dans le commencement du treizième siècle le digne chef de la maison d'Aquin.

Le comte Landolphe épousa Théodora de Théate, de l'illustre famille des Carraccioli. Elle descendait de ces princes normands qui, deux siècles auparavant, étaient venus, de leur froide contrée du Nord, se faire un royaume sous le beau ciel de Naples et de Messine, et dont la vaillante épée, après en avoir chassé les Sarrasins et les Grecs, s'était ensuite inclinée devant le pontife désarmé de la ville éternelle. Leur chef vainqueur (2) avait en effet consenti à recevoir de la main tremblante d'un vieillard, son captif (3), une couronne que sa main de fer eût pu si facilement, et sans autre formalité, placer sur sa tête. La princesse Théodora ne démentait point la noblesse de son origine : la fierté de ses ancêtres revivait en elle avec leur religion. Elle nous paraîtra, dans le courant de cette histoire, comme une mère en qui les douces affections de la nature n'avaient pas étouffé le sentiment de son autorité. C'est cette femme

(1) C'était le titre distinctif que prenait, dans le moyen-âge, l'empire d'Allemagne ou d'Occident.

(2) Robert Guiscard, l'un des fils de Tancrède de Hauteville.

(3) Saint Léon IX.

qui fut destinée d'en haut à être la mère de saint Thomas d'Aquin.

Or, voici comment un historien contemporain (1) raconte les circonstances qui précédèrent la naissance de cet enfant :

« Comme la comtesse Théodora, femme aussi noble » par ses vertus que par ses aïeux, se trouvait en son » château de Rocca-Secca, elle vit venir à elle un » vénérable vieillard, nommé *le Bon*. Cet homme, » *meilleur encore par sa conduite et sa piété* (2), cultivait » la vie érémitique avec quelques compagnons, sur la » montagne voisine de Rocca-Secca; et tous les habi- » tants de cette contrée le tenaient pour un saint. Il » dit à Théodora : Comtesse, réjouissez-vous ; car vous » portez dans votre sein un enfant qui répandra durant » sa vie un tel éclat de science et de sainteté, que ce » siècle n'aura pas un homme qu'on puisse lui com- » parer ; vous l'appellerez Thomas. La pieuse comtesse, » tombant à genoux, répondit : Je ne suis pas digne » d'avoir un tel fils ; qu'il me soit fait cependant selon » la volonté de Dieu. Et comme tout cela avait été dit » par une inspiration prophétique, l'événement ne » manqua pas de justifier la promesse. »

Lorsqu'elle eut vu se réaliser son premier vœu et le commencement de son bonheur, la mère reconnaissante n'eut garde d'oublier un ordre qu'elle avait reçu avec de si magnifiques espérances. Sur les fonts de la régénération chrétienne, son enfant fut appelé Thomas, ce

(1) Guill. de Tocco, *apud Bolland.*, t. 1, mart., p. 659.
(2) Bonus nomine, melior vitâ et religione (*ibid.*).

qui signifie *gouffre, abîme*. Tout l'avenir était renfermé dans ce mot!

D'après le sentiment commun des historiens et des biographes, ceci se passait vers la fin de 1226. Saint Thomas d'Aquin naquit donc précisément dans l'année qui vit saint François d'Assise descendre au tombeau, et saint Louis monter sur le trône de France.

Il n'arrive pas souvent que l'on connaisse avec quelque détail les premières années d'une vie célèbre. Rarement, en effet, les contemporains se sont occupés d'enregistrer d'intéressants souvenirs, de curieux renseignements sur la jeunesse de ces hommes élevés par leur capacité, leurs vertus et la faveur des circonstances, à une hauteur d'où ils ont exercé une action immense sur leur siècle, et parfois aussi sur les âges suivants. Ce n'est que lorsqu'ils prennent une part plus importante aux affaires de l'humanité, qu'ils excitent à un si haut point l'attention des peuples : pour le monde, leur existence ne commence qu'avec leur vie publique, et les regards sont trop attirés sur celle-ci pour qu'on songe à les reporter sur le passé, malgré le désir qu'éprouve la postérité d'étudier ces grandes vies dans leurs origines, et de connaître le développement intellectuel et moral qui les a conduites à ce degré d'influence et de grandeur que l'on admire. Nous serons plus heureux pour le saint dont nous écrivons la vie; grâce à la religieuse attention de ses premiers historiens, nous pouvons venir à l'école de son enfance, approcher même des splendeurs mystérieuses de son berceau.

A peine est-il né, que le regard du ciel veille sur lui, et l'illumine, pour ainsi dire, de ses rayons.

Un jour, la foudre tombe sur une des tours du château, dans laquelle l'enfant se trouvait en ce moment, tue sa sœur à côté de lui, et semble le respecter (1).

Plusieurs fois on aperçut une brillante auréole couronner son front calme et pur, et comme des rayons de lumière jaillir de cette jeune tête, qui devait plus tard la verser à flots dans tout l'univers. Quoi qu'on puisse penser de l'exactitude historique de ce fait, dans les premières clartés qui revêtent cet enfant, on aime à voir les précoces émanations du génie lumineux qui avait fixé sa demeure sous cette fragile enveloppe. Mais à côté de ces merveilles qui semblent présager le grand homme, des signes d'un autre ordre font réellement espérer un grand saint. On découvre en effet, dans les rudiments de cette vie naissante, le germe de toutes les vertus.

Les inclinations les plus nobles et les plus généreuses composent, pour ainsi dire, le fond même de son âme; elles se manifestent à chaque mouvement qui leur est imprimé. La douleur éloquente de saint Augustin (2) sur les passions instinctives, sur les péchés même de l'enfance, se fût changée, à l'aspect de ce berceau, en un cantique de reconnaissance et d'amour.

Au lieu de cette inconcevable mobilité qui fait que l'enfant passe si rapidement de la colère à la joie, du rire aux larmes, c'était, dans le jeune Thomas, une

(1) Guill. de Tocco, *loc. cit.*—J.-B. Feuill., *Vie de saint Thomas.*—Le P. Touron, liv. I, ch. 2.

(2) *Conf.*, lib. I, cap. 7.

douce sérénité de visage, une merveilleuse égalité d'humeur; au lieu de cette avidité presque insatiable qu'on remarque ordinairement dans un être aussi borné, les mains de celui-ci semblaient prédestinées au saint exercice de l'aumône, et sentir un avant-goût du bonheur qu'on éprouve à semer les bienfaits; au lieu de cette volonté si capricieuse, enfin, et trop souvent indomptable dans la faiblesse extrême, c'était au contraire ici une soumission admirable et comme une obéissance anticipée.

Dans une circonstance, néanmoins, soigneusement rapportée par les plus graves historiens (1), l'enfant parut oublier un instant la docilité native de son caractère. La comtesse d'Aquin se trouvait alors dans la ville de Naples, où la saison des bains l'avait attirée, et la tendresse maternelle ne lui avait pas permis de se séparer de son fils. C'est là qu'arriva le trait que nous devons maintenant reproduire. Mais nous laisserons encore parler ici l'ancien auteur que nous avons déjà cité.

« Il arriva donc qu'un jour, se rendant au bain avec » d'autres dames, la comtesse Théodora fit porter avec » elle l'enfant par la nourrice. Celle-ci l'ayant assis à » la place accoutumée, pour attendre l'heure du bain, » s'aperçut bientôt après qu'il tenait serrée dans sa » main une toute petite feuille de papier (2), sans » qu'elle pût comprendre comment il l'avait trouvée en

(1) Guill. de Tocco, p. 459, n. 4.—Le P. Touron, *loc. cit.*—Leand., *De vir. illustr. FF. PP.*

(2) Cartulam parvulam, divinitùs repertam (Guill. de Tocco, *loc. cit.*).

» cet endroit. Elle essaya d'abord d'ouvrir la main de
» l'enfant; mais celui-ci se défendit avec ses larmes,
» et, de plus, en cachant le papier dans sa bouche. Il
» fallut le laisser en possession de ce singulier trésor,
» et le rapporter à sa demeure, sans qu'il ouvrît un seul
» instant la main. Cette résistance inaccoutumée ayant
» cependant piqué la curiosité de la comtesse, elle
» desserre la main de son enfant, malgré ses cris et ses
» pleurs. Le papier ne contenait autre chose que ces
» paroles : *Ave, Maria,* la salutation de la glorieuse
» Vierge (1) ! »

L'antique narrateur prend de là occcasion de remarquer et d'admirer les prédispositions divines de l'âme de saint Thomas aux vérités, aux sentiments du christianisme. Nous ne croyons pas devoir livrer aux lecteurs de notre siècle les pieuses réflexions de ces âges de foi; plusieurs jugeront peut-être que c'est déjà beaucoup d'avoir remis sous leurs yeux la simple narration qui précède. Mais, sans en discuter ici ni le merveilleux, ni même la vérité, nous la rapportons, moins comme un fait important dans la vie du saint docteur, que comme un trait intéressant de son enfance, propre à faire connaître les idées et le caractère de son époque, autant que les faveurs dont le ciel se hâtait de le prévenir. Et puis, quelques ménagements que le grand Maître nous ait appris à garder à l'égard d'une foi languissante et refroidie, ou faible encore, on ne saurait vraiment pousser la complaisance au point de tronquer ou de dénaturer l'histoire, et de travestir un siècle en-

(1) Guill. de Tocco, *loc. cit.*

thousiaste et religieux, pour flatter les froides susceptibilités d'un siècle indifférent et sceptique.

Les hommes de sens nous pardonneront en faveur de la vérité historique, et les vrais chrétiens aimeront à retrouver ces détails empreints d'une piété naïve, comme le reflet de cette vie antique où la simplicité avait fait alliance avec la vertu.

En réfléchissant sérieusement aux choses de l'âme et de Dieu, on entrevoit les liens sublimes qui rattachèrent toujours les plus beaux génies des temps chrétiens à l'auguste Reine des vierges. L'esprit peut saisir les intimes et nécessaires rapports qui existent entre la science et la sagesse, la lumière et la pureté; il peut dire pourquoi le culte de Marie s'implante avec les grandes pensées dans l'âme d'un Bernard, d'un Dominique ou d'un Bossuet; mais expliquer par quels secrets ressorts l'enfant prédestiné de la gloire et de la sainteté, s'élance, avant de se connaître lui-même, vers cette mère immaculée que le ciel lui cache dans ses splendeurs, c'est ce que le raisonnement orgueilleux doit laisser à l'humble prière.

O Mère! soyez bénie de ce que vous daigniez de si bonne heure manifester vos droits sur l'âme de notre saint. O Vierge! volontiers nous remettons en votre garde la chasteté de son génie et celle de sa vertu.

Veillez sur ce berceau, dépositaire de si riches espérances. Mais plutôt, ô Marie! daignez jeter un regard de bienveillance et de protection sur cette image que nous voudrions tracer de votre serviteur fidèle : faites que l'exemple de sa vie soit encore une fois utile à la terre!

CHAPITRE II.

Première enfance de Thomas. — Soins que l'on prend de son éducation. — Les monastères. — Le Mont-Cassin. — Séjour du jeune Thomas dans cette maison célèbre.

Sinite parvulos venire ad me, et ne prohibueritis eos.

MARC., X, 14.

Nutriatur in monasterio..... nesciat seculum, vivat angelicè.

HIER., epist. LI *ad Læt.*

En échappant aux liens du berceau, l'enfant se montra toujours dominé par la même impulsion de la grâce : il sanctifia ses premiers pas, comme il avait, pour ainsi dire, sanctifié ses premiers mouvements. Deux objets surtout, au vieux château de Rocca-Secca, préoccupèrent son cœur par une douce et puissante attraction ; d'un côté, la chapelle vénérée, où se célébraient chaque jour les saints mystères; de l'autre, la porte hospitalière, sous laquelle se pressaient en si grand nombre les pauvres et les pèlerins. A mesure que les forces du jeune Thomas se développaient, elles devenaient un instrument plus efficace et plus docile au double esprit dont il se montrait animé; car il savait mieux de jour en jour s'élever à Dieu par la prière, et secourir, par une compassion active, la souffrance et le malheur. Ces deux affections, dont l'une l'attirait puis-

samment vers le ciel, tandis que l'autre le retenait saintement sur la terre, ne paraissaient pas, comme nous l'avons déjà fait remarquer, croître et grandir dans son âme, mais agir seulement avec plus de force et de liberté, à mesure que se développaient les facultés de cette âme elle-même.

On comprend assez combien de semblables dispositions rendaient frappante pour les auteurs de ses jours la sublime leçon de l'Evangile : « Laissez les petits » enfants venir à moi! » Un père chrétien, une mère pieuse la comprirent; et tant que le jeune Thomas ne dut pas s'éloigner du sanctuaire domestique, ils veillèrent, avec le sentiment de leur mission sacrée, sur le précieux trésor que la Providence leur avait confié. Ils étaient loin de prévoir alors à quel point l'action intime de la grâce et les heureuses dispositions de ce cœur dépasseraient, un jour, la portée de leur sagesse et les espérances de leur piété.

Mais, en raison même des grandes qualités qui commençaient à se révéler dans le dernier de leurs enfants, le temps arriva plus vite où cette première éducation devait être remplacée par des leçons, sinon plus importantes en elles-mêmes, du moins plus développées et plus soutenues. Le devoir et la charge de la paternité allaient passer sur d'autres têtes; et comme dans ces siècles reculés on ne s'était pas aperçu qu'il y eût péril pour le succès de cette seconde éducation, quand elle est remise en des mains consacrées par l'onction sacerdotale ou la profession religieuse, le comte d'Aquin résolut de confier celle de son fils aux disciples de saint Benoît, les premiers, et pendant longtemps les seuls

instituteurs des peuples d'Occident. Son intention était même, suivant la remarque de plusieurs auteurs contemporains (1), que cet enfant se formât encore plus à la piété qu'à la science, et qu'élevé à l'ombre du sanctuaire, comme le jeune Samuel, il devînt un homme solidement vertueux, en même temps qu'un homme profondément instruit.

Et ce qu'il importe de faire observer en passant, c'est que ce n'est pas ici un fait isolé. C'était également alors le préjugé des peuples et des rois, ou, pour parler avec plus de vérité, l'un des traits les plus saillants des mœurs de cette époque. On pensait qu'il n'était pas superflu d'opposer aux passions naissantes du cœur humain, la barrière sacrée d'une éducation chrétienne : les principes et les sentiments qu'elle enracine dans une âme toute neuve, paraissaient la seule garantie, ou du moins l'unique espérance de l'avenir. On estimait peu le savoir, s'il n'était accompagné de la vertu ; ou plutôt, destitué d'un tel modérateur, il eût été regardé comme la plus aveugle et la plus dangereuse de toutes les puissances. Les hommes de ces anciens temps avaient enfin la simplicité de voir dans l'enseignement une fonction religieuse, une sorte de mission sacrée, un sacerdoce auguste, qui ne devait jamais être exercé que par une intelligence noble, un cœur généreux et des mains sans souillure.

Aussi les monastères et les maisons des évêques étaient à peu près les seules écoles secondaires de ces

(1) Guill. de Tocco, *apud Bolland.*, p. 660, n. 5. — Bern. Guidonis, lib. I, cap. 6.

âges passés; et si l'instruction proprement dite n'absorbait pas tous les soins des maîtres qu'on y trouvait, elle était loin toutefois d'être sacrifiée à la sainteté. C'était même la religion qui, dans la première période du moyen-âge, avait protégé la science contre la rage de ses barbares ennemis; elle l'avait abritée sous son aile et sauvée du naufrage des civilisations. Depuis lors, ces deux immortelles sœurs s'étaient donné la main pour travailler de concert à la rénovation du monde; et, cimentant le pacte primitif, elles se partagèrent, à l'égard de l'enfance et de la jeunesse, les soins intelligents, les tendres sollicitudes de la maternité.

Parmi ces pieux asiles dans lesquels elles convoquèrent si longtemps leurs enfants adoptifs, aucun n'avait acquis plus d'importance et de célébrité que l'abbaye du Mont-Cassin (1). C'est là que saint Benoît, au commencement du sixième siècle, avait jeté les fondements de son ordre et de tous ceux que l'Eglise latine devait voir fleurir dans la suite des âges. Cette maison célèbre avait été bâtie par le saint patriarche, sur les ruines d'un des derniers sanctuaires de l'idolâtrie, renversé par ses mains apostoliques, au sommet d'une de ces montagnes arides qui dominent la belle plaine d'Aquin. Ce monastère, ravagé plusieurs fois par les incursions de différents Barbares, toujours relevé par le zèle infatigable de religieux bénédictins, subsiste encore dans toute sa magnificence, à six milles environ de Rocca-Secca. Protégé le plus souvent par la

(1) Pierre Diacre, *Chron.*, liv. IV. — Ziegelbauer, *Hist. litt., ord. S. Ben.*

vénération des peuples et les armes des princes chrétiens, ce sanctuaire auguste était demeuré ouvert à la jeunesse de tous les siècles, depuis celui qui avait vu des sénateurs romains confier à l'humble fondateur lui-même des enfants qui devaient acquérir, sous sa paternité, une gloire mille fois plus pure et plus durable que celle que leurs ancêtres avaient pu leur léguer.

Le Mont-Cassin comptait les Sommacle parmi ses disciples et ses protecteurs les plus constants (1). Plus d'une fois ils avaient défendu cette paisible retraite contre les violences des officiers du roi de Sicile; plus tard nous les verrons partager le sort de cette illustre maison, ravagée par les armes impies de l'empereur Frédéric II. Un membre de la famille d'Aquin, Landolphe Sénebald, en était le supérieur, à l'époque où nous sommes arrivés. C'était le cinquante-sixième abbé, depuis le glorieux fondateur; et l'héritage de toutes ces lumières et de toutes ces vertus, transmis d'âge en âge par tant de mains vénérées, n'avaient point dépéri entre celles du supérieur actuel de cette illustre maison. C'est à ce savant et pieux ecclésiastique que le comte d'Aquin remit en même temps sa sollicitude et son autorité paternelles.

C'est à l'âge de cinq ans que Thomas dut quitter la tranquille demeure où s'étaient écoulées avec tant de calme et d'innocence les premières années de sa vie. Mais ce qu'il eut en cela de plus pénible pour son jeune

(1) *Chron. Mont-Cassin.* — Pierre Diacre, *loc. cit.* — Tour., liv. I, chap. 4.

cœur, ce fut de s'éloigner d'une tendre mère qui faisait comme une partie essentielle de son existence, et pour qui son départ devait être également la matière d'un si pénible sacrifice. Tous les historiens s'accordent à louer cette générosité de vertu qui, dans la vue d'un plus grand bien, fit renoncer cette mère chrétienne à la consolation de garder auprès d'elle un enfant si digne de son amour, si propre à flatter le légitime orgueil d'une mère.

Les rares qualités qui distinguaient l'intelligence et le cœur de Thomas furent promptement remarquées par ses nouveaux maîtres. Ils semblèrent comprendre que la Providence venait de remettre entre leurs mains un talent d'une valeur peu commune. Sans qu'il leur fût possible d'en calculer tout le prix, ils sentirent vaguement que, par leur acceptation même, ils devenaient redevables, non-seulement à l'égard d'une grande famille, mais encore vis-à-vis de toute la chrétienté. Il y eut au Mont-Cassin, au moment où Thomas entrait dans cette demeure, comme un écho des paroles prophétiques recueillies à Rocca-Secca, avant la naissance de cet enfant. On eût dit que le cœur de ces pieux solitaires ressentait d'avance le poids de ses grandes destinées. C'est du moins l'idée qui parut les dominer dans les soins qu'ils donnèrent à son éducation, et qui plus tard eut assez d'influence sur leur esprit pour les faire consentir à se dépouiller de cette charge glorieuse.

Pendant les cinq années que Thomas vit s'écouler si rapidement dans le monastère des bénédictins, il se montre à nous comme le modèle accompli de l'enfance chrétienne. Il fit de rapides progrès dans les con-

naissances humaines, mais de bien plus rapides encore dans l'étude et l'amour de la divine loi. Dans l'une et l'autre carrière, il avait moins besoin d'impulsion que d'arrêt. Mais, s'il devenait souvent nécessaire de modérer ses élans vers la science et la piété, il ne l'était jamais de le rappeler deux fois au devoir sacré de l'obéissance.

Que les jeunes élèves ne se persuadent pas qu'en cela du moins il ne saurait leur servir de modèle, pour la raison qu'on n'eut jamais à combattre en eux un excès de ce genre. Ce qu'ils peuvent et doivent imiter en lui, c'est sa docilité parfaite à l'égard de ses maîtres. Parce qu'elle consiste à ralentir le pas dans la route du bien, elle n'est pas moins belle à nos yeux, que s'il se fût agi de redoubler de vitesse. Puisse leur admiration pour ce génie sublime se vivifier par l'amour de sa vertu, et les porter à recueillir, pour ainsi parler, dans leur âme cet excédant d'application et d'ardeur qu'il sacrifiait avec tant d'humilité au plus léger signe d'une volonté supérieure!

Mais ce qui pourra devenir pour eux l'objet d'une imitation plus directe, c'est la douceur, la complaisance et l'ingénieuse charité de Thomas pour ses nombreux condisciples. Il détestait instinctivement l'infraction aux règles de cette sainte maison; qu'il était loin cependant d'envelopper dans cette réprobation vertueuse la personne même du coupable! Avec quelles douces paroles, au contraire, il s'efforçait de le ramener à l'obéissance et à Dieu! Thomas n'aimait guère à jouer; il se mêlait néanmoins aux jeux des enfants de son âge; mais dans ses amusements il trouvait toujours le moyen de se dédommager par quelque trait d'édification. Sou-

vent il parlait de Dieu, et souvent aussi, au milieu de son discours, il s'interrompait en rougissant; car ses égaux étaient devenus tout-à-coup ses disciples, et parmi toutes ces têtes blondes que l'attention tenait immobiles autour de lui, il avait aperçu la figure austère et non moins attentive de quelque ancien religieux (1).

Dieu, selon le témoignage de tous les historiens, était dès lors la grande préoccupation de cette jeune intelligence.

Thomas savait se taire et réfléchir, dans un âge où les enfants ne savent d'ordinaire que parler. Quand il méditait en silence sur cet être infini, dont le nom frappait incessamment ses yeux et ses oreilles, dont il parlait lui-même avec tant d'effusion et de bonheur, il eût voulu contempler sa nature à découvert; et, gémissant de son impuissance, il demandait fréquemment à ses maîtres : Qu'est-ce que Dieu (2)?

On pouvait penser qu'il comprenait déjà l'importance unique de cette connaissance, et qu'il ne regardait toutes celles qu'on lui transmettait à cette école, que comme des degrés pour parvenir à celle-là. Mais ces degrés, il eût voulu les franchir d'un bond : son regard pénétrait à travers ces grossiers éléments. Les livres qu'il dévorait déjà, ne lui disaient pas assez clairement à son gré ce que c'était que *Celui* dont ils l'entretenaient cependant sans cesse; et l'enfant alors demandait aux

(1) Malv., *in Ann.*, p. 599.

(2) Puer cœpit sollicitè quærere à magistro quid esset Deus (Malv., *loc. cit.*).

vieux serviteurs, aux amis particuliers de ce grand maître : Qu'est-ce que Dieu?

Cette âme active et pure préludait de la sorte à la sublime curiosité de toute sa vie : elle ne devait plus se décourager dans cette ardente recherche. C'est ici qu'il faut placer les commencements de cette lutte mystérieuse de Jacob avec l'Esprit, de l'homme avec la divinité, lutte qui doit durer, en effet, autant que la vie du saint Docteur, et se terminer par ce chant de triomphe et de joie céleste qu'il fera retentir au moment de passer à la claire vision de l'objet éternel de ses pensées et de ses espérances.

Jamais, au reste, intelligence créée n'a forcé davantage le Dieu invisible à se révéler aux regards d'un mortel; aucun génie n'a livré de cette beauté primitive une image plus parfaite à la connaissance, à l'amour de ses débiles créatures; nul docteur, en un mot, n'a jamais répondu d'une manière plus satisfaisante et plus lumineuse à cette grande question : Qu'est-ce que Dieu (1)?

(1) *Sum. theol.*, I part., à quæst. 2 ad quæst 44.

CHAPITRE III.

Thomas quitte le Mont-Cassin. — Château de Lorette. — Portrait du jeune saint. — Ses deux frères. — Ses deux sœurs. — Exemples qu'il donne au milieu du monde. — Son ardente charité pour les pauvres.

Ab infantiâ meâ crevit mecum miseratio; et de utero matris meæ egressa est mecum.
JOB, XXXI, 18.

Fame torquetur alienâ.
HIER., epist. XCV *ad Rust.*

Cinq années de prière et d'étude s'étaient à peine écoulées au Mont-Cassin; le moment était venu pour Thomas de dire adieu à cette autre maison paternelle. Cette seconde séparation ne fut pas un léger sacrifice pour un cœur déjà si capable d'affection et de reconnaissance. Ce sont là, comme on le sait, de graves événements dans les premières années de la vie; parmi les agitations tout autrement douloureuses qu'elle présente dans son cours, l'homme n'en perd jamais le souvenir; et, dans le fait, ils exercent le plus souvent une haute influence sur la direction et le caractère même qu'elle prend. Landolphe avait résolu d'envoyer son fils dans quelqu'une de ces universités, alors si florissantes, qui s'élevaient en Europe. A la vérité, les leçons que cet enfant pourrait y recevoir ne semblaient pas proportionnées à la faiblesse de son âge; mais le développe-

ment de son intelligence autorisait pleinement une démarche en apparence aussi prématurée.

D'après le témoignage de la plupart des historiens (1), le comte n'avait pris cette résolution que de l'avis du maître de Thomas, le vénérable abbé du Mont-Cassin. Ce conseil, donné par un maître, malgré toutes les réclamations de son cœur, contre tous les intérêts de son ordre, ne doit pas nous étonner dans un siècle aussi différent du nôtre; mais il a, pour un autre motif, le droit de fixer notre attention.

Un historien moderne (2) a prétendu que saint Thomas avait été, dans son enfance, irrévocablement consacré par sa mère à la religion de saint Benoît. Cette assertion tombe d'elle-même, si l'on veut réfléchir un instant devant le fait seul que nous venons de signaler. La conduite que nous verrons tenir à cette mère blessée, quand il s'agira pour son fils d'une vocation religieuse, le silence que garderont les bénédictins dans cette même circonstance, comme dans toutes celles où ils auraient eu naturellement à faire valoir leurs droits, répondront plus victorieusement encore à cette supposition de l'anonyme. Elle a, de plus, l'inconvénient d'être venue fort tard en histoire, de se trouver en opposition avec les autorités contemporaines du saint, et de renfermer enfin une sorte d'anachronisme. L'auteur aurait dû se souvenir que l'abus, dont il veut que Thomas d'Aquin ait été la victime, avait été réformé dans le siècle qui

(1) Tholo. Luc., *Hist. eccl.*, lib. XXII, cap. 20. — Guill. de Tocco. *apud Bolland.* — Bern. Guid. — S. Anton.

(2) In lib. *De monacatu benedictino divi Thomæ.*

précéda sa naissance ; c'est ce qu'attestent les monuments historiques les plus certains (1). Les décrets successifs des papes Célestin III et Innocent III rétablissent de la manière la plus éclatante la liberté et tous les droits des enfants ainsi consacrés. Mille preuves semblables, recueillies dans toute la série des âges chrétiens, montrent évidemment que le désordre ne saurait se perpétuer dans l'Eglise ; que, pour en arrêter le cours, elle n'a nul besoin d'une puissance étrangère ; qu'elle n'a qu'à laisser agir cette force intime et sacrée qui vit éternellement dans son sein.

Le pieux Sénebal se sépare donc sans opposition, mais non sans douleur, d'un élève doublement cher à sa vieillesse, lui donne sa dernière bénédiction, jette encore un regard sur un avenir qui s'annonçait par une si brillante aurore, et remet aux mains paternelles un enfant sur lequel il ne s'arrogera plus d'autre droit que celui d'une affection invincible à tous les événements, à tous les sacrifices.

Ce fut là une occasion favorable à la comtesse d'Aquin de posséder encore, avant de le renvoyer aux écoles publiques, un fils dont elle était séparée depuis si longtemps. Landolphe ne put le refuser aux vives sollicitations d'une mère, du moins pendant cet espace de temps que les élèves ont toujours eu le droit de consacrer au repos. Le gouverneur qu'il avait placé près de Thomas, et qui avait partagé avec celui-ci la studieuse retraite du Mont-Cassin, comme cela était d'usage pour tous les

(1) Mabillon, *Analect.*, t. III. — Echard, *Hist. eccl.*, t. I, p. 273. — Thomassin, *Anc. et nouv. discipl.*, part. I, liv. III, chap. 49.

enfants nobles élevés dans ce monastère, reçut ordre de le ramener au château de Lorette, que la famille habitait à cette époque de l'année.

Inutile de peindre la joie naturelle du retour : la tendresse dont le jeune Thomas s'était montré si digne dans sa première enfance, n'avait fait que s'accroître par l'éloignement et par tout ce qu'on avait ouï dire de ses merveilleux progrès dans la science et dans la vertu. Mais un cœur maternel peut seul concevoir tout le bonheur qu'éprouva celui de Théodora, quoique à la vérité les anciens biographes de notre saint nous fassent éprouver quelque chose des sentiments de sa mère dans les traits qu'ils ont réunis pour nous transmettre son image. Ils nous le montrent comme revêtu de toutes les qualités et de tous les avantages, même extérieurs, qu'une reine pourrait désirer dans l'héritier de sa couronne. Le portrait, au reste, que l'histoire et la tradition nous ont tracé du Docteur angélique, parvenu à la plénitude de sa puissance, à la maturité de la vie, confirmera pleinement ce qu'ils nous disent de son enfance.

Thomas possédait éminemment ce genre de beauté qui n'est qu'un rayonnement de celle de l'âme. On aimait à contempler ce front calme et serein, trop grand peut-être si l'on eût fait attention aux exactes proportions d'un enfant de cet âge, mais que le doigt du génie semblait avoir marqué pour sa demeure. Thomas parlait peu, et ses courtes paroles laissaient toujours l'admiration et le désir au cœur de ceux qui les avaient entendues. Il était ordinairement sérieux, jamais triste; son œil était profond, singulièrement doux et méditatif.

C'était une gravité mêlée de tant de bienveillance et de douceur, qu'en le voyant on se sentait à la fois pénétré de respect et de tendresse. On ne savait ce qui régnait le plus sur cette modeste physionomie, de l'intelligence ou de la bonté; ou, pour mieux dire, elle paraissait illuminée d'un pur reflet de la grâce divine, dont le cœur de cet enfant était l'auguste sanctuaire.

Thomas avait deux frères; mais ils ne purent prendre part à la joie commune; ils étaient à faire leurs premières armes sous le petit-fils de Barberousse et leur cousin, Frédéric II. Ce prince, avec diverses alternatives de succès et de revers (1), poursuivait la lutte entreprise par son aïeul, et constamment soutenue par son père, contre ces républiques de l'Italie que l'amour de l'indépendance et de la religion armait infatigablement, pour repousser leurs infatigables oppresseurs, les empereurs d'Allemagne. L'Eglise, selon son antique usage, prenant sous sa défense les peuples opprimés, s'était déclarée pour la liberté contre la tyrannie. Mais les intérêts de la foi n'étaient pas alors tellement en jeu, que la cause politique ne pût être embrassée de part et d'autre par des chrétiens sincères; et leur position sociale faisait aux comtes d'Aquin une nécessité de suivre les drapeaux de l'empire. Possédant des fiefs impériaux, ils devaient obéissance à leur seigneur suzerain; et les liens du sang, par rapport à la maison de Souabe, s'ajoutaient, ainsi que nous

(1) C'est en cette même année (1237) que Frédéric défit les Milanais à Corte-Nueva. L'année suivante, il vint échouer devant la ville de Brescia (*Script. rerum italic., apud Muratori*, t. VII).

l'avons dit, à ceux de la hiérarchie féodale. Cette union toutefois ne devait pas toujours subsister : l'injustice et l'impiété de Frédéric en brisèrent violemment les nœuds, comme nous aurons à le raconter dans la suite.

Thomas avait en outre deux sœurs, qu'il trouva au château de Lorette. Elles étaient alors dans cet âge aimable, plein d'innocence et de candeur, où le goût des voluptés, l'orgueil et le mensonge n'ont pas encore flétri dans un cœur, d'ordinaire si pur et si tendre, ces premiers sentiments que la nature y a gravés, et que la religion seule féconde sans péril. Elles se trouvaient donc en état de participer aux nobles pensées, aux saintes affections que leur jeune frère rapportait d'une maison religieuse au château des seigneurs d'Aquin, d'applaudir aux vertus qui brillèrent dans toute sa conduite pendant le rapide séjour qu'il fit au sein de sa famille.

La vertu qui frappait le plus en lui, à raison des mœurs opposées qui règnent dans le monde, à quelque point de sa durée qu'on veuille le considérer, c'était la modestie, compagne et gardienne de la chasteté. Un sublime instinct, ou plutôt une parole intérieure et divine, avait fait entendre à son âme que nous portons cet inestimable trésor dans des vases fragiles, avant que de sages instituteurs eussent redit à son oreille l'admirable leçon de saint Paul. Prévenu de la grâce, le faible enfant n'eut aucune peine à comprendre les conseils de prudence, de fuite et de mortification, qui suivent nécessairement de ce premier principe; il les avait déjà pratiqués, sous la direction de ce maître invisible qui se plut toujours à parler au cœur de la

tendre enfance, mais dont la voix est si souvent étouffée par celle des passions, par les exemples pervers du siècle, par les criminelles imprudences de ceux-là même qui devraient être, auprès de leurs enfants, les plus zélés auxiliaires de ses chastes inspirations. La pureté de Thomas n'eut pas, du moins à cette époque, à redouter de semblables écueils; elle se dégageait de jour en jour des grossiers obstacles de la terre, et préparait de la sorte un plus libre essor à son génie.

Voilà donc un enfant noble et riche qui fuit les amusements et les plaisirs avec plus d'ardeur que la plupart des jeunes seigneurs n'en mettent à les poursuivre, mais qui, en compensation, se sent pour les misères et les infirmités des hommes autant d'attrait que les mondains en éprouvent de répulsion. Il ne tarde pas à reprendre au château paternel les œuvres de charité que nous avons vu commencer avec sa vie. Son âge lui permet de s'y livrer avec plus de succès; et la famine, qui dans ce moment ravage l'Italie, ouvre un plus vaste champ à l'exercice de son amour.

Des nuées de pauvres affamés assiégent constamment les portes du château de Lorette; les campagnes voisines sont plongées dans la désolation; la charité seule de Thomas semble vouloir suffire à tous les besoins, guérir toutes les blessures, réparer toutes les ruines entassées par le fléau. Dans la sphère de son action, le généreux enfant entreprend contre ce redoutable adversaire une lutte qui n'est pas, à notre avis, un des présages les moins significatifs des grandeurs futures de cette jeune âme. Non-seulement il est le distributeur-né des larges aumônes de ses parents; mais,

après qu'elles sont épuisées, il persiste encore, et devient l'infatigable intercesseur des malheureux qu'il a pris sous sa défense. Et quel avocat plus éloquent auprès d'un père et d'une mère! il parle pour les enfants de Dieu; l'accent de leur douleur est passé dans sa voix; leurs larmes brûlantes coulent de ses yeux; la religion et la nature, s'exprimant par sa bouche, lui suscitent infailliblement, dans la personne de parents chrétiens, des alliés généreux pour la noble guerre qu'il poursuit.

Plus d'une fois cependant l'ardeur de son courage le jeta dans de petits écarts. Le jeune seigneur d'Aquin se glissait clandestinement dans les offices et les cuisines du château; tous les aliments qui tombaient sous sa main étaient enlevés avec adresse; et, chargé de ces dépouilles opimes, il s'en allait les distribuer, avec la joie du triomphe, aux pauvres, ses amis. Les choses furent même poussées si loin que le maître d'hôtel, pour sauver son honneur compromis à la table du comte, résolut de lui dénoncer les fréquentes incursions dont ils avaient tous à souffrir. Il ne paraît pas cependant que l'autorité paternelle vînt aussitôt à l'appui de ces réclamations; car Thomas n'en continua pas moins ses attaques déguisées; et le grave majordome ne dut plus compter, pour s'en garantir, que sur sa propre vigilance. Mais elle luttait avec tant de désavantage contre le génie inventif du petit assaillant, que Landolphe crut devoir enfin intervenir d'une manière positive.

Le fait qui le prouve est bien merveilleux; différents auteurs en font honneur à d'autres saints; mais nous

avons nos autorités (1) pour l'attribuer à l'enfance de saint Thomas. — Nous le donnons avec sa forme antique :

« Un jour donc que Thomas s'en allait furtivement » à travers les corridors de l'antique château de Lo- » rette, emportant dans un pli de son manteau le doux » butin de la charité, il fut tout-à-coup arrêté par la » rencontre inopinée de son très-redouté seigneur et » père. Celui-ci, lui fermant le passage, lui commanda » de découvrir ce qu'il cachait avec tant de soin. » Troublé par le regard et la voix du comte, Thomas » laisse retomber le pan replié de son vêtement : il ne » se trouva plein que de fleurs, qui, au grand étonne- » ment de l'un et de l'autre, couvrirent les pieds de » l'enfant et du vieillard. A la vue d'une telle justifi- » cation, Landolphe, ému jusqu'aux larmes, embrasse » son fils avec transport, et lui permet de suivre » désormais l'inspiration de sa charité, tant qu'il res- » tera une obole ou un morceau de pain dans le vieux » manoir des Sommacle. »

Les vacances de Thomas tendaient cependant à leur fin, au grand regret de tous ses parents, et principalement de la comtesse sa mère. Sa tendresse n'était pas l'unique motif de sa douleur; la foi venait y joindre ses appréhensions et ses vives sollicitudes. Elle ne pouvait, en effet, considérer d'un œil tranquille les innombrables dangers des écoles publiques pour l'innocence de son fils; elle eût voulu garder auprès d'elle

(1) Jean-Bapt. Feuil., *Vie de saint Thomas.* — P. Tour., liv. I, ch. 5. — Ant. manuscr. *Bibl. FF. PP.*

ce précieux trésor, et le voir se développer sous ses yeux par les soins d'un habile et pieux précepteur. Elle en fit la proposition au comte Landolphe; elle parla au nom de ses sentiments, au nom de sa religion.

Comment un père aussi tendre, un chrétien aussi sincère, refusa-t-il d'embrasser un parti que tout conspirait à lui persuader? Comment choisit-il, parmi tant d'universités florissantes, celle qui venait d'être fondée dans la ville la plus voluptueuse de l'univers? C'est ce dont nous ne pourrions, pour le moment, donner aucune raison suffisante.

CHAPITRE IV.

La ville de Naples. — Frédéric II y fonde une nouvelle université. — Science et corruption. — Moyens que le jeune comte d'Aquin met en usage pour acquérir l'une, tout en se préservant de l'autre. — Sa réputation dans les écoles et dans toute la ville.

> Cum esset junior... nihil tamen puerile gessit.
> TOB., I, 4.
>
> Fæda est et intemperans licencia scolasticorum..... quos mores, cum studerem, meos esse nolui.
> DIV. AUG. *Conf.*, lib. V, cap. 8.

Il n'est peut-être pas un point sous le ciel où la Providence ait réuni plus de biens et d'agréments que celui où Naples s'épanouit, autour du golfe si connu auquel elle a donné son nom. L'heureuse disposition du rivage, les avantages de la mer, la douceur du climat, la pureté de l'air et la splendeur de la lumière, la grandeur des horizons, la fertilité du sol, tout avait marqué ces lieux pour l'habitation de l'homme. Les richesses de la nature y ont successivement appelé toutes les richesses de l'art, toutes les corruptions de la société. L'abus ne s'attache-t-il pas de préférence à ce qu'il y a de plus beau, et l'abus alors n'est-il pas ce qu'il y a de plus hideux? *Corruptio optimi pessima.* Aussi le luxe et la mollesse de cette grande ville ne sont guère moins fameux que son opulence et sa beauté. On a cru depuis longtemps pouvoir la caractériser par ces

mots : *Naples est un paradis sur la terre, mais habité par des démons;* ce qui ne saurait s'entendre, on le sait, d'une manière absolue. La vertu vit de combats et de résistances, et toujours on l'a vue s'implanter au milieu des éléments ennemis, s'enraciner et grandir au souffle des tempêtes.

Naples et le royaume dont elle est la capitale, après avoir été soumis aux Normands, ainsi que nous l'avons dit, étaient passés, depuis un demi-siècle environ, au pouvoir de la maison de Souabe. Frédéric Barberousse s'était assuré cette conquête par le mariage de son fils Henri avec la princesse Constance, tante et unique héritière de Guillaume II, dernier descendant du valeureux Roger, le conquérant de ce royaume, le fondateur de cette courte dynastie. En 1189, Guillaume étant mort sans enfants, Barberousse avait vu s'accomplir les projets de son ambition : son fils avait été couronné roi de Sicile; mais lui-même, l'année suivante, abandonnait à ce même fils le sceptre impérial, en allant mourir dans les eaux du Cydnus (1). Henri et sa femme Constance n'avaient pas joui longtemps de leur double couronne. Frédéric leur fils, à l'âge de quatre ans, était resté possesseur d'un royaume que son père avait indisposé par sa sévérité, et que des chefs de mercenaires allemands à son service ravageaient et se disputaient entre eux (2). Mais le génie d'Innocent III avait pris l'enfant

(1) Il marchait contre les infidèles d'Orient, sous l'impulsion de cette autorité ecclésiastique à laquelle il avait si longtemps résisté.

(2) Hallam, *l'Europe au moyen-âge*, t. II, p. 45 (œuvre détestable par l'esprit étroit et haineux dont elle est animée, précieuse par les documents qu'elle renferme).

sous sa tutelle, et plus tard le plaça sur le trône d'Allemagne. L'ingratitude et la révolte furent le prix de ces bienfaits : Frédéric II trompa la promesse solennelle qui avait été la condition de son élévation; il crut pouvoir écraser la puissance pontificale entre les deux parties de son vaste empire, et réaliser le plan de Barberousse. Mais les successeurs d'Innocent, Honorius III et Grégoire IX, opposaient une résistance invincible aux attaques du tyran dans le royaume de Naples, qui était un fief du saint-siége; et d'un autre côté, la confédération des cités lombardes et toscanes lui présentait au nord une barrière infranchissable.

Bologne était l'une des plus puissantes et des plus opposées à la tyrannie impériale. Une école de droit romain, fondée plus d'un siècle auparavant par le célèbre Irnérius, sans autre mission que le désir de communiquer ses connaissances à un grand nombre d'auditeurs; encouragée par Frédéric Ier, qui espérait, en influençant ses décisions, en faire un instrument de règne; soutenue par les papes, comme un foyer de lumières qu'ils feraient tourner au triomphe de la religion; développée par le progrès du temps et le concours des plus habiles maîtres, au point d'attirer dans cette ville jusqu'à dix mille écoliers (1), de tous les pays de l'Europe, était devenue le plus fécond élément de sa grandeur et de sa liberté. Frédéric II, aussi familier avec les artifices de la politique qu'avec les ressources de la guerre, fonde à Naples une école

(1) Gageman, *Histoire des arts et des sciences*, t. III, p. 281. — Muratori, *Aut.*, t. III, p. 889.

rivale, et n'épargne, pour l'agrandir, ni l'or, ni les franchises, ni les priviléges; puissant attrait pour les maîtres et pour les écoliers.

Aussi les uns et les autres accoururent en grand nombre à l'appel de l'empereur; mais Naples vit s'accroître dans la même proportion la corruption qui déjà couvait dans son sein, et régner parmi cette tumultueuse jeunesse tous les excès qui se sont fidèlement reproduits dans toutes les villes savantes de l'univers. L'école napolitaine fit même de plus rapides progrès dans la voie du désordre que dans celle de la science, malgré la brillante réputation et le mérite réel des professeurs que l'or allemand y avait attirés; et, quoiqu'elle ne comptât que douze ans d'existence, elle semblait parvenue au dernier terme de la dépravation, quand le jeune Thomas d'Aquin s'y rendit, par l'ordre de son père, sous la conduite du sage gouverneur de son enfance (1).

Formé par les leçons de ce dernier, et mieux encore par celles du maître invisible qui parlait à son cœur, Thomas comprit, dès son arrivée, les dangers comme les avantages de ce nouveau séjour. Il partagea, pour ainsi dire, les forces de son âme; et, si d'un côté il s'attacha avec ardeur à l'acquisition de la science, de l'autre il ne mit pas moins de soin à fuir les entraînements funestes de la volupté (2). Il comprit qu'il importait essentiellement pour l'avenir de ne rien céder au commencement; il avait deviné tout ce qu'une première

(1) Guill. de Tocco, *apud Bolland.*, p. 660, n. 5.

(2) Le P. Touron, liv. I, ch. 6.

faiblesse fait perdre d'énergie à l'âme tentée, tout ce qu'elle donne d'empire à la nature, de prise à la séduction. Ses nombreux condisciples, que le monde avait subjugués, essayèrent d'abord de l'entraîner dans leurs voies; mais découragés bientôt par l'inutilité complète de leurs efforts, ils l'abandonnèrent à son incorrigible sagesse.

Les principaux moyens qu'il mit en usage pour se conserver pur au milieu de tant de conseils perfides et d'exemples pervers, doivent être consignés dans cette histoire; car ils n'ont rien perdu de leur efficacité. Nous les recommandons aux enfants placés dans les mêmes circonstances que notre jeune saint, à ceux-là surtout qui, après avoir recueilli sous le regard maternel l'inappréciable bienfait d'une première éducation basée sur l'Evangile, se trouvent entourés de séductions semblables, attaqués par les mêmes ennemis, menacés enfin d'une ruine qui d'ordinaire entraîne avec leur innocence, leur esprit, leur cœur, leur avenir et le bonheur de leurs parents.

Thomas s'attacha premièrement avec plus de fermeté que jamais aux principes rigoureux de cette admirable modestie que nous avons aimée dans son enfance, comme la sauvegarde de son génie, aussi bien que de sa vertu. Le soin qu'il en avait eu jusqu'à ce jour ne lui parut alors qu'un jeu du premier âge, un léger prélude au combat sérieux de la vie : le moment était venu de s'entourer avec une plus vigilante attention de cette armure divine. Sans affecter un air contraint ni embarrassé, il sut réduire tous ses sens sous la règle sévère du devoir; il fit en particulier un pacte avec ses

yeux, leur interdisant la vue de tout objet capable d'amollir son cœur ou de blesser son imagination.

Pour éviter les liaisons, les spectacles et les plaisirs du monde, Thomas n'avait point à lutter contre son propre cœur : un secret mouvement l'attirait vers une société, ou le repoussait loin d'elle, suivant qu'elle pouvait devenir favorable ou funeste à son innocence. On ne voit pas cependant qu'il se soit lié, à Naples, d'aucune amitié spéciale, ni que celui qui devait être pour l'Occident un autre Grégoire de Nazianze (1), ait rencontré son Basile dans les écoles de cette seconde Athènes. Dieu le lui réservait, pour un âge plus avancé, dans les trésors de son amour. A vrai dire, Thomas menait à cette époque une vie singulièrement retirée; ce qui ne doit point nous étonner, avec le goût que nous lui connaissons déjà pour la prière et pour l'étude.

Et ce sont là deux autres moyens qu'il employait pour échapper aux influences d'une ville si corrompue. Son amour pour l'oraison nous révèle d'abord le secret de l'élévation et de la pureté de son âme; elle s'envolait spontanément vers ce Dieu qu'un grand génie appelle quelque part : *le Lieu des esprits* (2). Son ardeur à l'étude éloignait les tentations qui eussent pu ralentir ou briser son essor. La même impulsion dirigeait ses vœux et ses soupirs vers la Reine des vierges. Ce dé-

(1) Surnommé *le Théologien*, à cause de la sublimité de sa doctrine. L'amitié qu'il contracta, dans les écoles d'Athènes, avec saint Basile, respire encore, dans la mémoire des savants et dans le cœur des chrétiens, un parfum de gloire et de sainteté.

(2) Saint Augustin.

vouement à Marie date de loin, comme nous l'avons vu, puisqu'il semblait avoir devancé dans ce chaste enfant la conscience de lui-même. Nous le verrons, dans toute la suite de sa vie, fidèle à cette religion, qui est en même temps celle des plus hautes intelligences et celle des plus humbles serviteurs de Dieu.

Un esprit ainsi dégagé se sentait une merveilleuse aptitude à l'acquisition de toutes les sciences qu'on enseignait dans l'université de Naples. Les deux professeurs auxquels Thomas s'attacha d'une manière plus spéciale, furent Pierre d'Hybernie et Pierre Martin. Le premier, l'un des hommes les plus savants de son siècle, enseignait avec succès la dialectique et la philosophie; le second ne jetait guère moins d'éclat dans ses cours de rhétorique et d'humanités. Les leçons de ces deux illustres professeurs furent éminemment utiles à leur jeune élève; elles servirent comme de degrés à son intelligence, quoiqu'il donnât à connaître déjà, par d'involontaires élans, de combien il dépasserait un jour la portée régulière de leur inflexible méthode.

Thomas était bien éloigné cependant d'imiter l'impatiente ardeur de ces jeunes talents, si désireux de se produire à la lumière. Non content de dérober aux yeux des autres les trésors renfermés dans son esprit, on eût dit qu'il avait réussi à se les déguiser à lui-même, se montrant en cela non moins esprit supérieur que chrétien déjà consommé dans l'humilité. Sa réserve, toutefois, et cette taciturnité devenue depuis si célèbre, ne purent le cacher longtemps au regard scrutateur de ses maîtres : bientôt ils eurent la coutume de le pro-

poser pour modèle à tous les élèves réunis autour de leur enseignement. L'humilité de notre jeune saint souffrait de tant d'éloges; mais la voix du devoir était toute puissante sur son cœur; il fallait bien accomplir de son mieux la tâche imposée, quelque propre qu'elle fût à manifester ce qu'il eût voulu retenir dans l'ombre et le silence. Et ce qui montre d'un seul trait l'idée qu'on se forma dans cette grande école du jeune Thomas d'Aquin, c'est que chacun était persuadé qu'il y avait plus de profondeur et de clarté dans les comptes-rendus de cet élève extraordinaire, que dans les leçons mêmes qu'il recueillait au pied de ces chaires si renommées (1).

Mais quelque chose de plus glorieux encore que toutes ces heureuses dispositions de la nature, fit que sa réputation franchit l'enceinte de l'université pour se répandre dans toute la ville de Naples. L'usage qu'il faisait de ses richesses était trop différent de celui que la mode autorisait parmi les jeunes étrangers de sa condition, pour qu'il n'en résultât pas bientôt un éclat invincible à toute sa modestie : ses aumônes étaient tellement abondantes et multipliées, qu'aucune industrie ne pouvait suffire à tenir longtemps cachée la main qui les répandait; mille voies restaient ouvertes à la reconnaissance pour remonter à la source unique de tant de bienfaits. L'humilité soutenait une lutte inégale contre la charité. Le mystère même dont il s'entourait pour faire le bien ajoutait un nouveau

(1) Lectiones, quas à magistro audierat, profondiùs et clariùs dicebat, quam dixisset magister (Malv., *in Ann.*, p. 599).

lustre à toutes ces vertus; d'où il advint que si, dans les écoles, il était reconnu comme la règle vivante de tous ses condisciples, il était admiré dans la ville comme un prodige de charité, de sagesse et de modestie (1).

Dans ces temps heureux de conviction et d'amour, un enfant de ce caractère paraissait contre-balancer, aux yeux du Seigneur, les désordres et les crimes dont les hommes se rendaient coupables. C'était une sorte de sauvegarde contre le trop juste courroux du ciel, une leçon touchante à laquelle les cœurs même les plus dépravés n'étaient jamais entièrement rebelles, une bénédiction divine pour la société qui le possédait en son sein. Les passions, à la vérité, n'étaient pas toujours comprimées par le frein de la religion; elles débordaient quelquefois en scandales honteux, en désordres abominables; mais elles ne parvenaient point à étouffer les lumières de la foi : la vue d'un enfant sans tache, l'exemple d'une vertu plus éprouvée, suffisaient à réveiller les douces émotions du repentir dans une âme criminelle. On ne désespérait jamais de revenir à une vie meilleure, et, quoique habitant parmi les démons, on ne se croyait pas si près de l'abîme éternel, tant qu'on voyait à côté de soi cet ange de grâce et d'innocence.

(1) Fama ejus per omnes scolas et per Neapolim volitabat (Malv., *loc. cit.*).

CHAPITRE V.

Alliance entre la jeune âme de Thomas et l'ordre naissant de saint Dominique. — Le jeune étudiant fréquente l'Eglise et recherche la conversation des frères prêcheurs. — Sa vocation; obstacles; épreuves. — Thomas revêt solennellement l'habit de saint Dominique.

Jesus autem intuitus eum, dilexit eum.
MARC., X, 21.

Oculis Christum desiderantibus, mihil aliud dignabatur aspicere.
HIER., epist. XCXI.

Thomas avait compris de bonne heure le sens profond de l'Evangile. Il avait saisi dans toute sa portée cette parole du grand Maître : « Celui qui perdra son âme dans ce monde, la sauvera pour l'éternité (1); » et celle-ci : « De même que j'ai donné ma vie pour vous, de même vous devez être prêts à vous immoler les uns pour les autres (2). » Il n'entrait pas dans la nature de cet enfant de n'entendre ou de ne vouloir les choses qu'à demi. Il foulera donc aux pieds richesses, honneurs, plaisirs du monde, pour acquérir ce bien unique et vrai que le christianisme propose à nos insatiables désirs; il se renoncera complètement lui-même pour se consacrer à la gloire de Dieu et au salut de son

(1) Matth., X, 39.—Marc., VIII, 35.—Luc., IX, 23.—Joan., XII, 25.
(2) II Joan., epist. 1, cap. 3, v. 16.

peuple. Or, la Providence avait ménagé à cette âme ardente un moyen singulièrement efficace pour réaliser ces saintes et généreuses pensées.

C'était l'époque où l'esprit de l'Evangile venait de reparaître sur la terre dans toute son énergie, et livrait à l'esprit du monde un des plus magnifiques combats dont la terre ait jamais été le théâtre. Une société nouvelle se formait alors d'après les principes et les sentiments que notre jeune saint avait rêvés dans son cœur, qu'il se proposait isolément comme la règle de sa vie entière. La lumière divine dont cette âme prédestinée se trouvait intérieurement prévenue, éclairait, par voie de tradition, les disciples d'un saint à peine descendu dans la tombe. Nous entendons parler spécialement ici des disciples de saint Dominique, bien que nos paroles doivent également s'appliquer à ceux de saint François, ces deux ordres poursuivant le même but par des voies différentes, comme nous l'avons remarqué plus haut. Les frères prêcheurs étaient plutôt séparés du monde par leurs mœurs que par leur demeure : ils ne fuyaient pas la société, car ils avaient entrepris de la régénérer. On les avait vus, du vivant même de leur patriarche, s'établir avec une incroyable rapidité dans presque tous les grands centres de population, partout où la réunion appelle le plus de vices et de désordres. Ils s'étaient introduits dans les principales villes de l'Europe. Loin de craindre l'ennemi, ils s'en allaient avec une sublime confiance planter au milieu de ses camps les plus nombreux, leur tente solitaire, portant le spectacle du dévouement et de la pénitence, comme un attrait divin, au sein même de l'égoïsme et de la sensualité.

L'évangélique société était à peine fondée depuis vingt ans, et déjà elle possédait une florissante colonie dans Naples, la cité voluptueuse et savante. Entre les enfants de saint Dominique et le dernier des fils du comte d'Aquin, il existait donc une sorte d'alliance native, et comme des liens mystérieux de patrie et de consanguinité spirituelles. Exilé sur une terre étrangère et, pour ainsi dire, perdu au sein de Babylone, Thomas venait se consoler un instant avec les enfants de son peuple et de son Dieu. Naples pouvait être considérée comme une terre inondée par un déluge d'iniquités; et, chaste colombe, il s'en venait reposer son aile fatiguée dans cette arche sainte, où se sauvaient des grandes eaux les élus du Seigneur.

Thomas usait de toute l'influence qu'il avait sur l'esprit de son gouverneur pour que celui-ci le conduisît fréquemment au couvent des frères dominicains. Peu à peu leur église devint son unique église; leurs entretiens, ses uniques délassements. Son affection pour eux était d'autant plus vive, qu'il la voyait sincèrement partagée par ces hommes qui, pour embrasser cependant la sainteté de leur vocation, avaient brisé dans leur âme toute affection humaine. Il ne les quittait jamais qu'à la dernière extrémité; loin d'eux, il appelait de tous ses désirs l'heureux moment où il lui serait permis de renouer la conversation interrompue. Là du moins on pouvait parler sans ménagement et sans contrainte, de cette primitive beauté, seule digne des immortelles aspirations d'une âme immortelle; là, des miséricordes infinies du Seigneur à l'égard de sa faible créature; là, du bonheur qu'on éprouve à s'immoler pour la glorifi-

cation de ses divins attributs : mutuels épanchements d'un cœur plein de jeunesse avec d'autres cœurs rajeunis par la religion; doux entretiens, où l'œil profond de Thomas plongeait avec avidité dans des perspectives sans bornes, où son âme, déployant ses ailes de feu, s'envolait aux horizons éternels, ou bien se balançait avec délices parmi les dévorantes ardeurs du sacrifice et de l'amour.

Le sage précepteur ne voyait certes aucun danger dans ces visites, que son élève rendait à des hommes entièrement dévoués à propager sur la terre le saint empire de la vertu. N'était-ce pas, au contraire, le plus sûr moyen pour le jeune comte de s'affermir tellement dans le bien, qu'il pût résister à la séduction des exemples qui l'entouraient, à celle de la position élevée qu'il devait plus tard occuper dans le monde? Sa naissance, en effet, et plus encore les talents dont il donnait chaque jour de nouvelles preuves, l'appelleraient sans doute à des honneurs éminents; il fallait donc à toute cette grandeur un contrepoids suffisant de salutaires principes. Et rien, en vérité, n'était plus capable de les enraciner dans son cœur que ces fréquents rapports avec les pieux disciples de saint Dominique. Dépositaire intelligent de l'autorité paternelle, le précepteur s'applaudissait déjà de cette juste balance qui tendait à s'établir dans la destinée de son élève : c'était le chef-d'œuvre d'une religion sage et modérée.

Mais l'exactitude de son calcul ne devait point tarder à recevoir une profonde atteinte. Les visites de Thomas au couvent des frères prêcheurs se multipliaient de manière à faire naître des inquiétudes dans l'esprit le

moins soupçonneux. — Un seigneur de si grande espérance songerait-il donc à plonger son brillant avenir dans l'ombre d'un cloître? Mais Thomas avait une trop vaste intelligence pour la renfermer dans un horizon aussi resserré, un cœur trop tendre pour affliger à ce point les auteurs de ses jours. Non, un tel malheur ne pouvait arriver, pensait encore le sage précepteur, dans le temps même où cet enfant se trouvait remis en sa garde; son élève d'ailleurs n'avait jamais cru devoir lui confier de semblables pensées : preuve évidente qu'il ne les nourrissait pas dans son âme.

Ces raisonnements, et beaucoup d'autres non moins plausibles, rendaient la paix à l'esprit agité du gouverneur. Il avait tort : le mal, comme on l'appellera bientôt, empirait avec une sourde rapidité; la sagesse du maître était vaincue sous tous les rapports par la sagesse de l'enfant. Thomas ne mérita jamais mieux le surnom de taciturne.

Il connaissait à la vérité les égards qui sont dus au pouvoir des parents; mais il savait aussi la soumission qu'exige la vocation divine, l'obéissance qu'il faut rendre, avant tout et malgré tout, à celui de qui toute paternité descend sur la terre et dans les cieux. Il prévoyait le conflit; il sentait que la lutte serait terrible et le triomphe douloureux. Il le poursuivait avec courage, mais en secret, et tout en ménageant encore une sensibilité trop naturelle.

Thomas venait d'entrer cependant dans sa seizième année, et il lui semblait que l'heure était venue de manifester sans crainte la résolution qu'il avait formée de se donner exclusivement au Seigneur. Il y avait

longtemps que le noble fils des comtes de Sommacle, le petit neveu de Guillaume Bras-de-Fer et de Frédéric Barberousse, postulait humblement pour être reçu parmi les enfants spirituels du pauvre Dominique. Ces religieux, fidèles à l'esprit de leur institut, avaient cru devoir mettre sa persévérance à l'épreuve, et s'assurer ainsi de la vérité de sa vocation, en différant l'effet de ses prières. C'était cependant pour eux un devoir bien pénible; ils désiraient l'admettre dans leurs rangs avec autant d'ardeur qu'il pouvait désirer lui-même d'en porter les modestes livrées. Ils autorisent enfin sa demande publique. Quel coup de foudre pour le gouverneur du jeune comte d'Aquin! Il ne se juge pas capable seul de faire tête à l'orage; il connaît assez pour cela le caractère de son élève et le courage primitif de l'ordre dominicain. Il se hâte de remettre cette affaire aux mains plus fermes de Landolphe, en l'instruisant aussitôt des projets de son fils.

La prompte réponse du comte d'Aquin est un ordre formel pour Thomas de regarder ses pensées de retraite comme une dangereuse illusion. En même temps il fait menacer les frères prêcheurs de Naples de toute la colère de l'empereur, leur roi et son cousin, s'ils osent passer outre et recevoir son fils au nombre de leurs novices. Mais les démarches de ce seigneur furent aussi stériles d'un côté que de l'autre : rien au monde n'était capable d'arrêter Thomas, quand une fois il avait entendu la voix intérieure de son divin Maître; et les disciples de saint Dominique étaient alors en pleine possession de cette généreuse liberté que l'esprit pur de l'Evangile inspira toujours à ses enfants. De même que

les instances du fils n'avaient pu leur faire avancer d'un jour l'accomplissement de ses vœux, de même les menaces du père furent impuissantes à le retarder d'un jour. Ils mettaient leur confiance dans le Seigneur, dont la volonté s'était déclarée par des marques non équivoques.

Le jeune postulant en portait les gages en lui-même, par la pureté de sa vie, une soif ardente d'immolation et son infatigable persévérance. Mais on avait cru en apercevoir des signes, sinon plus certains, du moins plus sensibles, dans un prodige, renouvelé du berceau glorieux de Thomas (1). Plusieurs fois pendant que le fervent jeune homme priait dans l'église de Saint-Dominique, les frères avaient vu son visage angélique s'illuminer de rayons empruntés au céleste séjour (2). Au reste, mille faits le prouvent dans la série des âges, l'intelligence a de ces manifestations inexplicables à toutes les forces du raisonnement humain. Dieu donne parfois à certaines âmes de rayonner à travers leur enveloppe terrestre, comme il permit un jour que la divinité de Jésus-Christ perçât les voiles de son humanité sainte au sommet du Thabor.

La résolution une fois prise de conférer à Thomas l'habit blanc de leur saint patriarche, voici le secret que les dominicains crurent devoir garder pour ménager les susceptibilités du monde. Ils fixèrent publiquement

(1) Guill. de Tocco, *apud Bolland.*, p. 660, n. 6. — Malv., *in Ann.*, p. 600.

(2) Frater quidam, ingenium ejus vehementer admirans, videre sibi visus est radios quosdam luculentos de ejus vultu vibrari, qui longè latèque cernentium oculos illustrarent (Malv., *loc. cit.*).

un jour pour cette belle et touchante cérémonie. La nouvelle s'en répandit dans toute la ville de Naples. Dès le matin de ce jour, l'église fut inondée par une grande foule, parmi laquelle on distinguait les personnages les plus importants de cette capitale; tous les religieux de cette maison se rangèrent en même temps autour du chœur. Thomas s'avance au milieu de ces deux nuées de témoins, envoyés, pour ainsi dire, par la terre et par le ciel; et là, en présence de cette double assemblée, il reçoit du père supérieur les symboles redoutés de la pénitence.

« Pendant que les bons frères, remarque naïvement un » historien, ne pouvaient assez remercier le Seigneur » du présent qu'il faisait à leur ordre, la plupart des » autres assistants pensaient et parlaient différemment. » La retraite d'un jeune prince de si grande espérance » étonna tout le monde; chacun considérant ce qu'il » quittait et ce qu'il embrassait, parla de cette action » selon ses lumières et ses inclinations particulières. » S'il s'en trouva, même parmi les gens du monde, qui » admirèrent son courage et sa piété, et qui ne purent » s'empêcher de louer une démarche qu'ils n'auraient » pas voulu imiter, on en vit d'autres qui blâmèrent » hautement une action qui les avait cependant attendris. Ils ne firent point de difficulté de condamner » d'abord, et le serviteur de Dieu, de précipitation et » de légèreté, et les religieux, d'imprudence ou d'avarice (1). »

On le voit, les reproches que l'on entend formuler

(1) Le P. Touron, liv. I, ch. 9.

chaque jour contre les vocations religieuses, ne sont pas d'invention moderne. Il y avait au treizième siècle des chrétiens qui prenaient le parti du monde contre l'Evangile. Le monde, en effet, venait d'être mis au défi, blessé dans toutes ses prétentions. Dans les premiers feux de l'adolescence, au sein des richesses et des grandeurs, et comme sur le seuil du plus brillant avenir, un jeune homme se détourne, proclamant ainsi la vanité de toutes ces choses. Le monde relève le gant; il se vengera de ces mépris. Nous allons voir la perfidie, la fureur de ses attaques, le courage et la résistance de Thomas. C'est une lutte solennelle qui s'ouvre devant nous!

CHAPITRE VI.

La retraite de Thomas est annoncée à sa famille. — Sa mère part pour Naples. — Fuite du novice. — Couvent de Sainte-Sabine à Rome. — Arrivée de Théodora dans cette ville. — Thomas fuit encore. — Il est arrêté par l'un de ses frères. — Son retour forcé au château de Rocca-Secca.

Cum autem persequentur vos in civitate istâ, fugite in aliam.

MATTH., X, 23.

Gladium tenet hostis, et ego de matris lacrymis cogitabo? Propter patrem, militiam Christi deseram? Si credunt in Christum, faveant mihi pro ejus nomine pugnaturo.

HIER., epist. V *ad Heliod.*

Le novice dominicain n'eut guère le temps d'édifier ses frères par l'exemple de sa ferveur, ni de jouir lui-même du calme heureux de sa retraite. Le premier ennemi qui vint troubler son repos, ce fut sa propre mère (1). La rumeur publique était venue porter la terrible nouvelle à la noble comtesse, jusqu'en son château de Rocca-Secca; et ce furent ses vassaux eux-mêmes qui, par leurs larmes et leurs gémissements, lui avaient annoncé que leur jeune seigneur n'était plus qu'un religieux mendiant.

(1) Guill. de Tocco, cap. 1, n. 7.

Avec quel dépit l'impérieuse Théodora d'Aquin, avec quelle douleur la tendre mère apprit-elle la réalisation d'un dessein si contraire à toutes ses espérances? C'est ce que nous n'essaierons d'exprimer qu'en racontant les démarches où la précipitèrent des sentiments en apparence si opposés, et qui s'allient si souvent dans un même cœur.

Après le premier moment de trouble et d'agitation complète, mille projets divers montent à la fois dans sa pensée : elle est douloureusement combattue et comme partagée entre deux partis contraires (1). Mais bientôt elle s'arrête à celui qui doit le mieux satisfaire à l'impatience de ses désirs, à l'ardeur de son inquiétude. Elle ira elle-même trouver ce fils ingrat qui peut l'oublier à ce point, et lui apprendre quelle est la puissance, non de sa colère, mais de son amour. Sortant donc de sa retraite et de son inaction, elle part pour Naples.

Nul n'ignore que dans cette guerre spirituelle que les disciples de Jésus-Christ ont à soutenir contre les séductions ou les menaces du monde, la fuite n'est ni honteuse ni défendue. Aussitôt donc que Thomas apprend que sa mère est partie du fort de Rocca-Secca, et qu'elle vient à grandes journées, ne jugeant pas à propos d'engager sa tendresse filiale dans un combat toujours dangereux, il quitte Naples, du consentement de ses supérieurs, et, accompagné de quelques-uns de ses nouveaux frères, il se dirige vers Rome, en prenant une route différente de celle que la comtesse avait dû

(1) Le P. Touron, liv. I, ch. 9.

suivre, c'est-à-dire, en passant par Terracine et par Anagni.

Il est reçu avec des transports de joie dans le célèbre couvent de Sainte-Sabine, où sa réputation l'avait précédé.

Ce couvent était placé sur le point le plus élevé du Mont-Aventin, et dominait l'étroit rivage où le Tibre murmure à peine, au moment de quitter Rome, en heurtant de ses flots les débris du pont qu'Horatius Coclès défendit contre Porsenna. L'église, soutenue par deux rangs de colonnes antiques, qui la partageaient en trois nefs, terminées chacune par un autel, touchait au palais des Sabelli, que le pape Honorius III avait occupé, et d'où était datée la bulle qui approuvait l'ordre des frères prêcheurs. Cette maison était habitée par le saint fondateur lui-même, et par cette première génération dominicaine où brillent tant de noms vénérés, Hyacinthe et Ceslas de Pologne, Henri-le-Morave, Herman-le-Teutonique, et ce Reginald, en la personne duquel la famille de saint Dominique reçut, et l'onction sainte et la dernière forme de son habit, des mains de la reine du ciel (1).

Thomas retrempe son courage dans les souvenirs héroïques qui peuplent cette sainte demeure; mais en vain se serait-il flatté d'y trouver le repos et la sécurité : sa fuite n'a fait qu'irriter les désirs de sa mère. Elle est déjà sur ses traces, et revient vers Rome avec toute la célérité que l'or prodigué peut donner à son ardente poursuite. Et, chose extraordinaire, elle pré-

(1) Le P. Humbert, *Vie du B. Dominique.*

vient dans cette grande cité le bruit de ce second voyage.

Surpris dans sa retraite, Thomas n'a d'autre ressource que de s'y retrancher de son mieux et de s'y rendre invisible : c'est ce qu'il fera. En vain sa mère demande-t-elle que les portes lui soient ouvertes, avec toutes les instances que sa tendresse et son autorité, également blessées, peuvent lui suggérer : on est sourd à ses larmes comme à ses ordres. En vain proteste-t-elle que son intention n'est nullement de combattre la vocation de son fils; qu'elle n'a, au contraire, entrepris de si longues courses que pour l'affermir dans ses saintes résolutions, et se réjouir avec lui de la faveur spéciale qu'il vient de recevoir : on doute de la sincérité de ses promesses ou de la fermeté de son cœur; et les supérieurs, à la sollicitation même du courageux novice (tous les historiens s'accordent en ce point), s'obstinent à refuser une entrevue en apparence si légitimement demandée.

Pour nous, ce n'est pas sans crainte que nous poursuivons notre narration : nous tremblons à chaque instant que le lecteur ne soit tenté de prendre le parti de la mère contre le fils; et nous sentons nous-même que, pour accomplir notre tâche à la gloire de la grâce de Jésus-Christ, nous aurions besoin d'une émanation de celle qui faisait agir son généreux disciple, contre toutes les lumières du sens humain, contre tous les sentiments de la nature. Hélas! faut-il que l'esprit des saints se soit tellement affaibli dans les temps où nous vivons, que nous soyons obligés de faire effort, je ne dis pas pour imiter, mais pour comprendre seulement

leur conduite ! Ayons du moins cette confiance au génie de saint Thomas d'Aquin, de penser que, même dans cette première jeunesse, il connaissait mieux que nous ne saurions le connaître aujourd'hui en quoi consistait sa gloire et son bonheur. Et, puisqu'il les avait placés dans un état de renoncement parfait, ayons le courage de vouloir ce qu'il veut, et d'être avec lui dans les efforts incompréhensibles qu'il fait pour s'y maintenir, dans la violence surhumaine qu'il impose à son cœur en faisant couler les larmes d'une mère.

Craignant enfin que la puissante comtesse ne parvînt à la longue à se faire ouvrir les portes de la citadelle sacrée, les dominicains de Sainte-Sabine en firent sortir secrètement celui qui était l'unique motif de cette sorte de siége. Ils l'envoyèrent vers Paris, où leur ordre était aussi florissant que dans Rome, espérant qu'un tel éloignement découragerait cette ardente poursuite. En même temps ils n'étaient pas fâchés qu'un novice tel que Thomas s'en allât continuer ses études dans la première université du monde. Pendant que la comtesse d'Aquin remplissait donc de ses plaintes le palais du souverain pontife, son fils s'acheminait vers la France, dans le plus pauvre appareil, en très-petite compagnie, par les chemins les moins fréquentés, et tout-à-fait semblable au malheureux proscrit qui s'éloigne d'une ingrate patrie.

On doit cependant reconnaître le cœur d'un fils à la manière dont il accomplissait ce terrible précepte de l'Evangile : « Celui qui ne haïra point son père et sa mère pour me suivre, n'est pas digne de moi ; » précepte que saint Jérôme traduit en ces termes : « Dès que

Dieu nous appelle, courons à lui, non-seulement sans écouter la chair et le sang, mais encore en foulant aux pieds, s'il le faut, ceux que nous devons d'ailleurs aimer et respecter le plus en ce monde; » ce que d'autres saints ont plus d'une fois accompli à la lettre.

Mais, en ménageant ainsi la tendresse maternelle, Thomas avait-il donc réussi à lui donner le change? Espérait-il avoir trompé l'œil d'une mère? L'entreprise n'est point aisée; et cependant, à force de précautions et de célérité, elle se présentait sous le jour le plus favorable. Déjà le saint fugitif avait fait la partie la plus périlleuse de son chemin : il avait franchi sans obstacle et la campagne romaine et les premières vallées de l'antique Etrurie. Il évitait avec soin d'entrer dans les villes; mais s'il était quelque couvent écarté ou quelque maison solitaire, c'est là qu'il prenait à la hâte un repas frugal et un sommeil souvent interrompu. Il était enfin sur le point de sortir des Etats pontificaux, et le danger de la poursuite diminuait à chaque *mille* parcouru.

La fatigue du voyage l'avait forcé de relâcher, avec ses compagnons, non loin d'une petite ville nommée *Aqua-Pendente,* située entre la ville de Sienne et le lac de Bolsenne (1). Tout-à-coup il se vit environné d'une troupe d'hommes armés, au regard farouche, à la parole brutale. Le jeune novice n'était pas fait à ce genre de combat, ni préparé contre des ennemis aussi matériels : il fallut se rendre sans résistance, en demandant seulement au nom de qui on le faisait pri-

(1) Guill. de Tocco, *apud Bolland.,* t. 1, mart., p. 661, n. 9.

sonnier. Le chef de l'escorte se nomme alors : c'était Raynald d'Aquin, le frère même de notre Thomas (1).

Raynald commandait, comme nous l'avons déjà dit, avec son frère aîné Landolphe, une de ces terribles légions impériales qui ravageaient alors la Lombardie. C'était donc à ces deux fils que la comtesse Théodora avait eu recours, pour avoir raison du troisième. Hors d'état de le poursuivre, après deux voyages aussi pénibles qu'infructueux, ne pouvant espérer d'ailleurs de prendre précisément la même route que ce prodigue de la grâce devait avoir tenue pour se rendre sur la terre étrangère, à la première nouvelle du départ de Thomas, elle avait expédié promptement un courrier aux deux officiers de Frédéric, pour les prier de venir en aide à son amour maternel, et d'intercepter exactement tous les passages qui conduisent d'Italie en France : un plein succès avait donc couronné ses désirs.

Mais il est à croire que Raynald outrepassa les volontés de sa mère. Après avoir arrêté son frère, il voulut lui arracher de vive force un habit conquis à travers tant de difficultés et de douleurs. Elevé dans les camps, Raynald en avait contracté la rudesse et l'empire absolu. Mais quand il s'agit de défendre les saintes livrées de la religion, le jeune fils de saint Dominique releva son front avec une noble fierté; et son courage triompha de l'obstination de son frère et

(1) Ce fait est également rapporté par presque tous les historiens de la première et de la seconde époque. — Tholom. de Luc. — Bern. Guid. — S. Anton. — J.-B. Feuill. — Le P. Touron.

de la brutalité des soldats. Captif, il ne rendit point les armes : ce fut avec l'habit grossier de sa nouvelle famille qu'il fut reconduit au sein de celle qu'il avait abandonnée. Il traversa de nouveau, sous une sûre escorte, ces mêmes contrées qu'il avait parcourues en fugitif. Le monde s'applaudissait de ce triomphe et traînait sa victime comme un glorieux trophée. Mais le soldat de Jésus-Christ était loin de se regarder comme vaincu : il se sentait, à l'exemple du grand Apôtre, et de tous ceux qui ont compris la force cachée du christianisme, il se sentait libre dans les fers, puissant dans la faiblesse, surabondant de joie au sein des tribulations.

Ce ne fut pas sans une vive émotion, cependant, qu'il approcha du château de Rocca-Secca, et qu'il se vit au moment de reparaître forcément sous les yeux d'une mère (1) qu'il avait si profondément blessée. Mille sentiments divers s'agitaient au fond de son âme : souvenirs ineffaçables de l'enfance, amour filial et fraternel, défenses transgressées, soupirs s'exhalant du cœur d'une mère, prières incessantes, menaces réitérées, éloignement de tout secours..... Mais, encore une fois, la pensée divine planait au-dessus de toutes ces pensées humaines, et, dominant toute cette agitation de la partie inférieure, répandait une douce sérénité dans les hautes

(1) Le lecteur aura remarqué sans doute qu'il ne s'agit jamais ici du père de saint Thomas. Le silence de l'histoire à son égard est notre loi. Landolphe était-il mort à cette époque de la vie de son fils? Des auteurs l'ont prétendu; mais d'autres plus anciens disent formellement le contraire. Nous ne tranchons pas la question; nous nous en tenons à la fidélité historique.

régions de son âme. De pieuses méditations avaient adouci les rigueurs de ce douloureux pèlerinage; et quand il franchit le seuil du château paternel, son cœur était prêt à tous les reproches, à toutes les rigueurs, à tous les combats auxquels il devait naturellement s'attendre.

Mais quel fut son étonnement! en revoyant un fils si coupable aux yeux de la nature, sa mère n'eut que des larmes! Elle avait le bonheur inespéré de le posséder encore; tout était oublié!

Aucune question délicate ne fut en effet soulevée dans le commencement. Tous les visages souriaient au jeune comte; il était, comme dans son premier âge, l'objet des plus tendres sollicitudes, des attentions les plus empressées. Sans être insensible à tant de preuves d'une affection sincère, le cœur de Thomas demeurait inébranlable aux délices dont elle se plaisait à l'environner. Eclairé par les lumières de la foi, il avait découvert le danger de ce calme absolu; il était loin de se fier à ces tranquilles apparences. Et il avait raison : il allait être en butte aux plus terribles assauts.

CHAPITRE VII.

Le château paternel se transforme en prison. — La comtesse Théodora essaie d'ébranler la résolution de son fils. — Ses efforts inutiles. — Les deux sœurs de Thomas entreprennent de le convertir au monde. — Il les convertit à la piété.

Veniat illi laqueus quem ignorat, et captio quam abscondit apprehendat eum.
Ps. XXXIV, 8.

Mundus duplicem producit aciem contra milites Christi : blanditur ut decipiat, terret ut frangat. Non nos teneat voluptas propria, non nos terreat crudelitas aliena, et victus est mundus.
Div. Aug., serm. CCLXXVI.

Thomas n'éprouva de résistance à ses volontés, dans le château de ses pères, que lorsqu'il essaya d'en franchir l'enceinte. Il s'aperçut en effet alors qu'avec tous ses agréments et ses charmes, il n'était plus pour lui qu'une somptueuse prison. La fuite était impossible, et la mollesse, une tentation inévitable; mais, fervent comme il l'était, le jeune religieux n'eut pas de peine à triompher de cette première attaque.

Le voyant sourd à ce langage muet, et cependant si expressif, la comtesse résolut d'expliquer elle-même à son fils ce qu'il feignait de ne pas comprendre (1). Elle

(1) Le P. Touron, liv. I, ch. 10.

le prit seul et sans témoins; et, pour ébranler une résolution qui faisait une si douloureuse violence à ses vues maternelles, elle fit parler tour à tour la raison et le sentiment. Théodora était, comme on s'en souvient, une femme sincèrement chrétienne : c'était même là ce qui rendait ses raisonnements moins outrés et plus dangereux. Elle se fût bien gardée d'attaquer de front la religion de son fils : ses propres principes ne le permettaient pas; et puis c'eût été compromettre, dès le premier abord, le succès de sa démarche. Elle s'appuyait, au contraire, sur les enseignements mêmes de cette religion sainte, et premièrement sur cette obéissance parfaite qu'elle commande aux enfants à l'égard de ceux qui leur ont donné le jour.

« Comment un jeune homme dont on vantait à juste titre les lumières et la piété, pourrait-il sacrifier ce devoir certain à des idées qui, après tout, pouvaient n'être qu'une illusion passagère? — Pour obéir à la volonté du Seigneur, répondrait Thomas. — A la bonne heure! mais cette volonté sacrée ne se manifeste-t-elle pas aux enfants par l'organe de ceux qui tiennent à leur égard la place de Dieu même? »

Puis Théodora faisait à son fils un magnifique tableau de tout le bien qu'un homme profondément religieux, qu'un grand seigneur surtout, avec de tels principes, pouvait opérer dans la société. Thomas voulait se dévouer au triomphe de la religion. — Eh! sans doute; sa mère avait-elle jamais songé à s'y opposer? n'était-ce pas là, au contraire, le but constant de ses désirs, le sens même des promesses divines qui l'avaient comblée d'une si grande joie avant la naissance

de son enfant? Mais fallait-il pour cela s'ensevelir dans l'ombre et l'inaction d'un cloître? n'était-ce pas précisément se soustraire à cette mission glorieuse que le ciel lui avait imposée? Si Thomas avait tant résolu de se consacrer au ministère des autels, que d'autres carrières l'Eglise ne lui ouvrait-elle pas, plus propres à l'édification du prochain et à la gloire de Dieu, plus dignes enfin de son nom et du noble sang qui coulait dans ses veines?.....

La fière comtesse venait de toucher une corde bien sensible; la nature parla dès lors avec une tout autre impétuosité que le sentiment religieux.

« Non, elle ne pouvait souffrir qu'un descendant des Sommacle et des Carraccioli partageât la nourriture, l'habit et les mœurs des pauvres les plus méprisés; qu'un jeune homme en qui la nature et l'éducation avaient réuni tous leurs trésors, allât les ensevelir sans retour dans l'ombre d'un monastère. Elle était mère enfin, et rien ne pourrait la forcer à renoncer au dernier fruit de ses entrailles. Voulait-il donc, pour satisfaire un caprice dont il rougirait plus tard, pour contracter un engagement dont il se repentirait pendant tout le reste de ses jours, pour accomplir un bien peut-être, mais un bien auquel il était si facile d'en substituer un plus réel et plus grand, voulait-il donner la mort à celle qui lui avait donné la vie? Si, pendant que ses autres enfants exposaient chaque jour leur existence dans les hasards des combats, son fils unique venait encore à l'abandonner, que lui restait-il, en effet, qu'à descendre dans la tombe? Non, elle ne pourrait survivre à cette cruelle détermination!

» Mais elle saurait bien l'empêcher : et quelle loi, quel privilége au monde pouvait interdire à la comtesse d'Aquin l'usage de son autorité, dépouiller une mère de ses droits et de sa puissance?.....

» Ah! plutôt, que ne consentait-il à écouter la voix de son amour! Pourquoi la forcer ainsi à lutter douloureusement contre les inspirations de sa tendresse! Aussi bien ne réussirait-elle jamais à les vaincre : et ce seraient ces mêmes sentiments, invincibles à toutes les ingratitudes, à tous les mépris, qui la conduiraient infailliblement au tombeau, après qu'elle aurait perdu son enfant! Oui, qu'il poursuivît son funeste dessein, s'il en avait encore le courage! qu'il s'enfonçât dans la solitude et dans l'obscurité, s'il en était d'assez profondes pour les dérober à l'idée d'avoir donné la mort, en partant, à la plus tendre de toutes les mères! »

Mortellement blessée dans ses affections comme dans ses espérances, la comtesse Théodora se montrait ainsi tour à tour inconséquente avec les principes religieux qui vivaient réellement dans son âme, injuste envers un ordre qu'elle respectait, cruelle à l'égard d'un fils dont elle était idolâtre. Elle passait instantanément du calme apparent de la raison aux humiliations exaspérées de la grandeur. Battu cependant par tous ces flots de l'amour maternel, Thomas demeure inébranlable au sein de la tempête; il sait allier la fermeté d'un saint religieux à la tendre piété d'un fils. Quand l'esprit de sa mère retrouvait assez de calme et de tranquillité, il déroulait à ses yeux les motifs divins qui déterminaient sa conduite; il essayait de lui faire entendre comme un écho de cette voix intérieure qui l'appelait, avec tant

d'empire, à la perfection et au dévouement. Il l'assurait de l'inaltérable constance de sa tendresse filiale : pour aimer davantage son Dieu, en aimerait-il donc moins sa mère? Quand la colère agitait l'âme de l'impérieuse Théodora, il gardait le silence; et ses larmes souvent se mêlaient aux larmes de cette mère affligée.

Ces combats durèrent quelque temps encore, et toujours avec aussi peu de succès. Le dépit, la douleur et l'amour firent alors adopter un autre parti à la comtesse d'Aquin : elle se condamne à ne plus revoir Thomas jusqu'à ce qu'il soit devenu plus souple à ses volontés; elle le relègue dans une des tours de son château, où personne n'aura la permission de le visiter, si ce n'est les deux sœurs de cet enfant rebelle. C'était un ennemi vaincu qui se retirait pour un temps, et qui faisait place à des ennemis peut-être plus dangereux, par l'adresse du moins et la persévérance qui devaient caractériser ce second genre d'attaque (1).

L'histoire de cette famille, d'accord en cela avec l'histoire du cœur humain, nous montre les deux sœurs de Thomas bien différentes de ce que nous les avons vues peu d'années auparavant. Elles étaient possédées de l'esprit et de l'amour du monde; elles n'avaient guère de pensées que pour ses pompes séduisantes, d'affections que pour ses plaisirs trompeurs. Dans toute cette mondanité cependant, il eût été difficile de trouver un germe d'irréligion; le ver rongeur de l'impiété ne détruisait point alors, dans un cœur même égaré, la

(1) Le P. Touron, liv. I, ch. 12.

racine de l'espérance. Elles respectaient donc la religion, mais ne pensaient pas devoir se préoccuper encore des grandes vérités qu'elle enseigne. La robe grossière d'un religieux imposait toujours à leur légèreté; mais voir cette robe portée par un membre de leur famille, c'est un abus qu'elles ne pouvaient souffrir et dont elles espéraient venir facilement à bout. Jeunes, confiantes, constamment applaudies dans le monde, elles ne doutent pas un instant du succès de l'entreprise que leur mère leur a confiée. Comment un jeune homme, en effet, abondamment pourvu lui-même de toutes les brillantes qualités de son âge, pourra-t-il résister au piquant de leurs railleries, au charme de leur conversation, à la séduction de tous les sentiments, développés dans des rapports exclusifs et continuels. Pauvres enfants, elles ne soupçonnent nullement les dangers de la lutte qu'elles vont engager! qu'elles sont loin d'en prévoir les conséquences!

Thomas ne s'effarouche point de leurs discours mondains; il y répond constamment avec ce calme et cette sérénité qui captivent les âmes les plus distraites; il ne rebute jamais des sœurs qui, dans le fond, sont pleines d'amour pour lui, et n'attaquent en ce moment sa vocation que par amour pour leur mère. Il leur témoigne une sincère et vive reconnaissance pour les visites qu'elles daignent lui faire dans sa tour; il les engage à les rendre plus fréquentes, s'il leur est possible. Or, l'affection profonde et vraie qui respirait dans chacune des paroles tombées de ses lèvres, avait quelque chose d'expansif et de dominateur; c'était une opposition complète avec tout ce que ses deux jeunes sœurs

avaient rencontré dans le monde. Les pensées élevées et les saintes affections, endormies dans leur cœur, se réveillaient à ce contact; leur confiance en la parole de Thomas grandissait dans la même mesure. Elles se trouvaient désormais bien loin de leurs premières vues: loin surtout de subjuguer, comme elles en avaient mission, l'esprit et le cœur de leur frère, c'étaient leur cœur et leur esprit qui fléchissaient graduellement sous la puissance de sa pensée religieuse, sous la ferveur de ses pieux sentiments (1).

Non content de se défendre, le fidèle soldat de Jésus-Christ se dispose à profiter de cette position conquise, pour attaquer à son tour. C'est ce qu'il fait, mais avec tant de mesure, de douceur et de piété, que les deux imprudentes sœurs étaient plus qu'à demi-soumises, quand elles s'aperçurent de l'influence que Thomas avait gagnée sur leur âme. Mais il n'était plus temps de reculer. Ses conversations leur étaient devenues comme nécessaires; il avait captivé ces amantes passionnées du plaisir et de la joie, en les entretenant des charmes de la mortification et du bonheur de la pénitence. En somme, elles avaient fort mal défendu, comme on le voit, les intérêts dont le monde les avait chargées; elles étaient au moment de passer à l'ennemi. Le saint jeune homme ne tarissait point sur la vanité des grandeurs terrestres, sur la fausseté des plaisirs mondains, sur la dégradation et le malheur d'une âme immortelle, lorsque, oubliant ses grandes et bienheureuses destinées, elle consent à mettre sa gloire

(1) Guill. de Tocco, *apud Bolland.*, p. 662, n. 12.

et sa félicité dans les biens passagers que la terre lui présente.

Il peignait, au contraire, avec des traits enflammés, la douce sérénité, le calme divin, les délices inconnues dont Dieu se plaît à récompenser dès ici-bas la vertu de ses enfants; les ravissements mystérieux et les joies intimes d'une piété plus fervente; la hauteur sublime où s'élève une âme qui, s'épurant de toute affection matérielle, se débarrassant, pour ainsi dire, d'avance des entraves du corps, contracte avec l'auteur de toute sainteté une alliance qui, selon l'expression du Docteur angélique, est le commencement de l'éternelle félicité (1). Il parlait surtout avec une dévorante ardeur des mystères de la charité infinie, manifestée dans les mystères de la Rédemption : la crèche, la croix, l'eucharistie apparaissaient tour à tour dans sa parole inspirée, comme les preuves vivantes de l'amour divin.

Les nobles filles du comte d'Aquin virent ainsi tomber successivement toutes les dangereuses illusions qui s'étaient un instant jouées dans leur âme séduite; elles se sentirent renaître à une vie nouvelle, à des sentiments chrétiens. Elles vinrent désormais à la tour du captif, non plus comme au théâtre d'une lutte mondaine, mais comme à l'école de la sainteté, au sanctuaire de la religion. Thomas vit alors les desseins de Dieu sur sa famille, dans ce qui ne lui avait paru qu'une épreuve à sa vocation. Il s'était montré puissant dans son infirmité (2), à l'exemple du grand Apôtre; et,

(1) Futuræ felicitatis inchoatio (*Sum. theol.*, II, quæst. 182, art. 2).
(2) II Cor., XII, 10.

comme lui, il avait prouvé que la parole de l'Evangile est libre jusque dans les cachots, et que les fers dont on charge ses organes ne sauraient jamais l'enchaîner elle-même (1).

(1) II Tim., II, 9.

CHAPITRE VIII.

Prudente réserve des sœurs de Thomas. — Ses deux frères reviennent au château qui lui sert de prison. — Leurs attaques impuissantes; dernier moyen qu'ils mettent en œuvre pour détruire sa vocation. — Glorieux triomphe de la chasteté; cordon de la milice angélique.

Sint lumbi vestri præcincti.

Luc., XII, 36.

Castus est qui amorem amore, ignemque igne excludit.

Aug., *De hon. matr.*, cap. 2.

S'il est d'expérience que la vertu se pervertit ordinairement dans la société des impies ou des mondains, il est doux de penser que le vice court les mêmes dangers dans ses rapports avec des âmes chrétiennes et ferventes. Ce que nous avons vu dans la tour de Rocca-Secca n'a fait que mettre en relief ce qui se passe le plus souvent dans le monde, ou plutôt ce qui fait comme le fond de la société humaine. Les existences ne se rapprochent pas sans qu'il s'opère une incessante fusion d'idées et de sentiments; c'est là ce qui explique les habitudes uniformes, les mœurs distinctes des familles et des cités. Il y a de toutes parts action et réaction entre les éléments contraires, et la tendance à l'équilibre est la loi du monde moral, comme celle du monde physique. C'est sous ce rapport surtout que

la vie de l'humanité, comme celle de l'homme, est un combat perpétuel; c'est là aussi ce qui rend plus grande la destinée que Dieu nous a faite, plus terrible la responsabilité qui résulte du caractère de nos actions et de nos paroles, de l'ensemble de notre vie. Dans cet état de lutte et de fusion, où la société se perpétue, il faut nécessairement que nous développions, en passant sur la terre, l'élément du bien ou celui du mal, quelque étroite que soit d'ailleurs la sphère de notre existence. Mais, si l'on vient à considérer dans certains hommes cette influence attachée à la vie, elle prend des proportions qui ne semblent reconnaître de limites, ni dans l'espace, ni dans le temps. C'est le puissant caractère que devra plus tard revêtir à nos yeux la vie dont nous étudions encore les premières manifestations.

Plus les deux sœurs de Thomas apprenaient à connaître la vertu qui les avaient subjuguées, plus elles étaient heureuses et fières de leur défaite. Mais, quoiqu'au fond de leur cœur elles fussent entièrement à Jésus-Christ, il y avait nécessité de dérober aux regards extérieurs, et les élans de leur joie, et les effets de leur changement. C'est dans la tour solitaire, qui en était l'unique témoin, que cette prudence fut conseillée. Il fallait donner à la grâce le temps d'affermir cette piété naissante, avant de l'exposer aux épreuves qu'il était aisé de prévoir; les entretiens qui l'avaient formée dans leur jeune âme eussent bientôt pris fin, si la comtesse d'Aquin en eût soupçonné le mystère. Jusqu'où cependant une lutte imprudente, engagée avec l'inspiration d'en haut, peut conduire la vertu elle-même! Une conversion qui, dans toute autre occasion,

eût profondément réjoui cette mère chrétienne, aurait été dans celle-ci regardée par elle comme la désobéissance la moins pardonnable à son autorité. Mais Théodora ne pensait pas qu'il fût possible de renverser à ce point les projets de sa tendresse maternelle; elle louait ses filles de leur persévérance, et cependant n'espérait plus rien de leurs efforts.

C'est alors que ses deux fils, Landolphe et Raynald, prirent en main les intérêts du monde; ils venaient de rentrer au château de Rocca-Secca. Avaient-ils définitivement abandonné les drapeaux de l'empereur, ou bien s'étaient-ils éloignés un instant de la suite de ce prince, dont le camp flottait non loin d'Aquin, entre les petites villes de Melfe et de Ceprano? Cette dernière supposition nous semblerait la plus probable. Après avoir, en effet, ravagé les environs de Rome, sous prétexte de forcer les cardinaux à donner un successeur au pape Célestin IV, qui n'avait fait que passer sur le trône pontifical, Frédéric s'était retiré sur cette partie de la terre de Labour, voisine des Etats romains. Et du moment où ses incursions avaient obtenu le résultat qu'il en attendait, il persistait à demeurer dans le voisinage d'Anagni, où le conclave s'était tenu, pour négocier auprès du nouveau pontife, Innocent IV, un accommodement dont sa politique lui montrait la nécessité (1). Il espérait des conditions plus favorables, à raison de l'influence qu'il avait eue sur cette élection, et peut-être aussi à cause de la terreur qu'il croyait

(1) Villani, *apud Muratori, Script. rer. italic.*, t. XIII. — Rainaldi, *ad ann.* 1243.

inspirer. Il présumait avoir affaire à un homme d'un caractère tout différent de celui de Grégoire IX, qu'il disait sans cesse avoir été le seul obstacle à la paix, et dont la vigueur, soutenue jusqu'au bout de la plus longue carrière, avait tant de fois déjoué ses projets et paralysé ses efforts. Mais l'esprit qui se perpétue au sein de l'Eglise et veille à sa conservation, avait passé, pour ainsi dire, sans intermédiaire, de l'âme de Grégoire IX à celle d'Innocent IV. Quoiqu'il se trouvât encore dans Anagni, où le conclave s'était tenu, dans le voisinage par conséquent des armées de Frédéric, il sut résister aux injustes prétentions de son terrible solliciteur (1). La mauvaise foi de celui-ci ne tarda pas à se trahir devant l'inébranlable fermeté du pontife. Mais les négociations ne devaient point finir avant la captivité du novice dominicain; car, si cette suspension d'hostilité avait suscité de puissants adversaires à sa vocation, elle devait lui susciter, comme nous le verrons bientôt, un auxiliaire plus puissant encore.

Les deux officiers de Frédéric entreprennent cependant, comme une affaire d'honneur, de ruiner les généreuses résolutions de Thomas. L'affliction profonde de leur mère, le caractère même de leur profession, l'oubli des principes religieux dont elle est trop souvent la cause, les armèrent contre ce nouvel ennemi, de

(1) Innocent stipula toujours, malgré les répugnances visibles de l'empereur, les droits des républiques guelfes, qui luttaient contre ce dernier pour l'indépendance de l'Italie. Loin de rappeler son légat auprès des cités lombardes, Grégoire de Montelongo, il lui écrivit pour l'informer de tout et pour lui dire que si les Lombards restaient unis et fidèles, l'Eglise ne ferait jamais la paix sans eux (Rainaldi, 1242, n. 16-22).

toutes les armes que le prince des ténèbres peut remettre aux mains de ses adhérents. A leur gré, c'est trop longtemps avoir mis en œuvre les prières et les conseils; il faut désormais agir avec plus de vigueur. C'est avec leur gantelet d'acier qu'ils se préparent à secouer la robe du novice.

Ils commencent par le resserrer plus étroitement dans la tour qui lui sert de prison, pas au point toutefois d'en fermer l'entrée à des auxiliaires qui peuvent, après tout, leur devenir utiles; ils y laissent en effet pénétrer, comme par le passé, celles qui les ont précédés dans cette lutte. Ces guerriers du monde ne sont guère au fait, on le voit, du nouveau genre de guerre dans laquelle ils s'engagent. Les jeunes filles paraissent accepter encore le rôle qui leur est imposé; mais au fond elles ne craignent pas de trahir leurs trop confiants alliés. Et, s'il faut en croire un ancien auteur, elles poussent leur pieuse audace et leur divine stratégie jusqu'à faire parvenir des secours extérieurs au jeune captif.

Les dominicains de Naples n'avaient pas appris sans terreur les fers et les dangers de leur frère. Leur tendre sollicitude les conduisait fréquemment au pied des murs de Rocca-Secca. Mais comment pénétrer dans cette citadelle du monde, si Dieu, par les moyens que nous avons vus, ne leur avait ménagé des intelligences dans la place ennemie? Après que les deux sœurs de Thomas eurent changé de parti, sans changer en apparence de drapeau, elles reçurent de leurs mains des armes et des munitions de guerre, pour les transmettre au courageux assiégé. Quelques livres, divers

traités de philosophie et de théologie, un exemplaire des saintes Ecritures, vinrent corroborer les forces de son âme; le repos auquel il était condamné devint actif, sa solitude plus fervente. A des moyens extérieurs se joignaient les grâces intérieures dont le ciel inondait sa prison. — Thomas continuait donc à triompher de ses ennemis; et son invincible persévérance, trouvant dans l'âme de ses sœurs un fidèle écho, allait réjouir le couvent dominicain qui avait reçu ses premiers vœux.

Les frères de Thomas, de leur côté, ne se désistaient point de leur ardente entreprise. Après avoir vainement épuisé contre lui toutes sortes de sarcasmes, de reproches et de mauvais traitements, ils allèrent jusqu'à déchirer le saint habit, objet de son amour et de leur haine, le mettant ainsi dans une espèce de nécessité de revêtir de nouveau ces livrées du monde qu'il avait rejetées avec tant de dédain, seul vêtement qu'on laissât désormais à sa nudité (1). Mais ses frères selon Dieu ne lui manquèrent pas en cette occurrence; ils firent bientôt parvenir au pieux novice le saint habit de leur ordre. C'était l'un d'eux, l'histoire le nomme frère Jean de Saint-Julien (2), qui pénétrait dans la tour, revêtu de deux tuniques, pour en laisser une à frère Thomas. Et ce n'était pas le seul dominicain, au rapport du même auteur, qui franchissait le seuil de

(1) Quem cum fratres sui post reditum graviùs impugnarent, tentaverunt per injurias propugnare, quem per terrores non poterant frangere, nec persuasionibus emollire : undè fecerunt sibi dilaniari habitum, ut præ verecundiâ dilaniatum deponeret et alium indueret (Bolland., *loc. cit.*).

(2) Guill. de Tocco, *apud Bolland.*, p. 668, n. 26.

sa prison : d'autres pénétrèrent jusqu'à lui, moins pour ranimer son courage que pour s'éclairer eux-mêmes de ses lumières, s'échauffer aux pures flammes de son persévérant amour.

Un dernier assaut restait cependant à livrer par le monde à la vocation de Thomas. Le jeune homme allait éprouver une de ces secousses qui ébranlent les plus fortes tours, fléchissent la dureté de la pierre, déracinent avec la violence de la tempête les cèdres du Liban. Il se préparait pour lui un des combats terribles où l'on compte beaucoup d'athlètes, mais bien peu de vainqueurs (1). Le démon va mettre en jeu ses dernières ressources. Ceux qui, sans se l'avouer peut-être, soutiennent depuis si longtemps la cause de cet antique ennemi de tout bien, se déclarent ouvertement en sa faveur. Désespérant d'abattre la vocation de leur frère, s'ils continuent à respecter sa vertu, ils s'attaquent directement à celle-ci pour avoir plus aisément raison de celle-là, ou, pour mieux dire, afin de les renverser l'une et l'autre d'un seul et même coup.

Une courtisane abondamment pourvue de tous les avantages qui pouvaient assurer le triomphe de l'enfer, fut introduite dans la chambre où Thomas était seul renfermé. La lutte fut ce qu'elle devait être pour tourner à la gloire de l'athlète du Christ, je veux dire courte et décidée. Hors d'état de prendre le parti conseillé en pareil cas par la sagesse évangélique, en

(1) Cogitaverunt per aliud genus impugnationis evincere, quo turres concuti, saxa molliri, et cedri Libani consueverunt tempestate suffodi : in quo cunctos invenimus pugiles, sed paucos præ difficultate victores (Bolland., n. 11).

présence d'un ennemi aussi dangereux qu'inévitable, il adopte un nouveau genre de combat, il se crée de nouvelles armes. Il lève un regard au ciel, et prenant un tison enflammé, il repousse et poursuit l'infortunée qui s'était faite l'instrument des projets de ses frères (1). Puis, avec le même tison, instrument de sa victoire, il trace une croix sur le mur dépouillé de sa prison, tombe à genoux, renvoie à Dieu l'honneur de son triomphe, et renouvelle en cette glorieuse circonstance le vœu qui le consacrait entièrement au Seigneur.

Or, pendant qu'il priait, un doux sommeil s'empara de lui, semblable, comme dit un pieux auteur, à celui du premier homme dans le paradis terrestre (2). Il y eut en effet dans ce sommeil du chaste novice quelque chose de mystérieux et de fécond. Tous les anciens historiens racontent de concert que les anges le visitèrent dans cette extase de la virginité; et qu'après l'avoir félicité d'une victoire qui donnait un guerrier de plus à leurs phalanges immaculées, ils ceignirent ses reins de la ceinture des divins combats, en lui disant : Nous venons à toi, de la part de Dieu, te conférer le don de la virginité perpétuelle, dont il te fait dès ce moment la grâce irrévocable (3).

Admirable jeune homme! qui, réalisant la parole de saint Augustin, triomphe de l'amour par l'amour, repousse le feu par le feu. Ame victorieuse, qu'aucun

(1) Percutiens meretricem cum titione, expulit eam de camerâ, cum indignatione magnâ (Malv., *in Ann.*, p. 602).

(2) Le P. Touron, liv. I, ch. 14.

(3) Noi à te veniamo da parte di Dio per conferirti il dono di perpetua virginità, di cui ora ti fa grazia irrevocabile (Lor. Scupoli, *della Purità*).

effort ne pourra désormais étonner, et qui, dégagée de la sorte des entraves du corps, dirigera facilement son essor à toutes les hauteurs de la science et de la religion. C'est pour cela qu'une postérité plus nombreuse que celle d'Abraham lui sera donnée dans toutes les écoles de l'univers !

Heureux pèlerin, s'écrie l'antique narrateur de sa vie, qui a mérité par sa victoire de devenir le concitoyen des anges, pendant qu'il était encore l'hôte du siècle présent ! Heureux d'avoir joui de la société de ces puissances spirituelles, alors même qu'il subissait la prison d'un corps mortel ! Heureux d'avoir reçu de leurs mains fraternelles le gage de sa transformation anticipée (1) !

Mais Thomas ne fut pas armé chevalier du ciel et de la pureté sans un vif sentiment de douleur, qui le rappela tout-à-coup à la vie extérieure (2). Au gémissement involontaire qu'il fit entendre en se réveillant, ses gardes accoururent. Mais il les renvoya, se gardant bien de rien dire à ces hommes grossiers des faveurs singulières qu'il venait de recevoir. Son humilité profonde les tint absolument cachées durant tout le cours de sa vie. Ce ne fut qu'à l'approche de sa mort qu'il en révéla le secret au père Réginald, son confesseur, et le dernier comme le plus intime de ses amis. Il

(1) O felix viator et hospes seculi, qui factus est ex victoriâ civis cœli, qui suos videre meruit divinâ dispensatione concives : cui angelica societas, dùm castitate cingitur, non negatur, qui meruit fieri puritate angelicus, dùm pugnavit de suâ virginitate terrenus (Boll., p. 662, n. 11) !

(2) Thomas de Catimp. — Echard. — Bern. Guid. — Guill. de Tocco. — Malv. — Le P. Touron.

confessa jusqu'au bout les miséricordes du Seigneur, en lui déclarant que depuis le jour de la lutte et du triomphe, le céleste cordon l'avait mis à l'abri de ces tentations si humiliantes pour le chrétien, de ces soufflets injurieux de l'ange de Satan, que le grand Apôtre éprouvait toujours, malgré la sublimité de ses révélations et l'immensité de ses travaux (1).

Le cordon miraculeux que Thomas avait reçu des anges, et qu'il porta jusqu'à la fin de sa vie, fut donné, après sa mort, à la maison des dominicains de Verceil, en Piémont, par Jean de Verceil, sixième supérieur général de l'ordre. Rome a vivement désiré depuis de posséder ce riche trésor; mais la famille de saint Dominique n'a pas craint de le refuser aux instances des souverains pontifes; ce qui n'a point empêché ces derniers (entre autres Innocent X, dans un bref du 21 mars 1654, et Benoît XIII, dans une bulle donnée en faveur de l'université de Toulouse, en 1725), d'enrichir des grâces les plus précieuses la pieuse confrérie à laquelle il avait donné naissance.

Sur le modèle de ce cordon furent faits bientôt après d'autres cordons semblables, consacrés par la mémoire de saint Thomas d'Aquin et par les bénédictions de l'Eglise. Ils devinrent la marque distinctive et comme l'arme puissante de cette association religieuse, nommée la *Milice angélique,* dont le but était, ou de conserver le trésor sacré de la pureté, ou de le reconquérir après l'avoir perdu (2). Cette légion sainte,

(1) II Cor., XII, 7.

(2) Quo sic angelico S. Thomæ lacte pasti ac nutriti confratres,

armée pour le triomphe de l'esprit sur la chair, se répandit avec une merveilleuse rapidité dans toutes les contrées de l'Europe, et s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Pendant plusieurs siècles, en effet, on a vu se ranger sous les enseignes de cette belle et chaste milice, les hommes et les femmes de toutes les conditions, depuis celles dont la richesse seconde les penchants, jusqu'à celles dont l'indigence ne peut vaincre les passions. Les rois et les reines se firent gloire de porter le *cordon de saint Thomas et de la sainte Vierge;* il devint surtout en usage parmi les étudiants de toutes les universités. Et qui pourrait dire combien de désirs impurs il étouffa dans ses chastes étreintes, combien il fit germer d'héroïques vertus? Qui pourrait compter aussi les désespoirs qu'il prévint, les avenirs qu'il garantit contre les orages affreux de la jeunesse?

Héritage sacré d'un grand homme et d'un grand saint, monument précieux de la lutte décisive qui sauva son génie en même temps que sa pureté! Oh! qui me donnerait de vous voir recueilli, accrédité parmi les jeunes générations! La nouvelle discipline, les nouveaux enseignements, s'il faut en croire aux leçons de l'expérience, ne remplaceront point les célestes émanations dont vous étiez l'instrument et le symbole! O bonheur de la vertu! seriez-vous donc, vous aussi, une de ces institutions surannées que les *progrès* du temps doivent détruire chez les hommes!

castitatis donum Deo dante feliciùs tueantur, aut consequantur amissum (Bul., *Pretios.*, § 11).

CHAPITRE IX.

Négociations entre le pape et l'empereur. — Thomas est délivré de sa prison. — Son retour dans la famille dominicaine. — Sa profession. — Thomas Agni de Leontino. — Le jeune profès est appelé au tribunal du souverain pontife. — Il y défend sa vocation. — Il refuse l'abbaye du Mont-Cassin.

Per fenestram in sportâ dimissus sum per murum, et sic effugi.
DIV. PAUL., II Cor., II, 33.

Necessitas firmatæ voluntatis in bonum, non minuit libertatem, ut patet in Deo et in beatis : et talis est necessitas voti, similitudinem quamdam habens cum confirmatione beatorum.
DIV. THOM., *Sum theol.*, 2, 2, quæst. 88.

Thomas était demeuré vainqueur de tous les assauts que le monde et l'enfer avaient livrés à sa vertu ; et cependant on ne pouvait prévoir le jour où finirait une captivité rendue tant de fois impuissante. Si ses parents n'avaient pu détruire au fond sa vocation religieuse, ils paraissaient du moins devoir la rendre en quelque sorte inutile, en fermant la carrière qu'elle lui traçait. Mais, tandis que les frères selon la nature s'efforçaient de dompter, par la lassitude, un cœur dont ils n'avaient pu triompher ni par la ruse ni par la force, les frères que la grâce avait donnés au jeune novice, songèrent à lui porter un secours plus effectif que celui de leurs

prières, ou plutôt un secours que leurs prières avaient suffisamment préparé.

Les négociations se continuaient entre Frédéric et Innocent, malgré les insidieuses prétentions du premier et la noble fermeté du second. Le contraste frappant de leur conduite avait détaché plusieurs cités italiennes du parti de l'empereur. En vain, pour se venger, avait-il rompu cette trève : repoussé, vers la fin de cette même année 1243, par le courage héroïque des habitants de Viterbe; abandonné, à raison de cet échec, par un grand nombre de puissants seigneurs, il était revenu, quoique vaincu et humilié, solliciter de nouveau la paix, comme si une main invisible l'eût ramené de force à des négociations dont il ne savait trop s'il devait craindre ou désirer le succès. On aurait dit que la Providence avait un but inconnu, autour duquel elle enchaînait cette nature inquiète.

Les dominicains saisissent avec l'intelligence de la foi un moment qui devait être si rapide. Ils portent en même temps aux pieds du pape et de l'empereur, les plaintes de la religion et de la liberté, outragées toutes deux en la personne du jeune Thomas d'Aquin. Ils peignent avec force, et les circonstances de son arrestation, et les persécutions de sa captivité. Le père commun des fidèles est profondément ému de ce que des gens de guerre ont enchaîné un religieux sur des terres soumises à sa puissance, de ce qu'ils osent entraver une vocation si ferme et si spontanée (1). Le monarque

(1) Perturbatus quod quasi in ejus provinciâ tantus excessus fuisset commissus, mandavit imperatori, quod faceret de raptoribus dignam

allemand ne se montre pas moins irrité contre les auteurs des mauvais traitements dont Thomas d'Aquin avait été la victime (1). Mais on doute qu'il y eût dans son courroux autant d'affection pour un jeune homme qui était son parent, que de complaisance pour un pontife dont il sollicitait momentanément les bonnes grâces, sauf à le braver quand les circonstances lui sembleraient plus propices. Il fit transmettre à ses deux officiers, Landolphe et Reynald, les ordres les plus sévères : ils doivent rendre aussitôt à la famille de saint Dominique celui qui a si vivement désiré de lui appartenir.

Si cet ordre excita dans le cœur de ces fiers vassaux un dépit mortel, il soulagea sans doute celui d'une mère chrétienne, en assurant à la grâce une victoire qu'elle n'avait pas eu la force de lui donner. Dans l'obéissance que ses fils sont forcés de rendre à leur seigneur suzerain, ils veulent encore sauver les apparences, et cette sorte de dignité souveraine que les nobles de ces temps affectaient, chacun dans son château. Ils pourront dissimuler la fuite de leur frère; mais ils ne laisseront point ouvrir les portes de sa prison.

Du consentement de la comtesse leur mère, les deux sœurs de Thomas envoient prier les dominicains de Naples de venir encore une fois, durant la nuit, sous les murs élevés de Rocca-Secca. Ils n'eurent garde de

pro convenienti satisfactione vindictam (Guill. de Tocco, *apud Bolland.*, p. 661).

(1) Auditâ enim tantâ fratrum in fratrem inhumanitate, graviter Cæsar commotus est (Thom. Catimp., lib. I, *De Apib.*, cap. 20).

manquer à cet appel, sans prévoir précisément quel devait en être le résultat. Elles avaient fait, de leur côté, tous les préparatifs nécessaires. Et l'heure étant venue, Thomas sortit de la tour qui devait étouffer sa vocation religieuse, de la même manière que saint Paul s'enfuit de cette ville de Damas où la fureur d'un roi barbare prétendait resserrer ce zèle impétueux qui devait être à l'étroit dans l'univers. Il fut, à l'exemple du grand Apôtre, suspendu dans une corbeille par les mains des deux faibles femmes, qui le laissèrent glisser le long des sombres murailles du château, jusqu'à ce qu'il fût reçu entre les bras des religieux dominicains (1). Des regards animés par un sentiment bien différent, mais pleins d'une égale anxiété, avaient accompagné le précieux fardeau dans sa marche aérienne. Les regrets et les terreurs avec lesquelles les sœurs de Thomas accomplissaient leur mission, devaient être mêlés d'un sentiment de joie profonde.

Mais cette joie se trouvait sans mélange dans l'âme des enfants de saint Dominique. Un pieux auteur emploie, pour l'exprimer, une comparaison dont on a mille fois abusé sans doute, mais qui reçoit ici une application si spéciale, que nous ne craignons pas de l'employer à notre tour (2). Ils reçurent Thomas comme un ange descendu du ciel, mais comme un ange, pouvons-nous ajouter, qui, à l'éclat naturel de sa gloire, joindrait les splendeurs plus vives encore d'un récent

(1) Guill. de Tocco, *loc. cit.* — Tholom. de Lucq., *Hist. eccl.*, lib. XXII. — *Et alii passim.*

(2) Le P. Touron, *Vie de saint Thomas*, liv. I, ch. 16.

triomphe sur les puissances de l'enfer. Ils s'éloignèrent rapidement des environs d'Aquin, et ne tardèrent pas à regagner avec lui cette maison de Naples où Thomas avait revêtu depuis plus d'un an leur humble et glorieux habit.

Aussi songea-t-on dès lors à lui laisser prononcer les vœux solennels par lesquels il désirait tant de se consacrer aux vertus sublimes, à la mission sacrée dont cet habit était le touchant symbole. Et ce n'était point là, il faut l'avouer, supprimer en sa faveur l'épreuve du noviciat. Le jeune novice n'avait-il point donné d'assez fortes preuves de constance et de fidélité? Il était prêt pour la profession religieuse : l'épreuve avait été magnifiquement subie dans la tour crénelée de Rocca-Secca. Le grand jour est fixé par la volonté des supérieurs. Thomas s'y prépare encore par des soupirs plus ardents, par de plus ferventes prières, par une mortification plus absolue, par une dévotion plus intense. Le jour arrive enfin, et le sacrifice s'accomplit avec tous les transports de l'enthousiasme, avec toute la sérénité de la réflexion.

Jamais victime ne fut plus généreuse que celle qui venait au dévouement à travers tous les obstacles de la terre, toutes les volontés conjurées, les larmes d'une mère, les glaives menaçants, les fers des esclaves, et les séductions plus terribles encore de la volupté; jamais sacrifice ne fut plus complet que celui qui comprenait à la fois, jeunesse, grandeur, fortune et génie. Thomas immolait tout sans hésiter; et ce n'était cependant là qu'une faible partie de son sacrifice. Mais qui pourrait embrasser d'un regard aussi vaste, aussi pro-

fond qu'il le faisait lui-même, toute la grandeur de la vocation religieuse, toute la sublimité de sentiments qu'elle exige, toute l'étendue des obligations qu'elle impose? A combien d'immolations diverses ne doit pas s'attendre un cœur dévoué qui, s'engageant dans les voies de la perfection chrétienne, s'y trouve précédé par une intelligence aussi lumineuse que celle d'un Thomas d'Aquin?

Mais aussi de quelle joie divine, de quel bonheur mystérieux une semblable vocation ne fut-elle pas inondée? A quelle hauteur de vertu ne fixa-t-elle point une âme déjà si élevée par l'impulsion de la grâce? Le souvenir de ce jour ne s'affaiblit jamais dans l'esprit du Docteur angélique. L'impression de bonheur qu'il en avait gardée se manifeste parfois dans la longue série de ses immenses ouvrages, où il semble cependant avoir pris à tâche d'imposer silence à son cœur, pour ne laisser parler que la science et la raison. C'est dans cette immolation volontaire, s'écrie-t-il au milieu des froides discussions de sa théologie, que l'homme goûte dans le fond le plus intime de son être l'incompréhensible félicité des cieux (1). Il la nomme, sous un autre rapport, un second baptême. Elle paraît en effet, ajoute-t-il, élever autant le religieux au-dessus du chrétien, que le baptême élève ce dernier au-dessus de l'homme de la nature (2).

Les historiens se demandent ici quel fut l'heureux dominicain qui reçut dans son ordre celui qui devait en

(1) *Sum. theol.*, 2, 2, quæst. 182, art. 2.
(2) *Ibid.*, 2, 2, quæst. 188.

être le plus ferme appui, le plus magnifique ornement. Plusieurs, sur l'autorité de Guillaume de Tocco, croient devoir attribuer cet honneur à frère Jean de Saint-Julien, que nous avons déjà nommé. Mais la vie d'un autre personnage tout autrement important dans l'histoire de cette époque, ne nous permet point de nous en tenir en ceci au récit de notre guide accoutumé. Le célèbre Thomas Agni de Léontino était évidemment supérieur du couvent de Naples, dans l'année où Thomas d'Aquin prit l'habit de saint Dominique et dans celle où il prononça ses vœux solennels. Bernard Guidonis, saint Antonin et Malvenda, lui ont également dévolu la gloire de cette paternité spirituelle. Ce n'est pas, au reste, à ce titre seulement que ce grand homme mérite notre attention et notre amour; il le cède à peine aux plus grands génies du treizième siècle. Les papes ont été ses apologistes : ils n'avaient pas eu de ministre plus courageux et plus dévoué.

Thomas Agni joignait à un caractère inébranlable, une sagesse profonde, des vertus éminentes, une longue expérience des affaires : il fut enfin jugé digne qu'on remît entre ses mains le sort de la Terre-Sainte (1), la grande préoccupation de ces âges de foi. Reçu dans l'ordre des frères prêcheurs, du vivant même du saint patriarche (2), en 1231 il fonda le couvent de Naples, qu'il gouverna jusqu'en 1255. Nommé alors évêque de Bethléem, il ne regarda point cet honneur comme un

(1) Vir profundi pectoris, alti consilii, virtutum claritate conspicuus, et experientiâ multâ probatus, in cujus manibus alias virtus altissimi statum Terræ sanctæ direxit (lettre de Grégoire X, *Ital. sacr.*, t. IX).

(2) Echard, t. I, p. 358.

vain titre : il partit aussitôt pour la Palestine, où son activité se partageait entre les infidèles et les chrétiens non moins corrompus de ces contrées, pour les convertir les uns et les autres à la foi comme à la vertu de l'Evangile. Rappelé à Rome pour les affaires générales de l'Eglise, et placé en même temps sur le siége archiépiscopal de Cozanze, il sut correspondre aux vues du souverain pontife, sans négliger les intérêts de son église particulière.

Après tant d'efforts malheureux, on songe encore à conquérir les lieux consacrés par le sang de la rédemption; et l'homme jugé capable de remplir dans le monde le rôle de Pierre l'Ermite et de saint Bernard, c'est Thomas Agni. Revêtu pour cela, en 1272, de la dignité de patriarche de Jérusalem et de l'autorité de légat apostolique dans l'Orient, le saint vieillard s'en va, de royaume en royaume et de cour en cour, pour prêcher la croisade; mais hors d'état de ranimer un zèle épuisé par de si constants revers, il recueille du moins les aumônes des peuples et des rois. Il se dirige pour la seconde fois vers ces contrées lointaines et désolées de l'Orient; il use les derniers restes de sa vie à soulager les misères, à corriger les vices des indignes disciples de la croix confiés à sa sollicitude; s'efforce d'apaiser les rivalités funestes des ordres militaires chargés de les défendre, et celles non moins acharnées de deux races royales, se disputant avec fureur l'ombre d'un empire évanoui. Après avoir enfin arrêté le glaive des infidèles, ou plutôt celui de la justice divine, dès longtemps suspendu sur ces têtes coupables, en 1277, il se couche dans sa tombe, à l'ombre d'un couvent

dominicain, à l'abri des murailles de Ptolémaïde, dernière possession du christianisme dans ces lieux où il avait pris naissance, laissant la colère du Seigneur libre désormais de frapper le coup exterminateur (1).

Or, quand ce grand homme mourut, il y avait un an que celui qu'il avait engendré à la religion l'avait précédé dans le tombeau; car il paraissait entrer dans la destinée de presque tous ceux qui avaient salué, avec l'intelligence sympathique du génie, l'aurore du docteur angélique, de sentir la réalisation de leurs espérances par le vide profond qu'il fit, en se retirant, dans leur âme et dans le monde! C'est ce que devait éprouver en particulier un autre dominicain, Albert-le-Grand, le maître immortel que Thomas allait acquérir par le seul fait de sa profession religieuse, le seul homme peut-être qui fût capable de féconder entièrement son génie, comme la religion des frères prêcheurs avait paru seule suffire au développement complet de son amour pour la vertu.

Admirable enchaînement des dispositions de la Providence! Sous son action toute-puissante, les obstacles allaient se changer en moyens.

La consécration de Thomas, tout irrévocable qu'elle était, ne fit pas que le monde se regardât comme définitivement vaincu. Les *tenants* du monde acceptent l'autorité que les dominicains ont fait intervenir dans cette lutte, en recourant au pape : aussi bien était-il

(1) Rursùmque ait Dominus ad Moysen : Cerno quòd populus iste duræ cervicis sit. Dimitte me, ut irascatur furor meus contra eos, et deleam eos (Exod., XXXII, 9 et 10).

impossible alors d'en décliner les arrêts. Ils se transportent aux pieds du souverain pontife avec la comtesse Théodora, non pour excuser une conduite qu'il avait hautement blâmée, mais pour redemander un frère arraché par la séduction, disent-ils, à l'amour, ou plutôt aux droits imprescriptibles de la plus tendre des mères. Ils prétendent annuler la consécration de Thomas, et ils ne feront que lui susciter au contraire une confirmation éclatante, solennelle, de la part de la plus haute puissance et dans la première ville de l'univers.

Au mois de novembre de l'année 1243, Innocent était entré dans Rome, par suite des revers de l'empereur et des instances que celui-ci faisait pour obtenir la paix (1). C'est là que le pape manda le jeune religieux, pour qu'il vînt, aux pieds du trône pontifical, rendre compte de sa vocation à l'état monastique. Thomas s'y rendit au commencement de 1244; et là, en présence de toute la cour romaine, il défendit sa cause, comme les saints ont coutume de la défendre, sans amertume et sans récrimination, sans orgueil et sans faiblesse; il montra la divinité de sa vocation, par l'invincible dégoût que les biens de la terre lui avaient toujours inspiré, par l'attrait non moins invincible que le dévouement monastique avait toujours eu pour lui. Son âme se révélant tout entière vers la fin de son discours, les larmes dont il accompagna ses dernières paroles se communiquèrent à ses juges : son procès était gagné. On compatit à la douleur d'une mère qui pleurait un fils; mais on applau-

(1) Raumer, t. IV, pag. 71 et suiv.

dit au jeune homme qui s'élançait, sous de si magnifiques auspices, dans la carrière de la sainteté (1).

Le pape cependant, pour adoucir en quelque sorte les regrets de la famille d'Aquin, et ne pas briser entièrement les espérances qu'elle faisait reposer sur la tête de Thomas, mais plus encore pour honorer le mérite éminent qui venait de se trahir en sa présence, le pape offrit à celui-ci une dignité en harmonie, si non avec son extrême jeunesse, du moins avec le saint état qu'il venait d'embrasser : il voulut le nommer abbé du Mont-Cassin (2). Une semblable transposition n'était pas sans exemple; mais pour dissiper entièrement les difficultés que l'amour fervent de Thomas pour son ordre pouvait faire naître, Innocent lui accordait la faveur insigne de garder l'habit et la religion de saint Dominique, tout en devenant supérieur de la famille de saint Benoît. Celui qui était revêtu de cette dignité marchait alors l'égal des princes de l'Eglise; mais Thomas ne pouvait, dans les dispositions de la Providence, éclipser, sous la mitre abbatiale, cette tête qui devait

(1) Les *Annales de l'ordre de saint Dominique* reproduisent, après plus de quatre siècles, un trait entièrement semblable à celui que nous venons de raconter. Ce que Innocent IV accorda aux prières importunes des comtes d'Aquin, en évoquant l'affaire de Thomas par-devant son tribunal, Clément IX ne put le refuser également aux vives instances de la duchesse de Gravina et du duc de Bracciano. Il fit paraître en sa présence le prince des Ursins, leur fils, qui venait de prendre l'habit des frères prêcheurs dans un couvent de Venise; mais cet examen eut le même résultat que le premier : il confirma le jeune prince dans sa vocation; ce qui ne l'empêcha pas de monter plus tard sur le trône pontifical sous le nom de Benoît XIII (Echard, t. II, p. 815).

(2) Thom. Catimp., *De Apib.*, lib. I, cap. 20, § 10. — Malv., *Ann.*, col. 2, p. 603.

rayonner dans le monde, comme un foyer de science divine, laisser se reposer sur la crosse d'or cette main que la plume du docteur devait tenir dans un infatigable mouvement. Pour lui, son humilité fut l'unique motif de son refus; la répulsion qu'il montrait dès lors pour tous les honneurs de la terre devait continuer durant tout le cours de sa vie, et conserver jusqu'au tombeau la virginité de son humilité profonde, la liberté de son action religieuse.

En rapportant à cette époque de la vie de saint Thomas d'Aquin ce premier refus des honneurs ecclésiastiques, nous avons suivi, comme on l'a vu, les historiens les plus nombreux et les plus accrédités, sans ignorer toutefois que plusieurs autres, et parmi eux un habile et savant critique (1), ont cru devoir retarder cette circonstance, et la faire concourir avec les malheurs de la famille d'Aquin, arrivés six ou sept ans plus tard. Cette conjecture, qui n'est guère motivée que par le désir de justifier le souverain pontife du reproche de précipitation ou de témérité, ne repose sur aucun fondement historique. Une fois confirmé dans sa vocation, Thomas ne devait plus revoir Innocent IV; celui-ci quitta Rome et l'Italie vers le milieu de cette même année, chassé par la haine perfide de l'empereur : la paix qui les avait un instant unis fut rompue sans motif, comme elle s'était faite en apparence sans motif.

Nous avons vu comment elle avait d'abord contribué à la délivrance du novice dominicain, puis à consacrer solennellement sa profession religieuse. Cette coïnci-

(1) Jacques Echard, *Sum. S. Thom. vindic.*

dence ne laisse pas que de frapper un esprit attentif; et, si nous voulons entrer dans la politique de saint Paul (1), nous y verrons une causalité profonde. Il arrive souvent, en effet, que les historiens qui retracent les destinées générales de l'humanité, s'efforcent vainement de saisir les véritables causes de ces agitations qui ébranlent le monde, tandis que l'historien qui retrace la vie d'un seul homme, d'un élu du Seigneur, rencontre en suivant son humble voie, ce but unique et caché auquel la Providence asservit les passions, les intrigues, les intérêts et la sagesse des hommes.

(1) Omnia..... propter electos, ut et ipsi salutem consequantur (II Tim., II, 10).

CHAPITRE X.

La science dans les ordres religieux. — Albert-le-Grand professe la théologie dans la ville de Cologne. — Jean-le-Teutonique, quatrième supérieur général des dominicains, mène Thomas au célèbre professeur. — Paris et Cologne. — Thomas à l'école d'Albert.

Est vir astutus, multorum eruditor.
ECCLI., XXXVII, 21.

Vir in omni scientiâ adeò divinus, ut nostri temporis stupor, et miraculum congruè vocari possit.
ULRIC ENHELBERT, *De sum. bon.*, lib. IV, t. III.

Sitôt que les dominicains se virent en pleine possession d'un frère qu'ils avaient acquis à tant de titres, ils songèrent sérieusement à procurer, par tous les moyens que la religion mettait en leur pouvoir, la réalisation des magnifiques espérances qu'il avait données. L'œuvre de Dieu, jugée déjà si belle, allait se développer par leur concours. C'était seulement dans leur ordre que Thomas devait atteindre à cette plénitude de l'homme parfait, vers laquelle l'école du Mont-Cassin et l'université de Naples l'avaient à peine acheminé, la Providence échelonnant ainsi sous ses pas les différents degrés qui devaient le conduire à la royauté de la science divine.

La famille de saint Dominique possédait au plus haut

point cette exclusive habileté et ces ressources uniques pour l'éducation de la jeunesse, qu'on n'attribue pas à tort aux ordres religieux : vastes associations de lumières autant que de vertus ; asiles sacrés, ouverts à la science aussi bien qu'à la piété, non moins propres à la culture de l'esprit qu'à celle du cœur. Là, chaque talent, trouvant son aliment et son exercice, placé sous la direction de l'expérience et de la charité, ne courait pas, ainsi qu'il arrive communément dans le monde, le danger de végéter et de s'éteindre dans les stériles douleurs d'une puissance fourvoyée ou repliée sur elle-même.

Jean-le-Teutonique, quatrième général des frères prêcheurs, se trouvait à Rome dans le temps où Thomas d'Aquin fut confirmé dans sa vocation par l'autorité du pontife suprême. Du centre de son humble puissance, le supérieur dominicain promena ses regards sur les diverses parties de ce merveilleux empire qui, fondé peu d'années auparavant sur le sacrifice et la pauvreté, avait cependant gagné, comme nous l'avons dit, toutes les contrées de l'univers, et comptait déjà plus de cinquante mille sujets, élite, pour la plupart, des esprits élevés et des cœurs généreux de cette grande époque. L'œuvre du saint fondateur se poursuivait de toutes parts avec une infatigable ardeur. D'un côté, les chrétiens dégénérés étaient rappelés, par le zèle des nouveaux apôtres, aux larmes du repentir, à la ferveur de la piété ; les hérétiques, les infidèles et les peuples les plus barbares étaient évangélisés par la parole et le sang des martyrs. D'un autre côté s'accomplissait une mission moins active en apparence, mais aussi labo-

rieuse dans le fond : de nombreux ouvriers cultivaient le champ stérile de la science; l'erreur était combattue, et la véritable doctrine enseignée avec un éclat immortel. Cologne et Paris au nord, Bologne et Padoue au centre de l'Europe, Naples et Salamanque au midi, avaient vu s'élever à côté de leurs jeunes universités, des chaires dominicaines. Parmi les illustres professeurs qui les occupaient alors, Jean, leur chef, pouvait donc choisir un maître digne de l'idée qu'il s'était formée de son nouveau disciple.

Mais le choix ne pouvait rester longtemps indécis : en ce temps-là frère Albert enseignait la théologie dans le couvent de Cologne.

Il y avait déjà vingt-et-un ans que cet homme extraordinaire, à qui ses contemporains eux-mêmes donnèrent le surnom de *Grand* (1), avait revêtu l'habit grossier de saint Dominique. C'était, par conséquent, en 1223, deux ans après la mort du saint patriarche, trois avant la naissance de celui qui devait être le plus grand de ses disciples, qu'Albert, comte de Bollstat, né dans la petite ville de Lawingen, en Souabe, était venu, à l'âge de vingt-neuf ans, porter à l'association des frères prêcheurs le double tribut d'une vaste science et d'un dévouement plus vaste encore (2). Cette science qui devait si prodigieusement grandir au contact de l'esprit religieux, Albert l'avait acquise, comme il l'atteste lui-même, dans les universités de Padoue et de Pavie, où il avait successivement étudié. C'est dans

(1) Albrecht Groot von Bollstaed.

(2) Echard, *Sum. vind.*, t. I, pag. 162 et seq.

cette dernière ville qu'il fut gagné à la vie religieuse par les prédications du bienheureux Jourdain, dont la parole attira tant d'âmes généreuses à la famille de saint Dominique. Frère Albert enseigna d'abord dans le couvent de Cologne, puis à Ratisbonne et Strasbourg, et puis encore à Cologne, où Thomas d'Aquin lui fut donné pour élève.

Plus tard, il brilla sur les principales chaires de l'Europe : Paris et Rome recueillirent tour à tour cette parole si pleine de prestiges. Elevé sur le siége épiscopal de Ratisbonne, il révéla son action sur les peuples par un autre genre de bienfaits; mais dominé par ses premières inclinations, il se démet, après trois ans, d'une dignité qu'il n'avait acceptée qu'après de longs refus; il rentre dans son couvent de Cologne, et reprend ses travaux de professeur et d'écrivain (1).

Sa renommée grandit et frappe tellement l'imagination des peuples, qu'on est généralement persuadé, de son temps, que les sciences naturelles n'ont pas de secret pour cette tête puissante, que la nature elle-même obéit à son génie (2). C'est à Cologne que ce maître si grand avait reçu cet élève qui se montra bientôt plus grand encore que lui, et dont les succès furent sa plus grande gloire et l'un des bonheurs de sa vie. C'est à Cologne qu'il apprendra et pleurera la mort de Thomas d'Aquin; c'est à Cologne qu'il reviendra mourir lui-même, après un dernier voyage

(1) Rodolphi Noviomagensis, *De vitâ Alberti Magni.* — Olearius, *Biblioth. script. eccles.*, t. I.

(2) Henri de Gand. — Trithème. — Sixte de Sienne.

entrepris pour la défense de son disciple, dont la doctrine sera seulement attaquée dans l'université de Paris, lorsque le Docteur angélique ne pourra plus la soutenir et la venger. Mais les principales circonstances de la vie du maître apparaîtront nécessairement dans la vie du disciple, quand ces deux génies uniront leurs efforts pour les progrès de la science et la défense de la religion. Les ouvrages du bienheureux Albert devant également fixer notre attention, lorsqu'il s'agira d'apprécier ceux de saint Thomas, nous pouvons pour le moment nous en tenir à ces quelques traits sur le premier de ces grands hommes. Revenons maintenant au second.

Jean-le-Teutonique trouva donc le maître de Thomas tout préparé par la Providence. Il devait lui-même se rendre à Cologne pour y tenir, au commencement de l'année suivante, le chapitre général de son ordre : aussi se charge-t-il de mener le nouvel élève au célèbre professeur (1). Le vieillard et l'adolescent, d'une complexion également faible, au rapport des historiens, mais fidèles imitateurs l'un et l'autre des exemples encore récents de leur saint patriarche, ne portant avec eux que leur livre de prière, leur tunique, leur scapulaire et leur bâton blanc, entreprennent sans hésiter une route de plus de cinq cents lieues.

Comment cette longue pérégrination s'accomplit-elle?

(1) Quem quum Joannes Teutonicus magister ordinis in charissimum in Christo filium suscepisset, duxit eum Parisios, et deindè Coloniam, ubi sub F. Alberto, magistro in theologiâ ejusdem ordinis, florebat studium. — Le même fait est rapporté par saint Antonin, *Hist.*, part. III, tit. 23, cap. 7, §§ 3 et 4. — Boll., p. 662.

Par quels exercices pieux, par quels doux entretiens en abrégèrent-ils la longueur? Par quelles œuvres de miséricorde ou de zèle, à l'exemple encore du grand Dominique, en marquèrent-ils les relais? A quels dangers les pèlerins désarmés de la religion furent-ils exposés, dans une route qui traversait des contrées ravagées par les discordes civiles, des montagnes et des fleuves où, la plupart du temps, le voyageur était abandonné à ses ressources personnelles? C'est sur quoi les auteurs ont tous gardé le silence le plus absolu; l'humilité dont le vrai chrétien se plaît à couvrir ses vertus ne permettant pas toujours à l'imitation elle-même de suivre les pas de la sainteté dans son pèlerinage mystérieux sur cette terre étrangère.

Ils ont seulement marqué l'époque de leur départ et celle de leur arrivée. Partis de Rome au mois d'octobre 1244, les deux saints voyageurs ne furent rendus à Cologne qu'au commencement de l'année suivante, leur route ayant été prolongée par la nécessité où les affaires de son ordre avaient mis le supérieur des dominicains de passer par la capitale de la France.

Ce royaume possédait alors un des plus grands bienfaits que le ciel puisse accorder à la terre : il était gouverné par un prince en qui toutes les vertus privées et toutes les qualités royales semblaient s'être réunies, pour en faire le modèle éternel de ceux qui doivent commander au reste des hommes. Louis IX, après avoir repoussé les Anglais, dompté les vassaux rebelles, jouissant désormais de toute la plénitude de la puissance souveraine, laissait agir en toute liberté, pour le bonheur de son peuple, ce riche fonds de droiture, de jus-

tice et de générosité qui formait son caractère. Une égalité d'âme inaltérable, une douceur de vertu pleine de naturel, une fermeté de volonté sans effort et sans contrainte, une haute impartialité dans tous ses jugements, un amour dévoué pour la France, une piété sincère pour son Dieu, enchaînaient tous les cœurs par des liens indissolubles, et, du haut de son trône, communiquaient de proche en proche la sainte contagion de ses exemples. Quand on le voyait en prière aux pieds des autels, on l'eût pris pour un ange prosterné devant le Très-Haut; en face des ennemis, c'était la personnification même du courage français; sous le chêne de Vincennes, c'était l'image de la justice, mais tempérée par une invincible bonté; dans ses rapports avec ses amis, il ne lui restait de majesté que celle de la vertu la plus aimable (1).

Tout se ressentait de l'influence d'un tel roi; le bien-être public comme les mœurs publiques, la liberté des communes comme les lois et les institutions (2). De nouveaux asiles s'ouvraient chaque jour à la prière, au repentir, à toutes les infirmités humaines. Paris se développait avec une puissante rapidité : la vaste enceinte que Philippe-Auguste lui avait donnée, si peu d'années auparavant, devenait trop étroite pour le nombre des édifices, l'activité des habitants et le concours des étrangers. Les quartiers formés dès longtemps sur les deux rives du fleuve pouvaient être considérés désormais comme deux grandes villes, et l'ensemble en fai-

(1) Joinville, *Mémoires sur Louis IX.*

(2) Velly, t. V, p. 150. — Henri Hallam, t. I, p. 80.

sait l'une des plus vastes cités du monde. C'était, au langage des anciens chroniqueurs, une ville noble, populeuse et commerçante, l'entrepôt des peuples, la reine des nations, le trésor des princes, la patrie des sciences et des arts (1). Les charmes du séjour, l'abondance des choses nécessaires à la vie, la dignité du clergé, la sécurité, la confiance, le caractère enjoué des habitants, attiraient, enchaînaient les étrangers, jusqu'à leur faire oublier leur patrie (2).

La religion présidait à cette prospérité toujours croissante, et symbolisait son influence dans des monuments qui défient encore les progrès des temps modernes. Notre-Dame élevait déjà dans le vieux Paris son immense voûte et ses massives tours. Commencé, depuis environ quatre-vingt-quatre ans, par l'évêque Maurice de Sully (3), l'édifice était continué par le soin de ses successeurs, dont il devait occuper l'activité pendant près de trois siècles. La sainte chapelle grandissait non loin de là, sous la direction du célèbre architecte Eudes de Montreuil, avec tout le luxe d'ornement, toute la légèreté de construction que l'architecture gothique avait empruntée des Arabes, et qui devait la laisser aux âges suivants comme une châsse d'orfèvrerie du plus magnifique modèle (4). Ce monument était en effet préparé pour recevoir la plus précieuse de toutes les reliques, la sainte couronne

(1) *Sur les différents parlouers aux bourgeois de l'hôtel de la ville de Paris* (*Mém. de l'acad. des inscript.*, t. XXI, p. 179).

(2) Joh. Salisb., epist. XXIV. — Bulœus, t. II, p. 485.

(3) *Speculum hist. ad ann.* 177 (*Hist. eccl. Paris*, t. II, p. 123).

(4) De Saint-Victor, *Tableau de Paris*, t. I, p. 112.

d'épines, que l'empereur de Constantinople, menacé des derniers malheurs, avait cédée au monarque le plus digne sans doute de posséder ce sacré trésor, et que Paris avait reçue, cinq ans auparavant, avec tant d'enthousiasme et de piété.

Un vieux chroniqueur rapporte qu'à l'aspect de cette magnifique cité, dont les édifices inégaux et pressés ondulaient sur les deux rives de la Seine, et que ses monuments religieux dominaient de distance en distance, semblables à des vaisseaux de haut-bord au milieu d'une mer agitée par les premiers souffles de la tempête, nos voyageurs s'arrêtèrent un instant sous l'impression de l'admiration et de la surprise. Cet aspect sans doute n'était pas nouveau pour le général dominicain; mais il est des spectacles auxquels le regard humain ne saurait s'accoutumer et qui lui offrent toujours quelque chose de saisissant et d'imprévu. Ce n'est pas toutefois à ce sentiment tout seul que nous voudrions attribuer la question que l'austère religieux adressa au jeune novice :

— Que donneriez-vous, frère Thomas, pour être le roi de cette capitale, le maître de cette belle cité?

Thomas d'Aquin, on le sait, avait livré son âme à une ambition plus vaste et plus élevée.

— J'aimerais mieux, répondit-il, avoir le traité de saint Jean Chrysostôme sur saint Matthieu, que toute cette grande ville! *Potius habere vellem Chrysostomum super Matthæum quàm istam civitatem!*

Le commentaire que le jeune novice eût désiré avoir en son pouvoir, était donc tenu à cette époque, comme il l'est encore aujourd'hui, pour l'un des plus précieux

monuments de l'exégèse biblique et le chef-d'œuvre du plus éloquent des Pères grecs. On sait d'ailleurs combien il était difficile alors de se procurer une copie des ouvrages même les plus célèbres, et de satisfaire par conséquent cet ardent amour de la science qui dévorait l'âme de Thomas.

Nous ne disons rien en ce moment des ressources que Paris devait lui fournir à cet égard; nous aurons à nous en occuper quand il y reviendra pour étudier et professer ensuite dans l'école la plus célèbre de l'univers. Lors de ce premier voyage, il put à peine saisir l'aspect général de Paris, admirer le mouvement intellectuel, politique et religieux qui fermentait dans cette grande capitale, jeter peut-être un regard dans le brillant avenir que tous ces éléments divers lui préparaient, éprouver sans doute aussi cette sorte d'attrait que l'on conçoit aisément dans une âme comme la sienne pour un semblable séjour; il en partit peu de jours après y être arrivé, et se remit avec son général en route vers Cologne. C'est, comme nous l'avons dit, dans les premiers jours de l'année 1245, que les deux humbles disciples de saint Dominique, l'un actuellement roi d'un empire chrétien, l'autre destiné à une royauté plus glorieuse et plus vaste, la royauté de l'intelligence, entrèrent obscurément dans cette vieille cité.

Fondée par les Ubiens, trente-sept ans avant l'ère chrétienne, agrandie par les conquérants romains, qui en firent ensuite la capitale de la deuxième Germanie (1); devenue, depuis leur chute, l'un des prin-

(1) Cologne (en allemand *Kœln*), fut restaurée par l'empereur Claude

cipaux ornements de l'empire d'Allemagne, dont elle avait plusieurs fois disposé, elle tenait un rang considérable dans la ligue anséatique, établie en 1241. Mais elle devait acquérir une gloire plus durable et plus étendue, par le culte des lettres, des sciences et des arts; et déjà cette sorte d'illustration avait commencé pour elle. Son université jetait un éclat qui la faisait placer immédiatement après celle de Paris; et l'une des chaires du couvent dominicain était occupée par frère Albert. Les rues étroites et sombres de cette ville offraient le spectacle le plus mobile et le plus varié. Un nombre plus considérable d'écoliers, attirés par la réputation d'un tel professeur, s'y mêlait à la troupe des moines, des pèlerins et des mendiants, que les fameuses reliques des rois mages, dont elle possédait le trésor, y appelaient de toutes les contrées de l'Europe.

Engelbert était à cette époque archevêque de Cologne. Déjà il méditait le projet de cette cathédrale qui devait immortaliser son nom et rester comme l'une des plus étonnantes créations du moyen-âge et l'un des plus beaux monuments du globe. La première pierre de cet édifice allait être posée quatre ans seulement après l'arrivée de Thomas d'Aquin à l'école d'Albert-le-Grand : Dieu préparait donc à la fois, et sur le même sol, deux des plus puissantes manifestations de l'esprit chrétien. Si l'on veut considérer la *Somme de théologie*, cette sorte d'encyclopédie religieuse, comme le but ultérieur des études de Thomas et de la science de son

à la sollicitation de sa femme Agrippine, qui y était née, et qui lui donna son nom, *Colonia Agrippina*.

maître; cet édifice de la pensée catholique, interrompu, comme nous le verrons, par la mort du savant architecte, nous offre un rapport frappant avec cette autre encyclopédie de pierre et de marbre que la brièveté de la vie humaine et l'affaiblissement de la foi devaient également laisser inachevée, et dont l'origine se cache dans la nuit du mystère (1).

L'ardeur qui régnait pour l'étude, au couvent de Cologne, était due principalement à la présence d'Albert dans cette maison; car elle n'était pas encore mise au rang des écoles publiques, ni douée des privilèges des universités. Thomas manifesta d'abord, sous la direction de cet habile maître, cet amour de la science qui avait signalé ses premiers efforts dans l'université de Naples. Heureux de se trouver dans une maison de son ordre, il jouissait de ce calme et de cette liberté d'esprit si nécessaire à ce genre de travail. Ce fut même suite, même persévérance, même ardeur soutenue dans la recherche de la vérité; parfois mêmes élans aussi par-delà les limites connues de la méthode scolastique; car à travers les données successives de la science humaine, cette intelligence élevée tendait toujours vers l'idéal éternel de la science divine, sans que personne pût se douter cependant de la portée inaccoutumée de ses silencieux travaux.

(1) Le roi de Prusse a repris de nos jours l'œuvre commencée depuis bientôt six cents ans. Il aspire à continuer l'œuvre commencée par le génie du treizième siècle. Ce n'est pas qu'il ait conçu l'espoir de l'achever; mais il laissera à ses successeurs un noble et courageux exemple. L'avenir nous dira si les rois des temps modernes peuvent s'élever aux conceptions des religieux du moyen-âge. C'est toujours une gloire pour eux de l'avoir entrepris.

CHAPITRE XI.

Prudente humilité de Thomas. — Sa taciturnité tournée en dérision par ses condisciples. — Charité de l'un d'eux. — Le génie de Thomas commence à se manifester. — Bonheur qu'en éprouve Albert-le-Grand. — Leçon publique. — Premier écrit du jeune Thomas.

> **Lampas contempta apud cogitationes divitum, parata ad tempus statutum.**
>
> **Job, XII, 5.**
>
> **Nos vocamus istum bovem mutum; sed ipse talem dabit in doctrinâ mugitum, quod in toto mundo sonabit.**
>
> **Alb. Magn., *apud Bolland.*, n. 13.**

En cultivant avec un soin religieux le talent que le ciel lui avait confié, quel que ce talent pût être, Thomas résolut de le dérober avec plus de soin que jamais aux regards des hommes. Il se souvenait des distinctions honorables et de l'estime publique auxquelles il s'était trouvé exposé dans les écoles napolitaines, et il ne voulait négliger aucun moyen pour éviter un éclat si pénible à son cœur. Son expérience l'avait instruit. Pour se livrer exclusivement à cette grande œuvre de la jeunesse, l'acquisition de la science et de la sainteté, il s'enveloppa des voiles les plus impénétrables. C'est sous la protection de l'humilité qu'il plaça les ardeurs de son zèle.

Les dehors trompeurs sous lesquels il s'était réfugié ne laissèrent donc rien soupçonner du travail cependant si fécond qui s'accomplissait dans l'ombre. L'illusion devenait d'autant plus facile et mieux assurée, que l'attention qu'il mettait à se cacher aux autres partait de la faible idée qu'il avait réellement de lui-même. Cette humilité sincère et forte, en retardant les manifestations de son talent, en écartant les poisons mortels de la flatterie, devenait la sauvegarde providentielle de son avenir. Celui-là seul peut sentir le prix de cette vertu protectrice, dont les entrailles se sont quelquefois émues sur la ruine de ces génies heureux qu'une imprudente activité, qu'une expansion précoce flétrit et dessèche dans leur fleur (1).

L'humble Thomas avait complètement réussi dans son amour pour l'abnégation et le mépris. La longue opiniâtreté de ses études particulières, le secret de ses profondes méditations, qu'on pouvait aisément prendre pour les pénibles efforts d'un génie lent et paresseux, le silence qu'il gardait constamment dans les disputes souvent si animées des écoles publiques, avaient complètement donné le change à ceux qui en étaient chaque jour les témoins, excepté peut-être à maître Albert, dont le regard perçant, à ce que l'on peut inférer des anciens historiens, pénétrait parfois dans les mystérieuses profondeurs de cette humilité sublime.

Les écoliers, aussi habiles d'ordinaire à distinguer

(1) Verùm utiliter sibi et aliis quasi mutus ab exteriori erat eloquio, ut cum suis cogitationibus loquacior fieret in secreto, ut indè habitum scientiæ tacens citiùs colligeret, quem nulla exterior locutio impediret (Guill. de Tocco, n. 13).

parmi eux un talent que l'œil du maître n'aperçoit pas toujours, qu'ils le sont pour remettre à sa place une médiocrité en faveur, se trouvèrent tous en défaut dans cette circonstance. Ils ne crurent pas pouvoir mieux caractériser le silencieux condisciple que l'Italie leur avait envoyé, qu'en l'appelant *le grand Bœuf muet de Sicile.* On sait seulement que leur professeur branlait la tête en souriant, quand par hasard il entendait sortir de leur bouche l'épithète désormais reçue : *Bos magnus, Bos mutus* (1). Thomas, du reste, était seul coupable de l'erreur commune. C'était mal justifier, en effet, la brillante réputation qui l'avait précédé dans les écoles de Cologne, et l'estime particulière qui avait dû déterminer les supérieurs dominicains à lui faire entreprendre un si long voyage, pour le donner comme élève au plus savant professeur de leur ordre; c'était enfin se montrer bien peu digne des leçons qu'il était venu chercher de si loin.

Mais si le pieux artifice d'une humilité aussi profonde était chose généralement peu comprise parmi les écoliers du couvent dominicain, on y connaissait du moins les devoirs de la charité chrétienne. Ce qui le prouve d'une manière tout-à-fait indubitable, c'est que l'un des condisciples de Thomas, attribuant, comme tous les autres, son silence pendant les leçons et la longueur de ses études, à la lenteur de son intelligence, crut devoir venir à son secours. Il s'offrit donc, avec autant de générosité que de confiance, à lui donner chaque jour des explications particulières sur ce qui aurait été

(1) Proces. canon., *apud Bolland.*, t. I, martis

le sujet de la leçon publique, peut-être trop rapidement faite par le savant professeur. La reconnaissance et l'empressement avec lesquels Thomas d'Aquin accepta une semblable proposition, auraient dû naturellement inspirer quelque défiance à son bienveillant répétiteur. Celui-ci ne savait-il donc pas que ce n'est point ainsi qu'on accueille ces soins empressés, quand on est dans la nécessité réelle de les recevoir; qu'il n'est rien au monde de plus susceptible à cet égard que la sottise, si ce n'est peut-être la médiocrité?

Il ne tint pas cependant à la docile simplicité de son élève qu'il ne pût croire ses répétitions parfaitement employées. Mais le talent du taciturne Sicilien s'était ici tendu un piége à lui-même : il n'avait point prévu le péril où il plaçait incessamment sa bonté naturelle. Un jour, en effet, voyant son nouveau maître se fatiguer inutilement à lui développer un point obscur proposé par Albert, et s'enfoncer de plus en plus, par les efforts mêmes qu'il faisait, dans le dédale ténébreux de ses raisonnements, sans espoir d'en sortir, Thomas se crut charitablement obligé, dit l'antique narrateur, de venir à son aide; ou plutôt, sans raisonner, et par le mouvement instinctif de son cœur, il se laissa naturellement aller à tirer d'embarras son imprudent condisciple.

A peine eut-il abordé la difficulté, en posant nettement la question, d'après la méthode dont il ne s'écarta jamais, que toute obscurité s'évanouit aussitôt (1). Mais

(1) Thomas lectionem distinctè repetiit, et multa quæ magister non dixerat, repetendo supplevit. De quo studens admirans rogavit ut deinceps frater Thomas lectiones repeteret, et sibi pro gratiâ mutuæ vicissitudinis responderet (Guill. de Tocco, *ibid.*).

c'en était fait; le plan conçu par son humilité venait de recevoir une mortelle atteinte. Le peu de mots qu'il prononça portèrent dans l'esprit de son condisciple une lumière si vive et si soudaine, qu'il en demeura comme ébloui : il ne retrouva la parole que pour demander pardon à frère Thomas des leçons qu'il avait osé lui donner, et pour le conjurer de conserver à son égard le rôle que la nature lui avait clairement assigné, en devenant désormais son maître; ce à quoi notre saint consentit avec la même simplicité qu'il avait d'abord mise à recevoir un rôle tout opposé. En cédant toutefois aux désirs d'un confrère, aux impulsions de la charité, Thomas fit un pas de plus vers cet éclat extérieur qu'il fuyait avec tant de sollicitude; s'il n'était point revêtu par les hommes du pouvoir d'enseigner, il semblait l'avoir reçu de Dieu même : *il était naturellement maître et licencié* (1). Ce fut en vain que l'humilité prit ses précautions, en exigeant du disciple un secret qu'elle avait été loin d'imposer au professeur. Celui-ci ne se crut point obligé.

Quelque temps après, en effet, Albert propose à ses élèves l'explication d'un passage fort obscur tiré d'un ouvrage communément attribué à saint Denis l'Aréopagite, et où il est traité des noms qu'il convient de donner à l'Etre suprême. Celui qui depuis peu de temps était devenu le juste appréciateur de Thomas, prie instamment celui-ci de mettre par écrit, et l'état de la question, généralement peu comprise, et la réponse qu'il pensait devoir y donner. Ceci lui fut encore accordé,

(1) Quasi à Deo licentiâ acceptâ (*ibid.*).

mais toujours sous le sceau du secret. La question fut expliquée avec tant de force, de profondeur et de netteté, qu'on eût dit, suivant la remarque d'un historien, que l'auteur même du texte s'était servi de la plume de Thomas pour développer sa pensée.

A dessein ou autrement, l'écrit tomba entre les mains de frère Albert; et c'est alors surtout que cet homme vraiment grand fut saisi de cette joie divine qu'un esprit supérieur peut seul éprouver à la vue d'un génie qui doit, en l'éclipsant lui-même, faire triompher la cause sainte à laquelle ils seront l'un et l'autre entièrement dévoués. Il vit à découvert le glorieux mystère qu'il n'avait encore fait qu'entrevoir. Le silence du jeune Napolitain lui parut clairement ce qu'il était en effet, la preuve d'une humilité sublime qui redoute l'éclat comme un danger, la réserve prudente d'une âme religieuse et méditative qui, marchant toujours en présence de Dieu, source de toute vérité, craint de s'agiter elle-même et de perdre un seul instant de vue l'objet infini qu'elle poursuit incessamment du regard de son intelligence, vers lequel elle s'élance par les ardeurs continuelles de sa charité.

C'est de Thomas d'Aquin que l'on peut dire avec vérité que les grandes lignes de son existence n'ont jamais fléchi. Nous le retrouvons dans sa jeunesse sur cette même voie dont il avait marqué le but dès sa première enfance, quand il demandait si souvent à ses premiers instituteurs : Qu'est-ce que Dieu? Avait-il donc trouvé la réponse à cette grande question, en déterminant les noms qui conviennent le mieux à cette nature infinie? Le vrai nom de Dieu serait en effet celui

qui rendrait parfaitement son essence. Mais on sait que ce nom divin ne saurait frapper distinctement les oreilles de l'homme, tant qu'il sera retenu par l'épaisse enveloppe de sa mortalité. Ce n'est que lorsque cette prison de boue sera tombée en ruine, que l'âme humaine, s'envolant au séjour de l'immortalité, recueillera les sons de l'infini dans leur propre source : aussi le but aperçu par le regard de Thomas, même enfant, est-il placé au-delà des bornes du tombeau; et cette vie mortelle n'étant que le mouvement qui doit nous y conduire, quand on n'en pervertit point le cours, celle de notre saint peut être représentée par une ligne inflexible, dont la rectitude de son regard et l'ardeur de sa recherche ne lui permirent jamais de s'écarter. Il n'avait donc pas encore trouvé cet objet unique de ses études à la fois et de ses prières; il devait en approcher chaque jour davantage. Mais déjà à cette époque de sa vie, Albert, son maître, avait distingué dans l'écrit de ce jeune homme, *sur le nom divin*, un de ces caractères lumineux qui le forment, et que ce profond investigateur de la nature n'avait encore pu lire ni sur le front des cieux, ni dans les entrailles de la terre.

Ainsi le secret de son humilité échappait rapidement au jeune étudiant, malgré ses efforts et sa douleur. Frère Albert, voulant justifier aux yeux de tous l'admiration qu'il éprouvait pour son élève, lui ordonne de se tenir prêt pour le lendemain, sur un certain nombre de questions épineuses, auxquelles il faudra répondre en présence d'une grande assemblée. L'obéissance de Thomas était, comme nous l'avons dit, égale à son humilité : il se prépare donc, sans prétexter le peu de

temps qu'on lui donne pour cela, d'autant plus apte, au reste, à le bien employer, qu'il est plus indifférent sur le résulat de cette épreuve.

Le lendemain, il paraît avec l'assurance de l'abnégation, avec la modestie du vrai mérite, devant tous les élèves et tous les professeurs de l'école dominicaine. Il expose son sujet avec tant d'érudition, de justesse et de lucidité, que tous les assistants, malgré la grandeur de leur attente, en demeurent confondus. Le maître des étudiants veut faire quelques objections, d'après la coutume et l'ordre de frère Albert; Thomas reprend ses arguments pour se conformer aux règles connues de cette sorte d'escrime scientifique. Mais aussitôt il pose quelques principes généraux de solution, tellement lumineux et faciles, qu'ils paraissent rendre toute instance impossible. L'argumentateur, réduit au silence sur l'objet même de la question, fait un reproche à Thomas de sa manière de répondre; les paroles qu'il adressa montreraient le dépit de la défaite, si elles ne servaient à cacher un sentiment tout opposé, dans l'intention d'éprouver la modestie du répondant. — Frère Thomas, lui dit-il, vous semblez oublier que vous n'êtes point ici un maître qui décide, mais un écolier qui doit résoudre les objections qu'on lui propose (1). — Je n'ai point vu de meilleure manière de répondre aux arguments énoncés. — Eh bien? poursuit le professeur, appliquez vos principes à ce qui me reste encore à vous objecter!...

(1) Tu non videris tenere locum respondentis, sed determinantis (Guill. de Tocco, *apud Bolland.*). — Le P. Touron, liv. I, ch. 20.

Et là-dessus il se met à soulever des difficultés nouvelles qui semblent devoir écraser l'esprit d'un étudiant aussi jeune. Mais chacune de ces difficultés est tour à tour saisie et renversée par l'imperturbable dialectique de Thomas. Le professeur insiste; l'élève ne se laisse point ébranler : la thèse est devenue une véritable lutte. D'autres opposants entrent en lice; mais la victoire reste toujours à Thomas : au choc d'une parole armée, son talent venait de se révéler sans ménagement et sans réserve; l'assemblée tout entière partageait désormais l'admiration d'Albert-le-Grand; celui-ci sentit croître celle qu'il avait déjà conçue. Dans les premiers éclairs de cette gloire naissante, il avait embrassé d'un coup d'œil prophétique, des succès et des triomphes qui seraient ceux de son ordre et de l'Eglise, ces deux objets de ses puissantes affections. C'est à la suite de cette thèse, devant le répondant et l'assemblée, qu'il prononça ces paroles, que leur accomplissement devait rendre si célèbres : « Nous appelons celui-ci un bœuf muet; mais en vérité ses mugissements s'élèveront si haut, qu'ils retentiront dans tout l'univers (1). »

Albert connaissait donc bien, non-seulement le génie, mais surtout le cœur de Thomas, puisqu'il croyait pouvoir exposer l'humilité de ce jeune homme à de semblables éloges : elle ne devait y rien perdre en effet de sa virginité. Dès qu'il était descendu de cette chaire qui le produisait aux regards comme à l'admiration

(1) Nos vocamus istum bovem mutum; sed ipse talem dabit in doctrinâ mugitum, quòd in toto mundo sonabit (Bolland., *loc. cit.*).

de tous, il revenait à sa simplicité ordinaire. Il fallut cependant y remonter bien des fois, c'est-à-dire, toutes les fois qu'il s'agissait de traiter en public une question obscure et difficile.

Insensible aux distinctions qui lui venaient de la part de ses maîtres, Thomas l'était également aux témoignages plus flatteurs peut-être de l'admiration de ses condisciples. Cette insensibilité n'était point en lui l'effet d'une froideur naturelle ou d'un dédain réfléchi. Il eut des amis au couvent de Cologne, et des amis qui, dans leur jeunesse, annonçaient ce qu'ils seraient un jour par leur science et par leur vertu. L'histoire nomme en particulier Thomas de Catimpré et le bienheureux Ambroise de Sienne. Le premier a plus spécialement lié son nom à celui de Thomas d'Aquin, par l'ouvrage qu'il a rempli de son souvenir; le second, par une imitation fervente de sa sainteté.

Thomas ne devait passer alors qu'un temps fort limité dans la ville de Cologne, d'après la plupart de ses historiens, d'accord en cela avec ceux qui ont écrit l'histoire de son ordre et celle de l'université de Paris. Il devait en partir, comme nous le verrons, avant la fin de cette même année. Il trouva cependant assez de loisir pour écrire un premier *Traité sur la morale d'Aristote*. Il est vrai que ce ne serait là, selon lui, qu'un recueil des pensées et des paroles de son maître; mais on y retrouvait, malgré son extrême jeunesse, tous les traits qui caractérisèrent depuis sa manière d'enseigner et d'écrire : fermeté dans la méthode, profondeur dans la pensée, subtilité dans les aperçus, force et rudesse dans le style, clarté dans l'ex-

pression (1), juste appréciation enfin des principes et des raisonnements du philosophe. Nous aurons à considérer plus tard, dans son ensemble et dans ses résultats, le travail de transformation que le Docteur angélique opéra sur les doctrines d'Aristote. Qu'il nous suffise pour le moment d'en avoir constaté le vrai point de départ.

(1) Frater Thomas lecturam studiosè collegit, et redegit in scriptis opus, stylo disertum, subtilitate profundum, sicut à fonte tanti doctoris haurire potuit, qui in scientiâ omnem hominem sui temporis ætate præcessit (*apud Bolland., loc. cit.*).

CHAPITRE XII.

Thomas est envoyé avec son maître Albert aux écoles de Paris. — Université de cette ville au moyen-âge. — Collége de Saint-Jacques — Progrès de Thomas dans la science et dans la piété. — Il ne fut jamais l'élève d'Alexandre de Halès. — Il rencontre saint Bonaventure.

Indè conscendens venit ad *urbem*, quæ prius vocabitur Cariath Sepher, id est civitas litterarum.

Jos., XV, 15.

Accedit huic civitati non parva ex litteris et philosophis gloria, quod ibi potissimùm talia studia viguerunt; civitas mater ac nutrix liberalium doctrinam.

Aug., *De civit. Dei*, lib. XVIII, c. 2 et 9.

Un monument de la plus incontestable autorité atteste, encore mieux que toutes les narrations des historiens et que tous les éloges des panégyristes, les progrès que Thomas avait faits en peu de mois sous la conduite de frère Albert. Ce sont les actes du vingt-troisième chapitre général des frères prêcheurs, tenu à Cologne durant le mois de juin de cette même année 1245 (1). Dans ces assemblées annuelles se traitaient invariablement les grands intérêts de l'ordre. Celle-ci ne crut pas déroger à cette destination, en s'occupant de deux membres en

(1) Echard, t. I, p. 16, *In serie cap. gener.*

particulier de la famille dominicaine. Elle décida que le licencié qui professait avec tant de distinction dans leur couvent de Cologne, se rendrait à Paris, avec le nouvel élève qui suivait avec non moins d'éclat les leçons du célèbre professeur (1). L'un devait y aller prendre le degré de docteur (Albert avait alors cinquante et un ans; il avait parcouru presque tout entier, agrandi même le cercle de la science), et remplir l'une des deux chaires que l'ordre possédait dans la première université du monde; l'autre devait l'y suivre pour ne point se séparer d'un enseignement si conforme à son intelligence, et pour recevoir cependant ce dernier perfectionnement que déjà Paris seul semblait pouvoir donner à l'éducation de la jeunesse.

Cette capitale était depuis longtemps célèbre par la culture des lettres et des arts. Elle s'efforçait de justifier le nom de son université, en embrassant dans son enseignement toutes les branches des connaissances humaines. Il était reconnu surtout que nulle part ailleurs qu'à Paris, la jeunesse n'était instruite d'une manière aussi complète, aussi rationnelle, aussi féconde en éclatants succès, dans la doctrine chrétienne et dans toutes les sciences que l'usage de cette époque y rattachait (2). Les professeurs de théologie de cette école jouissaient d'une si haute considération dans la chrétienté, que leur avis était recherché dans les cas de conscience majeurs, comme celui des professeurs de

(1) Thom. Catimp., *De bon. ap.*, liv. I, cap. 20. — Echard, t. I, pag. 271 et 275.

(2) *Histoire littéraire de la France*, tome XVI, pag. 570 et suiv. — Crévier, *Histoire de l'université de Paris*, t. I, p. 196.

8

Bologne pour les questions importantes de droit civil ou de droit canonique. On avait vu souvent des papes en appeler à leurs lumières ; aussi pensait-on généralement ne pouvoir faire un éloge plus grand d'un ecclésiastique enseignant les dogmes de la foi, qu'en disant de lui : « On croirait qu'il a passé toute sa vie dans l'université de Paris (1). »

A partir du milieu du douzième siècle, il y avait eu là une affluence de jeunes gens de tous les pays chrétiens, plus grande qu'en tout autre lieu et à toute autre époque; et cette affluence n'avait fait qu'augmenter, comme nous l'avons dit, sous la sage administration de Louis IX, et par suite de la protection généreuse qu'il accordait à la science et aux savants. Les fondations des rois ses prédécesseurs, celles d'autres princes et seigneurs chrétiens, pourvoyaient à l'entretien des étudiants pauvres. Les franchises et les priviléges contribuaient également au développement de cette grande école ; et les sages règlements établis par les supérieurs en prévenaient les abus. L'union intérieure était maintenue par des associations religieuses établies parmi les élèves (2); là se contractèrent des amitiés qui eurent pour résultat de consolider l'unité de la grande société chrétienne, dont l'esprit vivifiait l'Europe; là devaient se rencontrer Thomas d'Aquin et Bonaventure, dont les génies renouvelleront le sublime embrassement des deux saints patriarches Dominique et François, et la

(1) Launoius, *De celebr. schol. Par.*, t. IV, p. 70.

(2) Bulæus, *Hist. univers.*, t. II, p. 485. — Vincent de Beauvais, *Specul. hist.*, XXIX, 107.

fraternité des deux ordres chargés alors de la rénovation morale de la société, protestant de la sorte contre les tristes rivalités que les passions humaines tendaient à semer entre les dominicains et les franciscains.

Tout ce qui était appelé à exercer une haute influence dans le monde, hommes, doctrines, institutions, semblait devoir se rendre à Paris pour y recevoir la consécration de son avenir. Un nombre de plus en plus considérable d'hommes éminents venaient dans cette capitale pour se préparer à accomplir dignement leur noble destination : c'étaient des princes appelés à régner, qui ne croyaient pas pouvoir, sans cette préparation, recueillir, ni dans les camps ni à la cour, les fruits de la guerre ou de la paix (1); des papes qui furent la gloire du siége de saint Pierre par leur sagesse, leurs lumières et leur courage (2); des cardinaux qui secondèrent ces pontifes par leur habileté et leur expérience consommée des affaires; des patriarches dans lesquels l'Orient put reconnaître la gravité et l'austérité de l'Eglise plus indépendante de l'Occident; des évêques qui exercèrent leurs fonctions avec le sentiment de ce qu'elles ont de grand et de sacré; de pieux abbés placés à la tête des couvents les plus célèbres : en sorte que Paris était reconnu pour l'école fertile du sein de laquelle sortaient les flambeaux de l'Eglise, qui éclairaient la chrétienté. La politesse des mœurs françaises, la magnificence du service divin, le goût

(1) Pierre de Blois, épître LXVII.

(2) Innocent III, Grégoire IX ; et dès le siècle précédent, Célestin III, Adrien IV, Alexandre III.

des sciences et des arts, furent transplantés dans tous les royaumes étrangers par *cette institutrice du monde* (1).

On comprend maintenant pourquoi les frères prêcheurs envoyaient Albert et Thomas à cette école si renommée. Mais ceux-ci ne venaient pas lui demander gratuitement l'avantage d'être reçus dans son sein. On sait combien ils paieront généreusement l'un et l'autre ce qu'elle seule pouvait leur communiquer de splendeur et de force réelle. Mais l'humilité voilait à leurs yeux la gloire éclatante qui les attendait à Paris; eux seuls ignoraient ce que les succès obtenus pouvaient leur faire concevoir de grandes espérances. L'amour de la science divine était leur unique mobile, ou plutôt l'obéissance religieuse guidait leurs pas. A la fin de l'année.classique, dans les derniers jours de septembre ou dans les premiers d'octobre, ils quittèrent ensemble les bords du Rhin et s'acheminèrent vers la capitale de la France, où ils arrivèrent à l'ouverture des leçons publiques de l'université. Ils avaient fait le chemin en véritables enfants de saint Dominique; c'étaient la science et le génie, de compagnie avec la sainteté, qui voyageaient en demandant l'aumône!

Les deux pèlerins furent reçus dans cette maison de saint Jacques, que Jean de Barbastre, chapelain du roi et professeur de l'université de Paris, avait cédée, vingt-sept ans auparavant, à la colonie dominicaine

(1) L'enthousiasme était si grand dans ces siècles, qu'on regardait Paris comme la source de toute sagesse, comme l'arbre de vie dans le paradis terrestre, comme le candélabre dans la maison du Seigneur (*Hist. litt. de la France*, t. IX, p. 80).

conduite par le père Manès, et envoyée par le saint patriarche lui-même. Cette maison n'avait cessé depuis d'être une école de science et de sainteté; elle faisait toujours des conquêtes parmi ces innombrables étudiants qui, de tous les points de l'Europe, apportaient à Paris l'ardeur commune de leur jeunesse et le génie divers de leurs nations. On en avait vu sortir, dès la première époque, de savants écrivains, de zélés prédicateurs, des professeurs distingués, des princes de l'Eglise. Les chaires érigées au sein de cette maison attiraient un concours soutenu, grâce au mérite constant de ceux qui les avaient occupées : il suffit de nommer parmi ces professeurs deux des plus profonds encyclopédistes de ce grand siècle, Alain de Lille et Vincent de Bauvais. Rolland de Crémone et Hugues de Saint-Cher, dont le nom se mêlera si souvent à celui de Thomas d'Aquin, descendaient à peine de ces chaires; Jean de Paris, Etienne d'Auxerre, et plusieurs autres habiles théologiens, les occupaient encore, lorsque frère Albert de Bollstat vint ajouter le prestige de sa réputation à celle dont jouissait déjà le collége de Saint-Jacques (1).

Les infatigables excursions du professeur allemand dans les autres universités de l'Europe, et dans presque toutes les parties du domaine de la science, avaient pro-

(1) C'est de leur première maison de Paris que les frères prêcheurs ont été nommés *jacobins* dans toute la France, jusqu'au siècle où une secte politique vint les dépouiller de leur nom en même temps que de leur sainte demeure, et, par l'horreur de ses crimes, livrer à l'exécration des peuples ce qui avait été l'objet de leur vénération et de leur amour.

digieusement agrandi sa renommée. Précédé par elle dans une ville qui, comme nous l'avons dit, avait eu part à son éducation et pouvait ainsi revendiquer une portion de sa gloire, Albert vit accourir autour de sa chaire une foule encore plus nombreuse que celle qui se pressait autour de ses devanciers dans le ministère de l'enseignement. Sa parole, se fortifiant au souffle de la faveur populaire, étend le rayon de sa puissance, multiplie le nombre de ses auditeurs, et par-là même développe la salutaire influence de l'ordre auquel il appartient.

Mais rien, dans les travaux du professeur, ne doit autant contribuer à la gloire de son ordre, que l'effet produit par sa parole et ses exemples sur l'âme de frère Thomas. Celui-ci reprend avec plus d'ardeur, à Paris, les études commencées à Cologne, sous la direction d'un si habile maître. A la vérité, on ne pourrait dire que fort improprement qu'elles eussent été interrompues par les conversations du grand homme, les méditations et les rosaires de leur commun pèlerinage. Comme ces études doivent continuer désormais, pendant trois ans consécutifs, et qu'elles renfermeront, à proprement parler, les derniers exemples que Thomas nous donnera comme élève, il importe d'y fixer une dernière fois aussi notre attention.

L'objet final de ses études demeure invariablement le même; l'esprit qui le guide est toujours celui que nous avons vu se manifester au Mont-Cassin, à Naples, à Cologne. Thomas d'Aquin a dit plus tard qu'il ne concevait pas un religieux s'appliquant à d'autres études qu'à celles qui se rapportent à Dieu, au culte

duquel il a consacré sa vie tout entière (1). Il étudiait donc en homme vraiment religieux, et ce caractère de religion pénétrait toutes les connaissances, même profanes, qu'il s'efforçait d'acquérir ; il les ployait toutes à son but ultérieur, et les faisait servir comme de degrés pour s'élever à la connaissance de *Celui* qui est la *Vérité* par essence.

C'est dans ces vues qu'il se familiarisait avec les grands philosophes de l'antiquité, avec celui-là surtout qui semblait, à cette époque, s'être exclusivement emparé de toutes les pensées de l'esprit humain pour les façonner à son image. Il continue d'étudier Aristote, non en esclave, ni pour juger aveuglément sur la parole du maître, comme la plupart de ses contemporains, mais pour exercer sur les doctrines du philosophe l'empire de la raison et du génie.

Les ouvrages des Pères de l'Eglise, rentrant d'eux-mêmes dans la direction religieuse de ses travaux, s'assimilant sans efforts à la nature intime de son intelligence et de son cœur, sollicitaient plus souvent, plus longuement ses méditations profondes. Il aimait, par une inclination native, la société de ces grands docteurs des premiers siècles, avec lesquels l'admiration de la postérité devait le confondre un jour. L'objet de ses pensées avait été l'objet de leurs pensées, immortalisées dans leurs écrits. Il avançait, avec leur secours, et comme à la lumière de ces immortels flambeaux, par ces routes mystérieuses qui conduisent l'âme à Dieu.

(1) Aliis autem doctrinis intendere non pertinet ad religiosos, quorum tota vita divinis obsequiis mancipatur (2, 2, quæst. 188, art. 5).

Celui de tous les Pères qui, dès ces premiers temps, captiva surtout l'attention et l'amour du religieux dominicain, c'était le savant et pieux évêque d'Hippone. Le génie d'Augustin avait un attrait invincible pour celui de Thomas. C'est ce que nous apprennent tous les historiens de ce dernier; mais on le verrait d'une manière évidente, à défaut de ces témoignages, par les fréquents emprunts qu'il lui fait dans toutes ses œuvres. Il y avait bien des points de contact entre ces deux grandes âmes, une profonde harmonie entre leurs propensions intellectuelles; elles se ressemblaient surtout par le cœur, bien que l'une ait laissé constamment déborder le sien dans tous les écrits sortis de sa plume, tandis que l'autre semble en avoir presque toujours comprimé les élans. Elles servirent la religion par des moyens bien différents, comme nous aurons à le constater plus tard; elles arrivèrent enfin à cette noble milice par des routes opposées. Augustin y revint après de longs égarements; Thomas y fut amené par une pureté toujours inaltérable.

Mais ce n'était point assez de l'étude des Pères pour satisfaire à l'activité de son amour; l'Ecriture sainte lui présentait les mêmes sources où ses modèles avaient si largement puisé; c'est là que se trouvent épars les plus beaux traits que la divinité ait donnés d'elle-même. Son esprit s'occupait incessamment à les réunir pour en composer son image adorée. Sa mémoire, comme celle du jeune Timothée, s'enrichissait des trésors renfermés dans nos saints livres : c'est là surtout qu'il se nourrissait de cette beauté toujours ancienne et toujours nouvelle. Il travaillait et le jour et la

nuit (1), jusqu'à ce que Dieu fût entièrement formé dans son cœur.

Malgré la nature de ses études et le but qu'il se proposait toujours en les poursuivant, Thomas éprouvait, dans ce travail purement scientifique, ce que tout homme qui s'y livre avec persévérance éprouve à son tour, ce qu'avait éprouvé avant lui le saint fondateur de son ordre : à savoir, que la science dessèche le cœur, et que la vie de l'intelligence n'est après tout que la moitié de la vie de l'âme. Il avait donc recours au moyen employé par saint Dominique. Les conférences de Cassien ne quittaient jamais sa table de travail ; et de temps en temps il suspendait son étude pour désaltérer son âme fatiguée à ces sources rafraîchissantes de la piété primitive. Ce pieux auteur, par ses narrations simples et touchantes, l'arrachait tout-à-coup aux arides travaux de l'école, et le transportait dans la société des anciens Pères du désert; il devenait, en quelque sorte, le témoin de leurs prodigieuses austérités, de leurs ferventes prières, de leurs méditations prolongées durant toute la nuit, de leurs extases et de leurs ravissements ; son âme s'envolait à ces saintes solitudes, son imagination les peuplait de nouveau de leurs antiques habitants ; c'était là les seuls rêves que se permît un Thomas d'Aquin. Il eût voulu retracer dans sa vie la conversation angélique des solitaires chrétiens ; il gémissait sur les nécessités présentes et futures de sa vocation apostolique ; mais on trouvait

(1) Qui velut alter Augustinus, se studio Scripturarum totum dedit, die ac nocte in illius amore et exercitio commorando (Trithème, *De script. eccl.*).

toujours dans sa conduite un reflet de ses pieuses lectures.

Il en retira d'abord un plus ardent amour pour l'oraison, une plus grande facilité à se recueillir en Dieu (1). La dévotion du jeune religieux augmentait de jour en jour, et devenait pour ses frères l'objet d'une sainte émulation. Le recueillement et la méditation étaient pour lui un devoir d'autant plus attrayant, qu'il n'en sortait jamais sans éprouver une plus grande aptitude pour les travaux auxquels il fallait ensuite se livrer; son esprit s'éclairait des feux que la méditation allumait dans son cœur.

Nous avons assez parlé de l'admirable pureté de Thomas pour qu'il suffise de dire ici que cette vertu, loin de subir en lui quelque atteinte, répandait un éclat plus vif à raison même de son âge.

La modestie de son maintien, la sagesse de ses discours, sa douceur inaltérable, la beauté naturelle de ses traits, le fonds de bonté qui respirait en toute sa personne, communiquaient quelque chose de céleste et de divin à ceux qui conversaient avec lui. Ce trait nous a été conservé par des hommes qui avaient joui de ce bonheur, par des condisciples mêmes de Thomas au collége Saint-Jacques (2).

Sa mortification nous révèle, en partie, le secret de sa chasteté comme celui de sa ferveur; en soumettant la chair à l'esprit, elle rendait celui-ci plus capable des communications divines. C'est dans des âmes aussi

(1) Ego in hac lectione devotionem colligo, ex quâ faciliùs in speculationem consurgo (Bolland., p. 667, n. 22).

(2) Frère Enfran de Salerne.—Barth. de Capoue.—Guill. de Tocco, *in Proces. canon.*

indépendantes des appétits, des nécessités même du corps, que l'Esprit-Saint se plaît à résider. La conduite que Thomas gardait dans les repas était celle que l'on a vu briller dans les plus grands saints de tous les siècles. Il avait comme perdu le goût des aliments; il ne mangeait que par une sorte d'obéissance passive; son âme ne se mêlait à cette action matérielle que pour la relever par de célestes motifs; il ne savait presque jamais, après qu'il avait quitté la table, ni ce qu'on avait servi, ni ce dont il avait mangé (1). Regrettant les heures qu'il faut donner aux soins du corps, il se concentrait ordinairement en lui-même par la prière ou par la réflexion.

Rappelons enfin de cette école de Paris un trait qui caractérise à la fois deux des vertus de notre saint, que nous avons déjà essayé de peindre. Un jour qu'il lisait au réfectoire, le correcteur de table, par méprise, lui fit signe de prononcer un mot autrement qu'il n'avait fait; le lecteur se reprit aussitôt, comme s'il se fût effectivement trompé. Au sortir du repas, plusieurs de ses frères lui ayant dit qu'il n'aurait pas dû répéter la faute de celui qui l'avait repris mal à propos, il leur fit cette réponse, vraiment digne de Thomas : « Il importe peu de prononcer un mot d'une manière ou d'une autre; mais il importe infiniment à un religieux de pratiquer l'obéissance et l'humilité. » Jamais le précepte évangélique fut-il mieux accompli : « Devenez semblables à de petits enfants! »

(1) C'est ce qu'attestent également et le P. Réginald, son dernier confesseur, et Guill. de Tocco, le plus ancien historien de sa vie et son contemporain.

Les progrès simultanés du jeune Thomas dans la voie de la perfection et dans celle de la science étaient stimulés, soutenus par les exemples de son illustre professeur; car Albert était aussi propre à former des saints qu'à former des savants. Mais si c'était un grand avantage pour Thomas d'avoir rencontré un maître de ce caractère, celui-ci devait trouver, dans les étonnants succès de son élève, sa plus belle récompense comme sa plus grande gloire aux yeux de la postérité.

Cette gloire cependant lui a été disputée par quelques écrivains modernes (1) dont l'autorité, par conséquent, ne saurait entrer en comparaison avec celle de toutes les histoires, de toutes les traditions du moyen-âge. Un auteur franciscain surtout (2) a voulu faire entrer en partage avec Albert-le-Grand, Alexandre de Hels ou de Halès, un autre franciscain. D'après lui, ce ne serait pas trop pour avoir formé l'ange de l'école du concours des trois ordres religieux, les plus puissants de cette époque : l'ordre de saint Benoît, ce vieux représentant de la science catholique; celui de saint François, le nouveau foyer de la charité chrétienne; celui de saint Dominique, enfin, le grand maître de la parole évangélique. Certes, le docteur que l'on prétend donner pour maître à saint Thomas d'Aquin, eût paru digne, à plusieurs égards, d'une semblable mission. Alexandre de Halès fut nommé de son temps le *Docteur irréfragable;* on le surnommait encore *Fontaine de vie*. Sans

(1) Nicolas Harpfeldius.—Marc de Lisbonne.—Possevin.—Brovius. —Pontas lui-même.

(2) Wading, *Ann. F. M.*, t. I, ad ann. 1245.

mériter absolument ces beaux titres, il doit être rangé néanmoins parmi les plus savants religieux du treizième siècle ; mais on ne saurait lui attribuer un honneur que la vérité lui refuse. On a vu de quelle manière Thomas d'Aquin fut attaché à l'école de frère Albert, dans l'ordre de saint Dominique. Suivant ce que nous avons dit en nous appuyant sur les monuments historiques les plus certains (1), Thomas ne vint étudier à Paris que vers la fin de l'année 1245; or, des autorités non moins indubitables (2) attestent que le docteur Alexandre de Halès était mort le 21 du mois d'août de la même année. Si l'on ajoute à cela qu'il avait cédé sa chaire quelque temps auparavant, quelle possibilité restera-t-il de lui donner Thomas d'Aquin pour élève? Il suffit, au reste, à la gloire du docteur irréfragable d'avoir vu saint Bonaventure assis sur les bancs de son école.

L'amitié la plus tendre comme la plus inaltérable devait unir ce dernier avec notre jeune saint; cette amitié date très-probablement de l'époque où nous sommes arrivés. Bonaventure était à Paris depuis plusieurs années quand Thomas s'y rendit; mais il suivait alors les cours de Jean de La Rochelle, successeur immédiat d'Alexandre de Halès, à l'école des frères mineurs, et lui-même était déjà fort renommé par ses travaux, sa

(1) Citons en outre Natalis Alexander, *Hist. eccl.*, t. VII, p. 707.

(2) Fleury, *Hist. eccl.*, liv. LXXXII, n. 15. — Baillet, *des Jugem.*, t. I, p. 110. — L'épitaphe gravée sur le tombeau du docteur, dans l'église des Cordeliers : *Hic jacet frater Alexander de Hales, qui obiit anno Domini millesimo ducentesimo quadragesimo quinto, duodecimo calendas septembris.* Là on disait encore : *Gloria doctorum decus et philosophorum.*

science, ses vertus et ses écrits (1). Où et comment le dominicain Thomas aura-t-il connu le franciscain Bonaventure? L'histoire ne nous fournit pas assez d'éléments pour répondre à cette question. Une fois ce premier pas fait, il n'est plus besoin de documents historiques pour concevoir l'union de ces deux grandes âmes. Mais, s'il faut en faire remonter l'origine aux études de l'un et de l'autre; si, comme on ne saurait en douter, le nouveau Grégoire a rencontré cet autre Basile dans les écoles de la nouvelle Athènes (2), sans rien affirmer absolument, ne pourrait-on pas dire que la renommée du maître de Thomas décidait, quelquefois du moins, les franciscains de Paris à lui envoyer ceux de leurs élèves qui donnaient les plus belles espérances, et que là les deux jeunes religieux, séparés par leur vocation, se reconnurent frères d'intelligence comme de patrie? On ne craindra pas d'avouer, sans doute, qu'Albert-le-Grand était un tout autre homme qu'Alexandre de Halès (en supposant même que celui-ci eût encore enseigné), pour faire déroger aux usages reçus, et attirer à son école la jeunesse des autres maisons religieuses.

(1) Frater Alexander Alensis... revelatione didicit Fr. Joannem de Rupella huic rei valdè idoneum; is igitur multis laboribus, studiis, virtutibus, et scriptis publicè editis clarus, secundus in ordine doctor Parisiensis evasit: tertius sanctus Bonaventura (du Boulay, *Hist. univ.*, tome III, page 202).

(2) Paris est souvent comparé à Athènes dans plusieurs des monuments de cette époque (Rigord., cap. 50. — Alberic., p. 451).

CHAPITRE XIII.

Frère Thomas est envoyé à Cologne pour professer sous l'autorité de frère Albert. — Ses premières leçons et ses premiers écrits. — Sa lettre à un jeune homme sur la manière d'étudier. — Il se prépare au sacerdoce. — L'oblation du saint sacrifice.

Hæc dicit Dominus : Elegi eum mihi in sacerdotem, ut ascenderet ad altare meum.
I Reg., II.

Officium sacerdotis est esse medium inter Deum et populum : in quantum scilicet divina populo tradit (undè dicitur sacerdos, quasi sacra dans); et iterum, in quantum preces populi Deo offert, et pro eorum peccatis Deo aliqualiter satisfacit.
Sum. theol., part. III, quæst. 22.

Trois ans s'étaient écoulés dans ce travail silencieux de la prière et de l'étude; Thomas touchait alors à sa vingt-deuxième année. Le moment était venu où la force de son intelligence, si puissamment développée par le double aliment de la réflexion et de l'amour divin, allait s'assouplir et grandir encore par l'exercice de l'enseignement public, sorte d'escrime intellectuelle où le jeune homme devait se préparer, d'une manière plus immédiate et plus active, sous les regards de son illustre professeur, aux grandes luttes qu'il aurait un jour à soutenir dans le monde pour la défense de la justice et de la vérité.

Les premières leçons que Thomas va donner ne nous paraissent, en effet, que comme le complément de son éducation propre. Après avoir appris comme disciple, il doit encore apprendre comme maître, et cette parole d'essai sera cependant, pour une école entière, une source de lumière et d'instruction. Par un de ces rapprochements dont la vie humaine offre souvent des exemples, il ira répandre cette instruction dans cette même ville de Cologne où il était venu la chercher peu d'années auparavant, et là encore il enseignera sous la direction du même maître qui lui prodigua les premières leçons que Thomas y reçut. Durant ce dernier séjour à Paris, frère Albert, suivant le vœu de ses supérieurs, avait été revêtu de la robe de docteur dans cette université pour laquelle une semblable soumission de la part d'un tel homme est le plus magnifique de tous les éloges. Albert-le-Grand avait, en effet, sollicité, accueilli avec le respect de l'humilité, un titre que sa mystérieuse science éclipsait si profondément dans les splendeurs d'une gloire toute personnelle.

Le chapitre général de l'année 1248, qui marque la fin des études de Thomas, fut tenu par les frères prêcheurs dans la capitale de la France. L'ordre entrant de nouveau, avec toute la puissance de sa jeunesse, dans le mouvement intellectuel qui se faisait alors en Europe, décida, dans cette assemblée, d'étendre à quatre villes principales les avantages universitaires dont les enfants de saint Dominique ne jouissaient encore que dans celle de Paris. Il fut donc arrêté qu'on établirait immédiatement à Bologne pour la province de Lombardie, à Cologne pour celle d'Allemagne, à

Oxford pour l'Angleterre, à Montpellier pour la Provence, des études générales où les frères dominicains pourraient faire leurs preuves et parcourir tous les degrés qui conduisaient un homme aux honneurs du doctorat (1). La décision du chapitre général des frères prêcheurs, en ce qui concerne la ville de Cologne, prouve que l'enseignement antérieurement donné par frère Albert, dans la vieille cité allemande, n'était que provisoire et partiel. On peut y voir un essai et comme un prélude de l'établissement complet et définitif qui était peut-être déjà dans la pensée des supérieurs de l'ordre.

On ne découvre pas dans les monuments de l'époque qu'aucune des universités établies dans ces différentes villes où l'on allait fonder des écoles dominicaines, se soit alarmée d'abord de ces institutions rivales comme d'une usurpation. On vit bientôt, il est vrai, des divisions et des querelles, car la jalousie est de tous les temps, et cette passion se signale invariablement par les mêmes résultats ; mais il ne devait entrer que dans les idées d'un siècle *plus éclairé* que la possession, et non le mérite, donne un droit exclusif à l'enseignement de la jeunesse, et que la science n'est point admissible dans une société quand elle prétend s'introduire dans son sein, unie avec la sainteté de l'état religieux, revêtue d'une robe noire ou blanche !

Le chapitre de Paris, montrant combien il avait à cœur le succès de ces nouveaux établissements, et par là même, le progrès de la vraie doctrine, alla jusqu'à

(1) Jacq. Echard. *Sum. S. Thom. vindic.*, p. 233.

désigner les sujets chargés de fonder ces écoles diverses; et, dans le vrai, la durée d'une institution dépend le plus souvent de la sagesse, et quelquefois du nom qui marque son origine. Frère Albert et Thomas, son disciple, choisis pour l'université de Cologne, furent les seuls étonnés qu'on les envoyât, pour un semblable dessein, dans cette ville florissante, où l'un et l'autre cependant avaient laissé de si glorieux souvenirs. Le premier allait occuper, en sa qualité de docteur, la première chaire de cette école, et le second, s'essayer dans un enseignement dépendant de son autorité, comme professeur subalterne, ou maître des étudiants. Les voilà donc s'acheminant de nouveau vers l'antique cité du Rhin pour y donner à leur école une forme régulière et définitive, au moment précis où l'évêque Engelbert posait la première pierre d'une cathédrale, dont le plan seul avait déjà coûté tant d'études et d'efforts.

La présence d'Albert se fit promptement sentir dans une ville si fréquentée par les pèlerins de toutes les nations. Les nouveaux titres qu'il venait d'acquérir dans la métropole des sciences, le prestige qui, indépendamment de cette circonstance, s'attachait dès lors à son nom, redoublèrent le concours que sa parole avait constamment excité. Mais, dès les premiers jours, de l'aveu même des auteurs les moins suspects (1), la foule partagea son admiration et son empressement; ou plutôt elle se portait successivement de la chaire

(1) Baillet, *Vie des saints*, t. I, 7 mars. — Guill. de Tocco, Bolland., p. 663, n. 15.

d'Albert-le-Grand à celle du jeune Thomas d'Aquin : le simple lecteur ou maître des étudiants s'était élevé tout-à-coup au niveau du docteur si longtemps instruit par l'expérience. La comparaison s'établissait dans tous les esprits, sans que l'amour-propre fît monter le plus léger nuage de tristesse ou de présomption dans l'une ni dans l'autre de ces deux grandes âmes.

Pour soutenir cependant cette concurrence, le génie de Thomas était bien à l'étroit dans le cercle de son enseignement. Il commença, selon la règle établie, par dicter quelques traités de philosophie, expliquer certains livres de l'Ecriture sainte, et ceux du Maître des *Sentences* (1); mais il le fit avec une érudition, un talent qui portait un caractère de grandeur et de nouveauté saisissantes. La doctrine de Thomas se dessina d'abord avec ses traits distinctifs : unité dans l'ensemble, ordre dans les diverses parties, clarté dans l'exposition. Et ce sont là, il faut le dire aujourd'hui surtout, les qualités qui distingueront à jamais la force réelle de l'intelligence, comme la sincère énergie des convictions. Au XIII[e] siècle, elles frappèrent d'autant plus les esprits, qu'ils avaient été longtemps fatigués par les nuages et les subtilités des premiers essais scolastiques. Toutes les richesses bibliques et profanes que le jeune Thomas avait amassées durant tout le cours de

(1) Pierre Lombard, évêque de Paris en 1159, auteur d'une théologie intitulée : *Sententiarum, libri quatuor,* la seule en usage dans les écoles pendant longtemps, quoiqu'elle ne soit guère qu'une compilation des décisions ou même des opinions des Pères; elle fut, dans le moyen-âge, une source inépuisable de disputes, un objet d'admiration passionnée.

ses études, et déposées sans confusion dans les vastes trésors de sa mémoire, en sortaient coordonnées, transformées par l'intervention féconde du génie; elles se déroulaient avec une lumineuse abondance aux yeux de ses auditeurs, étonnés que l'on pût réunir à tant de jeunesse et de modestie, tant de science et de maturité.

Malgré la préoccupation d'un début dans l'enseignement oral, Thomas trouva le temps de se livrer au travail de la composition. C'est alors qu'il écrivit le *Traité des principes de la nature,* celui *de l'Être et de l'essence* (1), et plusieurs autres ouvrages où se trouvent dilucidées avec autant de netteté que de profondeur, les notions les plus abstraites de la métaphysique et de l'ontologie. Ses premiers écrits sont, en effet, de la même époque que ses premières leçons. Il essayait à la fois de ces deux organes de la pensée, la parole et l'écriture, dont il devait désormais se servir sans relâche pour répandre sur l'esprit humain des torrents de lumière et de vérité. Mais les ressources de l'homme, nécessairement bornées, quelque grandes d'ailleurs qu'elles puissent être, s'épuiseraient enfin dans une expansion non interrompue; le jeune religieux avait soin d'entretenir une communication également incessante entre son âme et la source primitive, intarissable, de toute lumière et de toute vertu. Il avait commencé par appliquer à sa propre conduite les sages conseils qu'il donne à un jeune homme dans une lettre qu'on trouve parmi ses œuvres, et que nous croyons devoir faire remonter à cette époque. Nous la mettons sous les

(1) Tholom. de Lucques, *Hist. eccl.,* liv. XXII, chap. 21.

yeux de nos lecteurs, autant comme un résumé de ce que nous avons dit des études de Thomas d'Aquin, que comme une leçon pour le petit nombre de ceux qui se livrent encore à des occupations semblables.

« Vous me demandez quel est le véritable moyen de » réussir dans vos études, et d'arriver sûrement à la » possession de la sagessse? Le premier conseil que je » vous donne, c'est de ne pas vous attacher d'abord aux » questions difficiles, mais de vous élever comme par » degrés; la connaissance que vous pourrez acquérir » des vérités les plus simples vous conduira insensible- » ment à la connaissance de vérités plus profondes. Ne » vous pressez pas de dire ce que vous pensez, ou de » montrer ce que vous avez appris; parlez peu, et ne » répondez jamais avec précipitation (1). Fuyez les » conversations inutiles; on y perd à la fois le temps et » l'esprit de dévotion. Conservez surtout avec soin la » pureté de conscience, et ne faites jamais rien qui » puisse la souiller ou vous rendre moins agréable aux » yeux de Dieu. Que votre prière soit continuelle (2). » Aimez à vous cacher pour donner à la lecture ou à » la méditation tout le temps que vous emploieriez à » vous entretenir sans fruit avec les créatures. Vous » serez admis dans le secret de l'époux, si vous savez » converser cœur à cœur avec lui dans la retraite. Que » la solitude cependant ne vous rende point difficile ou » fâcheux; montrez-vous toujours doux et affable, » mais sans vous trop familiariser avec personne; car

(1) Tardiloquum te esse jubeo.

(2) Orationi vacare non desinas.

» la familiarité est ordinairement suivie du mépris.
» Laissez à chacun le soin de ce qui le regarde, et ne
» vous inquiétez pas de ce qui se fait ou de ce qui se
» dit dans le monde. Il vous importe infiniment de
» fuir les courses ou les visites inutiles (1). En vous
» rappelant la vie et les actions des saints, marchez
» sur leurs traces autant qu'il vous est possible, et
» humiliez-vous si vous ne pouvez pas atteindre à leur
» perfection. Conservez toujours le souvenir de ce que
» vous apprenez de bon, de quelque part que vous
» l'appreniez. Ne vous contentez pas de recevoir
» superficiellement ce que vous lisez ou ce que vous
» entendez; mais tâchez d'en pénétrer et d'en appro-
» fondir tout le sens. Ne demeurez jamais en doute
» sur les choses que vous pouvez savoir avec cer-
» titude. Travaillez avec une sainte avidité à enrichir
» votre esprit; classez avec ordre dans les compar-
» timents de votre mémoire toutes les connaissances
» que vous pourrez acquérir (2); cependant ne forcez
» pas les talents que vous avez reçus de Dieu, et ne
» cherchez pas à pénétrer ce qui sera toujours au-
» dessus de votre intelligence (3).

» Si vous suivez exactement les conseils que je vous
» donne, ne doutez pas que vous n'arriviez, selon vos
» désirs, à la possession de la sagesse. Votre vie sera
» remplie de fleurs et de fruits. Vous féconderez la

(1) Discursus super omnia fugias.

(2) Quidquid poteris in armariolo mentis reponere satage, sicut cupiens vas implere.

(3) Altiora te ne quæsieris.

» vigne du Seigneur, tout le temps que vous porterez
» et traînerez le joug de cette vie mortelle (1). »

La science de Thomas était donc aussi propre à nourrir sa piété qu'à éclairer son intelligence. L'amour divin se développa surtout dans son cœur et dans sa conduite, quand le jeune professeur fut au moment d'entrer dans la carrière des ordres sacrés. L'Eglise et les supérieurs dominicains avaient hâte d'admettre dans les rangs de la milice sacerdotale un jeune homme qui avait donné des gages si certains de ses lumières et de son courage.

Contents de déterminer à peu près l'époque de son admission au sacerdoce, les historiens n'ont presque aucun détail sur cette grande circonstance de la vie de saint Thomas. Il eût été beau, cependant, instructif, touchant, surtout pour les élèves du sanctuaire, de voir, aux approches de l'onction traditionnelle, le docteur qui a écrit avec tant de force et de magnificence sur la dignité du sacerdoce chrétien (2). Il eût été beau de voir s'incliner sous la main du pontife consécrateur, ce front majestueux que couronnait déjà l'inspiration du génie. Il eût été touchant, enfin, de voir monter pour la première fois à l'autel l'angélique théologien qui pénétra si avant dans les inventions miséricordieuses de la charité infinie, et rendit le dernier soupir dans un acte d'amour au Verbe caché sous les voiles eucharistiques.

(1) Illa sequens vestigia, frondes et fructus facies, in vineam Domini Sabaoth utiles; quamdiù vitam humeris proferes ac produces. Hæc si sectatus fueris, ad id attingere poteris quod affectas (opusc. LXVIII).

(2) *Sum. theol.*, III part., quæst. 22, art. 1 et seq. — Opusc. LXV, *de Officio sacerdotis*. — Opusc. LXVI, *Expositio missæ*. — Alia S. Doct. opera passim.

Mais, s'il faut juger de la préparation au sacerdoce par la vaste étendue de l'intelligence, par la pieuse activité du cœur, quelle préparation égala jamais celle de Thomas d'Aquin? Ce que nous connaissons de la pureté victorieuse, inaltérable, de cette âme prédestinée, de son détachement généreux de toutes les choses de la terre, de son zèle dévoué pour la gloire de Dieu, de la grandeur de toutes ses vertus enfin, peut nous donner une idée, du moins affaiblie, de ce premier instant où Thomas parut entre le ciel et la terre, participant du sacerdoce royal de Jésus-Christ, médiateur, à son exemple et par sa vertu, entre le Seigneur et son peuple. L'admirable concours de l'œuvre de la grâce avec celle de la nature, de l'influence divine avec l'action correspondante de l'homme, se manifesta-t-il jamais plus hautement pour former le prêtre de la nouvelle alliance? Oh! qui l'eût contemplé dans la ferveur de son premier sacrifice! Mais cette ferveur ne devait point éprouver d'altération dans le cœur de Thomas; nous verrons, au contraire, ce foyer sacré répandre chaque jour de nouvelles clartés et des feux plus ardents.

Sa préparation immédiate à la célébration des saints mystères a quelque chose qui effraie l'imagination, mais qui élève l'âme. Souvent, à l'exemple du saint patriarche Dominique, Thomas passait une grande partie de la nuit aux pieds du tabernacle auguste où repose l'Agneau de Dieu, perpétuellement immolé par l'amour (1). Là, il rivalisait de ferveur et d'humilité

(1) In caritate perpetua dilexi te (Jerem., XXXI, 3).

avec ces esprits purs qui nous sont représentés veillant autour du sanctuaire (1), et dont le nom devait plus tard caractériser son génie. Son extérieur trahissait presque toujours les pieuses émotions de cette contemplation muette. L'heure de l'oblation une fois venue, l'ange paraissait complètement étranger aux objets de la terre. Il ne montait point à l'autel sans l'arroser des larmes d'un sublime attendrissement; puis, dans l'action même, cet aspect si rapproché de la divinité, perçue à travers les ombres symboliques par la puissance de la foi, se reflétait dans ses yeux et sur son front par un éclat surnaturel.

Heureux les peuples chrétiens qui voient le redoutable sacrifice sur lequel repose l'édifice tout entier de la religion, offert par de semblables ministres! Ils sentent, eux aussi, la présence de la grande victime; ils reçoivent avec une double abondance le fruit de l'éternelle immolation (2) : l'autel devient alors, comme le calvaire, une source intarissable de vie, un principe incessant de résurrection morale. Les disciples fidèles s'épurent et s'affermissent de plus en plus par le sang de la rédemption; les rochers se brisent, les voiles se déchirent, les sépulcres s'ouvrent, et les morts sortent encore des ténèbres et de la pourriture, pour marcher, à la lumière du jour, aux regards des frères qui les avaient pleurés! C'est ce que l'on vit souvent dans ces âges passés. Ah! puisse du moins le souvenir des merveilles antiques, l'image de ces chrétiens d'autrefois, ranimer les âmes languissantes des chrétiens de nos

(1) Is., VI, 2.
(2) Epist. ad Hebr., IX, 12.

jours, et redonner à des cœurs dégoûtés de Dieu le sentiment des jouissances eucharistiques!

Après la consommation du sacrifice, Thomas prolongeait dans l'action de grâces le bonheur qu'il avait éprouvé dans l'oblation, dans la manducation surtout de la victime immolée. D'ordinaire il employait une partie du temps qu'il y consacrait à servir un autre prêtre à l'autel (1). Thomas s'honorait encore de remplir l'humble ministère des enfants. Il entendait seulement cette seconde messe lorsque l'opération divine ne laissait point la liberté nécessaire à ses sens absorbés; alors on le voyait comme plongé dans la sphère sans bornes des divines perfections, dans l'océan de l'amour infini. Le reste du jour il demeurait pénétré de l'onction céleste; comme le prophète législateur, il gardait, en quelque sorte, la lumineuse impression de la vision du Très-Haut. Du fond du sanctuaire, il portait au milieu des religieux, et bientôt au milieu du monde, toutes ces affections de dévouement et de félicité qu'il puisait incessamment à l'intarissable source. Ce vase d'élection (2), préparé avec tant de soin, orné avec tant de sollicitude, va désormais répandre dans tous les rangs de la société, dans toutes les contrées de l'univers, dans toute la suite des âges, les splendeurs de l'éternelle vérité, les suaves parfums de la vertu, la bonne odeur de Jésus-Christ (3)!

(1) Guill. de Tocco, *apud Boll.*, pag. 669, n. 30. — Le P. Touron, liv. II, chap. 2.

(2) Vas electionis est mihi iste (Act. apost., IX, 15).

(3) Odorem notitiæ suæ manifestat per nos in omni loco; quia Christi bonus odor sumus (epist. II ad Corinth., II, 14 et 15).

CHAPITRE XIV.

Influence que Thomas commence à exercer. — Révolution en Italie. — Puissance de l'Eglise. — Malheurs de la maison d'Aquin. — Heureux effets que la grâce en retire. — Thomas est rappelé à Paris. — Les honneurs qu'on lui prépare effraient son humilité.

> Omnis cognatio ejus, in bonâ vitâ et in sanctâ conversatione permansit, ità ut accepti essent tam Deo, quam hominibus, et cunctis habitantibus in terrâ.
>
> TOB., XIV, 17.
>
> Sicut luminaria in mundo, ità et vos aliis hominibus sitis vis quædam vivifica, et velut lumina perfusa.
>
> GREG. NAZIANZ., *Orat. XXXIX.*

La vie de notre saint entre en effet dans une nouvelle phase. Il faut que le but de la Providence soit atteint, que la loi divine sur la formation et la destination des grandes âmes s'accomplisse; il faut que Thomas exerce maintenant sur le monde extérieur l'activité qu'il a jusqu'à ce jour concentrée en lui-même. Cette grâce ardente et lumineuse dont il est le vivant trophée, il doit la faire triompher dans les cœurs et dans les intelligences qui pourront, en quelque manière que ce soit, se trouver soumis à l'action de sa parole ou de ses exemples. Cette action tombera d'abord sur ceux que les liens du sang rattachent de plus près à sa personne.

De grandes distances l'en séparent; mais son zèle et son cœur feront disparaître cet éloignement pour leur consolation et leur salut. Nous verrons ensuite cette influence salutaire, sortant du cercle resserré de sa famille, s'étendre de proche en proche et dans tous les sens, jusqu'à confondre presque sa vaste circonférence avec celle de l'Eglise catholique.

D'étranges révolutions avaient eu lieu dans l'Italie, depuis que nous avons perdu de vue ce premier théâtre de la vertu militante de notre héros. Excommunié et déposé, dès l'année 1245, dans le concile général de Lyon (1), tenu par le pape Innocent, à qui cette ville libre donna si longtemps un asile, l'empereur Frédéric II se débattait en vain contre l'autorité prédominante du pontife suprême. Malgré son incontestable habileté comme politique et comme capitaine, malgré des succès de détail assez éclatants, malgré des soumissions renouvelées, mais dont sa perfidie trompait toujours les résultats, ce persécuteur obstiné de l'Eglise devait finir comme tous les persécuteurs que chaque siècle a vus s'élever contre elle. Sa chute allait venger à la fois les droits de la religion et ceux de l'humanité, l'indépendance des peuples étrangers et la liberté même de l'Allemagne, dont la papauté fut la sauvegarde assurée, quand elle ne paraissait combattre que pour sa propre existence. Car Frédéric, tous les historiens le reconnaissent, et nos lecteurs ont déjà pu s'en apercevoir, fidèle au plan

(1) Raynaldi, *ad ann.* 1245, n. 88 et seq. — Matth. Pâris, pag. 454 et seq. — Muratori, *Scriptor. vet. ital.*, t. III, p. 592.

de son aïeul, animé de l'esprit de sa famille, n'aspirait à rien moins qu'à la domination universelle, à ressusciter l'empire des Césars romains, à détruire par là même le mouvement de la pensée, le règne de la conscience. L'Eglise, à ce point de vue, mérite de fixer nos regards; elle représentait dans le monde la puissance intellectuelle dans sa lutte contre la force brutale de l'organisation politique.

Si le chef de l'Eglise eût faibli dans cette circonstance, comme dans celles qui avaient précédé, il aurait été exposé à devenir le patriarche de la dynastie des Hohenstaufen, ou maison de Souabe; et la chrétienté aurait pu se trouver facilement soumise aux caprices d'un monarque temporel, comme il était arrivé à Constantinople, comme il arriva dans la suite à Londres et à Saint-Pétersbourg; mais cela n'était point dans la nature des choses. Reposant sur une base spirituelle, l'Eglise était, on peut le dire, l'essence même du pouvoir spirituel, et conservait dans l'exercice de ce pouvoir la prééminence sur les forces purement matérielles : elle n'était animée que d'une seule idée clairement conçue, qui jamais ne s'éteignit en elle à aucune époque de sa durée, car la conservation et la réalisation de cette idée ne demeurèrent pas limitées à la personne seule du pape, qui, dans la signification la plus étendue, n'était pour le monde que le représentant et le médiateur de la pensée chrétienne. Ainsi, lors même que la personnalité d'un pontife n'eût point été à la hauteur de sa mission, la force intérieure de l'idée religieuse, renfermée au sein de l'Eglise, ne se trouva jamais paralysée.

C'est cette conscience évidente de sa destination qui donna à l'Eglise le courage de maintenir et de poursuivre son grand but, sans rencontrer dans le pouvoir temporel de résistance durable ou prudente. Dans l'Eglise, tous les rayons venaient se réunir au centre d'un seul foyer; chez les princes, au contraire, ils se divisaient et prenaient une direction divergente. Il en est peu qui aient fait servir leur vie à la réalisation d'une pensée toujours la même. Ils pouvaient bien, chacun suivant son caractère, entraînés par l'exaltation du moment, exécuter leurs projets individuels avec une irrésistible impétuosité; mais à la fin ils étaient obligés de céder à cette puissance réfléchie, constante, immuable de l'Eglise. Les Hohenstaufen s'exposèrent contre elle à une lutte de plusieurs générations; aucune autre ne fut jamais caractérisée par une semblable persistance; et cependant ils ne servirent qu'à rehausser sa gloire. Les papes qui figurent dans cette lutte, en particulier Innocent III, Grégoire IX, Innocent IV, en sortirent avec une gloire qui a retenti dans l'histoire de tous les peuples. En portant nos regards en arrière et en avant, sur toute la suite des âges; en voyant comment l'institution de la papauté a survécu à toutes les institutions de l'Europe, comment elle a vu naître et périr tous les Etats, comment, dans la métamorphose infinie des choses humaines, elle seule a conservé, sans altération, son esprit et sa foi, n'a-t-on pas dû naturellement en conclure quel est ce rocher (1) dont la tête immobile s'élève au-dessus des vagues

(1) Matth., XVI, 18.

mugissantes du courant des siècles, cette inébranlable colonne de la vérité (1), où viennent infailliblement se briser tous les efforts de l'erreur et de la tyrannie?

Mais à la veille d'éprouver le sort de ses prédécesseurs, et qui devait être aussi celui de toute sa race, Frédéric se livrait à tous les excès de la fureur et du désespoir, déployant, dans les ravages qu'il exerçait sur l'Italie, une activité qu'on eût dit excitée par le sentiment de sa fin prochaine. Il pouvait voir, en effet, un présage de sa destinée dans l'abandon de la plupart des seigneurs qui avaient jusque-là soutenu sa querelle. Son caractère d'excommunié, que ses violences sacriléges ne justifiaient que trop, les avait rapidement détachés de son parti. Mais sa vengeance avait éclaté sur les domaines d'un grand nombre d'entre eux, parmi lesquels il faut compter les frères de Thomas. Leur ville d'Aquin, renversée de fond en comble durant l'année 1250, en attestant le courage de Landolphe et de Raynald à résister aux armes impies d'un souverain qu'ils avaient cru devoir enfin abandonner, réhabilitait ces deux seigneurs aux yeux de la religion. C'était l'année même qui voyait les barrières du sanctuaire s'abaisser devant celui dont ils avaient autrefois voulu briser la vocation (2).

En apprenant les malheurs temporels de ses parents, le jeune homme, récemment initié au sacerdoce catho-

(1) I Timoth., III, 15.

(2) L'abbaye du Mont-Cassin avait éprouvé le sort de la ville d'Aquin : c'est en cette occasion que, suivant le docte Echard, le pape fit offrir à Thomas le titre d'abbé, sans doute pour employer son génie à relever cette maison de ses ruines.

lique, conçut un espoir plus vif de leur bonheur éternel. Il ne s'en tint pas à une tranquille espérance; il offrait dans ce but, et ses ferventes prières, et le sacrifice tout-puissant auquel ses mains pures venaient d'être consacrées. Il nous est aussi permis de croire que sa correspondance de cette époque avec sa famille désolée, transmettait à celle-ci de sages leçons, en même temps que des consolations abondantes : impossible que ses lettres ne fussent imprégnées de ce zèle apostolique qui déjà fermentait dans son cœur, et ne cherchait qu'à se répandre. Le ciel bénit les vœux et les efforts de cette âme active; et les revers obtinrent sur la famille d'Aquin le résultat que la bonté divine se propose toujours en les envoyant.

Pour ce qui est de Landolphe et de Raynald, leur vertu héréditaire, comme endormie quelque temps par le tumulte des armes, les passions de la jeunesse, l'éclat de la prospérité, se ranima complètement dans l'infortune. Ils comprirent et goûtèrent la leçon sévère que la justice du Très-Haut venait de leur donner. Leur foi, d'abord réveillée par l'excès de l'impiété, dont ils avaient été les témoins, comme il arrive toujours dans les âmes naturellement généreuses, leur foi s'éleva bientôt jusqu'à la pratique la plus constante et la plus courageuse, ainsi que le rapporte un auteur contemporain (1), et que nous en donnerons plus tard une preuve frappante.

La foi remporta par les mêmes moyens un triomphe moins éclatant sans doute, mais plus difficile peut-être;

(1) *Apud Boll.*, t. I, martis, pag. 671 et 672.

car il avait pour trophée le cœur d'une femme, celui de la comtesse Théodora. Son caractère altier, principe unique de ses résistances à la voix du ciel, était heureusement ployé par les coups redoublés qui la frappèrent. Cette mère affligée, corrigée par les rudes leçons de la Providence, imita désormais une sainteté qu'elle avait autrefois combattue : elle fut jusqu'à la mort le modèle de toutes les vertus chrétiennes (1).

Les deux sœurs de Thomas se trouvaient, comme il est aisé de s'en souvenir, admirablement préparées par ses conseils à braver les revers d'une fortune au-dessus de laquelle leur âme convertie à Dieu planait en liberté; leur vertu était en état alors de subir l'épreuve de la douleur. Dégoûtées, à l'école de la prison fraternelle, de ces lectures affadissantes, de ces histoires romanesques où se détendent tous les ressorts généreux d'un cœur chrétien, elles y avaient substitué la lecture d'un livre qui relève toutes les puissances de l'âme, en lui révélant toutes les vérités.

L'aînée de ces sœurs, prenant pour elle la part de Marie, ensevelit dans l'ombre du cloître sa beauté, ses espérances temporelles, ses vertus, et jusqu'à son nom, qu'aucun historien de quelque valeur n'a pu nous transmettre. C'est dans le monastère de Sainte-Marie, à Capoue, « qu'elle voua, suivant l'expression d'un pieux auteur, son corps au travail, ses yeux aux larmes, son âme à la contemplation (2). » Elle gouverna plus tard, comme abbesse, la maison qu'elle avait édifiée comme

(1) *Apud Boll.*, p. 660.
(2) Le P. Touron, liv. II, chap. 3.

simple religieuse; et sa mort fut comme la dernière exhalaison du parfum le plus suave (1).

La vertu de la jeune ne s'éclipsa point dans la société du monde. Après avoir subi la double épreuve de la bonne et de la mauvaise fortune, elle accepta les devoirs de Marthe. Les malheurs de la famille d'Aquin ne furent que passagers, comme les succès de celui qui en était l'auteur. Théodora (c'était le nom de cette jeune princesse) fut mariée à l'un des plus nobles seigneurs du royaume de Naples, le comte de Marsico et de San-Severino. Son cœur ne fut amolli ni par l'éclat d'une position élevée, ni par les exemples entraînants du siècle. Nos antiques historiens, ces austères narrateurs des vertus austères du cloître, ont un regard d'admiration pour la vie vraiment chrétienne de cette *noble dame*. « Le temps que des personnes de sa qualité donnent sans scrupule à leurs plaisirs, à de prétendues bienséances, à des conversations non moins insipides qu'inutiles, Théodora l'employait à des œuvres de charité, à la prière, au règlement de sa maison, à l'éducation surtout de ses enfants. » Elle leur inocula des vertus qui se sont transmises de génération en génération, durant le cours de plusieurs siècles. L'héritage de la sainteté ne s'aliène donc pas si facilement, même dans ce triste séjour de la corruption et du vice!

Nous verrons reparaître, dans la suite de notre récit, cette digne sœur de saint Thomas, lorsque ce grand homme touchera au terme de sa vie mortelle.

Puisqu'à travers les distances de l'espace et du temps

(1) Flamin., *apud Malvenda, Ann.*, p. 596.

la vertu de Thomas agissait avec une énergie si féconde; puisque du fond de l'Allemagne il se rendait présent à sa patrie par les souvenirs instructifs de son enfance, par l'exemple actuel de ses éminentes vertus, par les mystérieuses émanations de son sacerdoce, combien son zèle puissant ne devait-il point produire de fruits merveilleux dans une ville témoin de sa sainteté, frappée de sa parole, et déjà toute prédisposée à l'entraînement religieux par l'admiration qu'elle ressentait pour la science du professeur? Et cependant, ni les historiens de cette époque, ni ceux de notre saint, ne nous ont rien conservé des prémices heureux de son ministère évangélique. Mais il ne tardera pas à se rendre de nouveau dans la capitale de la France, le vrai berceau de sa gloire : là nous pourrons mieux étudier et reproduire les traits du nouvel apôtre.

Paris et Thomas d'Aquin se devaient mutuellement quelque chose : Paris devait au jeune théologien la palme et l'autorité du doctorat; Thomas devait à la cité des études l'éclat et l'influence de son enseignement nouveau. Ce fut autant dans l'intérêt de la science que dans l'intérêt de son ordre, que le général des dominicains envoya le jeune professeur de Cologne à l'université de Paris; ou plutôt ce digne successeur de saint Dominique ne se proposait en cela que le triomphe de la religion, dont il commandait en ce temps la glorieuse avant-garde. Et ce triomphe, il semblait le pressentir dans les ressources d'un talent aussi précoce que celui de Thomas, si la force réelle de son intelligence se trouvait une fois revêtue de ce lustre extérieur qui a le privilége d'imposer au plus grand nombre des hommes.

Albert, non content d'avoir préparé ce résultat par les soins donnés à son élève, en appelait le jour de tous ses vœux, et le hâtait par ses démarches : abnégation sublime que nous avons eu lieu déjà d'admirer en lui. Hugues de Saint-Cher, de son côté, depuis longtemps célèbre par ses travaux théologiques dans cette même université de Paris (1), et depuis peu revêtu de la pourpre romaine, désirait non moins ardemment voir paraître sur un théâtre digne de lui le jeune homme dont il avait de bonne heure présagé l'avenir.

Mais lorsque des suffrages aussi flatteurs, des voix aussi puissantes l'appelaient de toutes parts, le jeune religieux déclinait humblement cette gloire et ce fardeau. Il s'agissait d'aller occuper une chaire de théologie dans celle de toutes les universités où cette science était cultivée avec le plus de succès; il s'agissait de se préparer, par l'exercice de l'enseignement public et de plus fortes études, à parcourir tous les degrés des honneurs universitaires, jusqu'à celui qui paraissait le dernier terme de l'ambition des savants! La surprise de Thomas, en voyant qu'on songeait à lui, avait quelque chose de naïf et de triste. Humilité des saints cependant! aucun de ses précédents succès dans la carrière des sciences, degrés si naturels vers l'élévation qui le sollicitait en ce moment, n'avait pu désillusionner en celui-ci cette opiniâtre vertu. Combien il

(1) Elle l'avait reçu lui-même au nombre de ses docteurs, en 1238 Il avait professé dans l'école dominicaine avec une grande réputation; c'est là qu'il avait exécuté le dessin de ses concordances sur la Bible, ouvrage seul capable d'immortaliser son premier auteur (Echard, t. I, p. 208).

jugeait alors son intelligence faible, sa science bornée, sa jeunesse effrayante! Combien d'autres enfants de saint Dominique lui semblaient plus dignes que lui d'obtenir un tel honneur, plus capables de remplir une si difficile tâche ! Il réclama donc, mais en vain : le supérieur ordonna d'une manière positive; l'humble religieux dut obéir.

Sœur de l'humilité, l'obéissance paraît abaisser l'homme à ses propres yeux comme aux yeux de ses semblables ; et cependant elle fut toujours la condition essentielle de la véritable grandeur, alors même que, loin de seconder cette invincible aspiration du cœur humain, elle paraît agir en sens inverse, et comprimer incessamment son incessante activité.

CHAPITRE XV.

Thomas se met en route pour venir à Paris. — Il visite la duchesse de Brabant. — Thomas bachelier. — Son action comme professeur; ses travaux comme écrivain. — Quelques-unes des œuvres de cette époque. — Heureuse influence de ses prédications. — Caractère de la parole évangélique, ressuscité par saint Dominique.

Attende lectioni, exhortationi et doctrinæ.
I Tim., IV, 13.

Postquam se ampliùs dedit ad diligentiam lectionis legis et prophetarum, voluit et ipse scribere quæ ad doctrinam et sapientiam pertinent.
Eccli. *(proleg.)*.

Ce fut vers la fin de l'année 1252 que Thomas quitta de nouveau les bords du Rhin, témoins de ses premiers succès dans le ministère de la parole, pour se rendre dans la capitale de la France et s'y préparer à des distinctions si fatigantes pour son cœur.

En ce temps-là régnait sur le Brabant Alix ou Adélaïde de Bourgogne, femme du duc Henri III, surnommé le Débonnaire. Cette princesse, que les historiens nomment indifféremment duchesse de Brabant ou comtesse de Flandre, honorait sa couronne et sa grandeur par l'éclat de ses vertus privées, par son royal amour pour les lettres, et par la protection illimitée qu'elle accordait aux savants. En quelque pays qu'ils eussent vu le jour, elle ne pouvait les regarder

comme étrangers à sa puissance : elle se sentait attirée par une invincible sympathie à l'éclat d'un renom glorieux acquis dans les travaux de la pensée. Mais elle leur demandait, en retour de sa munificence et de son amitié, ce que les sages peuvent seulement donner aux princes de la terre, leurs conseils et leurs leçons. Déjà la noble dame s'était liée, par un commerce de lettres, avec le jeune et célèbre professeur de l'université de Cologne. Sachant donc qu'il devait quitter cette ville pour se rendre à Paris, elle sollicita si vivement l'honneur de lui donner une hospitalité de quelques jours, que l'austère religieux ne put se refuser entièrement à ses instances. Il s'agissait de confirmer une âme dans les voies de la perfection, et de contribuer par ses conseils au bonheur de tout un peuple.

Aux prières de la comtesse vinrent se joindre celles du chapitre de Louvain, qui faisait Thomas arbitre de différends survenus entre les chanoines. Hommage spontané rendu à l'extrême jeunesse de notre saint, et qui rappelle celui que les barons anglais rendirent à la justice de Louis IX, ce roi si loyal et si pieux, dont notre jeune saint deviendra bientôt l'intime conseiller et l'ami sincère. Chemin faisant, le pèlerin de la science, de la religion et de la vertu ramena donc la paix dans ce chapitre où la discorde avait pénétré (1); puis ses humbles sandales foulèrent les parvis somptueux des ducs de Lothier et de Brabant (2). Mais sa visite fut

(1) Un des biographes de saint Thomas, B. Feuillet, a retrouvé dans les archives du chapitre les actes de cette visite et les règlements faits et signés de la propre main du serviteur de Dieu.

(2) C'était le titre de cette maison depuis Henri Ier, le Guerroyeur.

courte chez les grands de la terre, selon le précepte de la sagesse antique. On ignore les effets immédiats de sa présence dans les conseils des souverains. Plus tard il consignera, dans un remarquable écrit (1), la réponse à plusieurs questions de la pieuse comtesse, et le résultat de ses propres observations. Les Juifs, absorbant alors, comme aujourd'hui, la substance des peuples, aspiraient à régner sur eux par la puissance de l'or. Le moyen-âge est plein de leurs tentatives audacieuses, et des réactions quelquefois sanglantes des chrétiens opprimés. C'est à prévenir de semblables malheurs, que la reine de ces contrées veut employer la sagesse de Thomas d'Aquin. Ses questions attestent également et la délicatesse de sa conscience et la perspicacité de son regard; et la réponse du religieux dominicain porte, avec le caractère de la modération évangélique, l'empreinte d'une intelligence qui s'applique aux problèmes de la politique avec autant de facilité qu'à ceux de la théologie.

Thomas s'était promptement éloigné, comme nous l'avons dit, de ces demeures somptueuses, où la religion a presque toujours à souffrir d'un luxe et d'une mollesse qu'elle ne saurait entièrement justifier. Il avait hâte de se retrouver au sein d'une solitude dominicaine, et des travaux que l'obéissance et son génie lui prescrivaient.

L'entrée du jeune homme dans la grande cité ne fut plus ignorée, comme la première ou même la seconde fois. L'université de Paris n'avait pas oublié les

(1) *De regimine Judæorum ad ducissam Brabantiæ* (opusc. XXI).

triomphes de son élève; elle le revoyait singulièrement grandi par les leçons publiques données, durant quatre ans, dans la nouvelle université de Cologne. Elle l'accueillit avec cet enthousiasme qui présage d'ordinaire les éclatants succès, le reçut, sans lui faire subir les épreuves accoutumées, au nombre de ses bacheliers. C'était le revêtir du ministère de cet enseignement secondaire qu'il venait d'exercer sur un moins vaste théâtre; elle lui permit de s'asseoir immédiatement sur une chaire de théologie. Ce n'était cependant qu'à l'âge de trente-cinq ans que les règlements de l'université (1) permettaient d'enseigner la plus haute comme la plus difficile de toutes les sciences; mais Thomas ne tarda pas à couvrir d'un voile glorieux l'atteinte qu'on venait de porter en sa faveur à la lettre, sinon à l'esprit de la loi commune. L'enceinte du collége Saint-Jacques ne put bientôt plus suffire à la multitude toujours croissante d'auditeurs qui se pressaient autour du jeune bachelier dominicain; l'infériorité de ce titre avait complètement disparu sous la supériorité de l'enseignement. Le génie a-t-il donc besoin d'un habit ou d'un nom? Qu'on lui laisse un champ libre, et soudain il exerce son ascendant et sa souveraineté!

Thomas expliquait seulement, selon l'usage consacré, les livres du Maître des *Sentences*, et quelques parties de l'Ecriture sainte déterminées par les règles particulières du couvent (2). Mais, investigateur ardent,

(1) Règlements faits en 1215 par le cardinal-légat Robert de Courçon (du Theil, *Vie de Rob. de Courçon*).

(2) Echard, *Summâ div. Thom. vind.*, p. 230. — Fleury, *cinquième discours sur l'Hist. eccl.*

infatigable mineur, son génie découvrait dans ces terrains, si souvent exploités, des richesses inconnues; il les déroulait comme un attrait puissant aux yeux de ses auditeurs empressés. Non content de leur offrir l'exemple encourageant de ses propres recherches, il ne perdait pas une occasion de les appeler directement dans la voie des études fortes et sérieuses. L'influence de sa parole se fit soudain remarquer par des effets sensibles, dans une époque cependant où les mœurs et la foi ne souffraient jamais dans les écoles publiques cette négligence du devoir dont les âges suivants ont eu souvent à s'effrayer; il excita parmi cette jeunesse, que l'admiration disposait à l'obéissance, un amour merveilleux pour le travail qui répugne le plus à sa légèreté.

Ses élèves, en rentrant dans leurs diverses patries, allaient répandre jusqu'aux extrémités de l'Europe le bruit de son nom, de sa science et de sa vertu, portant d'ailleurs en eux-mêmes le plus magnifique éloge du maître qu'ils avaient suivi. Ceux donc que l'éloignement mettait hors d'état de l'entendre, voulurent néanmoins participer en quelque manière au bienfait de son enseignement; les anciens docteurs eux-mêmes, les guides et les pasteurs des peuples, se firent les disciples d'un jeune homme de vingt-six ans. Les questions les plus difficiles lui arrivaient coup sur coup, de toutes les parties du monde catholique; mais la vivacité de son esprit, secondée par l'ardeur de sa charité, multipliait les solutions avec les difficultés, les réponses avec les questions : ses traités se répandaient simultanément chez toutes les nations chrétiennes. La

fécondité de sa parole, rayonnant dans tous les sens avec une si merveilleuse abondance, put dès lors le faire comparer à cet astre unique, dont le regard fécond embellit et fertilise à la fois la nature entière et dont l'image est devenue le radieux symbole de son puissant génie (1).

On vit alors se renouveler ce que l'antiquité nous raconte de quelques esprits rares et presque surhumains, qui semblent, en effet, emprunter quelque chose aux attributs exclusifs de la divinité : Thomas dictait en même temps à trois ou même à quatre secrétaires (2) sur des matières tout-à-fait dissemblables, et souvent toutes également épineuses. Sans doute, les ouvrages qui sortaient si rapidement de cette pauvre cellule du couvent dominicain, et s'en allaient, dans toutes les directions, dissiper les ténèbres et le doute, diriger l'opinion, affermir la doctrine orthodoxe, ne sont point parvenus intégralement jusqu'à nous; mais il en reste assez pour qu'on soit obligé, afin d'en expliquer l'existence, de recourir à cette sorte de phénomène intellectuel qui donne à notre jeune saint une si glo-

(1) Tous les monuments primitifs, toutes les anciennes peintures nous représentent invariablement saint Thomas d'Aquin avec un soleil rayonnant sur la poitrine, comme saint Dominique, son maître, avec une étoile sur le front. La signification de l'un et de l'autre symbole s'applique d'une manière admirable à l'influence de ces deux hommes sur leur ordre et sur la société.

(2) C'est ce qui conste par la déposition même de son compagnon et de plusieurs de ceux qui ont écrit sous lui. *Verà revelatione sui socii, et suorum studentium scriptorum veraciter est compertum quòd prædictus Doctor de diversis materiis, tribus scriptoribus, et aliquandò quatuor, in suâ camerâ, eodem tempore, spiritu revelante dictabat* (Guill. de Tocco, *apud Boll.*, p. 665, n. 18).

rieuse ressemblance avec cet effrayant génie qui se nomme Origène (1).

Les historiens rapportent à cette première époque plusieurs des traités qui forment la nombreuse série des *Opuscules* de saint Thomas : sa réponse, en trente-six articles, aux diverses questions proposées par un professeur de Venise (2), sur l'action des anges, et la participation de ces mêmes intelligences à la direction du monde physique; celle qu'il adresse à un théologien de Besançon, nommé Gérard, sur certains points de théologie pratique et morale (3); le traité sublime de la différence qui existe entre le verbe de Dieu et la parole de l'homme (4); celui où il développe avec une profondeur non moins remarquable la nature de la pensée ou de la parole intérieure (5); celui où il discute d'une manière si ferme à la fois et si savante les opinions des anciens philosophes sur les substances spirituelles distinctes de la divinité, c'est-à-dire sur la nature angélique (6); l'explication de deux décrétales d'Innocent III, portant la condamnation de certains philosophes et hérétiques, adressées à l'archidiacre de Trente (7); un traité sur la nature et l'usage des sorts, fait à la prière de Jacques de Burgos (8); un sur la

(1) Ce Père grec dictait, au rapport des anciens, à sept scribes à la fois.

(2) Opusc. XI, *Ad lectorem Venetum.*

(3) Opusc. XII, *Ad Gerardum, lect. Bisuntinum.*

(4) Opusc. XIII, *De differentiâ divini verbi et humani.*

(5) Opusc. XIV, *De naturâ verbi intellectus.*

(6) Opusc. XV, *Tractatus insignis de substantiis separatis seu de angelorum naturâ, ad Fr. Reginaldum.*

(7) Opusc. XXIII et XXIV, *Expositio primæ et secundæ decretalis, ad archidiaconum Cudestinum.*

(8) Opusc. XXV, *Tractatus de sortibus ad dominum Jacobum de Burgo.*

prétendue éternité du monde; un sur la vraie notion du destin, en réponse à des esprits raisonneurs, dont les opinions en ce point remontent, par une tradition philosophique à peine interrompue, aux doctrines mêmes de Platon (1); d'autres enfin sur l'essence de la matière, ses formes et ses dimensions; sur le mouvement du cœur et l'organisme du corps humain; sur l'âme, ses facultés, ses puissances et ses défauts originels (2).

Dans ces divers écrits, dont quelques-uns ne peuvent justement être nommés opuscules qu'en les comparant aux compositions plus vastes du Docteur angélique, le jeune professeur tantôt remonte à la source des êtres, et pénètre avec la hardiesse du génie et de la sainteté dans le secret des opérations divines, objet constant, on le sait, des études de toute sa vie; tantôt, redescendant la chaîne des intelligences, il semble initier le lecteur à la société des purs esprits qui peuplent les régions célestes, et parle comme un habitant de la cité de Dieu; tantôt il se replie dans les dernières profondeurs de l'âme humaine, voit agir sa pensée et ses affections, saisit la cause de sa puissance et de son infirmité. Dans ses études sur les sources de la vie, Thomas prélude aux découvertes de la physiologie moderne; il agite et résout avec cette fermeté que la foi seule peut commu-

(1) Opusc. XXVII, *De æternitate mundi, contrà murmurantes.*

(2) Opusc. XXVIII, XXXII, XXXV et XLIII. Les *Opuscules* de saint Thomas sont tous renfermés dans le dix-septième volume de ses œuvres, édition d'Anvers, 1612. Ceux que nous venons d'énumérer sont également tenus pour authentiques par les éditeurs romains, ceux de Venise et par Bernard de Rubeis, dont l'autorité est d'un si grand poids en cette matière.

niquer au philosophe, ces grands problèmes de la destinée humaine, des influences supérieures, des conditions essentielles de la matière. Les plus hautes questions de la philosophie et de la théologie sont tour à tour traitées avec une étendue et une profondeur qui auraient suffi à fonder une renommée immortelle, et que les travaux subséquents de saint Thomas ont pu seuls faire oublier dans la masse de ses œuvres encyclopédiques. Que de trésors enfouis cependant, et dont notre siècle pourrait aisément s'enrichir! Combien des doctrines si lumineuses, si décisives, si divines, ne seraient-elles pas de nature à réagir sur ces temps flétris par l'incertitude, l'indifférence et le naturalisme le plus dégradant! Un jour, peut-être, nous sera-t-il donné de dégager des nuages de leur antiquité quelques-uns de ces joyaux de la couronne angélique, et de les faire resplendir aux regards de nos frères égarés ou chancelants dans la voie (1)!

Les leçons que Thomas donnait chaque jour dans son école semblaient devoir absorber toute l'activité de son esprit; elle eût paru non moins nécessaire aux savants traités qui sortaient incessamment de sa plume Le professeur et l'écrivain auraient pu facilement être pris pour deux hommes différents, si l'unité d'enseignement et de méthode n'eût montré dans ces divers

(1) Le vœu exprimé dans ce passage se trouve maintenant réalisé, du moins quant à son essence. Un éditeur qui a déjà rendu de grands services à la science ecclésiastique a récemment publié, en même temps que les œuvres les plus importantes de saint Thomas, et notamment sa *Somme théologique,* avec traduction et commentaire, la collection complète des *Opuscules,* également traduits, du Docteur angélique. (Note de la troisième édition.)

travaux l'effusion d'une âme identique. Elle ne se répandait pas cependant par ces deux seules voies : il en était une troisième ouverte à ses sublimes émanations. Le bachelier dominicain était loin d'oublier qu'il avait été revêtu du caractère et de la mission du sacerdoce. Les nombreuses églises de Paris retentissaient si souvent de sa parole, que les fidèles, de leur côté, pouvaient s'imaginer aisément que frère Thomas n'avait qu'une seule occupation, qu'un seul ministère, l'apostolat. Dans l'assemblée des chrétiens, Thomas était, en effet, un apôtre, et non un froid argumentateur, moins encore un brillant phraséologue.

Rappelée par saint Dominique à l'esprit de son institution, la prédication évangélique n'avait point dégénéré dans le cœur et sur les lèvres de ses enfants; elle conservait encore parmi eux sa simplicité divine, sa native ferveur, et par là même sa puissante fécondité. Thomas d'Aquin est resté comme l'un des plus beaux types de ces frères prêcheurs de la première époque. L'esprit de son saint patriarche avait complètement passé dans son âme, pour y faire alliance avec un plus vaste génie, avec un cœur également insatiable d'immolation et de conquêtes spirituelles. Arrêtons-nous un instant à considérer les principaux traits du véritable orateur chrétien.

Thomas n'avait garde de confondre la tribune sacrée de l'Evangile avec l'arène tumultueuse des discussions scientifiques. En passant d'un théâtre sur un autre, le profond métaphysicien devenait tout-à-coup le ministre populaire de la divine charité. Les froids raisonnements, les pénibles déductions de la science, faisaient

place aux claires expositions, aux inspirations soudaines de la foi. Jamais les paroles étudiées de la sagesse humaine ne remplacèrent dans sa bouche la vertu divine de la croix de Jésus-Christ (1). Dérouler en présence de ses auditeurs ces brillantes théories sous lesquelles disparaît la touchante simplicité de la céleste doctrine, exposer à leurs regards ces systèmes ingénieux de religion, qui tendent à la dénaturer en la revêtant d'une forme étrangère, ou qui, plus souvent encore, ne donnent que les pensées de l'homme pour les pensées de Dieu, eût été pour Thomas comme une usurpation sacrilége. Il entendait autrement l'enseignement public de la religion; il savait mieux respecter la virginité de la chaire évangélique : les vérités et les prescriptions de la foi, ses promesses et ses menaces, considérées toujours dans leur application aux mœurs actuelles des chrétiens, voilà le thème invariable de toutes ses exhortations. L'opposition qui règne entre la rectitude et la pureté de la loi, d'une part; les désordres et la corruption du monde, de l'autre; la majesté, la bonté du Créateur, méconnues par la révolte et par l'ingratitude des hommes; la nécessité de la pénitence et de la conversion, le péril imminent que courent les pécheurs pour leurs destinées éternelles, l'amour immense qui leur parle du haut du Calvaire et de l'autel, la signification sublime et touchante de ces symboles si familiers, la croix et l'eucharistie, fournissaient incessamment à son éloquence ces mouvements de l'âme,

(1) Non in sapientia verbi, ut non evacuetur crux Christi (1 Cor., I, 17).

dont les âmes ressentent soudain le contre-coup; les seuls, au reste, qui puissent jamais produire le miracle de la rénovation chrétienne, dans les individus comme dans les sociétés.

Soldat fidèle de la grâce, infatigable athlète de la vertu, on le voyait à tout instant aux prises avec les ennemis de la rédemption. Au nom de l'humilité, de la pauvreté, de la chasteté, révélées, comme règle de conduite et principe de salut, par les leçons et les exemples de son divin Maître, il livrait de continuels assauts à la triple concupiscence de l'orgueil, de l'avarice et de l'impureté, source féconde de ruine et de mort; concupiscence qui constitue l'esprit même du monde (1), comme la réunion des vertus opposées forme l'essence de la morale évangélique. S'identifiant, en quelque sorte, par l'exercice non interrompu de la prière, avec la pensée du Sauveur, ministre dévoué de sa parole, que la méditation allumait dans son cœur comme un céleste flambeau, il ne sortait de sa retraite que pour comprimer chez les hommes les instincts dégradants et malheureux qui les travaillent, pour développer en eux les principes immortels de leur grandeur et de leur félicité. Non, la parole de cet homme ne pouvait être le résultat d'un travail immédiat et calculé; c'était l'effusion spontanée d'une âme où, dès longtemps, surabonde la vertu du christianisme (2). Cette parole n'avait point sa source dans

(1) Omne quod est in mundo, concupiscentia carnis est, et concupiscentia oculorum, et superbia vitæ (I Joan., II, 16).

(2) Prædicatio mea, non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis, sed in ostensione spiritûs et virtutis (I Corinth., II, 4).

les laborieux trésors de la mémoire, mais dans les régions les plus intimes du cœur; ce n'était point là le pénible effort d'un esprit combinant avec art des périodes retentissantes, pleines d'une stérile harmonie (1) sans sève et sans vigueur, mais la vivante manifestation d'une vie formée tout entière sur la règle de l'Evangile, à l'école du Verbe incarné. Dans le disciple aussi, l'exemple avait parlé avec autant d'éloquence que la voix (2).

L'habit austère du religieux, expression bien comprise alors du renoncement et du sacrifice, et dont le grossier tissu avait remplacé, chacun le savait encore, les vêtements dorés d'un jeune seigneur, riche et puissant; ce front, que la science et la sainteté avaient marqué d'une noblesse nouvelle; cette jeunesse, que la vertu seule revêtait de la majesté des ans; la mortification et la modestie, empreintes sur chacun de ses traits; tout prêchait en lui, avant que la parole sainte eût jailli d'un cœur où fermentait, comme dans un rayonnant foyer, le double amour de Dieu et des hommes; tout semblait dire d'avance : « Pour vous, pour le salut de vos âmes, non content de sacrifier tout ce qui fut à moi, je me sacrifierai en outre moi-même (3). » C'était là un prédicateur de l'école de saint Paul; on sentait en l'entendant un écho fidèle du

(1) Factus sum velut æs sonans, aut cymbalum tinniens (I Corinth., XIII, 1).

(2) *De officio sacerdotum*, opusc. LXV, part. III, *De sacerdote quatenus doctore*.

(3) Ego autem libentissimè impendam, et superimpendar ipse pro animabus vestris (II Corinth., XII, 15).

Verbe, à peine affaibli par les accents d'un organe mortel. O parole vraiment et purement évangélique, pourquoi faut-il que la voix glacée des rhéteurs, que les stériles considérations des philosophes, viennent si souvent remplacer votre chaleureuse et féconde énergie? Quand est-ce que la voix d'un apôtre viendra frapper jusqu'au fond du tombeau l'oreille de notre siècle?...

Le caractère et les effets de l'éloquence apostolique de Thomas d'Aquin ne nous ont guère été conservés que par la tradition et par l'histoire. Des sermons sans nombre qu'il prononça dans le cours de son ministère, nous ne possédons que des analyses courtes et décharnées, qu'on pourrait comparer dans un certain sens à ces rapides souvenirs que Bossuet avait coutume de tracer, en descendant de la chaire où son génie venait d'éclater avec tant d'ampleur et de magnificence. On retrouve néanmoins dans ces notes abrégées du Docteur angélique, l'empreinte ineffaçable de sa large pensée, l'inflexible rigueur de sa méthode, un admirable emploi de l'Ecriture, l'inaltérable pureté de l'enseignement religieux, et cette guerre surtout qu'il n'a cessé de faire aux vices, à la dépravation du monde : tout le conduit à ce dernier but, le panégyrique d'un saint, comme la méditation d'un mystère, comme un discours direct de morale évangélique.

On ne peut pas dire néanmoins que les analyses des sermons de saint Thomas soient entièrement exemptes des subtilités et des défauts propres à son époque. Quelque puissant que soit un génie, il subit toujours dans une certaine mesure l'influence de son temps. Il

est obligé d'en parler la langue, s'il veut exercer lui-même son action sur les idées et sur les mœurs.

Dans le panégyrique de saint Vincent, martyr, par exemple, le prédicateur prend pour texte ces paroles de l'Apocalypse : *Vincenti dabo edere de ligno vitæ.* A celui qui vaincra, je donnerai à manger du fruit de l'arbre de vie. Il trouve dans ce même texte la division la plus naturelle et la plus pratique, en considérant le martyr dans la lutte et dans la récompense : « Vincent » réalise son nom et triomphe dans une triple guerre : » guerre étrangère, guerre civile, guerre intestine; la » première, contre les puissances des ténèbres; la se» conde, contre le monde au sein duquel nous vivons; » et la troisième enfin contre la chair et ses penchants » corrompus : trois sortes d'ennemis que Vincent foule » à ses pieds, et par lesquels nous nous laissons si » lâchement dominer.

» Le Christ est lui-même cet arbre de vie dont les » fruits appartiennent au vainqueur. Il est, en effet, la » source de trois vies différentes : celle de la nature, qui » doit être véritablement immortelle; celle de la grâce, » que le Sauveur communique par ses sacrements et » sa parole; celle de la gloire enfin, dont il est encore » l'unique auteur et le garant le plus sacré. En recevant » les deux premiers bienfaits, Vincent les fait servir » admirablement à l'acquisition du troisième. »

Chaque partie de ce discours et chaque subdivision de ces parties se trouvent constamment expliquées par des paroles de l'Ecriture, ou plutôt exposées avec le langage même de l'Esprit-Saint. Cette observation s'applique, au reste, à toutes les analyses qui nous restent;

et nous en avons sur tous les dimanches de l'année, tant sur l'épître que sur l'Evangile, sur les principaux mystères et sur un grand nombre de saints. La plupart sont des plans parfaits d'autant de sermons, avec les divisions les plus fécondes et les plus variées, offrant à la fois aux prédicateurs, et la marche assurée d'un grand génie, et la liberté d'une composition toute personnelle (1).

(1) Les analyses des sermons de saint Thomas d'Aquin se trouvent à la fin du seizième volume de ses œuvres, édit. d'Anvers.

CHAPITRE XVI.

Les succès de Thomas excitent l'envie. — Troubles dans l'université. — Intervention du pape. — Les mauvaises passions éclatent. — Paix inaltérable de Thomas. — Ses ouvrages de cette époque. — Ses relations avec saint Bonaventure.

> Non judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum.
> I Cor., II, 2.
>
> O si Jesus crucifixus in cor nostrum veniret, quam citò et sufficienter docti essemus!
> *De Imit. Christi*, lib. I, cap. 25.

Attaqué dans ses erreurs et dans ses vices par les divers enseignements que nous venons d'étudier, le monde devait trouver, même à cette époque, de zélés défenseurs contre des entreprises qui avaient pour but de le détromper et de le guérir; ils se rencontrèrent dans un corps qu'on avait vu jusque-là combattre dans un sens directement opposé. Une circonstance par elle-même indifférente à cette guerre, fut l'occasion de leur soulèvement; mais la cause réelle en était cachée dans leur cœur, et n'était pas étrangère aux talents reconnus et publiés du jeune bachelier dominicain. Là où le regard n'aperçoit d'abord qu'un simple concours d'événements fortuits, la réflexion découvre bientôt le jeu des passions humaines, et la foi nous montre encore

au-dessus la main de la Providence, qui, dominant à son gré toutes ces agitations de la terre, parfois si profondément opposées à ses desseins, les conduit en définitive au triomphe de la vérité, aux progrès de la vertu. Mais pour mieux apprécier les causes et les fins, esquissons rapidement l'enchaînement des faits.

D'après les règlements observés alors dans le collége Saint-Jacques, le bachelier qui avait professé pendant un an devait être présenté, par le prieur de la maison et les docteurs tenant école, au chancelier de l'église de Paris, pour obtenir la licence, c'est-à-dire, le droit de professer comme maître pendant une seconde année. Thomas avait subi avec une incontestable supériorité les premières épreuves; mais ce talent même qui semblait devoir en abréger le cours, fut, au fond, le véritable motif qui retarda sa licence. Il est nécessaire ici de reprendre les choses de plus haut.

Durant le carême de cette même année 1253, quatre étudiants s'étaient révoltés contre les hommes du guet, dans les rues de Paris (1); l'un d'eux avait été tué, et les autres mis en prison. Grande rumeur dans l'université : elle redemande ses élèves, qui lui sont rendus dès le lendemain; elle exige plus encore, elle veut que ceux qui les ont si cruellement traités soient punis. Cette seconde réparation s'étant fait attendre, les docteurs séculiers suspendent leurs leçons, et s'engagent par serment à la poursuivre jusqu'au bout. Les docteurs réguliers continuent cependant à ouvrir leurs

(1) Du Boulay, *Histoire de l'université de Paris*, t. III, p. 188. — Fleury, *Hist. eccl.*, liv. LXXXIII, n. 54.

écoles, et ne croient pas devoir adopter pour eux-mêmes une semblable mesure. En cela ils ne faisaient qu'imiter la conduite de leurs prédécesseurs, qui avaient également refusé d'entrer dans cette sorte de conspiration, lorsque, dans une occasion toute pareille, en 1229, sous la minorité du roi et la régence de sa mère, les docteurs abandonnèrent la capitale pour se retirer en diverses villes du royaume.

La satisfaction une fois obtenue, les docteurs universitaires font un statut portant que tout maître, en quelque faculté que ce soit, sera rigoureusement obligé de fermer son école, dans des cas semblables à celui qui vient d'arriver. Refus de la part des religieux de jurer, comme on l'exige d'eux, l'observation de cette règle nouvelle, et cela malgré l'adresse toute particulière avec laquelle la formule en était rédigée (1). Nouveau décret de l'université, qui les exclut de son corps et les prive de leurs chaires. Jusque-là tout paraît succéder aux docteurs séculiers; ils ont admirablement saisi l'occasion, et fait tourner à leur avantage ce qui n'était d'abord qu'une violation de leurs immunités. Les circonstances avaient servi comme de supplément à leurs forces contre une trop redoutable concurrence; elles leur fournissaient un prétexte pour réduire au silence des écoles rivales, des professeurs dont la renommée fatiguait sourdement leur âme envieuse.

Mais il y avait une puissance alors dans le monde prête à réprimer tous les genres d'oppression et de tyrannie. Les religieux, injustement dépouillés de

(1) Dupin, *Hist. du treizième siècle*, p. 528.

leurs droits, en appellent aussitôt au saint-siége (1). Innocent IV, qui l'occupait encore, ordonne à l'évêque d'Evreux de les rétablir dans leurs chaires. Cet ordre est renouvelé, dans un bref à maître Luc, chanoine de Paris ; celui-ci se soumet à la volonté du pape, malgré l'insidieux appel interjeté par les autres docteurs au pape lui-même. Sur ces entrefaites, c'est-à-dire dans l'année 1254, Innocent meurt dans la ville de Naples, emportant au tombeau la réputation d'un pontife aussi grand que pieux, léguant à l'Eglise une liberté désormais consolidée par son courage, au monde, l'exemple d'une justice que la puissance royale elle-même ne fit jamais varier (2). Elu presque immédiatement par les cardinaux réunis à Naples, sous la menace incessante des victoires de Mainfroi, fils et successeur de Frédéric II, Alexandre IV signala le commencement de son pontificat par une bulle (3) où il s'efforce de ramener la paix dans l'université de Paris, en faisant cesser le scandale de toutes ces querelles. Mais, malgré les éloges qu'il accorde à ce grand corps, et aux docteurs en particulier qui le représentent, il n'en finit pas moins par confirmer les décrets de son illustre prédécesseur, et par ordonner le rétablissement des chaires indépendantes des docteurs réguliers, nommément celles des dominicains, maître Bonhomme et maître Elie Brunet.

(1) Cette puissance est toujours debout, sans doute ; mais elle est loin d'avoir la même action sur l'enseignement séculier.

(2) Raynaldi, ann. 1255, n. 56 et 57.

(3) Datée du 15 avril 1255, et commençant par ces mots : *Quasi lignum vitæ* (*Bullarium Ord. FF. PP.*, t. I).

Il ne pouvait plus s'élever aucun doute sur la volonté du souverain pontife ; il chargeait les évêques d'Orléans et d'Auxerre d'en faire exécuter les dispositions, avec pouvoir de prononcer la peine d'excommunication contre les rebelles. Mais, à l'instigation d'un docteur dont le nom va devenir tristement célèbre dans cette querelle, les membres de l'université opposent à des ordres aussi précis une résistance que leur esprit subtil s'efforce en vain de justifier. Pour échapper à l'excommunication prononcée contre eux par les commissaires apostoliques, ils menacent, par une subtilité plus déplorable, ou de transporter leurs chaires hors de la ville dans laquelle ils avaient été frappés, ou de garder un silence absolu. Bientôt ils ne trouvent rien de mieux que d'en appeler eux-mêmes au tribunal qui les a condamnés. Le pape répond à leur appel par des ordres encore plus rigoureux, sans pouvoir toutefois triompher de leur obstination.

Une autorité plus prochaine, et sous un rapport plus redoutable, intervint alors dans ces démêlés. Louis IX, que sa première expédition contre les infidèles avait retenu près de six ans loin de la France, venait de rentrer dans son royaume au mois de juillet de l'année 1254 (1). Après avoir pris connaissance des affaires de l'université, il entreprit de réconcilier le corps enseignant avec deux ordres qu'il aimait, au point que, s'il avait pu faire deux parties de sa personne, c'était sa propre expression (2), il aurait donné l'une aux

(1) Joinville, *Mémoires sur la vie de saint Louis*.

(2) Rapportée par un ancien auteur que Fleury cite dans son histoire, liv. LXXXIV, n. 6.

religieux de saint Dominique et l'autre à ceux de saint François. Alphonse, son frère, et régent du royaume en son absence, depuis la mort de Blanche de Castille, avait vainement entrepris cette réconciliation. Le saint roi nomma comme arbitres les archevêques de Bourges, de Reims, de Sens et de Rouen. Le jugement de ces prélats, dont les dispositions ménageaient également les intérêts des deux partis, semblait devoir rétablir entre eux la paix et la concorde; mais il blessait trop directement les droits du saint-siége et les décisions qu'il avait rendues à ce sujet (1). Le pape crut enfin devoir sévir contre les principaux auteurs de la rébellion, par une nouvelle bulle du 18 juin 1256; Guillaume de Saint-Amour, leur véritable chef, Odon de Douai, Nicolas de Bar-sur-Aube, et Chrétien de Beauvais, y étaient nommément privés de leurs bénéfices, de leurs dignités et de leurs chaires. Ils demeurèrent ainsi frappés de ce silence qu'ils avaient suspendu sur la tête du public comme une orgueilleuse menace, auquel ils avaient voulu réduire, en effet, les docteurs réguliers.

La parole de Thomas, objet principal de leur envie, continuait à se faire entendre (2), sa réputation à grandir, et le nombre de ses élèves à se multiplier. Au commencement de cette même année 1256, nous le trouvons enseignant en qualité de licencié. Le chancelier de Paris avait prévenu les ordres formels du souverain pontife; c'est ce dont Alexandre IV le félicite

(1) Dupin, *Histoire du treizième siècle*, p. 528.

(2) Echard, *Summa S. Thom. vind.*, p. 252.

par un bref du mois de mars, dans lequel il l'exhorte à compléter son œuvre en ouvrant les routes du doctorat à un religieux si recommandable par la noblesse de son origine, par la sainteté de sa vie, et par ce riche trésor de science qu'il avait acquis durant le cours de ses études et de son enseignement (1).

Rien de plus beau cependant que la conduite du jeune professeur dans ces difficiles circonstances. Parmi tous ces mouvements dont il était enveloppé, il ne perdit rien de cette paix intérieure, qui est la sphère propre du génie autant que de la vertu. Son nom se mêlait fréquemment à ces ardentes querelles, sans qu'il en montrât aucun souci; les basses passions que sa gloire avait suscitées dans le cœur de Guillaume de Saint-Amour, n'étaient plus un secret pour personne, excepté pour celui qui en était l'objet. En vain était-il insulté jusque dans l'exercice public du ministère apostolique; il garda constamment le calme de l'innocence et de la dignité. Interrompu dans sa prédication, un dimanche des Rameaux, dans l'église même de Saint-Jacques, par un émissaire de l'université (2), il

(1) Delectabile nobis est auditu percipere..... quòd fratri Thomæ de Aquino, ordinis prædicatorum, viro utiquè nobilitate generis, ac morum honestate conspicuo, ac thesaurum litteralis scientiæ per Dei gratiam assecuto, dedisti licentiam in facultate theologicâ docendi..... Quia verò condescens est ut hujusmodi negotium à te laudabiliter inchoatum, festinum habeat exitum et felicem, devotionem tuam attentè rogandam duximus, mandantes quatenùs eumdem fratrem Thomam in prædictâ facultate citò facias regiminis habere principium (*brev. Alex. IV*).

(2) L'histoire nous a conservé le nom de cet homme : il s'appelait Guillot; il était bedeau des écoliers de la nation de Picardie. Son audace dans cette circonstance ne fut punie que plus tard, par l'excommunication et par l'exil (Fleury, *loc. cit.*).

écoute sans émotion l'avertissement injurieux que cet homme venait apporter à l'auditoire, de la part de ses maîtres, et poursuit, sans répondre, l'instruction commencée (1). Saint-Amour ne cesse d'attaquer le licencié dominicain : ses leçons, sa conduite et son état devinrent tour à tour l'inépuisable sujet de sa critique ; car l'état religieux lui-même n'était pas à l'abri de sa haineuse improbation. La jalousie n'allait plus tarder à conduire le vieux docteur, de la révolte à l'hérésie. La filiation des vices fut toujours uniforme dans la nature humaine : à toutes les époques, on voit l'erreur naître de la passion.

Tandis que ce travail de mort s'accomplissait dans l'âme ulcérée de Saint-Amour, la vie débordait incessamment de la grande âme de Thomas. Il ne répondait à la calomnie qu'en continuant de donner au monde le triple enseignement de ses leçons, de sa prédication et de ses écrits, sans cesse alimenté aux sources pures de la prière. Ces temps orageux virent éclore plusieurs des fruits les plus beaux de son génie, au nombre desquels il faut compter d'abord l'explication de l'Oraison dominicale (2), où l'on ne sait ce que l'on doit admirer le plus, de la hauteur des considérations, de l'utilité pratique des instructions qu'il en déduit, ou de la piété profonde qui vivifie toutes les parties de ce travail ; l'explication de la Salutation angélique (3),

(1) Ce fait est confirmé par un bref d'Alexandre IV, rapporté par Echard et Fleury.

(2) *Expositio devotissima Orat. domin. videlicet Pater noster* (opusc. VII).

(3) *Expositio devotissima super Salutatione angelicâ, scilicet Ave, Maria* (opusc. VIII).

digne complément de celle qui la précède; une exposition du Symbole (1), où se trouvent développés, dans l'ordre le plus lumineux, tous les dogmes du christianisme; réfutées toutes les erreurs qui se sont élevées contre ses divins enseignements; dissipés tous les nuages dont l'esprit inquiet de l'homme essaya mille fois de les couvrir. Nous regrettons encore ici que la nature de cet ouvrage ne nous permette pas de donner quelques fragments de ces divers écrits du génie catholique; ce serait rendre évidente aux yeux de tous cette vérité, que tous les commentaires entrepris depuis sur ces différents sujets ne présentent le plus souvent qu'un faible souvenir, une image incomplète des commentaires de Thomas d'Aquin. Rien de plus magnifique et de plus simple à la fois que l'explication de ces premiers mots du Symbole : Je crois en Dieu.

« Croire, premier besoin de l'homme et du chrétien.
» La foi opère quatre sortes de biens : premièrement,
» elle unit l'âme à Dieu, et lui fait contracter avec lui
» la plus intime des alliances (2); par la foi, il épouse
» cette âme, selon la promesse qu'il en avait donnée
» par son prophète (3). Secondement, la foi devient en
» nous le commencement de la vie éternelle, en nous
» faisant connaître le Dieu que nous verrons éternelle-
» ment dans le ciel; et en nous faisant réaliser, par la
» pratique des vertus qu'elle seule enseigne et surna-
» turalise, le gage de cette possession éternelle, elle

(1) *Devotissima expositio super Symbolo apostolor.*, etc. (opusc. VI).

(2) Per fidem anima christiana facit quoddam matrimonium cum Deo (div. Thom., *de Symbolo*, n. 1).

(3) Sponsabo te mihi in fide (Osee, II, 20).

» est, suivant le langage de l'Apôtre, la substance » même du bonheur que nous espérons (1); elle a » rendu populaire la théorie des devoirs et la con- » naissance de Dieu (2). Troisièmement, la foi dirige la » vie présente, en lui montrant, par des lumières su- » périeures, le but auquel elle est adressée, et la route » qui doit l'y conduire. Quatrièmement, enfin, la foi » triomphe des obstacles et des ennemis qui s'opposent » à notre marche vers l'éternelle félicité. Le démon, » qui tourne sans cesse autour de nous, comme le lion » que la faim tourmente, ne peut être repoussé que » par la force de la foi (3). Le monde n'est vaincu que » par la foi; elle reste elle-même comme un monument » de sa propre victoire (4). La chair, qui nous séduit » par l'attrait des passagères voluptés de la vie pré- » sente, ne peut être efficacement combattue que par » les motifs de terreur ou d'espoir que la foi nous » révèle. »

Après avoir répondu aux objections que l'on faisait alors, comme aujourd'hui, contre la soumission exigée par la foi, le théologien en examine le premier et principal objet. Dans un symbole nécessairement populaire, l'idée de Dieu ne doit plus être considérée à l'état de notion abstraite et purement intellectuelle; aussi

(1) Est fides sperandarum substantia rerum (Hebr., XI, 1).

(2) Et hoc etiam patet, quia nullus philosophorum ante adventum Christi cum toto conatu suo tantum potuit scire de Deo, et de necessariis ad vitam æternam, quantum post adventum Christi scit una vetula per fidem. Et ideò dicitur, Is., XI : Repleta est terra scientiâ Domini (div. Thom., *loc. cit.*)

(3) Adversarius vester diabolus tanquam leo circuit quærens quem devoret : cui resistite fortes in fide (I Petr., V).

(4) Hœc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra (I Joan., V).

nous le montre-t-il pénétrant de sa vie les différentes hiérarchies des êtres, inondant surtout de sa présence le cœur humain jusqu'en ses plus secrets replis. Impuissance et folie de ceux qui veulent éloigner Dieu de leurs actions et de leurs sentiments, le reléguer, pour ainsi dire, en lui-même, comme s'il était indigne de lui de s'occuper des êtres qu'il n'a pas dédaigné de créer. L'insensé a dit en son cœur : Dieu ne me verra point, il ne comprendra point le secret de mes pensées. Combien il est facile à l'homme de remonter à Dieu par les rayons qui sortent de ce foyer primitif de lumière et d'amour! Tous les êtres en portent l'empreinte dans une exacte proportion, et sont ainsi disposés comme les degrés successifs de son trône sublime. A mesure qu'on s'élève, on aperçoit en eux un caractère plus frappant, une plus abondante communication de sa vie et de sa beauté. L'homme qui, pénétrant dans une maison, sent d'abord une douce chaleur, et qui, à mesure qu'il avance, en éprouve à chaque pas une plus vive impression, en conclut rigoureusement l'existence d'un feu intérieur, encore qu'il ne le voie pas de ses propres yeux. Ce monde est la maison de Dieu : il ne se révèle pas, il est vrai, mais il fait sentir sa présence aux hôtes qu'il veut bien y recevoir. Sa majesté rayonne surtout à travers les splendeurs de la voûte étoilée de cette grande et magnifique demeure. Et tout cela n'est qu'un reflet brisé des invisibles beautés auxquelles nous aspirons (1)! Symbolisme du monde, dont le sens est l'espérance, et le langage une leçon de vertu.

(1) *Super Symbolo*, n. 3.

Des fertiles hauteurs de la métaphysique sacrée, Thomas descendait sans efforts aux arides problèmes de la logique et de la méthode, en expliquant quelques livres de la philosophie de Boëce (1), l'un des plus célèbres continuateurs d'Aristote et de Platon au sein du christianisme. Mais l'ange ne tardait pas à s'envoler de nouveau aux régions où tendait naturellement sa pensée.

Il expliquait à cette même époque les sacrements de l'Eglise (2) et les préceptes de la loi (3). Le premier de ces traités est resté plus spécialement comme une preuve éclatante de l'immutabilité de la foi catholique, sur les points mêmes où elle a été le plus souvent attaquée; le second, comme l'un des monuments qui caractérisent le mieux le génie de son auteur : là ressort admirablement cet amour, principe générateur de l'obéissance à tous les commandements, cette liaison profonde qui règne entre toutes les parties de la loi chrétienne, et par là même cette unité qui fut toujours le premier besoin des esprits supérieurs. Thomas ne laisse presque jamais épancher son cœur dans ses écrits. La contemplation de la vérité, la nécessité d'en établir la pure notion dans le monde, l'absorbent entièrement. Il laisse à chacun le soin de recueillir les émotions que cette clarté doit faire naître dans les âmes. Pour lui, on dirait que le temps le presse; il réprime sans cesse le sentiment pour laisser toute la place à la vérité. Qu'il connaissait cependant le cœur humain, celui qui, parlant de la domination exclusive que l'amour divin pré-

(1) *Expositio in librum Boetii, de Hebdomadibus* (opusc. LXIX).

(2) *De articulis fidei et Ecclesiæ sacramentis* (opusc. V).

(3) *De decem præceptis et lege amoris* (opusc. IV).

tend exercer dans ce cœur, s'exprime de la sorte : « Le cœur de l'homme est une maison bien étroite par rapport à Dieu : il la remplit tout entière; vouloir donc y recevoir quelque autre que lui, c'est l'en chasser (1) ! »

Thomas entreprit encore, dans le même temps, l'explication complète d'Isaïe, le prophète évangéliste : c'était là, plus que jamais, l'œuvre de la prière et de l'amour divin : c'était, en effet, cet amour qui triomphait encore ici de son humilité. On demeure étonné de la hardiesse de cette entreprise, quand on se souvient que saint Basile, saint Cyrille d'Alexandrie, Origène lui-même, n'osèrent tenter que certaines parties de ce grand travail; quand on songe que saint Augustin, après avoir commencé cette explication, d'après le conseil de saint Ambroise, crut devoir la suspendre pour mieux donner le temps à son âme de se pénétrer, dans la pratique de la religion, de l'esprit qui avait dicté ces pages mystérieuses. Il avoue lui-même (2) qu'il avait reculé devant cette profondeur et cette élévation, également inaccessibles à toute intelligence humaine, la pureté du cœur n'étant pas moins nécessaire pour les aborder que la pénétration de l'esprit.

Mais, on le sait, cette religieuse préparation de l'âme à la connaissance de la vérité, avait été pour Thomas le

(1) Dicitur Isaiæ, XXVIII Coangustatum est stratum, ità ut alter decidat, et pallium breve utrumque operire non potest. Ubi cor hominis assimilatur strato arcto et pallio brevi. Cor enim humanum arctum est in respectu ad Deum. Undè quando alia ab eo in corde tuo recipis, ipsum expellis (*De dilectione Dei*).

(2) *De doctrinâ christianâ,* lib. IV, cap. 6.

travail de toute sa vie. La prière, comme un élément supérieur, le soutient constamment dans ses explorations sublimes. L'inaltérable sérénité de son intelligence, le calme profond de son cœur, en avaient fait le séjour propre de cette vérité qui n'habita jamais dans l'agitation et dans le trouble. Dieu lui-même parut s'incliner vers cette grande âme, et la favoriser dans ce travail d'un secours tout particulier; en sorte qu'on a pu dire de Thomas ce que l'évêque d'Hippone avait dit du Prophète, que le feu divin, allumé dans son intérieur par le rayon céleste, avait passé dans ses écrits (1). Ajoutons que ses paroles conservent encore aujourd'hui ce feu caché, que l'indifférence de nos jours peut seule laisser enseveli dans la poussière des âges.

Cette jeunesse, consacrée par de si glorieux travaux, par tant de vertus et de persécutions, doit rappeler nécessairement à notre souvenir une destinée contemporaine, marquée par les mêmes caractères. Dans cette même ville de Paris, se consumait également alors pour Dieu et pour l'humanité, une âme nourrie au foyer d'une autre famille religieuse, mais sœur, en Jésus-Christ, de l'âme de Thomas : l'âge, la patrie, la science et la sainteté avaient uni, par d'indissolubles liens, ces âmes généreuses. La main de la Providence les avait préparées pour une œuvre de salut, qu'elles accompliront bientôt d'un commun effort. La mort les séparera, quand les vœux de l'Eglise les appelleront à s'unir de nouveau pour une œuvre plus vaste et plus

(1) Verba ipsorum splendore nitescunt (Aug., *ibid.*, cap. 7).

sublime, trop sublime, sans doute, pour que ce triste séjour des divisions et des douleurs puisse jamais en être le théâtre! Mais n'anticipons point sur l'histoire.

A l'époque où nous sommes parvenus, Bonaventure et Thomas se visitaient souvent dans la pauvre cellule que chacun d'eux, en son couvent, avait rendu si célèbre et si puissante. Là, dans le travail non interrompu de la prière et de l'étude, se forgeaient les armes terribles qui, tout à l'heure, serviront pour le triomphe de la religion et la confusion de ses ennemis. Le religieux de saint François vint visiter un jour son frère dominicain; et dans la naïveté de son affection et de son humilité, il lui disait : Quel est le livre, mon frère, où vous puisez les belles choses que le monde admire dans vos ouvrages? — Voilà mon livre! répondit frère Thomas en montrant à son illustre ami l'image de Jésus crucifié. Saint Paul eût avoué cette réponse (1)! Bonaventure en avait compris tout le sens. On sait à quel point il était lui-même avancé dans la lecture de ce grand livre, quelles pages touchantes et sublimes il en a retirées, pour les livrer à l'admiration, à l'édification du monde.

Il est des caractères qui n'ont de signification que pour certaines intelligences d'élite. Dans le silence de la nuit, à travers l'immensité de l'espace, Pythagore recueillait l'harmonie des sphères qui roulent dans les cieux. Galien lisait dans les fibres du corps humain l'hymne la plus magnifique à la gloire de la divinité.

(1) On connaît la parole du grand Apôtre : « Non judicavi me scire aliquid inter vos nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum (I Corinth., II, 2). »

Tous les chrétiens formés à l'école de saint Paul savent lire dans le crucifix : c'est là un livre à la portée de toutes les intelligences; chaque homme peut y puiser, à son gré, l'espérance, la consolation et l'amour. Mais il est peu d'âmes qui sachent en lire toutes les pages; et ces âmes d'élite y découvrent aisément les instructions disséminées dans tous les autres livres et dans les entrailles de l'univers.

Un autre jour, c'était Thomas qui s'en allait, accompagné d'un de ses frères, rendre visite à son ami Bonaventure. Mais arrivé près de la cellule de ce dernier, il l'aperçut penché sur sa table solitaire, et se livrant actuellement au travail de la composition. — Laissons, dit-il à voix basse, laissons un saint écrire à la gloire d'un autre saint! — Bonaventure travaillait alors à cette vie de saint François, où l'âme de ce grand patriarche semble avoir passé tout entière. Thomas n'ignorait pas le sujet qui occupait son ami; et il connaissait assez son âme séraphique pour devancer la voix de la postérité dans la place qu'elle devait assigner au fils à côté d'un tel père!

CHAPITRE XVII.

Les ennemis de Thomas. — Livre des périls des derniers temps. — Des ambassadeurs sont envoyés au pape par le roi de France, les frères prêcheurs et l'université. — Thomas est appelé en Italie. — Son apologie des ordres religieux. — Jugement définitif. — Son retour en France. — Il est fait docteur. — Sa thèse.

> **Noli vinci à malo, sed vince in bono malum.**
> **Rom., XII, 21.**
>
> **Beatus qui amat te, et amicos in te, et inimicum propter te.**
> **Aug., *Conf.*, lib. IV, cap. 9.**

Tandis que Bonaventure et Thomas cultivaient de concert la science, la religion et l'amitié, la pensée des universitaires, impatiente de la dissimulation que la peur lui avait imposée, marchait rapidement vers une manifestation complète. Ce fut Guillaume de Saint-Amour qui se chargea de formuler d'une manière trop peu équivoque, les erreurs qui couvaient au fond de leur haine pour les ordres religieux : il publia le livre *des Périls des derniers temps*. Désormais il ne fut plus possible de tergiverser : cet écrit justifiait hautement toutes les accusations auxquelles l'auteur avait déjà donné lieu par ses discours publics et ses démarches souterraines. Tous les sentiments erronés ou pervers dont on l'avait accusé devant le roi de France et l'évêque de Paris, se trouvaient renfermés dans le livre nouveau; et toutes

les ressources d'un esprit aussi souple qu'opiniâtre ne purent lui conserver ce rôle de martyr, qu'il affectait depuis quelque temps, et qu'il s'efforça vainement de jouer jusqu'à la fin de sa vie.

Le titre de son ouvrage avait par lui-même quelque chose de frappant; il était emprunté à ce magnifique passage où l'apôtre saint Paul prophétise, en les énumérant, les derniers ennemis qui s'élèveront contre l'Eglise, les périls des derniers temps (1). Ces périls seront suscités par les prophètes si bien caractérisés par saint Paul; et ces faux prophètes, le docteur universitaire les aperçoit dans les ordres religieux que son siècle a vus se former au sein du christianisme. Il a beau protester de la pureté de ses intentions, de la résolution où il est de ne désigner personne, il peint avec tant de précision les disciples de saint François et ceux de saint Dominique, qu'il ne saurait couvrir la perfidie de ses attaques du silence affecté qu'il garde sur leur nom. Ces institutions nouvelles sont, d'après lui, une source inépuisable de malheurs pour la société. Il n'est pas de corruption, de calamités publiques, dont les religieux mendiants ne doivent porter, à son avis, l'effrayante responsabilité (2). Il tâche de soulever

(1) In novissimis diebus, instabunt tempora periculosa; erunt homines... (II Timoth., III).

(2) Cette tactique était renouvelée des derniers temps du paganisme; c'est ainsi qu'on avait fait retomber sur la tête des chrétiens les revers et les désastres de l'empire. Augustin vengea la gloire du christianisme, dans son immortel ouvrage de *la Cité de Dieu*; mais Augustin ne faisait son apologie que sur le tombeau des victimes. Il est vrai que la religion, à l'exemple de son divin fondateur, avait triomphé par la mort. Plus heureux toutefois que ce grand homme,

contre eux et la fureur des peuples et l'autorité des évêques, en les représentant aux premiers comme de faux apôtres et des précurseurs de l'Antechrist, aux seconds comme des usurpateurs des droits et de la juridiction ecclésiastiques. L'autorisation donnée à leur établissement est une erreur (c'est l'expression même du livre) (1), un désordre que l'Eglise est tenue de réparer; et cette réparation ne saurait souffrir de retard. Le péril est imminent, immense; et l'auteur déclare qu'il a été poussé à le signaler par les prières réunies des plus graves comme des plus savants personnages.

Guillaume désignait ainsi les évêques de France, qu'il se plaisait, en toute occasion, à représenter comme ses patrons et ses protecteurs. Les évêques lui répondirent, quelques-uns, en appelant dans leurs diocèses les religieux qu'il attaquait avec tant de perfidie (2), tous par la défiance qu'ils témoignèrent pour ses doctrines et ses accusations. Mais son livre était de ceux qui doivent être déférés au tribunal suprême de la religion. Les périls cette fois n'étaient plus imaginaires, ni les ennemis inventés par la peur. Les attaques dirigées contre les ordres mendiants étaient d'autant plus terribles, en effet, qu'elles étaient habilement déguisées sous les dehors du plus ardent amour pour le bien. Les

un héritier de son génie devait, en cette nouvelle circonstance, confondre l'imposture, avant que la calomnie eût appelé la proscription.

(1) *De Periculis*, p. 51.

(2) Entre autres, Berrurier, archevêque de Bourges, l'un des prélats et des prédicateurs les plus distingués de son temps, le premier, comme on l'a vu, des commissaires apostoliques dans le procès actuel.

religieux le comprirent; le trouble et la consternation se répandirent dans leurs paisibles retraites. Louis IX envoie deux ambassadeurs au pape pour remettre en ses mains une affaire qui touchait de si près aux intérêts de la religion, et menaçait en même temps la paix de son royaume. Les dominicains aussitôt envoient auprès du Père commun quelques-uns de leurs frères pour défendre à son tribunal l'existence menacée de leur famille. Les universitaires, de leur côté, préparent une grande ambassade. Fidèles à leur plan de ruse et de déception, ils n'iront pas justifier précisément le livre incriminé, mais déférer au même tribunal un ouvrage encore plus scandaleux, intitulé *l'Evangile éternel,* insidieuse apologie de la vie religieuse, qui, sous prétexte d'en exalter le zèle et l'abnégation, offrait à chaque page les plus détestables doctrines, et tendait à renouveler les erreurs de quelques sectaires du siècle précédent sur la durée de l'Eglise et le prétendu règne du Saint-Esprit. Plusieurs crurent alors que la pensée de donner le change, en appelant ailleurs l'attention de l'autorité, et un vague espoir (1) de faire peser sur leurs adversaires la responsabilité de cette œuvre impure, ne furent pas étrangers à cette seconde dénonciation faite par les docteurs de Paris. Leurs députés, dans cette circonstance, furent Guillaume de Saint-Amour lui-même, Odon de Douai, Chrétien, chanoine de Beauvais, Nicolas de Bar-sur-Aube, déjà connus du lecteur, auxquels on joignit Jean Belin et Jean de

(1) Soutenu par quelques insinuations plus positives, avoués par Matthieu Pâris lui-même, historien qu'on ne saurait à coup sûr soupçonner de partialité en faveur des ordres religieux.

Gecteville, celui-ci Anglais de nation, et recteur cependant de l'université de Paris (1).

Les préparatifs et le voyage de ces graves docteurs furent d'une lenteur imposante. Les envoyés du roi de France et ceux des dominicains les précédèrent à la cour du pape, résidant alors dans la ville d'Anagni. Alexandre IV confia l'examen du livre dénoncé à des hommes dont les lumières, la position et la vertu étaient un sûr garant de l'équité du jugement qu'ils devaient rendre; c'étaient quatre membres du sacré collége (2) : Eudes de Châteauroux, évêque de Tusculum; Jean Francioge, prêtre du titre de Saint-Laurent; Hugues de Saint-Cher, prêtre du titre de Sainte-Sabine; Jean des Ursins, diacre du titre de Saint-Nicolas.

Mais sans attendre le résultat de leurs conférences, le souverain pontife ordonne au général des prêcheurs, Humbert de Romans, de faire examiner l'ouvrage par des théologiens de son ordre, et lui témoigne le désir de voir à cette occasion Thomas d'Aquin en Italie. Les tempêtes suscitées par l'envie n'avaient fait que rehausser la gloire de ce jeune religieux; elles n'avaient interrompu, nous l'avons dit, ni ses leçons publiques, ni ses ouvrages, ni ses prédications. L'ordre de son général le surprend au milieu de ces diverses occupations, qui faisaient en même temps le mérite et le bonheur de sa vie. Il faut briser tous ces liens à la fois, pour se mêler enfin à des querelles qui ne ré-

(1) Du Boulay, *Hist. universit.*, t. 3. — Fleury, *Hist. ecclesiast.*, liv. LXXXIV, n. 30.

(2) Du Boulay et Fleury, *loc. cit.*

pugnent pas moins à son génie qu'à sa charité. Mais la religion est attaquée, son ordre est en péril, la voix de son supérieur s'est fait entendre : l'obéissance a répondu dans son cœur; il vole au nouveau poste qu'on lui désigne. Dieu ménage une consolation à son sacrifice, un puissant auxiliaire à ses nouveaux combats. Frère Bonaventure avait également reçu de ses supérieurs l'ordre de se rendre en Italie pour le même motif. Albert-le-Grand, leur maître et leur modèle, venu du fond de l'Allemagne, où nous l'avons laissé, était déjà depuis un an sur le point attaqué. La religion convoque le ban et l'arrière-garde des intelligences dévouées à son service. Ce rendez-vous général grandit singulièrement, à nos yeux, le péril qui la menaçait, le talent de Guillaume de Saint-Amour, la puissance du parti qui marchait sous ses enseignes.

Les défenseurs des ordres religieux, après quelques conférences sur l'objet commun qui les réunissait, écrivirent séparément contre des ennemis communs. Chacun de leurs ouvrages respire la mâle énergie des premiers apologistes du christianisme (1). Mais il faut le reconnaître, les espérances des bons, comme les craintes des méchants, se concentraient spécialement sur la tête de Thomas d'Aquin; et ce qui était dans tous les cœurs se manifesta par la conduite que tint à son égard le chef de son ordre. L'affliction que la vue du scandale jetait dans toutes les âmes chrétiennes, la puissance de séduction accordée souvent à l'esprit de

(1) Baillet, *Vie de saint Thomas d'Aquin*. — Le P. Touron, liv. II, chap. 9.

discorde, les dangers que couraient des institutions qui semblaient avoir ressuscité dans le monde les deux forces immortelles de l'Eglise, la parole et la pauvreté, tout contribuait à donner à la démarche du père Humbert un caractère de tristesse et de grandeur.

Il assemble les religieux de la maison d'Anagni, et tous ceux que la gravité des circonstances avait amenés dans cette ville. Le vénérable vieillard paraît au milieu d'eux, le cœur partagé entre la crainte et l'espérance, le front chargé de grandes et solennelles pensées, et comme incliné sous le poids des destinées dominicaines. Sa parole s'adresse directement à frère Thomas d'Aquin. « Voilà, mon fils, lui dit-il, la famille de saint Dominique attaquée par de puissants ennemis; je la confie maintenant à vos lumières et à votre amour. » Lui présentant ensuite le livre *des Périls* : « Prenez ce livre fatal, ajouta-t-il, ce livre qui, comme un orage suscité par l'enfer, menace notre ordre d'une destruction violente, l'Eglise entière d'interminables désordres, en arrêtant les heureux fruits que nos leçons et nos exemples devaient y développer. Lisez, mon fils, examinez devant Dieu; et puisse le triomphe du bien et la paix de l'Eglise être le résultat de vos pieux efforts! Je joins ici ma prière au commandement que vous fait le vicaire de Jésus-Christ (1). »

Nous avons déjà vu par quels nœuds sacrés l'obéissance religieuse se liait à l'humilité chrétienne dans le cœur et la conduite de Thomas. Il reçoit le volume de la main de son général, demande aux religieux le

(1) Guill. de Tocco, p. 666, n. 29.

secours de leurs prières, et se retire dans sa cellule. Il prie d'abord lui-même, selon la règle invariable qu'il s'est imposée, ouvre le livre et le lit tout entier. Malgré la rapidité de cette première lecture, il en aperçoit aisément les erreurs, les artifices, la mauvaise foi; et le plan d'une réfutation complète s'élève simultanément dans sa pensée. Le lendemain le chapitre est assemblé de nouveau; Thomas se montre à ses frères comme un ange de paix, avec cette sérénité qui présage la victoire, et qui, dans cette occasion, était autant le reflet de son intelligence que le signe de son espoir. Ses paroles achèvent de déterminer le sens de son extérieur, et ramènent la confiance dans les âmes. Peu de jours lui sont accordés, il est vrai, pour remplir le plan qu'il a conçu : le pape veut bientôt entendre, au milieu de son sénat, l'apologie des institutions qu'avait si rudement attaquées l'habile docteur de Paris. Thomas se rend au jour marqué : il se lève au milieu de cette assemblée, la plus imposante, sans doute, de l'univers; il plaide avec l'éloquence du cœur la cause de son ordre et de tous ceux qui lui sont unis par le même esprit et la même charité. La chaleur de ses sentiments, bien loin de nuire à la clarté de ses preuves, à la logique de ses raisonnements, leur communique plus de puissance et de vie.

Ce plaidoyer, rédigé plus tard avec plus de loisir, nous est resté parmi les œuvres les plus remarquables de saint Thomas : il fut toujours regardé par l'antiquité comme la plus sûre défense des ordres religieux, surtout des religieux mendiants, comme une tour inébranlable contre laquelle vinrent plusieurs fois se briser

tous les efforts de leurs ennemis (1). La question ne fut pas résolue aussitôt après qu'il eut prononcé ce discours; mais on ne saurait douter que la balance n'ait penché dès lors en faveur de la justice (2). Dans cette cause célèbre se trouvait engagée celle de l'esprit même de l'Evangile, et de tout ce qu'il y a de noble, de généreux dans les entrailles de l'humanité; car enfin l'ouvrage de Saint-Amour n'allait à rien moins qu'à rendre impossible l'abnégation de soi pour Dieu, coupable même le dévouement de l'homme au bonheur de ses semblables.

Ce renoncement absolu du chrétien à tous les biens de la terre pour le bien seul de l'éternité, ce dépouillement courageux accompli dans le but de travailler avec plus de liberté à la sanctification de soi-même et des autres, fut toujours une folie, un scandale pour le monde. Jamais le monde n'a pardonné à de semblables entreprises; jamais il ne fut plus heureux que lorsqu'il a pu dérober à quelques hommes réunis au nom du Christ, leur pauvreté, leur prière, leur sacrifice; dût l'extinction de leurs assemblées laisser au monde les plaies incurables du paupérisme, de la corruption et du désespoir. Mais quel est le secret de cette haine invétérée? Saint Thomas d'Aquin l'a dit après saint Grégoire : « Les méchants veulent surtout arrêter l'expansion de cette vie chrétienne; ce qu'ils redoutent le

(1) *Contrà impugnantes Dei cultum et religionem*, opusc. XIX; quòd quidem religiosorum omnium, sed permaximè mendicantium, propungnaculum est turrisque validissima.

(2) Henricus Gand., *Scrip. eccl. in appendice*.—Fleury, liv. LXXXIV, n. 42.

plus, c'est la parole évangélique; c'est une gloire pour eux d'étouffer la voix des prédicateurs (1). » Au fond, cette opposition du monde aux associations religieuses fut constamment la même; elle n'a varié que dans sa forme et dans ses moyens. De religieuse qu'elle était au treizième siècle, elle devint philosophique du seizième au dix-huitième, pour se faire entièrement politique à l'époque où nous vivons. Les arguments qu'elle emploie sont pris dans l'ordre de ses tendances. Ceux de Guillaume de Saint-Amour étaient tous puisés dans l'Ecriture, la tradition et la théologie; saint Paul en particulier prêtait des armes terribles à cet habile sophiste. Mais il venait de rencontrer un puissant interprète de saint Paul. Il suffit à Thomas de rétablir le sens des textes de l'Apôtre pour en faire le plus éloquent avocat de sa cause : il répond successivement à chacune des attaques de son adversaire, fait crouler sous le poids de sa dialectique le savant échafaudage des mensonges du docteur, le dépouille de ses artifices, et, sur le point de retourner victorieusement contre lui les traits dont on avait prétendu blesser à mort les ordres religieux, il s'arrête : au lieu de prononcer l'anathème, il n'a que des vœux pour que la charité triomphe dans tous les cœurs (2)!

(1) Illos precipuè reprobi in sanctâ Ecclesiâ persequuntur, quos multis conspiciunt esse profuturos. Reprobi grande aliquid se fecisse æstimant, cum vitam prædicatorum necant (opusc. XIX, *procemio*. — Moral., lib. XIII).

(2) Sic igitur divinâ auxiliante gratiâ malignorum detractionibus repressis, evidenter apparet quòd nihil damnationis est his qui sunt in Christo Jesu, qui non secundum carnem ambulant, sed crucem Domini bajulantes, operibus spiritualibus insistunt, carnalia desideria

Nous ne pouvons donner ici qu'un rapide aperçu de l'œuvre de saint Thomas. Dans un chapitre préliminaire il détermine d'abord, avec sa précision accoutumée, la portée des accusations intentées à son ordre, après leur avoir appliqué ces paroles du Psalmiste, qu'il a prises pour texte : « Voilà que tous vos ennemis s'assemblent en tumulte, ceux qui vous haïssent ont levé la tête : ils ont formé contre votre peuple des desseins pleins d'artifice; ils ont conspiré contre vos saints; ils ont dit : Venez, exterminons-les du milieu des peuples; qu'on ne se souvienne plus du nom d'Israël (1)! » Ces desseins perfides sont d'éteindre chez les ordres religieux l'amour de l'étude et de la science; de les avilir, en les chassant des sociétés savantes; de les proscrire même de la société, en les éloignant du ministère de la parole et de celui de la confession; de les forcer au travail des mains pour leur rendre impossible le travail intellectuel; de représenter comme un crime leur pauvreté volontaire; de tarir pour eux les sources de la charité; de détruire enfin leur réputation, en semant contre eux dans tout l'univers de noires calomnies (2).

La marche de l'adversaire trace au défenseur celle qu'il doit tenir, ou plutôt c'est celui-ci qui jette cet

contemnentes, patet siquidem locus multa replicandi contrà prædictos detractores; sed eos divino judicio reservamus... (*Epilogus et totius operis conclusio*).

(1) Psalm. LXXXII, 2, 3 et 4.

(2) Famam sanctorum prædicti ministri diaboli nituntur corrumpere, in tantum ut non solum per se apud præsentes sanctos Dei infament verbo, sed etiam litteras per universum orbem dirigant (*Procemium in quo authoris intentio declaratur*).

ordre lumineux dans la discussion, et fait ainsi ressortir les points essentiels sur lesquels elle doit rouler. Thomas divise ensuite en trois parties le corps de son ouvrage : dans la première il définit, avec saint Augustin, la nature, l'essence de la religion pour en montrer l'identité avec l'esprit des ordres mendiants. Dans la seconde, il reprend en sous-œuvre toute la partie doctrinale du réquisitoire de Saint-Amour, et la détruit en avançant. Là se présentent, en premier lieu, deux sujets qui n'ont encore rien perdu de leur actualité, l'aptitude des religieux au ministère de l'enseignement, et leur droit aux priviléges des écoles publiques; là, les questions si difficiles, si irritantes parfois, de la juridiction et de la mission nécessaire à l'administration des sacrements, à la prédication évangélique; l'auteur les résout avec une modération égale à sa science; là, le travail des mains et la mendicité sont montrés sous leur véritable jour. Cette partie est de beaucoup la plus étendue, comme elle était la plus importante. Dans la troisième, Thomas relève quelques-unes des calomnies entassées par ses adversaires; et, non content de les anéantir, le plus souvent il en fait un titre de gloire pour les clients de son génie!

Une réfutation déjà si décisive est bientôt suivie du rapport des quatre cardinaux. Le livre *des Périls* y est apprécié, proposition par proposition, avec cette netteté et cette assurance qui semblent emprunter à la vérité elle-même l'immuable sévérité de ses jugements. Plus d'incertitude désormais sur les doctrines, les tendances, le caractère total du livre incriminé : le procès est assez instruit, le juge prononce sa sentence dans l'église

cathédrale d'Anagni. La bulle qui condamne irrévocablement cette œuvre de ténèbres et de destruction est datée du 5 octobre 1256 (1).

Les députés de l'université, arrivés enfin à la cour du pape, s'élèvent en vain contre le jugement; on les somme d'y souscrire. Odon de Douai, et Chrétien de Bauvais, se soumettent sans conditions; ils s'engagent par serment et par acte authentique à respecter la bulle *Quasi lignum vitœ,* à recevoir dans leur corps les frères prêcheurs et les frères mineurs, nommément Thomas d'Aquin et Bonaventure; à prêcher publiquement les doctrines opposées à celles de Guillaume de Saint-Amour. Celui-ci refuse obstinément de se soumettre; après le dénouement de cette grande lutte, il se retire en Bourgogne, dans son village de Saint-Amour (2), emportant dans son cœur un profond ressentiment et des projets hostiles, qu'il essaiera de réaliser dix ans plus tard, en renouvelant le combat sous une autre forme, mais pour succomber de nouveau sous les coups du même adversaire.

Avant de repartir pour la France, les docteurs de Paris obtinrent, comme une sorte de compensation à leur défaite, la condamnation de *l'Evangile éternel;* dans leur pensée, l'accusation portée contre cet ouvrage devait produire mieux que cela, c'est-à-dire, comme on l'a vu, une diversion qui eût sauvé le livre *des Périls.* Leur espérance fut d'autant plus trompée, que la censure du livre dont il s'agit fut confiée à des frères

(1) Fleury, *Hist. eccl.,* liv. LXXXIV, n. 38. — Du Boulay, *Hist. universit.,* t. III, p. 315.

(2) Dupin, *Hist. du treizième siècle,* p. 184

prêcheurs, le cardinal Hugues de Saint-Cher et l'évêque de Messine ; et le résultat de cet examen montra d'une manière éclatante qu'il n'y avait rien de commun entre les religieux de cet ordre et l'apologiste anonyme de la vie religieuse (1). Les erreurs renfermées dans ce livre méritaient en effet les honneurs d'une condamnation publique ; elles n'allaient à rien moins qu'à détruire le règne de l'Evangile, comme un état imparfait, pour y substituer la révélation de l'Esprit-Saint, principe de la vie contemplative, seule capable de conduire l'homme à sa dernière perfection. Cette opinion avait pris naissance au fond de la Calabre, sur le tombeau d'un moine cistercien, dont les rêveries extatiques sont un des phénomènes les plus curieux du moyen-âge. Depuis lors elle avait peu à peu franchi l'enceinte des couvents pour se répandre dans la société ; elle y sema des idées dont on peut retrouver encore aujourd'hui les dernières traces. Mais ce qui ne fut en premier lieu que la pieuse exaltation de quelques ignorants disciples de l'abbé Joachim, devint plus tard esprit de secte et d'obstination : sous nos yeux, c'est l'agitation inquiète de ces âmes qui fatigue incessamment l'inflexible vérité du christianisme, et qui vont cherchant, dans de vagues utopies, un refuge contre les préceptes non moins inflexibles qui découlent de cette vérité !

Pendant le rapide séjour qu'il fit en Italie, Thomas visita quelques monastères pour en extirper le germe de ces pernicieuses erreurs (2). Il en a, plus tard,

(1) Raynaldi, *Ann. eccl. cont.* 1256, n. 20.

(2) Quia ex dictis abbatis Joachim præfati hæretici fomentum sumunt errores pestiferi, prædictus doctor in quodam monasterio

consigné la réfutation dans le plus grand et plus connu de ses ouvrages (1).

Rappelé par la voix de ses supérieurs avant l'hiver de cette même année 1256, Thomas s'embarque pour retourner en France. Tout semble promettre d'abord une heureuse navigation; mais bientôt le navire est assailli par une horrible tempête; le danger s'accroît de moment en moment; l'espérance s'évanouit; la sagesse du pilote est dévorée (2) par la tourmente. Toutes les ressources de son art, tous les efforts des matelots ne pourront éviter les écueils où les poussent les ondes et les vents; la peur s'est emparée de ces hommes au cœur indompté. Nouveau Paul, Thomas conserve une religieuse confiance au milieu de cette consternation générale; il prie, et toutes ces âmes lui sont données (3). L'aspect de la nature change, et le vaisseau qui porte une aussi grande destinée reprend son essor vers la France (4).

Plusieurs bulles et brefs pontificaux suivent les députés à Paris pour confirmer les dispositions solennelles

petivit librum præfati abbatis; et oblatum totum perlegit, et ubi aliquid erroneum reperiit, vel suspectum, cum lineâ subductâ damnavit, quod totum legi et credi prohibuit, quod ipse suâ manu doctâ cassavit (Boll., p. 667, n. 21).

(1) Non expectandum quod sit aliquis status futurus in quo perfectiùs gratia Spiritûs sancti habeatur, quàm hactenùs habita fuerit, et maximè ab Apostolis qui primitias Spiritûs acceperunt; id est, et tempore priùs et cæteris abundantiùs (*Sum. theol.*, 1, 2, quæst. 106, art. 4).

(2) Omnis sapientia eorum devorata est (Psalm. CVI).

(3) Act. apost., XXVII.

(4) Guill. de Tocco, *apud Boll.*, p. 672, n. 89.

arrêtées à Anagni (1). La prudence et la bonté de Louis IX aident au rétablissement de la paix; l'université elle-même y mit le sceau, en appelant à soutenir leur thèse de docteur, Bonaventure et Thomas. Cet honneur avait été retardé de deux ans, par suite de troubles; par cette résolution, les cœurs se trouvèrent comme soulagés du poids d'une injustice aussi éclatante que les talents de ces deux illustres amis. Mais ce sont eux maintenant qui reculent devant un honneur si bien mérité; les éloges que notre saint avait tant de fois reçus, la gloire dont il avait été si souvent couronné, n'avaient rien fait perdre à son humilité de sa délicatesse virginale. Admirable simplicité de ces âges de foi! Thomas, Thomas d'Aquin ne trouve rien en lui qui puisse l'autoriser à revêtir la robe de docteur! A ses yeux, c'est une témérité sans excuse, c'est presque une injustice à l'égard de plusieurs autres dominicains! Si l'obéissance peut triompher de ses répugnances, elle ne peut, cette fois, entièrement tarir ses larmes. Mais, au rapport de notre antique historien, une sorte de révélation divine vint mettre un terme à sa douleur et ranimer ses esprits abattus (2).

La nuit qui précéda le jour fixé pour son acte public, Thomas vit en songe un vieillard, à l'aspect vénérable, au front serein, qui lui demanda quel était le sujet de sa tristesse. « Elle n'est que trop juste, répondait-il,

(1) Le P. de Graveson, dans son *Histoire ecclésiastique du treizième siècle,* porte au nombre de quarante ces décrets apostoliques, qu'il prétend exister encore de son temps dans les archives de l'Eglise de Paris.

(2) *Apud. Boll.,* p. 664, n. 17.

puisqu'on me force à prendre rang parmi les docteurs, de quoi je ne suis point capable. » Et le vieillard lui dit : « L'ordre même que vous avez reçu, mon fils, doit faire votre assurance; il détruit votre volonté propre, et vous manifeste la volonté de Dieu dans celle de vos supérieurs. Vous prendrez pour texte de votre principe ces paroles du Psalmiste : « Vous arroserez les » montagnes des eaux qui descendent de vos hauteurs » sublimes; la terre se rassasiera du fruit de vos tra- » vaux (1). » Le lendemain, nouvelle preuve d'humilité, en présence de toutes les facultés réunies dans une des salles de l'évêché de Paris : Bonaventure et Thomas, qui doivent subir l'épreuve le même jour, se disputent la dernière place. Thomas cède enfin, comme le plus jeune. Il développe le magnifique passage du prophète, en l'appliquant à la divine économie de la religion, qu'il montre comme illuminant toutes les âmes des célestes rayons de la grâce et de la vérité. La postérité a fait de ce même texte une tout autre application; elle y a vu comme une prophétie de l'influence que le nouveau docteur devait exercer sur l'univers chrétien, de ce torrent de lumière et de vie qu'il devait répandre sur les plus hauts sommets comme sur les plus humbles vallées du monde des intelligences (2). Une acclamation unanime l'avait nommé docteur.

Ce jour, 23 octobre 1257 (3), produisit Thomas

(1) Rigans montes de superioribus suis, de fructu operum tuorum satiabitur terra (Psalm. CIII, 13).

(2) Le P. Croizet, *Vie de saint Thomas*, t. I, p. 248.

(3) Les auteurs ont varié de trois ans sur cette date. Celle que nous avons choisie nous était indiquée par l'autorité d'Echard (*Sum.*

d'Aquin sur le vaste théâtre de la société chrétienne, investi de la triple autorité du génie, de la persécution et de la vertu. Or, cet homme qui avait fait taire l'envie, confondu l'erreur, fait triompher le dévouement évangélique, acquis enfin d'une manière si décisive la haute domination de la science et de la sainteté, venait à peine d'entrer dans la trente et unième année de son existence!

S. Thom. vind.) et par celle de Fleury (*Hist. eccl.*, liv. LXXXIV, n. 48). Elle est confirmée par l'époque de la réconciliation définitive des docteurs séculiers et réguliers, proclamée par le P. Humbert au chapitre général des frères prêcheurs, tenu à Toulouse aux fêtes de la Pentecôte de l'année 1258. L'année précédente, le même père, au chapitre de Florence, était loin de prononcer des paroles aussi consolantes, ce qui force à placer entre ces deux assemblées l'époque de la paix et du doctorat de saint Thomas. La date de quelques-unes des bulles dont nous avons parlé vient corroborer puissamment l'opinion adoptée.

CHAPITRE XVIII.

Mission du génie chrétien. — Thomas professe comme docteur; ses bacheliers. — Sa parole écrite. — Traité de théologie. — Somme aux Gentils. — Du sein de son école de Paris, Thomas repousse l'islamisme au midi de l'Europe, de concert avec saint Raymond de Pegnafort. — Il commente les épîtres de saint Paul. — Dispute des accidents eucharistiques. — Hommage rendu au jeune docteur. — Vision merveilleuse.

> Vos estis lux mundi. Non potest civitas abscondi suprà montem posita;
> Neque accendunt lucernam, et ponunt eam sub modio, sed super candelabrum, ut luceat omnibus.
>
> MATTH., V, 14 et 15.
>
> Sidus missum Thomæ de superis,
> Novo signo divini muneris,
> Hunc cœlestem demonstrat cæteris,
> Verbo, vitâ, doctrinâ, litteris.
>
> *Brev. Ord. FF. PP. Off. S. Thom.*

L'époque où nous sommes entrés est, à proprement parler, celle de la gloire de notre saint : dégagé de tous ses nuages, l'astre va monter avec plus de majesté dans le ciel de l'Eglise. Malgré les éloges de ses contemporains, malgré les emblèmes radieux sous lesquels ils se sont plu à nous représenter sa gloire, difficilement on comprendrait aujourd'hui la nature et l'étendue du pouvoir que Thomas d'Aquin exerça sur les hommes et les affaires de son temps.

En ceignant son front de laurier doctoral, l'université de Paris l'avait officiellement revêtu de cette sorte d'autorité souveraine qui consacre une intelligence pour l'enseignement public. Mais l'université n'avait fait que sacrer, après coup, une royauté déjà conquise et reconnue : ainsi, lorsqu'un vent du ciel pousse rapidement au pouvoir suprême l'homme prédestiné, la main du pontife vient ensuite, et le marque du sceau de la religon, sur ce trône où son propre courage et l'admiration des peuples l'ont d'abord élevé. Dans le monde intellectuel il y a quelque chose de mieux : le génie est roi par droit de naissance en même temps que par droit de conquête et d'amour; les esprits se soumettent instinctivement à son empire; on lui obéit sans s'en douter, comme il règne lui-même sans calcul, et par un instinct mystérieux.

Mais il est des époques aussi qui souffrent une sorte d'interrègne; le trône du génie demeure vacant, et cela n'arrive jamais, du moins nous le croyons, que par la faute du génie lui-même; il trompe la sublime mission que Dieu lui avait tracée, laisse tomber de sa main le symbole de sa puissance, de son front celui de sa majesté, traîne dans les boues de la terre son manteau royal; il s'abdique lui-même, en se déshonorant. Disons aussi qu'il est des siècles où sa carrière devient plus obscure et plus ardue, il s'égare ou s'accroupit souvent, quand les ténèbres et la langueur circulent dans l'air même qu'il respire. D'autres fois, l'atmosphère est imprégnée d'une pure lumière, d'une secrète vigueur; les études, les croyances, les événements et les mœurs, tout seconde à la fois les élans du génie.

Or, quand on a le malheur de vivre à l'une des époques où ce roi de la pensée n'offre plus que le triste spectacle de sa chute, de son avortement, on est tenté de prendre cette majesté des âges passés pour une de ces créations grandioses de la poésie séculaire, pour les visions d'un enthousiasme traditionnel. Comment, en effet, au milieu de la dépression morbide qui ne laisse de vie que pour les intérêts matériels, croire à ces grandes luttes d'autrefois sur des vérités purement spéculatives, sur des principes de simple morale religieuse? Comment concevoir alors qu'un sens vague laissé à un seul mot du Symbole, à un seul précepte du Décalogue, agite et soulève les nations; que tous les yeux en ce moment se soient tournés vers un seul homme; que les savants eux-mêmes aient attendu sa parole, comme une décision de la vérité; que sa réponse enfin ait dissipé le doute et terminé les dissensions? Telle a été cependant la gloire de quelques hommes clair-semés dans toute la suite des âges; telle, en particulier, la gloire de saint Thomas d'Aquin.

Après avoir aussi heureusement vengé l'honneur, et par là même affermi l'existence des créations religieuses de son siècle, Thomas, revêtu du titre de docteur, s'empressa de reprendre le triple enseignement, qui nous montre comme trois vies distinctes dans une seule vie! Il ouvrit de nouveau, dans le collége de Saint-Jacques, une école beaucoup plus accréditée par les anciens succès du professeur que par ses honneurs récents. La foule inaugura solennellement cette chaire, qu'elle avait paru devoir compromettre d'abord par son empressement et son enthousiasme. Un bachelier pro-

fessait sous la direction du nouveau docteur; l'histoire ne le désigne que d'une manière vague et indécise. Elle nomme en différents endroits, trois hommes qui, peut-être, eurent tous cet avantage, et dont aucun, du reste, ne se montra infidèle à ce baptême du génie. L'un est le célèbre Annibal de Molaria, qui fut revêtu plus tard de la pourpre romaine, et resta toujours l'ami dévoué de Thomas d'Aquin; l'autre est le père Romain, de la famille des Ursins, neveu du pape futur, Nicolas III; le troisième est ce Pierre de Tarentaise, qui lui-même devait un jour occuper le siége apostolique sous le nom d'Innocent V (1).

Les églises de Paris reconnurent en même temps la voix de l'apôtre dominicain, plus jaloux encore de travailler au progrès des vertus chrétiennes qu'à celui des sciences théologiques.

Mais, ni l'enceinte de l'université ni celle de la ville ne pouvaient circonscrire l'action de son zèle. Quelque part dans le monde que s'élevât une opinion dangereuse pour la pureté du dogme ou celle de la morale, Thomas la frappait aussitôt du glaive de sa parole écrite; le plus léger bruit d'erreur, le plus sourd travail de corruption, éveillaient nécessairement son attention et provoquaient sa résistance. Toute âme qui gémissait dans le pénible labeur du doute, tout prêtre qui s'engageait dans une difficile entreprise pour la gloire du Seigneur, la société chrétienne tout entière, dans ses périls ou dans ses espérances, se tournaient

(1) Echard, *Sum. S. Thom. vind.* — Le P. Touron, *Vie de saint Thomas*, liv. II, chap. 13.

naturellement vers lui, et l'appelaient à leur secours. Thomas semblait être devenu désormais l'auxiliaire obligé de la grâce divine, la plus haute personnification de la science catholique. C'est ce qui résulte de la seule énumération de celles de ses œuvres qui appartiennent à cette époque de sa vie.

C'est alors qu'il adressait au père Réginald, le plus intime et le plus constant de ses amis, un *Traité de théologie* en deux cent cinquante-six chapitres (1). Dans cet ouvrage, les cent premiers chapitres sont consacrés à la question privilégiée de saint Thomas, la question *de Dieu*. Après avoir considéré Dieu en lui-même, dans son existence et sa nature, dans l'unité de son essence et la trinité de ses personnes, dans sa liberté, sa toute-puissance et sa bonté, le Docteur le considère dans ses opérations extérieures, dans la part d'existence qu'il a faite aux purs esprits, à l'âme humaine. C'est surtout dans l'intelligence et dans la volonté de l'homme qu'il étudie les opérations divines; là il détermine les idées de libre arbitre, de devoir, de récompense et de châtiment; là il fixe les conditions de la vie présente et celles de la vie future. Ces importantes questions le conduisent jusqu'au chapitre cent quatre-vingt-cinquième. Ici se présente une nouvelle face de la théologie chrétienne, l'incarnation du Verbe. L'auteur écrit en théologien l'histoire de la chute de l'homme; montre la nécessité de l'incarnation dans l'ordre des décrets divins; établit le dogme catholique

(1) Opusc. II, *Compendium theologiæ, ad fratrem Reginaldum, socium suum charissimum.*

sur la personne et les natures du Fils de Dieu fait homme, et cela en réfutant les erreurs des différents sectaires, depuis Cérinthe jusqu'à Valentin, sur ce point fondamental. Les sources, l'effusion, la puissance de la grâce; la mort de Jésus-Christ, sa gloire comme sauveur et comme juge, sont tour à tour examinées dans l'espace de soixante chapitres. Ici finit la partie dogmatique de cette théologie. La seconde, qui devait être consacrée à la morale, fut interrompue par les autres travaux de saint Thomas. Les dix chapitres qu'il a composés roulent uniquement sur le devoir de la prière; mais la manière dont il a traité ce premier des devoirs chrétiens est si large et si profonde, que volontiers on s'écrie avec le pieux compilateur de ses œuvres : « Ici s'arrête, ô douleur! la rédaction de Thomas d'Aquin : victime d'une mort prématurée, il ne put revenir, pour le terminer, sur ce travail de sa jeunesse (1)! »

Quelque idée qu'on ait pu se former de la modestie de notre saint, on aura de la peine à croire, sans doute, qu'il ait donné à un ouvrage aussi considérable le titre d'*Abrégé de théologie*. C'est cependant ce qu'il fait dans son préambule :

« Le Verbe de Dieu, dont l'immensité comprend
» toutes choses, voulant rappeler aux grandeurs de la
» gloire divine l'homme amoindri par son péché, s'est
» fait petit, en se revêtant de notre petitesse, sans
» toutefois se dépouiller de sa majesté; et pour que
» nul ne pût s'excuser d'apprendre la doctrine du

(1) Div. Thom. Aquin., *Opera omnia*, t. XVII, fol. 48.

» Verbe éternel, tandis qu'il livrait aux savants les
» vastes et lumineux traités compris dans les divines
» Ecritures, il a daigné, en faveur de ceux qui sont
» livrés aux occupations temporelles, renfermer dans
» un facile abrégé toute la doctrine du salut. L'écono-
» mie de notre salut, en effet, se trouve renfermée dans
» ces trois choses : la connaissance de la vérité, qui
» chasse les ténèbres de l'entendement humain; la di-
» rection de la volonté vers notre fin véritable, qui nous
» empêche de nous éloigner du bonheur en poursuivant
» des biens mensongers; l'observation de la loi divine,
» pour que l'âme ne s'avilisse pas dans la corruption.
» Or, la connaissance de la vérité nécessaire au salut
» consiste en un petit nombre d'articles de foi, courts
» et faciles; l'Apôtre l'avait dit : Dieu fera retentir
» sur la terre une parole abrégée. Notre intention est
» dirigée par la prière que le Verbe nous révèle : en
» nous enseignant à prier, en effet, il nous montre le
» but où doivent s'adresser nos vues et nos désirs. Il
» nous trace la route de la justice en nous donnant sa
» loi; et la loi tout entière, il la renferme dans un seul
» précepte, le précepte de l'amour. La foi donc, l'es-
» pérance et la charité, sont comme les chapitres som-
» maires de toute la vie chrétienne : saint Paul et
» saint Augustin s'accordent sur ce point. Dans la
» pensée de vous offrir, mon bien-aimé Réginald, un
» abrégé commode de toute la religion, je me bor-
» nerai dans cet ouvrage à vous entretenir de ces trois
» vertus (1). »

(1) Æterni Patris Verbum suâ immensitate universa comprehendens, ut hominem per peccata minoratum in celsitudinem divinæ

Dans cette première année de son doctorat, Thomas rédigeait, en outre, son *Apologie des ordres religieux*. En donnant cet ouvrage au public, il cédait aux prières de plusieurs personnages distingués de son temps; il rendait plus éclatante la justice de sa cause, en la plaidant de nouveau au tribunal de l'opinion; il affermissait à jamais ces grandes institutions, dépositaires constantes du plus pur esprit de l'Evangile; et bien loin de blesser ses anciens adversaires, il les ramenait à lui, en même temps qu'à la vérité, par l'éclat invincible de sa gloire, par la charité surtout qui respire encore à chaque page de cet immortel écrit.

Le triomphe de l'Evangile sur les ennemis qui s'étaient élevés contre son esprit vital au sein même du christianisme, ce triomphe dont Thomas avait été le principal instrument, coïncide avec une lutte non moins glorieuse de la religion contre ses ennemis extérieurs; et le nom de Thomas se mêle encore à cette lutte. Les rois de Castille et d'Aragon (1) poursuivaient

gloriæ revocaret, breve fieri voluit nostrâ brevitate assumptâ, non suâ depositâ majestate. Et ut à cœlestis Verbi capessendâ doctrinâ nullus excusabilis redderetur, quod propter studiosos diffusè et dilucidè per diversa Scripturæ sanctæ volumina tradiderat, propter occupatos sub brevi summâ humanæ salutis comprehendit : in veritatis cognitione, ne per diversos errores intellectus obscuretur humanus; in debiti finis intentione, ne indebitos fines sectando, à verâ felicitate deficiat; injustitiæ observatione, ne per vitia diversa sordescat. Cognitionem autem veritatis humanæ salutis necessariam, etc... (*Compend. theol.*, cap. 1).

(1) En Aragon, c'était Jacques-le-Conquérant, qui mérita son surnom en enlevant aux Maures Majorque et Valence, qui écrivit, comme César, sa propre chronique, et qui, pendant soixante-quatre ans de règne et de combats, ne fut jamais vaincu, gagna trente-trois batailles et fonda deux mille églises (Gomès, *Vita Jac. I*). En Castille, au vainqueur de las Navas de Tolosa, avait succédé Ferdinand III,

alors contre les musulmans le cours de leurs victoires. L'histoire a fidèlement retracé les diverses phases de cette conquête religieuse et nationale; mais elle n'a pas assez mis en lumière le nom de celui qui en fut longtemps l'infatigable promoteur; ce nom n'est guère connu que dans les fastes de la religion. Non content cependant d'exciter à cette noble guerre les descendants de Pélage et du Cid (1), le pieux héros dont nous voulons parler préparait, plus efficacement que tous ces héros guerriers, ces longs siècles de paix et de bonheur que l'empire exclusif de la vérité devait assurer à l'Espagne, et que la furtive introduction des modernes erreurs devait si fatalement détruire. Cet homme venait à la suite des conquérants; il prêchait l'Evangile aux infidèles restés sur le sol chrétien, et dans son ardente charité il avait trouvé le secret de convertir des musulmans à la lumière! Chose peut-être plus étonnante encore, il touchait également le cœur des juifs et des manichéens disséminés au sein de ces contrées; il les ramenait à la foi de nos mystères, à la pureté de la morale catholique. Cet homme si puissant, ce hardi conquérant des âmes portait lui aussi l'humble habit de saint Dominique; il se nommait Raymond de Pegnafort (2).

aussi grand par sa sainteté que par son courage; conquérant des royaumes de Murcie et de Jaen, de Séville et de Cordoue; le plus humble des hommes au milieu de tant de gloire (*Flos sanctorum, ap. Boll.*).

(1) Les deux noms peut-être les plus aimés de leur patrie. Ces deux héros de l'indépendance espagnole vécurent, l'un dans le huitième, et l'autre dans le onzième siècle.

(2) La mission spéciale qu'il avait embrassée avec tant d'ardeur, le fit surnommer *Zelator fidei propagandæ inter Sarracenos* (Echard, t. I, p. 102).

Pour affermir ces conversions nouvelles, pour les étendre avec plus de rapidité, du fond de son Espagne, il tourne ses regards vers le jeune docteur de Paris, il implore le secours de sa parole universelle. Thomas entend facilement cet appel d'un frère d'armes, dans la sainte milice de Jésus-Christ; il lui répond par un traité complet de la religion, spécialement dirigé contre les erreurs que l'apôtre dominicain avait à combattre, et par là contribue puissamment au triomphe définitif de la civilisation chrétienne sur les ténèbres de la barbarie.

Toutes les erreurs comprises sous ce nom faisaient alors un effort suprême contre la chrétienté. Le mahométisme, né du fanatisme arabe et du sensualisme oriental, désespérant de l'emporter par les armes, cherchait à distiller le venin de ses doctrines par les écrits des philosophes arabes. Le judaïsme rabbinique, retiré dans les sombres rêves du Talmud, y combinait sans cesse de nouvelles fables pour laver du front de sa nation l'arrêt fatal : déicide! Le manichéisme, déguisé sous des noms et des masques divers, ne perdait pas de vue son projet satanique de faire retomber sur Dieu même la cause de tout mal, pour affranchir de toute contrainte les passions corrompues. Chassée de la péninsule indostane, la vieille religion de Bouddha avait envahi l'Asie septentrionale; et les hordes mongoles, éparses entre le Caucase et l'Atlaï, en transportaient alors les germes impurs au sein des races slaves et germaniques. Le sufisme persan, quoique privé d'une manifestation aussi éclatante, s'était ouvert, de son côté, des voies assez actives pour s'infiltrer dans

l'Europe. L'ouvrage de saint Thomas était tracé sur d'assez larges proportions pour comprendre la réfutation simultanée de tant d'erreurs différentes. Il fut traduit aussitôt en grec, en hébreu, en syriaque, et les missionnaires que les ordres de saint Dominique et de saint François ne cessaient d'envoyer dès lors chez les nations étrangères, au centre du bouddhisme, et jusqu'au fond de l'Orient, ne s'engageaient plus dans ces difficiles entreprises sans emporter avec eux une arme aussi précieuse.

L'ouvrage dont il s'agit ici est intitulé : *Somme contre les Gentils* (1). C'est une des productions qui font le plus d'honneur au Docteur angélique. Elle ne doit pas être confondue cependant avec cette *Somme* qui devait être l'œuvre capitale de sa vie, et son plus haut titre de gloire. En lisant le début de la *Somme contre les Gentils,* on croirait lire le traité de quelque ancien philosophe, si le style, d'un côté, ne décelait un écrivain du moyen-âge, et si, d'un autre côté, l'élévation de la pensée, les citations de l'Ecriture et la fermeté des convictions ne faisaient reconnaître également le philosophe chrétien. Thomas annonce d'abord qu'il traitera toutes les questions au point de vue de la raison humaine, cherchant de la sorte un terrain commun pour y amener et combattre ses adversaires, ou, pour mieux entrer dans sa pensée, cherchant dans leur propre intelligence un point d'appui pour jeter le pont qui doit les conduire à la divine vérité. Le Docteur construit

(1) *Summa contra Gentes,* in quâ, libris quatuor, catholica fides in omnes orthodoxæ Ecclesiæ perduelles acerrimè propugnatur.

cette route avec l'art de sa logique : il établit d'abord la nécessité d'une croyance d'après les seules données de la raison; il montre ensuite dans cette raison même des motifs évidents de croire à une révélation surnaturelle; il cimente enfin l'alliance intime de la raison et de la foi, détruisant toutes les semences de guerre et de division que les sophistes de tous les âges se sont efforcés de jeter entre ces deux puissances amies. Arrivé là, l'auteur trace sa division générale, il considère d'abord Dieu en lui-même; puis Dieu par rapport aux créatures; puis les créatures par rapport à Dieu. A ce simple énoncé, le lecteur entrevoit déjà la magnifique synthèse de Thomas d'Aquin, ce regard d'aigle qui fixe le soleil des intelligences, la manifestation de cette parole du Verbe, qui est Dieu : Je suis la vérité (1)!

A ces trois parties, qui forment, sous un rapport, la notion complète de la vérité, l'auteur en joignit une quatrième sur la révélation proprement dite : là se trouvent exposées la doctrine catholique sur la Trinité, l'incarnation du Verbe avec tous les dogmes qui s'y rattachent, la destinée totale de l'homme dans le plan du christianisme. C'est là, comme on le voit, l'évolution théologique de ce grand ouvrage. Dans celle qui en est comme la préparation philosophique, sont abordées et résolues toutes les questions les plus difficiles, et cependant les plus intéressantes pour l'esprit humain, parmi lesquelles il faut citer aujourd'hui la question du panthéisme, qui, sous divers

(1) Joan., XIV, 6.

aspects, couvrait déjà de son ombre plusieurs écoles de philosophie, et que Thomas fait disparaître, en rétablissant, avec une invincible clarté, la véritable notion d'un Dieu essentiellement distinct de tous les êtres créés (1); la question du mal, dont il explique l'origine, la nature et les effets, en sauvegardant la notion divine. Il découvre même dans le mal une preuve de la divinité, lorsque tant d'esprits inquiets prétendaient y voir une raison de douter de son existence (2). Vient enfin la question du bonheur, dont il détruit une à une les images trompeuses, ramenant le cœur humain jusqu'à l'objet primitif et final de ses insatiables désirs, Dieu connu en lui-même (3).

Les bornes que nous nous sommes prescrites ne nous permettent pas de pousser plus loin cette analyse. Nous n'avons pas prétendu donner une idée complète de la *Somme contre les Gentils;* nous avons voulu seulement indiquer de quelle manière la vaste intelligence de l'auteur élargissait, en les embrassant, les questions dogmatiques, réfutait les erreurs de tous les siècles, en détruisant celles de son temps, et laissait des armes toujours également redoutables, mais désormais trop peu connues, à ses successeurs dans la polémique sacrée.

Cette œuvre si considérable fut immédiatement suivie d'un travail plus considérable encore, sur toutes les

(1) *Contrà Gentes*, lib. I, cap. 25, 26 et seq.

(2) Lib. III, cap. 1 et seq. — Esset autem è contrario arguendum; si malum est, Deus est. Non enim esset malum, sublato ordine boni, cujus privatio est malum; hic autem ordo non esset, si Deus non esset (cap. 71, n. 7).

(3) Lib. III, cap. 26 et seq.

épîtres de saint Paul (1); c'était la portion des Ecritures que Thomas aimait le plus après l'Evangile. Le commentaire qu'il entreprit et termina à cette époque de sa vie est une preuve toujours subsistante de cet amour, comme il l'est également de la prodigieuse mémoire de l'auteur, et de sa profonde intelligence du texte sacré. Nous ne voulons pas dire par là que tout ce commentaire, tel que nous l'avons aujourd'hui, soit sorti de la plume du Docteur angélique. Frère Réginald de Piperuo, au témoignage de Tholomée de Lucques et de Bernard Guidonis, en aurait rédigé la dernière partie sous l'inspiration de son illustre maître. Malgré les imperfections de ce grand travail et l'aridité d'une trop rigoureuse méthode, on peut dire avec Erasme que c'est un modèle d'érudition, d'exactitude et de sagacité. Là brille surtout une des plus nobles qualités de l'esprit de Thomas, le besoin d'ordre et d'unité. Mais comment établir l'ordre et l'unité dans un travail de cette nature? C'est le commentateur lui-même qui nous donne, dans son préambule, le principe unique et générateur de toutes les épîtres du grand Apôtre, le développement et la gradation de ce principe dans l'enchaînement de ces lettres sublimes. Saint Paul semble avoir livré le secret de ses pensées à son fidèle disciple; le vase d'élection s'est épanché dans son sein!

« Dans ce vase d'élection, on peut considérer, dit » Thomas, premièrement, celui qui en fut l'auteur, et » qui le forma de l'or le plus pur et l'orna des plus

(1) *In omnes epistolas divi Pauli expositio* (*Oper. div. Thom. Aquin.*, t. XVI).

» rares diamants; secondement, la liqueur précieuse
» dont il fut rempli, et qui n'est autre que ce nom
» répandu comme une huile parfumée, c'est-à-dire,
» la doctrine de Jésus-Christ, la seule que l'Apôtre
» voulut enseigner; troisièmement, la manière dont ce
» vase fut transporté chez les diverses nations du l'uni-
» vers, par des lettres et des ambassadeurs remplis de
» sa vertu; quatrièmement, l'effusion même de ce vase
» divin, qui va se perpétuant dans toute la suite des
» âges, par la lecture incessante de ces mêmes épîtres,
» dans l'assemblée des saints. Or, cette doctrine de
» l'Apôtre, ainsi propagée dans l'espace et dans le
» temps, n'est au fond que la doctrine de la grâce de
» Jésus-Christ. Les neuf premières épîtres s'adressent
» à des peuples entiers; les quatre suivantes, aux
» princes mêmes de l'Eglise; la dernière, aux Hébreux,
» parmi lesquels le Christ était né; c'est là tout l'ordre
» du mystère : Paul en a marqué les degrés. Dans cette
» dernière épître, il a considéré la grâce dans sa source
» et dans son chef; il l'examine ensuite dans les prin-
» cipaux membres du corps mystique; il la voit enfin
» distribuée dans tout le peuple fidèle, dans toutes les
» veines de ce même corps (1). »

La grâce donc, voilà le seul objet des travaux du maître et du disciple; l'un et l'autre nous montrent l'économie, l'ordre et la beauté du monde surnaturel de la grâce. Celui de la nature ne put jamais captiver leur essor, quoiqu'ils en aient, l'un et l'autre, retracé

(1) *In omnes epistolas divi Pauli expositio* (*Oper. div. Thom. Aquin.*, prolog.)

plus d'une fois l'harmonie et déterminé la signification. Dans tout le cours des âges chrétiens, saint Paul entraîne toujours après lui ces grandes âmes où les ardeurs de l'amour se confondent avec les vives lumières de la pensée; son nom appelle celui de Chrysostôme, ou celui de Thomas, ou celui de Bossuet! La sainte passion du jeune docteur de Paris pour l'Apôtre des nations mérita une faveur miraculeuse, s'il faut du moins en croire aux auteurs de ces temps anciens, à la croyance même d'un siècle plus éclairé. Evoqué par la force de ce sentiment, Paul franchit les fatales limites qui séparent ce monde matériel du sublime séjour des âmes; il découvrit ses traits immortels aux yeux de son fervent interprète (1).

Mais cette entrevue avec les esprits supérieurs n'était qu'une première épreuve pour l'humilité de Thomas, un essai pour son regard mortel. Après la visite de l'Apôtre, il était destiné à recevoir celle du maître des apôtres.

La question des accidents eucharistiques s'agitait alors dans toutes les écoles chrétiennes, et partageait surtout avec éclat les docteurs de la première de toutes, en de semblables matières, l'université de Paris. Il fallait décider si ces accidents avaient quelque chose de réel, ou n'étaient qu'une simple apparence; en d'autres mots, si la forme sous laquelle Jésus-Christ se cache dans l'Eucharistie, est dans le sacrement même, ou

(1) Scripsit super epistolas Pauli omnes, quarum Scripturam præter Evangelium, super omnes commendabat; in quarum expositione Parisiis visionem præfati Apostoli dicitur habuisse (Echard, tome I, page 330).

dans une fausse relation des sens. Cette question devait nécessairement causer une division profonde; elle tenait d'assez près à l'éternelle dispute des *Réalistes* et des *Nominaux*, si célèbre dans le moyen-âge, et que la philosophie allemande agite encore de nos jours, en changeant seulement de langage. Toutes les autorités avaient été citées et commentées; tous les arguments et toutes les subtilités étaient épuisées de part et d'autre, sans qu'il en fût résulté autre chose que ce qui résulte ordinairement de semblables disputes, une plus grande opiniâtreté dans les esprits et l'amertume dans les cœurs.

Au fond, et pour le dire en passant, rien de moins alarmant, rien de plus glorieux, au contraire, pour la croyance actuelle de l'Eglise catholique, que toutes ces disputes du treizième siècle sur le sacrement de nos autels. La présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie n'y fut jamais mise en question; elle est constamment reconnue, proclamée comme une vérité aussi ancienne que le christianisme : il ne s'agit que de déterminer la nature des accidents qui l'enveloppent et le présentent à nos sens.

Fatigués d'une lutte à laquelle on ne pouvait prévoir aucun terme, « tous les docteurs furent d'avis de s'en » rapporter, sur cette grande question, au sentiment » seul de frère Thomas d'Aquin, et de tenir pour vrai» ment conforme aux lumières de la raison et de la » foi (1), la décision que le jeune docteur donnerait à

(1) J'aime à faire remarquer encore ici cette belle alliance de la raison et de la foi, si religieusement conservée par les écoles du moyen-âge. Certes, une telle observation n'est pas nouvelle pour

» ce sujet. Car ils avaient plus d'une fois éprouvé,
» continue l'antique historien, combien plus sûrement
» que les autres il saisissait le vrai point de la diffi-
» culté, combien plus clairement il la développait. Les
» écrits où chacun exposait son sentiment ayant été
» remis entre ses mains, Thomas se recueille, s'élève à
» une haute contemplation, prie selon sa coutume;
» puis il trace, avec autant de précision que de luci-
» dité, ce que l'esprit de Dieu daigne inspirer à son
» âme. Il ne veut pas encore cependant porter en
» présence des docteurs et des écoles le fruit de sa
» science et de son oraison, avant d'avoir consulté
» celui-là même dont il avait dû parler, dont il avait
» imploré l'appui.

» Il vient à l'autel, et, plaçant en face du tabernacle,
» comme devant le Maître des maîtres, ce qu'il avait
» écrit sur le sujet controversé, il lève les mains vers
» l'image de Jésus crucifié, et prie de la sorte : Seigneur
» Jésus, vous qui résidez véritablement dans ce sacre-
» ment admirable, vous dont les œuvres sont d'in-
» compréhensibles merveilles, je vous en conjure
» humblement, si ce que j'ai écrit sur vous-même est
» conforme à la vérité, donnez-moi de l'enseigner et
» de le persuader de votre part à mes frères; s'il
» existe, au contraire, dans cet écrit quelque chose qui
» s'éloigne de la foi catholique, mettez-moi dans l'im-
» possibilité de le produire à leurs yeux.

l'homme à qui les monuments de cette époque ne sont pas complètement étrangers. Mais certains lecteurs s'étonneront peut-être qu'on songeât, il y a plus de cinq cents ans, à respecter les droits de la raison, tout en établissant les dogmes de la foi.

» Or, le docteur avait été suivi par son compagnon
» habituel et par plusieurs autres religieux de notre
» ordre, lesquels virent Jésus-Christ qui lui appa-
» raissait, et qui, debout sur les feuilles mêmes écrites
» de la main de Thomas, lui disait avec amour : — Vous
» avez dignement écrit, mon fils, sur le sacrement de
» mon corps. — Et l'oraison du Docteur se prolongeant
» encore, il fut vu s'élever à peu près à une coudée en
» l'air, comme poussé d'un côté par l'ardeur propre
» de sa prière, et soulevé de l'autre par l'attrait de son
» Dieu ! »

L'auteur qui rapporte ces choses les tenait, comme il l'assure lui-même, d'un religieux qui habitait le couvent de Saint-Jacques dans le même temps que saint Thomas d'Aquin. Les membres de l'université, d'ailleurs, en se soumettant sans réserve à la décision d'un confrère, d'un jeune homme de trente-deux ans, ont évidemment autorisé les âges postérieurs à voir dans cet acte de dépendance quelque chose de surnaturel et de divin ! La solution de Thomas était en faveur de la réalité des symboles eucharistiques.

CHAPITRE XIX.

Thomas à la cour du roi de France. — Prospérité de ce royaume. — Distraction du Docteur à la table de Louis IX. — Vincent de Beauvais : Encyclopédie du treizième siècle. — Thomas chargé de l'organisation des études. — Son inaltérable douceur dans le devoir de l'enseignement.

Glorificavit illum in conspectu regum.
ECCLI., XLV 3.

Necessitate contingit quòd sancti quandoque magnatum gratiam et consortia quærant, non favore humano vel potentiâ delectati, sed ut plures ad viam salutis trahere possint.
DIV. THOM., *Cont. imp. relig.*, cap. 19.

Peu de temps avait suffi, comme on le voit, à changer complètement les dispositions de l'université de Paris à l'égard du plus illustre des disciples de saint Dominique. Ces témoignages de confiance n'étaient cependant pas les plus flatteurs que Thomas reçut à cette époque : Louis IX l'avait forcé d'entrer dans son conseil. Ce grand roi n'avait pas cru que l'habit religieux fût un titre d'exclusion, ni que la sainteté fût un élément inutile au gouvernement d'un royaume. Il pensait en cela comme le génie du dix-neuvième siècle; car le génie de sa nature est religieux. Le conquérant n'oubliait pas, dans l'organisation de ses conseils, la puissance de la religion et l'influence de la vertu sacerdotale.

Ce n'était pas sans peine que Thomas s'arrachait à sa

pieuse solitude et à ses travaux dogmatiques, pour se mêler aux agitations, aux sollicitudes qui remplissent les palais des grands. Un religieux ne pouvait néanmoins se regarder comme étranger à la cour de saint Louis. Les pensées qu'il apportait de Saint-Jacques au Palais-Royal trouvaient un fidèle écho dans le cœur du monarque. L'autorité royale était aux yeux de ces deux hommes un terrible fardeau, une mission divine; leur unique but était de la faire servir au triomphe de la religion, au bonheur de tout le peuple : contraste frappant avec les idées de ces siècles corrompus, où les calculs de l'égoïsme, se substituant aux mouvements généreux de la vertu, font de la religion un instrument de règne, et du peuple un objet d'exploitation! La sainteté porte avec elle deux principes féconds dans le gouvernement des peuples : l'ordre et le dévouement. Non, jamais les nations n'ont eu à regretter de voir les saints entrer dans les conseils des rois, et moins encore d'être gouvernés par des rois qui fussent eux-mêmes des saints!

Le règne de saint Louis fut une suite non interrompue de bienfaits répandus sur la France. Mais la période la plus glorieuse de ce long règne fut celle précisément où le roi put recevoir les avis de notre saint. S'il avait quelque temps soumis à frère Bonaventure la direction de quelques fondations religieuses, il s'en rapportait plus spécialement à frère Thomas quand il s'agissait des intérêts généraux de l'Etat. C'est alors que la France prit sur plusieurs points importants ses limites naturelles, d'un côté par l'acquisition définitive de la Normandie, du Maine, de l'Anjou, de la Tou-

raine et du Poitou; de l'autre, par la cession volontaire de tous les droits que l'Aragon prétendait avoir sur plusieurs villes placées en deçà des Pyrénées (1). C'est alors que l'on vit cet admirable exemple d'un souverain, établissant dans les diverses provinces de sa domination des commissaires chargés de rechercher et de réparer tous les torts faits par ses prédécesseurs (2). C'est alors que les charges publiques cessèrent d'être vénales, que la perception des impôts fut régularisée par la sagesse et la modération, la police établie dans tout le royaume, mais surtout dans la capitale, les lois réformées et perfectionnées, la coutume barbare du duel juridique à jamais abolie (3). C'est alors surtout que la fermeté de Louis IX, dans la distribution de la justice, éclata au point d'amener à ses pieds les princes et les rois étrangers (4), comme les pauvres et les petits venaient lui porter leurs plaintes au pied du chêne de Vincennes. C'est alors que l'on vit un roi vraiment père de son peuple, faisant transporter le blé de ses greniers, le bois de ses forêts, à celles de ses provinces que la disette ou l'hiver désolait; tandis qu'il répandait par lui-même, sur les malheureux qui l'environnaient, les plus abondantes aumônes. C'est alors enfin que les guerres privées, fléau non moins terrible à cette époque, furent absolument interdites dans toute l'étendue du royaume de France (5).

(1) Joinville. — Matthieu Pâris, *ann.* 1258.
(2) Raynaldi, *Ann. eccles.*
(3) *Etabliss. de saint Louis.* — Marca, *Hisp. app.*, n. 519 et 523.
(4) Math. Westmon., p. 384.
(5) *Ordonnances des rois de France*, t. I, pag. 56, 84 et 129. *Etabliss.*, liv. I, chap. 28.

Plusieurs de ces bienfaits de l'administration de saint Louis sont parvenus jusqu'à nous; d'autres se sont complètement perdus dans les révolutions des âges. Au lieu du chêne séculaire et vénéré, c'est une formidable forteresse qui domine le paysage de Vincennes : sous un aspect, c'est l'image des transformations de la société! Les rois ne pénètrent guère plus sous des toits de chaume, si ce n'est quand les révolutions les y poussent! les provinces meurent de faim, sans diminuer les plaisirs de la cour! aussi les guerriers et les politiques ne sont-ils plus exposés à coudoyer dans les palais royaux un Bonaventure, un Thomas d'Aquin. Les fréquentes visites de ce dernier au palais de Louis IX, coïncidant avec le bonheur et les progrès de la nation, on serait naturellement amené à voir entre ces faits des rapports d'influence et de causalité; mais nous nous bornons à retracer le parallélisme des événements, laissant à chacun le soin d'en retrouver la cause et d'en déduire les conséquences

Il est un fait cependant que nous ne pouvons rappeler sans qu'on y remarque l'empreinte du génie de Thomas; nous voulons parler de la fondation d'une bibliothèque dans le trésor de la chapelle royale : les anciens voyaient toujours dans la science quelque chose de religieux et de divin. Cette observation s'applique à la composition même de la nouvelle bibliothèque, plus encore qu'à la place qu'elle occupait dans le palais de Louis IX. Le pieux monarque y faisait entrer principalement les œuvres des Pères et des docteurs de l'Eglise, sans dédaigner toutefois les écrivains profanes et les philosophes de l'antiquité. De tous ces ouvrages,

empruntés d'ordinaire aux trésors des couvents, il faisait faire de nouvelles copies, lors même que les anciens possesseurs s'en fussent volontiers dessaisis en sa faveur; et cela afin d'augmenter le nombre des manuscrits et de faciliter l'acquisition de ces répertoires précieux des sciences divines et humaines. La bibliothèque de Louis IX put bientôt être considérée comme une des plus riches de ce temps. C'est là que le célèbre dominicain Vincent de Beauvais venait travailler sous les yeux du prince, avec son confrère Thomas d'Aquin. C'est là qu'il puisa la plupart des matériaux de son Encyclopédie.

C'est de ce nom que nous croyons devoir désigner le principal ouvrage de ce grand docteur, afin d'en donner une première idée aux lecteurs de notre siècle. Notre siècle s'imagine trop aisément, en effet, que jadis on n'avait rien de comparable à ces vastes recueils de toutes les sciences que nous appelons encyclopédies; c'est une erreur. Voici un moine du treizième siècle qui compose à lui seul un ouvrage de ce genre; un ouvrage qui, pour l'intérêt et l'étendue, ne le cède point aux encyclopédies modernes, où tant d'intelligences ont travaillé, mais qui l'emporte de beaucoup par la beauté du plan et l'unité de l'ensemble.

« L'Encyclopédie de Vincent de Beauvais porte pour titre *Miroir général* (*Speculum majus*). Elle a trois grandes divisions : nature, doctrine, histoire, sous les titres de Miroir naturel, Miroir doctrinal, Miroir historique, dans lesquels se réfléchit, sous divers aspects, la grandeur de Dieu et sa providence; ce qui de trois Miroirs n'en fait qu'un, véritable bibliothèque du

monde. Dans la première partie, qui est une exposition des merveilles de la nature, l'auteur suit l'ordre même de la création. Au fond, rien de plus naturel pour décrire les œuvres de Dieu, que de suivre le plan que Dieu se proposa lui-même. Dans ce champ immense, l'auteur est toujours guidé par l'esprit de méthode et d'analyse; il établit des classifications que la science moderne n'a pas encore répudiées. Sur chaque question il cite textuellement les réponses des savants anciens et modernes, chrétiens, païens et musulmans; sur quelques-unes il ajoute à leurs observations, à leurs découvertes. La forme sphérique de la terre (1), les lois de la gravitation (2), la vie et le sexe des plantes, y sont clairement exprimées; les rêveries des astrologues et des alchimistes souvent combattues. Vincent finit comme le Créateur, par la connaissance de l'homme. Ce sujet lui sert également de transition pour arriver à la partie doctrinale de son ouvrage; car la doctrine, suivant sa propre définition, est la science de la restauration ou réhabilitation de l'homme, dont il vient d'étudier la dégradation et la chute (3). Il fait rentrer sous ce titre toutes les sciences et tous les arts. Il expose d'abord ceux qui concernent le discours, la grammaire, la logique, la rhétorique et la poésie, ensuite ceux qui regardent la pratique ou la morale, qu'il divise en trois parties : science *monastique*, ou de conduite personnelle; science *économique*, pour

(1) Qualiter terræ globus medio aeris sit libratus (*Specul nat.*, cap. 6). — Quod rotunda sit forma vel figura terræ (cap. 8).

(2) Quod terræ globus sit verticosus (cap. 11).

(3) *Specul. doctrinal.*, proœmium.

diriger l'intérieur de la famille; science *politique*, ou science du gouvernement des Etats et de l'organisation de la société (1). Puis les arts mécaniques, parmi lesquels il compte la guerre, le commerce, la navigation, l'agriculture, la chimie, la médecine et la chirurgie. Viennent enfin les sciences spéculatives, la philosophie et la théologie. Le troisième Miroir est une véritable histoire universelle de l'humanité déchue et régénérée. La marche de la religion à travers tous les siècles, depuis l'origine du monde jusqu'à son temps, fixe principalement les regards de l'historien. Il groupe admirablement autour de cette grande pensée tous les événements dont la terre a été le théâtre. Mais ce qui l'occupe le plus, comme il l'avoue lui-même, c'est l'histoire de l'Eglise catholique, et ce qui l'attache le plus à cette partie de l'histoire, ce sont les exemples de sainteté, de force et d'héroïsme que le chrétien peut sans cesse y recueillir (2). »

L'amour de la vertu s'ajoute constamment à la force de la pensée, et forme un autre principe d'unité qui vivifie toutes les parties de ces grands monuments du moyen-âge; aussi ne sont-ils jamais, à qui sait les comprendre, l'objet d'une admiration stérile. Nous avons dû saluer, en passant, celui de Vincent de Beauvais. Il se rattache à notre sujet par plus d'un rapport; en suivant le développement et les proportions de ce gigantesque édifice, l'œil de Thomas apercevait sans doute,

(1) Cette partie du Miroir doctrinal vient d'être publiée en Allemagne sous ce titre : *Manuel d'éducation de Vincent de Beauvais, pour les princes et leurs instituteurs*, Francfort, 1819, 2 vol. in-8°. D'autres parties n'offriraient ni moins d'intérêt ni moins d'utilité.

(2) *Specul. historic.*, prolog., cap. 2.

parfois, dans un avenir prochain, les premiers linéaments de sa *Somme théologique*.

Les affaires politiques ne pouvaient que difficilement l'arracher à l'objet constant de ses méditations, le distraire du but providentiel de toute sa vie. Lorsqu'une affaire importante s'offrait aux délibérations du conseil royal, Louis IX en faisait instruire frère Thomas dès la veille, pour que celui-ci pût y réfléchir quelques instants dans la solitude et s'en souvenir dans l'oblation du redoutable sacrifice (1). Ce n'était donc pas précisément l'homme de génie, mais l'homme de Dieu, que le grand roi prétendait consulter. Le lendemain, en paraissant au conseil avec sa robe blanche et sa figure inspirée, l'humble dominicain semblait porter sur la terre les lumières de l'immortel séjour. A peine la délibération finie, il se dérobait aux yeux, à l'admiration, àla reconnaissance des grands du monde, toujours à la manière de ces célestes messagers que nous voyons, dans nos divines Ecritures, leur mission une fois remplie, fuir les hommages empressés des mortels. Nous avons déjà remarqué, dans une semblable circonstance, que les pieds de cet ange de la paix ne se fixaient guère sur les brillants parvis; qu'ils étaient impatients de refouler les dalles silencieuses du cloître.

Le saint religieux ne pouvait pas toujours cependant se soustraire aux empressements de son royal ami, ni se dispenser même de paraître par temps à sa table. C'était, comme on le voit, des mœurs bien étranges que celles de cette époque; on n'y redoutait la robe

(1) Guill. de Tocco, *apud Boll.*, p. 671.

d'un religieux, ni sur la chaire, ni sur la tribune telle qu'elle existait alors, ni même à la salle du banquet. A la vérité, ce n'était pas en ce dernier lieu que Thomas brillait davantage. Il pouvait bien se contraindre un instant pour suivre les conversations extérieures; mais bientôt il se laissait entraîner de nouveau par l'esprit intérieur. Son silence et son immobilité n'en étaient pas toujours les seules marques. Son génie, échappant aux objets du dehors, faisait de fréquentes excursions dans le domaine des sciences théologiques, ou livrait d'invisibles combats aux puissances des ténèbres, au génie de l'erreur.

Un jour qu'il était assis à la table royale, bien moins occupé, remarque un pieux historien (1), de l'honneur que lui faisait un si grand prince, que du désir de venger la gloire du Roi des cieux, après un long silence, il frappa fortement sur la table, en s'écriant : « Voilà qui est décisif contre les manichéens (2) ! » Son supérieur, qui était présent, l'ayant rappelé à lui-même et au respect qu'il devait à la société du roi de France, Thomas demande pardon au roi de son oubli. Mais ce prince le conjure de dicter à l'un de ses secrétaires l'argumentation qui l'avait absorbé, recueillant de la sorte les pensées du génie dans ce premier moment où elles n'ont encore rien perdu de leur éclat et de leur force (3).

Les hommages que les peuples et leurs souverains

(1) Le P. Touron, liv. II, chap. 16.

(2) Conclusum est contrà manichæos (*apud. Boll.*, p. 673).

(3) Fuit autem rex providus ut meditatio illa, quæ potuit mentem Doctoris distrahere, contingeret non perire (*ibid.*).

rendaient à la science des religieux, étaient mérités non-seulement par de glorieuses exceptions personnelles, mais encore par les efforts communs des corps religieux, à développer les progrès de la science. Les chapitres généraux tenus régulièrement chaque année par les frères prêcheurs, n'avaient pas uniquement pour but de perpétuer la sainteté de leur ordre; ils se proposaient en même temps le perfectionnement des études. Le chapitre de 1259, tenu à Valenciennes, dans le Hainaut, s'occupa principalement de ce dernier objet. Dans le dessein d'établir à cet égard l'ordre et l'uniformité dans toutes les écoles dominicaines, cette assemblée porta naturellement ses regards sur frère Thomas d'Aquin. On adjoignit cependant à ce religieux Albert-le-Grand et Pierre de Tarentaise, l'un son maître et l'autre son disciple, mais se sentant également honorés tous les deux de marcher à sa suite. Les règlements combinés par ces trois intelligences, et promulgués dans cette assemblée, subsistent encore en partie dans la pratique des couvents de saint Dominique, en entier dans *les Actes du chapitre de Valenciennes*, le trente-sixième depuis la fondation de l'ordre (1).

A son retour du Hainaut, Thomas reprit le cours de ses leçons publiques. Il eût dû le suspendre alors, d'après les lois universitaires, qui ne permettaient aux professeurs de théologie que trois années consécutives d'enseignement dans la même école. Mais les docteurs de Paris étaient enfin revenus à ce mouvement d'admiration spontanée qui les avait d'abord portés à placer

(1) Echard, *Summ. div. Thom. vindic.*, pag. 257 et 272.

Thomas sur la chaire théologique, avant l'âge requis par les mêmes lois. Les nuages de l'envie que nous avons vus menacer un instant des plus violents orages, avaient disparu de leur âme, au point de leur faire franchir encore, dans un sens opposé, les limites anciennes, afin de prolonger un enseignement qui faisait leurs propres délices et l'honneur de leur corps : hommage d'autant plus glorieux, qu'il était le résultat d'une victoire remportée moins encore par l'éclat du génie que par les charmes de la vertu. La vertu, en effet, se manifestait chaque jour, avec une nouvelle force, dans la vie de Thomas. Sa modestie croissait avec sa gloire; l'arbre poussait de plus profondes racines, à mesure qu'il s'élevait plus majestueusement dans les airs. Sa charité trouvait un aliment jusque dans les disputes animées de la doctrine scolastique, jusque dans les plus violentes attaques de ses imprudents contradicteurs.

Un de ses propres élèves, dans son acte public pour la licence, osa s'élever contre les sentiments qu'il avait enseignés, soutenir des propositions qu'il avait formellement combattues. Thomas, qui était présent, garda cependant le silence. Ses autres disciples s'en plaignirent ensuite à lui-même; Thomas leur renouvela de vive voix la leçon de patience et de bonté qu'il leur avait donnée par sa conduite. Mais si la charité avait paru exiger ce premier sacrifice, la vérité ne pouvait non plus perdre ses droits; et notre saint avait dès longtemps appris à confondre ses propres intérêts avec ceux de la vérité (1). Le répondant, selon l'usage, dut paraître

(1) Guill. de Tocco, *apud Boll.*, p. 668.

encore le lendemain dans une des salles de l'évêché, devant une assemblée plus nombreuse et plus imposante. Ni l'exemple touchant qu'il avait reçu de son maître, ni les réflexions de la nuit n'apportèrent aucun changement à sa thèse. Le Docteur crut alors devoir rompre le silence pour justifier aux yeux de tous l'enseignement dont il avait nourri l'esprit de ses élèves. Il cita les autorités, les discuta; il posa les principes, en déduisit les conséquences; il détruisit une à une toutes les propositions du jeune gradué, en montrant tout ce qu'elles renfermaient de faux et de dangereux; mais tout cela avec un tel mélange de douceur et de sérénité, que son élève, rentrant tout-à-coup dans les bornes du devoir, efficacement corrigé de son amour-propre, se montra tout heureux d'une défaite qui lui faisait ouvrir les yeux à la lumière. Maltraité par une froide argumentation, par une parole sans entrailles, cette jeune âme eût pu se raidir dans son opinion, s'enfoncer sans retour dans les voies ténébreuses de l'erreur. Il en a moins fallu quelquefois pour donner naissance à des hérésies! Relevée tendrement par une main paternelle, elle revint aussitôt au culte, à l'amour de la vérité.

L'œil de l'âme doit être tranquille et pur, afin de percevoir cette divine lumière; l'orgueil le trouble, l'impureté le corrompt. Thomas d'Aquin s'était donné deux puissants auxiliaires dans ses travaux scientifiques : l'humilité et la chasteté. C'est lui qui a dit cette parole profonde : « L'humble mansuétude dispose l'homme à la connaissance de Dieu (1). » L'Esprit-

(1) Mansuetudo præparat hominem ad Dei cognitionem (*Sum. theol.*, 2, 2, quæst. 157, art. 4).

Saint a lui-même dit : « La pureté rapproche de la divinité (1). » Nous avons vu avec quelle vigueur il avait brisé, dès son enfance, les entraves de la chair; avec quel soin il avait gardé, sans jamais se laisser décourager par aucun succès, la virginité de sa modestie. Un jeune homme osa lui dire un jour qu'il ne gagnait pas à être connu, et que son mérite était loin d'égaler sa réputation. Qu'eût répondu un de nos modernes philosophes? Voici la réponse du Docteur catholique : « Vous avez raison, mon ami; aussi voudrais-je que le monde se détrompât, en me voyant étudier sans relâche ! »

Une autorité supérieure à celle de l'université devait bientôt interrompre le cours des leçons que Thomas donnait à Paris, et cela par un effet de la même admiration qui en avait obtenu la prolongation inaccoutumée.

Alexandre IV meurt à Viterbe, le 25 mai 1261. Jacques Pantaléon, patriarche de Jérusalem, actuellement à Viterbe, se voit élever, contre son attente, sur le trône pontifical. Il était venu en Italie pour implorer quelque protection en faveur des chrétiens d'Orient; il y trouva la tiare. Français de nation, et d'une naissance obscure (2), il ne dut qu'à son mérite son élévation inespérée. Il prit le nom d'Urbain IV. En lui s'incarna l'une des plus grandes pensées de cette époque. Alexandre avait fait triompher la vertu chrétienne au

(1) Incorruptio facit esse proximum Deo (Sap., VI, 20).

(2) Il était fils d'un cordonnier de Troyes : loin de rougir de son origine, il fit peindre son père, exerçant son métier, sur les vitraux de l'église de cette ville.

sein même du christianisme, en confirmant les ordres religieux qui ont pour mission d'en conserver la pure flamme; aux frontières, il avait sauvé la civilisation contre la barbarie lithuanienne et le fanatisme musulman, par les bras de la Pologne et de l'Espagne (1). Dans sa lutte persévérante contre la domination temporelle, il eut la gloire de paralyser constamment les entreprises de Mainfroï, et de travailler efficacement à la ruine du plus cruel tyran qui peut-être ait jamais déshonoré l'humanité, le féroce Ezzelin de Vicence. Urbain se proposa pour but de réunir en un seul corps les deux grandes fractions du christianisme, en renversant le mur de séparation qui, depuis plusieurs siècles, divisait les Grecs et les Latins. L'avantage ultérieur qu'il poursuivait dans cette réunion, c'était de faciliter aux chrétiens la conquête de la Terre-Sainte. Une autre gloire devait signaler le cours de son pontificat. Comme son prédécesseur, il appelle Thomas d'Aquin auprès de lui pour la réalisation de sa pensée. Ce religieux dominicain était devenu désormais comme l'instrument principal de la Providence dans l'accomplissement de ses plus grands desseins.

(1) Natalis Alexander, *Hist. eccl.*, t. VII, p. 25 et seq.

CHAPITRE XX.

Thomas vient à Rome. — Son commentaire sur les Evangiles. — Son ouvrage contre les erreurs des Grecs. — Nouveau traité contre les opinions des Orientaux. — Le génie combat pour la foi. — Thomas refuse les honneurs ecclésiastiques.

> Ecce dedi te in lucem gentium, ut sis salus mea usque ad extremum terræ.
>
> Is., XLIX, 6.
>
> Modus quo sancta Scriptura contexitur est omnibus accessibilis, paucissimis penetrabilis, ea quæ apertè continet quasi amicus familiaris sine fuco ad cor loquitur indoctorum, atque doctorum. His salubriter et prava corriguntur, et parva nutriuntur, et magna oblectantur ingenia.
>
> Div. Aug., *Epist. ad Volus*, III.

Ce fut dans l'année même de l'élévation d'Urbain, que Thomas se rendit à l'appel du pontife (1), laissant sa chaire de Paris à son illustre élève, Annibal de Molaria. On n'avait pas oublié, dans la métropole du monde chrétien, le jeune religieux qui, cinq ans auparavant, avait attaché son nom au triomphe de la plus juste des causes, étonné la cour romaine par son éloquence et par sa foi. Mais son génie n'avait point

(1) Echard, t. I, p. 272.

encore éclaté là dans toute sa puissance; c'est maintenant qu'il venait porter à la grande cité le tribut de sa féconde parole.

Dès son arrivée à Rome, Thomas reprit le triple enseignement où se déployait son incessante activité. Son général lui confia immédiatement une chaire de théologie dans le collége dominicain, et l'on vit se renouveler à Rome les étonnants succès de Cologne et de Paris. Le Docteur revoyait cependant quelques-uns de ses écrits antérieurs, ou se livrait à la composition de plusieurs autres ouvrages; le Prêtre distribuait en même temps dans les églises de Rome le pain de la parole sacrée.

C'est dans cette ville que Thomas revit et publia de nouveau le recueil de ses *Questions diverses*, son *Traité de l'âme* et son *Apologie des ordres religieux*. C'est là qu'il écrivit son *Commentaire littéral de tout le livre de Job*, et cette admirable explication des Evangiles par les Pères, que les érudits ne connaissent que sous le nom de *Chaîne d'or* (*Catena aurea*) (1).

Ce dernier ouvrage est l'un des plus étonnants peut-être qui soient sortis de la plume de Thomas. Il donne une idée effrayante de son érudition et de sa mémoire; et quoiqu'il soit celui de ses écrits où il entre le moins d'invention propre, si l'on considère chaque pensée prise à part, aucun n'atteste mieux en lui cette puissance de création qui est le caractère distinctif du génie. La première conception de cet ouvrage est d'une hardiesse qui le dispute à sa beauté. Il est une parole qui seule

(1) Tholom. de Lucq., *Hist. eccl.*, liv. XXIII, ch. 15.

paraît digne d'expliquer et d'interpréter la parole des saints Evangiles : c'est celle qui participe à la vénération des chrétiens pour ces livres sacrés, la parole de la tradition. Un commentaire de l'Evangile par la tradition serait sans doute le plus sûr, le plus magnifique des commentaires que l'imagination puisse rêver. Mais ce commentaire semble, en effet, un rêve de l'imagination; et cependant il existe en réalité; pas un chapitre, pas un verset de l'Evangile qui n'ait été exposé, commenté par quelque ancien docteur de l'Eglise; et l'on a pu dire avec vérité que si l'Evangile venait tout-à-coup à périr, on en retrouverait les précieux fragments enchâssés dans les pages de ces écrivains vénérés. Mais il fallait ajouter immédiatement que nulle intelligence n'eût été capable de les réunir de nouveau, de reconstruire le divin ensemble.

Ces témoins de la tradition, ces augustes commentateurs de l'Evangile étaient épars, dans toute la suite des âges chrétiens, sur toute la surface du monde catholique. L'Evangile à la main, Thomas est allé à leur recherche; il les a rassemblés dans une sorte de concile traditionnel pour l'interprétation de la partie la plus sacrée de nos divines Ecritures; il applique à chaque passage celui de ces génies qui en a le mieux exposé le double sens littéral et mystique; chaque texte, chaque mot est rendu par la voix la plus propre à nous en faire sentir la force ou la grâce. De toutes ces voix réunies, il forme une grande voix, qui, tantôt sublime et tantôt touchante, suit admirablement toutes les ondulations du texte sacré. L'enchaînement est si parfait, les anneaux d'or de cette chaîne sont si bien rivés l'un

à l'autre, qu'un historien de Thomas a pu dire sans exagération : « Qu'il parle avec tous ; que tous parlent et s'expliquent par lui (1) ! »

Le Commentaire sur saint Matthieu fut dédié au pape Urbain IV lui-même ; nous y voyons qu'il avait été entrepris à la sollicitation de ce pontife. Cette dédicace présente, sur l'incarnation du Verbe incréé, comme manifestation sensible de la pensée divine, des points de vue d'une hauteur qui étonne, même dans saint Thomas d'Aquin ; le style est empreint de cette même élévation ; il est d'une pureté et parfois d'une élégance qu'on ne trouve guère dans toute la série des ouvrages du Docteur, et qui est complètement étrangère aux écrivains de son époque. Il s'est évidemment souvenu qu'il allait employer dans le corps de son ouvrage la langue de saint Jérôme et de saint Prosper.

« La Sagesse substantielle, le Fils unique de Dieu,

(1) Depuis le premier jusqu'au douzième siècle, on compte plus de quarante auteurs différents dont les ouvrages, souvent immenses, ont été fouillés par saint Thomas, et dont les citations textuelles forment les anneaux de sa *Chaîne d'or*. Au premier siècle, saint Denis l'Aréopagite ; au troisième, Origène, Jules l'Africain, saint Cyprien et Denis d'Alexandrie ; au quatrième, Tite de Bostra, saint Hilaire de Poitiers, Eusèbe de Césarée, saint Athanase, saint Didime d'Alexandrie, saint Grégoire de Nazianze, saint Basile, Josèphe de Jérusalem, saint Grégoire de Nysse, saint Epiphane de Salamine, saint Jean Chrysostôme, saint Damase, pape, saint Ambroise de Milan, Séverien de Gabale ; au cinquième, Théophile d'Alexandrie, saint Jérôme, saint Augustin, saint Prosper, saint Cyrille d'Alexandrie, saint Isidore de Péluse, Théodoret, saint Léon et saint Maxime ; au sixième, saint Fulgence ; au septième, saint Grégoire, pape, et saint Isidore de Séville ; au huitième, saint Jean Damascène, le vénérable Bède, Alcuin ; au neuvième, Haymon, Raban-Maur et Remigius ; au dixième, Téophylacte ; au douzième, Pierre Alphonse et le moine Eutymius.

» le Verbe qui réside dans les hauteurs de l'infini, la » Parole par laquelle le Père avait tout fait avec sa» gesse, tout disposé avec suavité, a daigné revêtir » notre chair dans la plénitude des temps, afin qu'à » travers les voiles de la nature corporelle, le regard » humain pût recevoir un rayonnement de cette splen» deur qu'il ne pouvait atteindre dans les impénétrables » secrets de la divine majesté. Il avait répandu ses » rayons, il est vrai, il avait laissé les preuves de sa » sagesse sur tous les ouvrages sortis de ses mains ; » il avait surtout, par une plus abondante effusion, » imprimé son image dans l'âme humaine ; mais » qu'est-ce que l'intelligence de l'homme, perdue au » milieu de cette immensité des créatures, pour y re» trouver toutes les traces de la sagesse infinie? Bien » plus, cette lumière intérieure avait été obscurcie par » les ténèbres du péché, par les grossières vapeurs des » préoccupations terrestres. La nuit était devenue si » profonde dans un grand nombre de cœurs pervertis, » qu'ils avaient transporté les honneurs divins à des » idoles mensongères, se livrant à des actions immondes, » s'enfonçant de plus en plus dans leur sens réprouvé. » La divine Sagesse alors, ne pouvant souffrir que » l'homme, formé pour jouir de sa lumière, en fût » ainsi privé, se renferma tout entière dans la nature » même de l'homme pour ramener entièrement à elle » ce fugitif de son amour.

» Le Prince des apôtres, le premier, mérita de re» connaître cette Sagesse sous les nuages d'un corps » mortel ; le premier, il la confessa pleinement et sans » hésitation par ces paroles : Vous êtes le Christ, Fils

» du Dieu vivant! Heureuse profession de foi, qui sert
» de base à l'Eglise, ouvre la route des cieux, rompt
» les liens du péché, brise toute la fureur des enfers.
» Légitime héritier de cette foi, de cette profession
» constante, vous veillez incessamment, très-saint Père,
» à ce que cette lumière pénètre sans interruption les
» âmes des fidèles, et triomphe toujours des attaques
» de l'hérésie. Certes, si Platon appelle justement
» heureuse la république dont les chefs ont eu quelque
» souci de l'étude de la sagesse, de cette sagesse que
» la faiblesse humaine souille néanmoins de tant
» d'erreurs, combien plus ne devons-nous pas tenir
» pour heureux le peuple chrétien, instruit par les
» exemples de son chef, par la parole permanente de
» la Sagesse elle-même (1)? »

Malgré ses immenses travaux, Thomas conservait la liberté d'esprit nécessaire pour concourir à la pensée que le pape avait eu principalement en vue, en l'appelant en l'Italie. Cette activité, qui nous semble prodigieuse, était son élément naturel; c'était là qu'il trouvait le calme et la sérénité; c'était au milieu de ces luttes intellectuelles que son âme se révélait dans toute sa splendeur; jamais ses réponses aux questions, aux difficultés, n'étaient ni plus claires, ni plus décisives. Ce que le pape lui avait demandé, c'était un traité contre les erreurs des Grecs, un ouvrage propre à confondre ces esprits subtils, à ramener ces cœurs égarés. Bientôt fut remise aux mains du pontife une

(1) Div. Thom. *ad Urbanum IV, Pont. Max. in Catenam super Matthæi evangelio editam, epistola dedicatoria.*

œuvre qui dépassait toutes ses espérances, et qui compte encore, aux yeux des savants, parmi celles qui ont le plus contribué à la gloire de saint Thomas d'Aquin.

Après avoir établi, dans un court prologue, des principes pleins de sagesse et de clarté pour l'interprétation des anciens docteurs, Thomas réfute les erreurs, en établissant les dogmes opposés. Avant de prononcer un seul mot sur le point en litige entre les Grecs et les Latins, la procession du Saint-Esprit, il développe, sur la Trinité en général, les idées communes aux uns et aux autres. Mais ces idées communes prennent sous sa plume un caractère de force et de grandeur qui les rappelle à leur origine. Ce premier des dogmes chrétiens, la plus sublime des vérités de la foi, devient, sous un rapport, accessible aux lumières de la raison. La logique établit d'indissolubles liens entre les autorités qui la transmettent aux hommes; ces autorités se corroborent mutuellement, et s'expliquent les unes par les autres. L'analogie de la pensée fait disparaître les différences d'exposition, les apparentes contradictions de langage. C'est la puissance de l'analogie qui force le Docteur à reconnaître que le dogme de l'Esprit-Saint, procédant du Père et du Fils, fait partie de l'essence même du christianisme. La prééminence de rang et d'autorité du pontife romain est prouvée par la même méthode; le purgatoire repose également sur des bases inébranlables. Quand les propositions de la foi se prêtent aux déductions de la logique, celle-ci devient entre les mains de Thomas une arme toute-puissante; il remonte à toutes les origines, il interprète tous les

monuments; les anciens Pères de l'Eglise grecque répondent unanimement aux Pères de l'Eglise latine. Les nuages sont dissipés, les difficultés disparaissent, les motifs de haine et de division sont complètement détruits; il ne tient plus au saint Docteur que l'union ne s'établisse désormais sur les fondements de la doctrine et de la charité (1).

Mais que peuvent les élucubrations du génie, les efforts même de la sainteté contre ce terrible arrêt, écrit dans les sombres annales de la dépravation humaine avant de l'être dans le code de la vérité; il est nécessaire qu'il y ait des hérésies (2)!

Le traité du Docteur catholique fut envoyé par le souverain pontife à l'empereur de Constantinople, comme un message de paix et de réconciliation. Ainsi qu'il arrive chez tous les peuples dégénérés, la religion était tombée chez les Grecs aux mains de la puissance temporelle; mais ces mains n'eurent pas la force de lui imprimer un mouvement décisif vers l'unité. C'était cependant Michel VIII Paléologue qui régnait alors à Constantinople; il venait de rentrer dans cette capitale, que des princes latins avaient possédée pendant plus d'un demi-siècle. Le but de tous ses efforts était de reconstituer la puissance de l'empire et la nationalité des Grecs; et cet empereur y déployait une activité, une persévérance, des talents même qui, dès longtemps, étaient inconnus chez les souverains de cette nation. Mais qu'est-ce qu'un homme pour lutter

(1) *Contrà errores Græcorum* (opusc. I).

(2) Opportet et hæreses esse (I Corinth., XI, 19).

contre les destinées d'un peuple qui, dépouillé de ses croyances, de ses institutions, de son esprit national, a reçu dans son sein mille éléments de dissolution et de ruine, et qui se trouve, de plus, en butte à de nombreux et redoutables ennemis? C'était l'état de l'empire grec à cette époque, et ce travail de régénération, dont on fait honneur à Michel Paléologue, n était qu'à la surface matérielle des faits. Ce prince lui-même sentait cette décomposition sociale s'accomplir sous sa main; l'unité religieuse n'existait pas même en apparence, et malgré les dépositions qu'il avait prononcées, trois patriarches actuellement debout représentaient la division inhérente à l'Eglise orientale, bien plus que l'autorité du siége de Constantinople. Les princes latins restés dans l'Achaïe lui suscitaient sans cesse de nouveaux embarras; et cependant les Turcs, les Cusmans, les Bulgares et les Hongrois grondaient à toutes les frontières de l'empire. L'empereur s'était donc retourné vers le véritable chef des peuples d'Orient; c'était le politique, bien plus que le chrétien, qui sollicitait le rétablissement de l'unité catholique; aussi ses démarches en cette occasion n'eurent-elles pas même pour résultat le secours qu'il semblait avoir principalement en vue.

Repoussé du midi de l'Europe par le courage des Espagnols et le zèle des frères prêcheurs, l'islamisme refluait, d'un autre côté, sur le monde chrétien; il menaçait de prendre l'Europe à revers. Son attaque se dirigeait sur ces points où l'affaiblissement du dogme, le fractionnement des opinions et la mutuelle hostilité des chrétiens lui faisaient un accès plus facile. Le danger était vaguement senti, et l'on voyait tous les esprits

élevés, tous les cœurs généreux appeler de ce côté le combat et la résistance. Thomas devint encore ici l'athlète de la civilisation chrétienne, non-seulement par son appel à l'unité, mais encore par une réfutation directe des opinions qui avaient cours en Orient; il devait d'une manière toute particulière attacher son nom à ce nouveau champ de bataille de la vérité contre l'erreur, de la vertu chrétienne contre la corruption asiatique. Son siècle n'eut point de lutte à laquelle il ne prit sa part; il n'entre pas dans la nature de certaines intelligences de goûter quelque repos tant qu'un principe de bien périclite quelque part dans le monde. C'est en proportion de la force morale que la loi des Ecritures s'accomplit : « La vie de l'homme sur la terre est un combat perpétuel (1) ! »

A la prière d'un prêtre de l'Eglise catholique d'Orient, il écrit un autre traité sur de plus larges bases, embrassant dans sa circonscription la réfutation de toutes les erreurs qui circulaient dans cette partie du monde. Rien de plus modeste que l'exposé; rien de plus grand que l'ouvrage lui-même. Thomas ne prétend donner que quelques règles générales de discussion, et, dans le fait, il traite les plus hautes vérités du christianisme avec une hauteur de vue qui semble les égaler, mais, en même temps, avec une lucidité qui les rend accessibles au vulgaire des esprits. Depuis le mystère générateur de la Trinité jusqu'à celui de la vision béatifique, le Docteur promène un regard toujours également lumineux sur cette chaîne merveilleuse des

(1) Job, VII, 1.

dogmes révélés; il expose, il coordonne, il élague, il réfute, avec le calme de la foi, la sublimité de l'intelligence, la tendresse de la charité; il dissipe les illusions en développant la doctrine. On est surtout étonné des lumières qu'il répand sur la génération du Verbe, sur la procession de l'Esprit, sur l'incarnation et l'union hypostatique, les profondeurs de l'eucharistie, de la grâce et de la prédestination; et là où l'on n'attendait que quelques règles didactiques sur la polémique religieuse, on trouve la plus magnifique exposition de la révélation chrétienne (1).

Il semble qu'un homme si grand parmi les autres hommes par son dévouement à leurs intérêts, ne pouvait recevoir d'assez éclatants témoignages de la reconnaissance publique. Urbain crut en devenir l'interprète et le médiateur; il voulut récompenser frère Thomas d'Aquin en souverain et en pape : il lui proposa des richesses et des dignités. Une offre semblable de la part d'un homme tel qu'Urbain, ne peut s'expliquer que par le désir de communiquer à l'humble frère prêcheur l'influence et l'éclat qui résultent de la position sociale; mais, pour se rendre à de telles vues, Thomas avait trop bien compris, et les mystérieux trésors de la pauvreté volontaire, et la force cachée de l'humilité évangélique; il sentait l'inépuisable énergie qui fermente sous la bure grossière du frère mendiant. Il renvoya donc les richesses aux pauvres, les honneurs à ceux qu'il en jugeait plus dignes que lui.

S'il eût cru à la puissance de l'or, à celle des

(1) *De modo disputandi contrà Græcos, et Sarracenos* (opusc. VI).

honneurs, qu'avait-il besoin de quitter son antique famille? Pourquoi causer à la plus tendre des mères tant de regrets et de douleurs? Mais, non; il n'avait garde de revenir sur ses pas, de retirer la victime de l'autel, d'éteindre les feux du sacrifice, de se repentir de sa jeune vertu! Tout s'était enchaîné dans sa vie, tout l'avait confirmé dans la voie de sa jeunesse; les précoces inspirations de l'adolescent étaient devenues les principes invariables du Docteur catholique!

Ce n'est donc pas aux charges redoutables de l'épiscopat, aux sacrifices, au dévouement qu'il exige, que nous voudrions attribuer les refus de l'humble disciple de saint Dominique. Un auteur dominicain du dernier siècle (1) ne les explique, il est vrai, que par de semblables motifs; mais, pris en eux-mêmes, et indépendamment de toute autre considération, ils ne nous semblent pas dignes de l'âme de Thomas d'Aquin; et l'écrivain qui les étale, avec beaucoup de piété sans doute, mais sans restriction, nous paraît en cela beaucoup plus éloigné des origines dominicaines par les sentiments de son âme que par la distance des temps. Nous n'ignorons pas les tableaux effrayants que le Docteur angélique a lui-même tracés des dangers et des fardeaux attachés aux fonctions épiscopales (2); mais nous nous persuadons aisément que s'il se fût cru capable de faire plus de bien dans le monde en se laissant revêtir de cette dignité, il eût bravé ces dangers, il eût courbé les épaules sous le fardeau.

(1) Le P. Touron, liv. II, ch. 19.

(2) *Sum. theol.*, 2, 2, quæst. 185.

Thomas avait sous les yeux des exemples domestiques qui lui montraient ailleurs l'abnégation avec la puissance véritable; il puisait à sa source cet esprit vraiment religieux qui ne sépara jamais le dévouement de l'humilité.

Saint Dominique avait été constamment inflexible aux sollicitations empressées qui l'appelèrent plusieurs fois aux honneurs de l'épiscopat; et quel homme cependant se montra jamais plus dévoué au bonheur de ses semblables? Le bienheureux Jourdain, successeur immédiat du patriarche, allait redisant sans cesse : « J'aime mieux voir porter un de mes religieux au tombeau, que sur une chaire épiscopale! » Et cependant vit-on jamais prédicateur évangélique exercer une plus grande influence sur la société? Raymond de Pegnafort avait lassé les instances des pontifes romains et des rois espagnols, qui l'abandonnent enfin à l'humilité de son état, à la liberté de son action sur les destinées de sa patrie. Albert-le-Grand lui-même, le maître de Thomas, un moment vaincu par les ordres réitérés des papes, ne devait pas tarder à quitter le siége de Ratisbonne pour retourner à cette chaire de professeur, du haut de laquelle il exerçait sur l'Allemagne et sur le monde la haute magistrature de l'enseignement. C'était revenir aux sages conseils que l'esprit même de son ordre lui avait donnés par la bouche de son supérieur général. Aucun monument de cette époque ne conserve mieux l'empreinte de cet esprit primitif, que la lettre écrite par le père Humbert à cet illustre dominicain :

« On dit que vous êtes destiné à un évêché; quand

» on le pourrait croire du côté de la cour, qui serait
» celui qui, vous connaissant, pourrait croire que l'on
» vous y fît jamais consentir? Qui pourrait se persuader
» qu'à la fin de votre vie vous voulussiez imprimer cette
» tache à votre gloire et à celle de l'ordre, que vous
» avez si fort augmentée? Je vous demande, mon cher
» frère, qui sera celui, non-seulement des nôtres, mais
» de tous les ordres religieux, qui résistera à la ten-
» tation de passer aux dignités, si vous y succombez?
» Votre exemple ne servira-t-il pas plutôt d'excuse?
» Ne soyez point touché, je vous en conjure, des
» conseils ou des prières de nos seigneurs de la cour de
» Rome; ces sortes d'affaires se tournent bientôt en
» raillerie et en dérision. Ne soyez pas non plus dé-
» couragé par quelques désagréments que vous pourriez
» avoir reçus; quand ces peines seraient plus grandes
» qu'elles n'ont jamais été, un homme comme vous les
» devrait, ou mépriser, ou porter courageusement.
» L'ordre, qui aime et honore en général tous les
» frères, se glorifie particulièrement de vous en notre
» Seigneur. Que les ordres du pape ne vous effraient
» point; dans le cas dont il s'agit, on doit bien moins
» regarder les paroles que l'intention. On ne voit point
» que l'on ait effectivement contraint ceux qui ont
» voulu résister; cette désobéissance sainte et passagère
» augmente la réputation, loin de la détruire.

» Considérez ce qui est arrivé à ceux qui se sont
» laissés entraîner à de telles places; quelle est leur
» réputation; quel fruit ils ont fait, et comment ils ont
» fini. Repassez attentivement dans votre esprit quels
» embarras et quelles difficultés se rencontrent dans le

» gouvernement des églises d'Allemagne; combien il
» est difficile de n'y point offenser Dieu ou les hommes.
» Enfin, comment pourriez-vous souffrir l'engagement
» des affaires temporelles et les périls continuels de
» péché, après avoir tant aimé les livres saints et la
» pureté de conscience? Que si vous cherchez l'utilité
» des âmes, pensez que, par ce changement d'état, vous
» perdez les fruits innombrables que vous faites déjà,
» non-seulement en Allemagne, mais presque dans
» tout le monde, par votre réputation, par vos
» exemples et par vos écrits; au lieu que le fruit
» que vous pouvez faire dans l'épiscopat est tout-à-fait
» incertain. Vous voyez encore, mon cher frère, que
» tout notre ordre vient d'être délivré de grands
» dangers, et rempli de consolations; que serait-ce si
» vous alliez le plonger dans une plus profonde
» tristesse? Puissé-je apprendre que mon cher fils est
» dans le cercueil, plutôt que sur la chaire épiscopale!
» Je vous conjure donc à genoux, par l'humilité de la
» sainte Vierge et de son Fils, de ne pas quitter votre
» état d'humilité; en sorte que ce que l'ennemi a
» peut-être préparé pour la perte de plusieurs, tourne
» à une double gloire pour vous et pour nous. »

Cet admirable, ce touchant langage, n'était dans le père Humbert que l'expression de sa vie tout entière; et lorsque ses conseils eussent pu s'adresser au disciple d'Albert-le-Grand, il les avait déjà confirmés en refusant le trône patriarcal de Jérusalem, laissé vacant par l'élévation d'Urbain IV. Il ne tardera pas à donner au monde le spectacle d'une abnégation plus courageuse encore et plus éclatante. Thomas refusait donc, et par

l'impulsion de l'esprit qu'il avait puisé dans son institut, et par le mouvement d'une âme naturellement évangélique. La pourpre, dont il avait redouté les approches, alla cependant décorer un de ses frères et de ses admirateurs. Annibal de Molaria, son successeur dans la chaire du collége Saint-Jacques, fut nommé cardinal en cette même année 1262. Les dignités ecclésiastiques, malgré de si glorieuses résistances, commençaient à se glisser parmi les enfants de saint Dominique; mais la sève religieuse circulait encore sous ces splendides décorations, et vivifiait les fonctions extérieures du gouvernement des âmes.

CHAPITRE XXI.

Thomas enseigne dans plusieurs petites villes d'Italie. — Il prêche à Rome. — L'hémorrhoïsse guérie. — Il ramène deux illustres rabbins à la vérité du christianisme. — Influence de ses ouvrages. — Thomas est envoyé comme définiteur au chapitre général de Londres. — Abdication du père Humbert de Romans.

Surrexerunt quidam disputantes cum eo, et non poterant resistere sapientiæ, et Spiritui, qui loquebatur.

ACT. APOST., VI, 9.

Habes de ipso Paulo ità positum : *Disputabat Judæis et Gentibus et colentibus in foro.* Quod omnes justi etiam cum Deo faciunt, quibus dictum est : *Venite, disputemus, dicit Dominus.*

DIV. AUG., *Cont. Cresc.*, lib. I, n. 18.

Ne pouvant l'attacher définitivement à sa cour par le lien des honneurs ou celui des richesses, le pape exigea du Docteur dominicain qu'il transportât son enseignement dans les différentes villes où lui-même devait, pour quelques mois, transporter sa résidence. Viterbe, Orvieto, Pérouse, Fondi, entendirent successivement cette parole souveraine que Rome et Paris semblaient seules dignes de recueillir; mais l'histoire nous apprend que ces petites cités ne se montrèrent pas indignes de posséder ce grand homme et ce grand saint (1). Au nombre prodigieux d'élèves qui se pressaient autour

(1) Echard. — Fleury. — Croizet. — Touron, etc.

de sa chaire, le professeur put se croire reporté dans l'une de ces grandes capitales. Les églises ne pouvaient suffire à l'empressement, à l'affluence des populations d'alentour. Il faut le reconnaître, les annales de la religion l'attestent à chaque page, il y a dans la parole évangélique, lorsque celui qui s'en fait l'organe sait en respecter la divine simplicité, un attrait puissant et une vertu féconde; à ses accents, les peuples s'agitent et se renouvellent. Comme nous l'avons déjà remarqué, elle avait éminemment ce caractère dans la bouche de Thomas; les fruits qu'elle produisait dans le monde en sont la preuve indubitable. Malheureusement, les historiens ne nous les peignent que sous des traits généraux; ils ne nous parlent avec quelque détail que d'un carême prêché par notre saint dans la ville de Rome.

Les désordres entassés depuis des siècles dans cette vaste cité, les scandales publics qui semblaient braver incessamment la présence incessante de l'autorité religieuse, ne purent résister à l'esprit qui parlait par la bouche de ce prêtre. On y retrouvait cet heureux mélange de force et de douceur qui caractérise le souffle de la divinité. En dehors de cette puissance infinie qui dans un instant atteint aux deux bouts de l'univers, et dispose tout avec sagesse (1), comment expliquer, en effet, les résultats de la parole sainte, le courage même du ministre qui l'annonce? Quand la corruption est profondément entrée dans les mœurs, quand elle a eu le temps de s'assimiler tous les éléments de la société, quelle entreprise à un homme seul, à un pauvre reli-

(1) Sap., VIII, 1.

gieux, de s'attaquer à ce corps immense, à cette ligue formidable de tous les intérêts, de toutes les passions! Mais c'est ainsi qu'ont coutume de crouler les citadelles de la corruption ou de l'erreur, élevées contre le ciel par les superbes enfants de la terre!

Thomas, nous l'avons dit, n'avait garde de s'appuyer sur les ressources de son éloquence et de son érudition; il éteignait l'éclat de la science humaine pour laisser toute la place à la vertu de la croix; il prêchait la prédication de saint Paul. C'est dans les lettres du grand Apôtre qu'il avait puisé tous les principes de sa rhétorique sacrée; il ne reconnaissait point d'autre maître, ou plutôt il s'était fait, avec lui et comme lui, le disciple de Jésus crucifié. C'est ce qui parut durant ce carême, dans le jour même consacré à la mémoire de la passion et de la mort du Sauveur. Ce fut en racontant les douleurs du Fils de l'homme, que ce genre d'éloquence se montra dans toute sa divine énergie; on le sentait alors cet orateur formé par la croix, se crucifier, par son zèle et son amour, avec son maître crucifié (1); s'identifier avec le Christ mourant, et se pénétrer, vivre de sa mort, se faire de sa croix une chaire sublime, et parler par ses blessures, et pleurer avec son sang! Alors aussi coulèrent de tous les yeux les larmes du repentir et de l'espérance; alors s'accomplissait le mystère de la rénovation et de la vie!

O Thomas d'Aquin! ô prédicateur! ô prêtre! revenez parmi nous! suscitez dans l'Eglise de vrais ministres de la parole évangélique, des prêtres animés de l'esprit

(1) Christo confixus sum cruci (Gal., II, 19).

des apôtres, des prédicateurs de pénitence, de mortification et de crucifiement! Voyez : la vérité divine s'amoindrit sous les vaines théories des enfants des hommes; la parole se meurt stérilisée par les vaines délicatesses du langage. Notre siècle n'avait-il donc point assez de philosophes et de rhéteurs? fallait-il aussi que la vaine sagesse du siècle pénétrât jusque dans le sanctuaire de la religion! Non, ce n'est point en se conformant au monde qu'on a jamais sauvé le monde; c'est l'œuvre du dévouement sincère, de l'abnégation absolue, du sacrifice de soi-même. Dieu confia-t-il jamais cette mission aux puissants, aux sages de la terre? Non, jamais. Aussi, quand l'heure de sa miséricorde aura sonné, quand il voudra tirer les peuples de leur léthargique assoupissement, poser des bornes à ces flots pressés de la corruption humaine, s'il faut en croire à toutes les traditions des âges, Dieu suscitera l'homme de la prière et de la pauvreté, quelque prêtre inconnu, méprisé, dont le cœur se sera longuement abreuvé aux sources de l'amour et de la souffrance, et dont l'âme, sinon le corps, portera les stigmates sacrés de la croix! O Paul! ô Thomas! hâtez par vos prières l'heure de la miséricorde!

Il est rare qu'une vertu pure et sans mélange ait paru dans le monde, sans que des prodiges révèlent sa présence et son action. La promesse de Jésus-Christ s'y trouve engagée; chaque siècle, à son tour, se charge d'en manifester l'accomplissement : « Ils feront les œuvres que j'accomplis moi-même (1). » On vit s'opérer à

(1) Joan., VIII, 43.

Rome, par l'entremise de notre saint, une guérison tellement semblable à celle de l'hémorrhoïsse de l'Evangile, que l'antique biographe ne peut écarter, en la racontant, les expressions mêmes de l'historien sacré. Un jour donc, comme Thomas sortait de l'église où il prêchait, une femme affligée de la même maladie, animée d'une égale confiance en Dieu, vint et toucha la robe de son serviteur : la même foi reçut la même récompense.

Mais une guérison plus miraculeuse encore que celle de cette femme vint bientôt manifester la vertu, honorer l'intelligence, récompenser le zèle de Thomas d'Aquin.

Invité par l'un des princes de la cour romaine, le cardinal Richard, à venir le visiter dans sa *villa,* ou maison de campagne, l'austère religieux s'y rendit ; il trouva là deux rabbins aussi célèbres par leur attachement à la synagogue que par leurs richesses et leur savoir. Que le lecteur ne s'effraie pas cependant : il s'agit bien ici de deux prêtres juifs ; ils sont au pouvoir d'un des plus hauts fonctionnaires de l'Eglise ; un dominicain paraît devant eux... Mais *l'acte de foi* (1) auquel vous allez assister ne ressemble guère à ceux

(1) C'est ainsi qu'on appelait l'exécution des sentences prononcées par l'inquisition. Ce tribunal, à la fois politique et religieux, a été singulièrement calomnié, travesti de nos jours. Nous ne prétendons pas approuver tous ses jugements (et quel est le tribunal humain pour lequel on voudrait accepter une semblable responsabilité?), mais nous pensons qu'il faudrait au moins connaître une société pour en juger sainement les institutions judiciaires ; que l'ignorance est le plus funeste des préjugés ; qu'il serait temps enfin de donner droit à l'histoire contre le roman. Des auteurs ont déjà travaillé à cette œuvre de justice, parmi lesquels nous devons citer le comte de Maistre et le R. P. Lacordaire.

que l'impiété moderne exhume chaque jour de la lugubre région des fantômes!

Le fervent disciple de saint Dominique ne peut se trouver en présence de ces hommes plongés dans les ténèbres du mensonge, sans qu'il s'efforce de les ramener au jour de la vérité. Mais pour cela il ne fera briller à leurs yeux d'autres glaives que celui de sa parole; il ne lancera sur eux d'autres flammes que celles de son ardente charité. Entre des personnages de ce caractère, la dispute fut promptement engagée; c'était ce qu'avait prétendu leur hôte commun.

Les rabbins firent avec autant d'éclat que de vigueur l'apologie de la religion mosaïque; ils en rattachèrent les origines au berceau même du genre humain; ils racontèrent avec regret et complaisance les grandeurs passées de leur nation, les promesses qu'elle a reçues d'une durée éternelle et d'une domination absolue sur tous les peuples de l'univers. Le Docteur chrétien n'avait rien à retrancher de ces magnifiques éloges; il ne lui était guère possible d'y rien ajouter; il les approuva sans restriction. Loin d'ébranler l'édifice religieux des anciens Israélites, il s'y place comme sur un fondement inébranlable, du haut duquel il foudroie les erreurs, il écrase l'obstination de leurs coupables descendants. Reprenant la brillante énumération de ses adversaires, il montre les grandeurs du peuple juif brisées, ses destinées interrompues, ses espérances déplacées par l'état actuel des enfants d'Israël. Il n'est qu'un moyen de maintenir la chaîne des traditions, de mettre les prophéties en rapport avec les réalités; c'est de voir en Jésus-Christ l'héritier des promesses, l'ac-

complissement des prophéties, la réalisation des symboles antiques. Ainsi, dans les divines Ecritures, également admises par les Juifs et par les chrétiens, la grandeur s'accorde avec la faiblesse, le bonheur avec l'infirmité. Ainsi la religion s'élève et se spiritualise; et la conquête des siècles et des nations par le rejeton prédestiné d'Abraham, de Juda et de David, devient une conquête spirituelle; son royaume embrasse la société tout entière des esprits; et le christianisme, loin de détruire la religion de l'espérance, la généralise et la perpétue au sein de l'humanité.

Les rabbins subtilisèrent avec opiniâtreté; le Docteur raisonna, mais avec charité; et ses adversaires ne purent secouer entièrement les traits de feu que sa parole enfonçait à tout moment dans leur cœur agité. C'était peu néanmoins pour le triomphe de la vérité. Dans ce combat intellectuel, dont le prix était le salut de deux âmes, et probablement, par celles-là, d'un grand nombre d'autres, Thomas n'avait pas encore employé l'arme la plus redoutable. C'est dans le silence de la nuit et dans les pieuses méditations qu'elle favorise, qu'il allait frapper au cœur les ennemis du grand Roi (1). Des rabbins, il faut l'avouer, se trouvaient hors d'état d'éventer cette mine profonde de la charité chrétienne.

Après les avoir conjurés de revenir dans le calme de la réflexion et dans la sincérité de leur conscience, sur les diverses considérations soulevées dans la dispute, le Docteur leur donne rendez-vous pour le

(1) Psal. IV, 6.

lendemain, dans la même *villa* où le cardinal les avait d'abord réunis. Or, cette nuit-là même l'Eglise célébrait la naissance du Rédempteur, et Thomas passa cette nuit dans la méditation fervente de ce mystère, dans de suaves et surnaturels entretiens avec l'Enfant-Dieu, avec sa glorieuse Mère. Le Docteur angélique avait sa place marquée dans les croyances du moyen-âge (1), auprès de l'indigent berceau qui porta le salut du monde, et que les anges révélèrent à la faible humanité. A l'aspect de ce berceau, Thomas comprenait de plus en plus le mystère de la conversion des âmes. Il n'attendait pas ce prodige d'une cause aussi disproportionnée que la parole humaine; il savait que pour l'accomplir il fallait remonter par la prière à la puissance créatrice; il conjurait donc Jésus naissant d'opérer dans ces deux âmes, en particulier, la rédemption qu'en venant sur terre il avait accomplie pour tous les âges et pour tous les peuples de l'univers.

Les prêtres juifs sont fidèles au rendez-vous. Mais, ô prodige! ils ont perdu toute leur obstination; leur science s'est comme évanouie. A la vue de leur vainqueur, leurs sentiments ne s'expriment que par les larmes de l'attendrissement et de la reconnaissance. Ils ne sont point venus contredire ou disputer; ils sont venus demander le baptême. Sans s'en douter, ils avaient été, durant cette nuit mystérieuse, à l'école d'un enfant au berceau; une pensée puissante d'amour

(1) Consueverat autem prædictus Doctor, quolibet anno, in prædicto festo, aliquam novam habere de Dei et gloriosæ Virginis filio visionem, quæ rationi ejus afferret gaudium, et animi satiaret affectum (*Boll.*, p. 667, n. 23).

les y avait portés avec elle. Ils se trouvaient avoir appris tout-à-coup cette droiture et cette humilité de l'enfance qui renferment toutes les leçons de l'Evangile, toutes les lumières de la vie, toutes les espérances de l'immortalité.

La joie qui remplit aussitôt la demeure du cardinal se répandit avec rapidité dans la ville de Rome; on y connaissait les deux rabbins, autant par le faste de leur opulence que par l'orgueil de leur savoir. Mais avec le nom de ces néophytes extraordinaires, on aimait à redire celui de l'apôtre initiateur. C'était comme un triomphe public que cette grande cité décernait à Thomas d'Aquin. Ces difficiles conquêtes, Thomas ne les a pas seulement accomplies par sa vivante parole, après sa mort il n'a cessé de parler avec la même efficacité (1). Après six siècles de lumières répandues, sa mission est loin d'être encore épuisée sur la terre. Il enseigne, il prêche à jamais par sa mémoire et ses écrits immortels; et si cette prédication s'adresse spécialement aux âmes cultivées par l'étude, elle réagit par contre-coup jusqu'aux dernières classes de la société chrétienne. On a vu souvent des ennemis du christianisme ou de l'Eglise, célèbres par leurs talents et leur influence, se dépouiller de leurs injustes préventions, de leurs erreurs invétérées, à la lecture de ses ouvrages, et suspendre victorieusement les preuves éclatantes de leur changement à ces inébranlables trophées de son antique gloire.

L'Espagne vit, au quinzième siècle, un autre rabbin, dont le nom est connu dans l'histoire de la science,

(1) Defunctus adhuc loquitur (Hebr., XI, 4).

renoncer, en lisant la *Somme* de saint Thomas sur l'accord de l'ancienne avec la nouvelle alliance (1), à ses antipathies nationales, fortifiées par les études de toute sa vie, pour embrasser la grâce du christianisme. Sous l'inspiration de ce génie si dévot à la Reine des vierges, le rabbin Paul de Burgos voulut être nommé, à son baptême, Paul de Sainte-Marie. Il fut successivement évêque de Carthagène et de Burgos, sa patrie; il mourut patriarche d'Aquilée (2).

Dans le siècle suivant, un zélé disciple de Mélanchthon, Théobald Thamer, entreprend la lecture de la *Somme*, dans le dessein d'en combattre la doctrine, d'en ruiner les résultats, et de détruire l'un des plus fermes appuis de l'Eglise catholique. Avait-il entendu la parole de son confrère Martin Bucer, l'apôtre luthérien de Strasbourg : *Tolle Thomam, et dissipabo Ecclesiam* (ôtez Thomas, et je renverserai l'Eglise)? Mais il s'aperçoit bientôt que l'œuvre est au-dessus de ses forces ; il tombe écrasé sous le poids du génie; il se relève catholique fervent (3)! Un homme plus illustre encore, élevé dans les principes de Calvin, mais que le doute tourmente au sein de la réforme, se sent pressé de chercher la vérité chrétienne dans les ouvrages de saint Thomas d'Aquin (4). Bientôt cette vérité luit à ses yeux; il

(1) *Sum. theol.*, 1, 2, quæst. 101, 102 et 103.

(2) Mariana, *Hist. Hisp.*, liv. XIX.

(3) Il existe quelque analogie entre le changement de ce docteur luthérien et celui qui s'était opéré dans les sœurs de Thomas, lorsqu'elles essayèrent de le convertir, sinon à l'erreur, du moins au monde. Les dispositions étaient également hostiles de part et d'autre, et la défaite fut également glorieuse à notre saint.

(4) Préface des œuvres du cardinal Duperron.

abjure le calvinisme, il se jette avec transport entre les bras de l'Eglise catholique; celle-ci l'accueille avec amour, et récompense plus tard ses talents et ses services par les plus éminentes dignités. Cet homme fut le cardinal Jacques Davy Duperron!

L'heureuse influence de Thomas sur les âmes placées en dehors des limites de la foi chrétienne, n'était que le rayonnement éloigné de l'action immédiate qu'il exerçait sur l'Eglise, et plus particulièrement encore sur l'ordre de saint Dominique. Dans l'année 1263, l'ordre tint son chapitre général dans la capitale de l'Angleterre. Thomas y fut envoyé, comme définiteur ou théologal, au nom de la province romaine. Tous les historiens s'accordent à reconnaître que Dieu se servit principalement de sa parole et de ses exemples pour ranimer parmi ses frères l'esprit de leur saint institut (1); c'était là, comme on le sait, le premier objet de ces grandes assemblées. L'idée de ces réunions générales et voyageuses, par lesquelles l'ordre des prècheurs concentrait son intelligence et son énergie sur les principaux points de sa vaste étendue, était le plus puissant ferment d'extension et de durée que la Providence eût déposé au sein de cette société religieuse, destinée qu'elle était elle-même à être un ferment de conservation, un principe de vie pour toute la société chrétienne, à travers les vicissitudes des temps et la corruption des hommes.

Le chapitre de Londres vit un de ces grands exemples d'abnégation qui restent dans la mémoire des sociétés

(1) Leander, *De viris illust. ord. FF. PP.* — Echard, *Sum. vind.*, p. 261. — Thom. de Catimp. *De Ap.*, liv. II, cap. 57.

comme une leçon toujours féconde, et qui, montrant l'humilité au plus haut point de sa puissance, remplacent par un bien de plusieurs siècles le bien actuel qu'ils ont réellement détruit. Le père Humbert de Romans, après avoir dirigé pendant neuf ans, avec autant de sagesse que de modestie, cette puissance spirituelle qui comptait des colonies dans toutes les parties du monde connu, qui envoyait des ambassadeurs aux nations les plus sauvages; après l'avoir non-seulement conservée, mais agrandie même au milieu des plus violents orages, ce supérieur, dont les sages conseils avaient imprimé aux plus grands génies de son ordre une si salutaire direction, abdiqua son autorité devant ses frères, étonnés et confondus. Leurs prières et leurs larmes furent impuissantes contre l'inspiration de son humilité. Par ce dernier acte de sa vie publique, il mettait le sceau aux leçons qu'il avait constamment données à ses religieux. Il vint demander un asile au couvent de Lyon; là, s'enveloppant dans la méditation et le silence, il sembla ne s'occuper que de ses seuls intérêts éternels jusqu'au moment de sa mort, qui seule révéla les fruits précieux de sa laborieuse retraite (1).

La surprise, le respect, et une sorte d'abattement causé par la perte inopinée d'un tel général, empêchèrent l'assemblée de lui donner immédiatement un successeur. Mais, de crainte que les affaires dominicaines

(1) Au nombre des ouvrages du P. Humbert, on peut citer *la Vie de saint Dominique*, un *Traité de la manière de bien prêcher la croisade*, et ses *Sermons*, au nombre de deux cents. Ses œuvres n'ont jamais été réunies en un seul corps; quelques-unes ont été séparément publiées à Paris, à Louvain, à Venise.

n'eussent trop à souffrir d'un interrègne absolu, Thomas d'Aquin et les autres définiteurs du chapitre proposèrent l'élection temporaire d'un vicaire général.

Le choix tomba sur Pierre de Tarentaise, disciple du Docteur angélique, professeur de l'université de Paris. Il resta chargé de la direction et des intérêts de l'ordre jusqu'au chapitre de l'année suivante, qui se tint dans la capitale de la France, et qui nomma pour supérieur le père Jean de Verceil, humble religieux, que ses vertus et ses talents désignèrent seuls aux suffrages de l'assemblée. L'ordre de saint Dominique se trouva donc posséder en même temps un chef aussi grand que l'honneur dont il se trouvait revêtu, un religieux que son abnégation montrait supérieur à cette même dignité, et, dans l'un comme dans l'autre, l'exemple d'une modestie toujours la même, toujours inaltérable, soit qu'elle monte au premier rang, soit qu'elle rentre dans l'obscurité. Le père Humbert n'était pas, au reste, le seul religieux de son ordre qui en eût abdiqué et déposé volontairement la modeste royauté; Raymond de Pegnafort, cet illustre ami de Thomas d'Aquin, ce conquérant spirituel des Espagnes, était le premier descendu de ce trône de la religion, pour retourner à la mission active et glorieuse où nous l'avons vu appeler à son secours les lumières du Docteur angélique.

Après avoir dirigé par son influence les changements survenus dans l'intérieur de la famille dominicaine, frère Thomas reprit le chemin d'Italie, où le rappelaient la volonté de ses supérieurs et l'une des fins prédestinées de son existence.

CHAPITRE XXII.

Piété chrétienne. — Thomas de retour en Italie. — Il propose au pape l'institution d'une nouvelle fête en l'honneur de l'Eucharistie. — La pieuse Julienne. — Ève la recluse. — La fête est autorisée. — Office du saint Sacrement. — Réfutation des erreurs d'Averroès.

Notas facite in populis adinventiones ejus.
Is., XII, 4.

Æquum erat ut panis angelici vim virtutemque non nisi angelicus commendaret Doctor.
ANT. WAIT., *Hist. abb. camb.*, p. II, c. 10.

La rénovation chrétienne, principalement opérée dans ce siècle par les enfants de saint Dominique et de saint François; la ferveur primitive, ranimée dans toutes les classes de la société au souffle de leur parole, au contact de leur vertu, tendaient à se manifester avec un éclat inaccoutumé, à se réaliser dans une forme extérieure, par une plus tendre vénération, par un culte plus solennel envers celui de tous les dogmes catholiques qui résume le mieux et présente, sous les plus touchants symboles, l'ensemble complet de la religion. L'amour renouvelé des peuples pour leur Dieu se concentrait naturellement autour de la divine Eucharistie. Sans que la foi varie, la piété des chrétiens à l'égard du plus auguste des mystères peut augmenter ou décroître; et la foi pratique suit constamment les mêmes variations de progrès ou de décadence, en sorte

que cette piété pourrait servir comme de règle d'appréciation pour juger de l'état des mœurs au sein du christianisme. Elle se ranime quand les mœurs se relèvent; elle languit quand les mœurs se corrompent. L'homme pervers fuit l'aspect de la divinité; le juste y trouve ses plus chères délices.

L'Eucharistie avait eu, dès l'origine de la religion, une manifestation propre, essentielle, éclatante dans le sacrifice même de nos autels, dans l'obligation faite à tous les chrétiens de recevoir avec un cœur pur cette nourriture céleste. Les honneurs rendus aux symboles eucharistiques montrèrent toujours la divinité cachée sous ces faibles apparences; outre l'enseignement traditionnel, on avait les cérémonies du culte; la présence réelle avait été de tout temps proclamée par les rites extérieurs. Le dogme antique avait son expression sensible et perpétuelle. Des génies inquiets s'efforçaient néanmoins de jeter le doute dans les esprits, la défiance dans les cœurs. Déjà, deux siècles auparavant l'orgueil humain s'était élevé contre les inventions miséricordieuses d'un Dieu prodigue de lui-même. A l'époque de saint Thomas, il niait avec une audace insensée la grandeur d'un amour qu'il ne pouvait comprendre; encore quelque temps, et ses tentatives isolées devaient obtenir chez un grand nombre de peuples un effrayant succès. Trois noms ont marqué ces trois différentes époques : Béranger, Averroës, Calvin. Dans son orgueil abject, l'homme porte en lui un sentiment si invincible de sa bassesse et de sa corruption, qu'il se reconnaît complètement indigne des bienfaits que le Créateur n'a cessé de lui prodiguer. Ingénieux à se dis-

puter à lui-même ce qui constitue son véritable bonheur et sa dignité réelle, il semble vouloir, par sa malice réfléchie, lutter avec l'ingénieuse bonté de son Dieu!

Mais aux hommes qui abusent aussi du talent et de la science au point de les diriger contre les bienfaits de la religion, Dieu ne cesse d'opposer des génies protecteurs qui concourent au salut du monde en affermissant l'empire de la vérité. Ces génies sentent, comme par un instinct mystérieux, les besoins nouveaux des peuples et les soupirs latents de l'humanité!

A peine de retour en Italie, Thomas fut appelé par Urbain, qui se trouvait alors à Orvieto. Il s'y rendit, et profita des premiers entretiens qu'il eut avec lui pour lui proposer l'établissement, dans toute l'Eglise catholique, d'une solennité spéciale en l'honneur de la divine Eucharistie. De ce côté il ne pouvait rencontrer d'obstacle à la réalisation des pieuses pensées que depuis longtemps il nourrissait dans son cœur; elles n'étaient ni moins vives, ni moins anciennes dans l'âme du vicaire de Jésus-Christ. Il les avait portées, comme nous le verrons, sur le trône apostolique; car les vastes conceptions du génie, les hautes sollicitudes du suprême sacerdoce, avaient été prévenues et très-probablement inspirées par l'amour simple et fervent d'une humble femme, qu'Urbain connaissait depuis longtemps. C'est dans ce cœur ignoré que les pensées du monde catholique avaient d'abord éclaté dans toute leur force; ce fut le premier sanctuaire de la fête du saint Sacrement. Les prodiges nouveaux qui s'opéraient chaque jour sur l'autel eucharistique, rencontrèrent dans ce cœur un pieux et fidèle écho,

comme dans l'esprit de Thomas d'Aquin un puissant et chaleureux interprète. Divers peuples chrétiens avaient été témoins de ces mêmes prodiges ; le sang avait coulé des hosties consacrées ; Dieu lui-même avait paru confondre les doutes ou les profanations de l'impiété, seconder l'amour et la foi des peuples par l'intervention miraculeuse de sa puissance (1). Et cette commotion générale, au moment de se produire au dehors sous une forme régulière, avait été se répercuter aux deux pôles du monde moral, l'amour et l'intelligence ; aux points extrêmes de la société chrétienne, le génie à l'apogée de sa gloire, et l'abnégation oubliée dans les ténèbres du cloître !

Lorsque le pape Urbain n'était encore qu'archidiacre de Liége, dans le couvent du Mont-Cornillon, près d'une des portes de la même ville, vivait une pauvre religieuse hospitalière, nommée Julienne, animée d'une grande dévotion envers la divine Eucharistie. Dès sa première jeunesse, toutes les fois qu'elle se mettait en prière, elle avait une vision, constamment la même, dont elle ne put jamais se délivrer ni par ses efforts ni par ses larmes. Il lui semblait voir la lune dans toute sa grandeur, mais dégradée par une petite brèche, qui étonnait l'esprit de la sainte fille et contristait son cœur. Ne pouvant conjurer cette vision singulière, Julienne désira d'en connaître la significa-

(1) A Bolsenne en particulier, près d'Orvieto, il était arrivé, en 1263, qu'un prêtre, après avoir consacré, doutant de la vérité de ce mystère, la sainte hostie répandit une si grande quantité de sang, que non-seulement le corporal, mais encore les nappes de l'autel en furent teintes (le P. Touron, liv. II, chap. 22).

tion. Une voix intérieure lui répondit que la lune était l'image de l'Eglise, et que la brèche représentait en elle le défaut d'une solennité en l'honneur du sacrement auguste des autels. Après vingt ans de défiance de soi et de résistance à l'inspiration, l'humble hospitalière s'en ouvre enfin à un saint homme, nommé Jean de Lansenne, avec prière d'en communiquer avec les plus savants théologiens d'une ville où se trouvait une école déjà célèbre. La science, après un mûr examen, et malgré l'opposition de quelques esprits étroits et timides, sanctionna les désirs de la sainteté. Julienne fit composer, par un jeune religieux de son ordre, un office du saint Sacrement, où respirait plus de piété que de savoir. Robert de Torote, évêque de Liége, approuva la pieuse institution en 1246, et fixa pour la cérémonie le jeudi dans l'octave de la Trinité. La fête ne put avoir lieu pour la première fois que dans l'année 1247.

Cinq ans plus tard, elle fut célébrée avec un redoublement de ferveur et d'éclat dans le chapitre de Saint-Martin-du-Mont. Un dominicain, Hugues de Saint-Cher, alors cardinal et légat du saint-siége en Allemagne, célébra les saints mystères, prêcha sur la solennité du jour, puis confirma de tout le poids de son autorité et dans toute l'étendue de sa légation, l'institution de la nouvelle fête.

Henri de Gueldre avait cependant succédé à Robert dans l'évêché de Liége; et sous l'autorité de ce prélat, plus militaire qu'ecclésiastique, on voit tomber un culte si glorieux à Jésus-Christ. Les révélations de Julienne sont traitées de folie; et la sainte elle-même, chassée

de son couvent, meurt bientôt, le 5 avril 1258, sous le poids de la honte dont on couvre son divin époux. Avant d'expirer cependant, elle avait légué sa pensée à une pauvre *recluse,* son amie de cœur et de piété, nommée Ève, et ses derniers instants avaient été consolés par une douce espérance; car elle venait de remettre en des mains plus faibles et plus enchaînées que les siennes propres la réparation des injures faites au Dieu de l'Eucharistie. Pour comprendre, en effet, tout ce qu'il y avait de foi dans l'âme de la mourante, il faut se souvenir qu'une recluse était une femme qui, par un motif de pénitence ou de pure ferveur, s'enfermait pour le reste de ses jours dans une sorte de niche ou de caveau pratiqué dans l'épaisseur d'une construction, et dont elle faisait murer l'entrée, à l'exception d'un étroit soupirail par où elle recevait l'air, la lumière et l'aumône. Dans le moyen-âge, il n'était guère de grande ville où l'on ne rencontrât plusieurs de ces femmes ensevelies toutes vivantes. C'était donc au fond d'un de ces tombeaux, situé près de l'église de Saint-Martin, à Liége, que se conservait une des plus magnifiques pensées du culte chrétien.

Mais sitôt que la pieuse Ève eut appris que le prêtre Jacques Pantaléon, dont elle avait maintes fois reçu la charité, du temps qu'il était archidiacre de la même église, venait d'être élevé sur le trône pontifical, elle ne cessa désormais de conjurer les chanoines de Saint-Martin, quand ils passaient devant sa grotte, en se rendant au chœur, d'aller trouver l'évêque Henri, pour qu'il mît fin au scandale de son diocèse, et qu'en outre il obtînt du pape l'établissement de la grande solennité

dans tout le monde catholique. Chose merveilleuse! l'évêque Henri ne dédaigna pas cette simple prière, et, transmise par le prélat, la demande de l'humble femme, coïncidant avec celle du premier Docteur de l'univers, une bulle apostolique, longuement motivée et par les enseignements antiques de la tradition, et par les faits nouveaux survenus dans l'Eglise, établit à jamais et partout la fête du très-saint Sacrement! A cette nouvelle, l'une et l'autre recluse, celle de la mort et celle de l'amour, durent tressaillir au fond de leur tombeau. Le souverain pontife fit encore mieux : Urbain, l'évêque des évêques, et alors aussi le roi des rois, en écrivit de sa propre main (ô tyrannie du moyen-âge!) à la pauvre mendiante de Saint-Martin. Elle reçut en même temps et la lettre apostolique, datée du 8 septembre 1264, et le nouvel office que le pape avait fait composer pour la nouvelle fête!

Il en avait confié le travail à l'homme que la Providence semblait avoir conduit tout exprès au pied de son trône. On sait par quelle admiration les siècles ont proclamé la justice de ce choix. Dans cette œuvre, en effet, le génie du Docteur angélique se révèle sous un aspect inattendu; le profond théologien s'y montre poète sublime. Mais cette poésie qu'on trouve dans ses hymnes sacrées n'a point d'exemple dans l'antiquité païenne; ce ne sont point là de ces formules empruntées aux modèles classiques; tout y est nouveau, le cœur et la voix, comme l'objet qu'il chante. L'imitation servile n'a pas glacé les élans de cette grande âme; il n'en existe pas de trace dans les sons divins qu'elle rend. C'est une sorte d'inspiration primitive, puisée dans la

contemplation immédiate de la vérité, et dans un amour immense de cette même vérité. L'exactitude du dogme catholique n'y souffre jamais des transports de la reconnaissance; il est chanté dans toute sa magnifique simplicité. Monument impérissable des croyances antiques, ces hymnes vivent encore de notre foi, dont elles sont l'éternel aliment. Elles roulent, à travers les générations et les siècles, la même pensée, le même sentiment, la même vie. Chaque nation, chaque église a ses chants particuliers pour toute autre fête; mais elles se réunissent toutes en une seule voix pour répéter la voix de l'ange de l'école. Et ses chants, confondus avec les chants inspirés du Roi-Prophète, remonteront sans cesse vers le trône de l'Agneau, avec les nuages de l'encens, les flots de l'harmonie, le parfum des fleurs nouvelles, et les élans enflammés de toutes ces âmes qui, des lourdes obscurités du temps, aspirent sans cesse aux pures visions de l'immortalité!

Denis-le-Chartreux et quelques historiens modernes racontent que le souverain pontife avait fait composer à la fois, et séparément, le même office par saint Bonaventure et saint Thomas, et que celui du dernier fut choisi comme supérieur à l'autre. Suivant David Romeus, on n'aurait pas même pu établir la comparaison; et frère Bonaventure étant venu visiter frère Thomas, pendant que celui-ci se livrait à son travail, en aurait été tellement ravi, qu'il brûla le sien en rentrant dans sa cellule. Il existe de ce même fait une version qui offre quelque chose de plus piquant, et, l'on pourrait dire, de plus dramatique. C'est en présence du pape lui-même que frère Bonaventure aurait détruit et

déchiré sa composition, à mesure que frère Thomas avançait dans la lecture de son admirable office du saint Sacrement. On ajoute, ce qui serait plus vraisemblable, que cette lecture avait été écoutée par l'humble franciscain et le souverain pontife avec des larmes d'admiration et de piété. Aucun de ces récits ne repose sur un monument primitif, et ce n'est là que l'effet d'une admiration dont le Docteur angélique n'a nul besoin.

D'autres historiens, au contraire, avec encore moins de raison, se sont efforcés de diminuer son mérite, en niant qu'il soit l'auteur de l'office dont il s'agit; et Wading, le franciscain, voudrait bien au moins sauver le *Lauda, Sion,* pour en faire honneur à saint Bonaventure. La tradition et l'histoire ont tranché la question.

L'Eucharistie se trouvait attaquée, comme nous l'avons insinué, du temps même de son immortel apologiste, par les sectateurs de l'Arabe Averroës. Ce mystère était celui qui, dans la religion chrétienne, révoltait le plus la froide raison du philosophe; il rejetait donc le christianisme comme impossible. Il repoussait également le judaïsme comme une *religion d'enfants,* et le mahométisme, au sein duquel il était né, comme une *religion de pourceaux.* Ainsi, au nom de sa raison individuelle, il faisait table rase de toutes les religions positives; il renversait sans distinction toutes les autorités reçues; Averroës se faisait, dans ces siècles reculés, le précurseur des rationalistes modernes. Mais il existe entre eux et lui un point de contact beaucoup plus essentiel encore : c'est le principe générateur de

toute sa philosophie. Averroës pose en effet, en principe, qu'il ne saurait même exister dans l'univers qu'une seule intelligence. Tous les hommes, à son sentiment, sont animés par un même esprit; leurs âmes ne sont que les modifications ou manifestations diverses de l'âme universelle. C'est là, comme on le voit, une sorte de panthéisme qui ne diffère en rien de celui que la science égarée semble vouloir ressusciter de nos jours; le même en principe, il était également fécond en funestes conséquences.

Cette doctrine, si tant est qu'on puisse lui donner ce nom, détruit d'un seul coup les châtiments et les récompenses de la vie future; elle rend aux passions cette liberté fatale que la loi divine peut à peine contenir avec ses terreurs et ses espérances. Les résultats de cette doctrine n'avaient point tardé à se faire sentir (1); elle avait fait, ainsi que nous l'avons déjà dit, une prompte alliance avec le manichéisme, qui, malgré ses défaites récentes, fermentait encore au fond de la société. La logique des passions est toujours invariable, comme celle de la pensée. L'université de Paris, gardienne vigilante alors de l'intégrité des mœurs et des droits de l'intelligence, condamna d'abord, sans réfutation, les principes du philosophe arabe. Mais cette condamnation n'avait pu l'empêcher ni de ré-

(1) Un homme fameux dans les *assises* du temps, pressé de se reconnaître avant d'être jeté par la justice humaine au pied du tribunal divin, répondit qu'il ne voyait pas qu'il eût quelque chose à craindre pour son salut, n'ayant pas une autre âme que celle de l'apôtre saint Pierre : *Si anima beati Petri est salva, et ego salvabor* (*Boll.*, pag. 668, 19).

pandre ses erreurs dans le monde, ni de former une école publique.

Après avoir pris part au jugement de l'université, uniquement basé sur l'enseignement de l'Ecriture et sur celui de la tradition, Thomas crut encore devoir descendre dans la lice avec les armes mêmes dont se servaient les ennemis de la vérité. Ils avaient appuyé sur quelques obscurs passages d'Aristote l'informe édifice de leur panthéisme, à peu près comme le docteur Guillaume de Saint-Amour avait étayé sur quelques textes de saint Paul tout le système religieux qu'il avait dirigé contre les ordres mendiants. Mais ils se trouvèrent tout-à-coup en face d'un homme qui ne possédait guère moins Aristote que saint Paul. Il se porte sur leur propre terrain; il vient rétablir les enseignements corrompus de l'antique philosophie, et venger en ce point la gloire du stagirite; il s'empare des arguments puisés dans ses ouvrages, en montre le véritable sens, les retourne contre ses adversaires; il va plus loin, il interprète la doctrine du maître par celle de ses disciples les plus accrédités, en particulier de Thémistius et de Théophraste; il finit par les attaquer avec les seules armes de la logique et de la raison. C'est là, en peu de mots, le sujet et la marche de l'ouvrage qu'il composa contre eux; il porte pour titre : *de l'Unité de l'intelligence, en réponse aux disciples d'Averroës* (1). En d'autres occasions, et dans plusieurs de ses ouvrages, il avait déjà frappé, mais seulement en passant, leurs doctrines perverses (2). L'erreur, malgré

(1) *De unitate intellectûs, contrà Averroïstas* (opusc. XVI).

(2) On en peut lire de remarquables preuves dans *l'Explication du*

ses progrès effrayants, malgré les puissants auxiliaires qu'elle avait rencontrés dans les replis ténébreux du cœur humain, succomba sous les coups redoutables de cet heureux génie.

La réfutation directe d'Averroës a dû trouver ici sa place; elle appartient à cette époque de la vie de Thomas qui s'écoula sous les yeux et dans l'amitié d'Urbain IV. Ce temps fut court; Urbain mourut à Pérouse, après trois ans un mois et quatre jours de pontificat. Il venait à peine de publier sa bulle pour l'institution de la fête du saint Sacrement; on eût dit que le but de son règne était atteint. Mais le fait religieux qui témoignera à jamais de la haute piété de ce pontife n'est pas le seul monument de sa gloire; l'histoire a fidèlement enregistré ses efforts pour ramener les Grecs à l'unité catholique, sa générosité à l'égard de ses ennemis, sa modestie sur le trône universel; n'oublions pas enfin l'amitié qui le lia aux plus grands hommes de son siècle.

Symbole, la Somme aux Gentils, et dans le plus célèbre des ouvrages de saint Thomas, *la Somme de théologie.*

CHAPITRE XXIII.

Thomas refuse l'archevêché de Naples. — Il commence sa *Somme de théologie*. — Travail de préparation. — Plan et analyse de ce grand ouvrage. — Effets qu'il produit dans le monde catholique.

Ut sapiens architectus fondamentum posui.
I Cor., III, 10.

Qui disponit formam domûs, dicitur sapiens et architector, respectu inferiorum artificum, qui dolant ligna et lapides vel qui parant cementum.
Sum. theol., p. I, q. 1, a. 6.

Un Français, un Languedocien, Gui Fulcodi, cardinal-évêque de Sabine, l'un des membres les plus distingués du sacré collége, envoyé comme légat en Angleterre pour amener un accommodement entre le roi et les barons révoltés, apprend à Boulogne-sur-Mer que les suffrages de ses collègues, réunis à Pérouse, l'appellent au trône pontifical. Il accourt en Italie et se rend à Pérouse, déguisé en frère mendiant pour échapper aux embûches de Mainfroi, toujours en guerre avec l'Eglise romaine. Il vient se plaindre de cet honneur imprévu, et tenter tous les efforts pour s'y soustraire; mais, ni ses prières ni ses larmes ne peuvent arrêter la justice d'une élection à laquelle il avait été d'ailleurs si complètement étranger; il est forcé d'accepter, le 5 février 1265; et le 22 du même mois, premier dimanche du carême, il est couronné sous le

nom de Clément IV. L'humilité qui l'avait porté à refuser ce suprême honneur, ne l'abandonna pas quand il en fut revêtu; mais il sut allier cette vertu avec une fermeté digne du chef de l'Eglise. C'est ce que prouva constamment sa conduite à l'égard des tyrans qui la persécutaient.

En succédant à la puissance d'Urbain, il parut avoir hérité de ses pensées et de ses sentiments à l'égard du Docteur angélique. Quoiqu'il connût l'inutilité des efforts tentés par ses prédécesseurs, il voulut essayer à son tour de pousser Thomas aux plus éminentes dignités du sacerdoce, persuadé comme eux que c'était là récompenser le mérite et servir la religion. Mais que les pensées de notre saint étaient différentes de celles que méditait sur lui la munificence pontificale! Il ne cessait de demander à Dieu de pouvoir toujours décliner les honneurs d'ici-bas, sans jamais trangresser les bornes sacrées de l'obéissance. Il conjurait Clément, par les angoisses qu'il avait lui-même éprouvées au temps de son exaltation, de lui épargner une douleur plus légitime encore. C'était ainsi que s'en exprimait ce fidèle imitateur de l'humble Dominique.

Malgré ses anciens refus et ses résistances anticipées, la bulle qui lui confère l'archevêché de Naples et les revenus du monastère de Saint-Pierre *ad Aram* (1) est signée. Mais alors l'affliction du frère prêcheur devient si profonde et sa prière si touchante, que le pape consent à revenir sur une démarche aussi solennelle, à

(1) Ainsi nommé à cause d'une tradition qui veut que saint Pierre ait élevé là un autel, avant son entrée dans Rome, pour inaugurer, par l'oblation de l'auguste sacrifice, la conquête de la grande cité.

supprimer cet acte authentique de son pouvoir (1). C'était pour la dernière fois que l'autorité du souverain pontife devait entrer en lutte avec l'humilité de Thomas d'Aquin; par ses instances et ses défaites, elle avait plus efficacement servi qu'elle n'eût pu le faire par son triomphe, à rehausser aux yeux des hommes la grandeur réelle de l'invincible dominicain; désormais elle le laissera invariablement à la grande mission que, par son génie et sa sainteté, il accomplissait dès longtemps dans le monde. Les années qu'il doit maintenant passer sur la terre ne sont plus qu'en petit nombre, et cependant une immense carrière lui reste encore à parcourir; il faut qu'il se hâte avant que la nuit tombe. On dirait, en effet, qu'un secret pressentiment de sa fin prématurée précipite les lumineuses, les ardentes effusions de cette grande âme. On voit à cette époque de sa vie redoubler l'action puissante qu'elle exerçait déjà sur son siècle, se multiplier les écrits par lesquels elle sera l'institutrice des âges à venir.

C'est dans la première année du pontificat de Clément IV qu'il faut placer les commencements de la *Somme de théologie*. Ce devait être là, comme on le sait, le monument principal du treizième siècle, la plus haute formule qui fût jamais de l'enseignement catholique, et comme nous le verrons, le but principal de l'existence de Thomas d'Aquin. Dégoûté, ainsi qu'il le dit lui-même dans le préambule de ce grand ouvrage par l'exubérance, l'obscurité, le désordre des théologies scolastiques existant jusqu'à ce jour, il conçut le plan

(1) Tholom. de Lucq., *Hist. eccl.*, liv. XXII. — Guill. de Tocco, *apud Boll.*, p. 678. — Fleury, *Hist. eccl.*, liv. LXXXV.

d'un résumé substantiel, lumineux et méthodique (1), où serait compris le christianisme tout entier, depuis l'existence de Dieu jusqu'au dernier précepte de la morale évangélique; une véritable encyclopédie religieuse, débarrassée de tous les éléments étrangers, de toutes les superfétations inutiles, comprenant dans leur ordre logique et naturel tous les points spéculatifs et pratiques de la foi révélée, en sorte que chacun formât un tout complet, et que, dans leur enchaînement, ils concourussent tous à la composition d'un vaste corps de doctrine, image fidèle de cette religion dont une main divine a tracé les lignes inflexibles et les admirables proportions, image par conséquent de la divinité elle-même, qui, de toutes ses œuvres, a voulu que la révélation portât les traits les plus frappants et les plus glorieux de son éternelle beauté.

La Somme de théologie peut être considérée dans sa préparation, en elle-même, dans ses résultats.

On pourrait écrire *la Préparation de la Somme* de saint Thomas, comme Eusèbe de Césarée composa *la Préparation évangélique;* car elle fut, dans un sens,

(1) Consideravimus hujus doctrinæ novitios, in iis quæ à diversis scripta sunt, plurimum impediri; partìm quidem, propter multiplicationem inutilium quæstionum, articulorum et argumentorum; partìm etiam, quia ea quæ sunt necessaria talibus ad sciendum, non traduntur secundùm ordinem disciplinæ, sed secundùm quod requirebat librorum expositio, vel secundum ordinem disciplinæ, sed secundùm quod se præbebat occasio disputandi; partìm quidem, quia eorumdem fræquens repetitio et fastidium et confusionem generabat in animis auditorum.

Hæc igitur et alia hujusmodi evitare studentes, tentabimus, cum assistentià divini auxilii, ea quæ ad sacram doctrinam pertinent, breviter ac dilucidè prosequi, secundùm quod materia patietur (*Sum. theol.*, prol.).

comme la mise en œuvre de toutes les traditions scientifiques de l'humanité; elle résuma le travail intellectuel et les conquêtes spirituelles de tous les siècles antérieurs. L'histoire de l'esprit humain présente deux mines fécondes aux investigations du théologien catholique, le trésor des sciences humaines et celui des sciences divines. C'étaient là les matériaux divers du monument futur. D'une part, les évolutions et les découvertes de la philosophie, dans les trois parties qu'elle embrasse constamment sous différents noms; la nature, ou l'ensemble des êtres; la vérité, ou l'art de la parole; le bien, ou les lois de la morale (1); d'autre part, tout le dépôt de la foi, les livres saints, la tradition écrite ou non écrite, les conciles, les actes de la papauté; car la théologie est une science qui réunit et combine ces deux sortes d'éléments pour les faire servir à l'enseignement complet de la vérité. Qu'on ouvre le premier venu des Pères de l'Eglise, *les Tapisseries* de Clément d'Alexandrie, *la Cité de Dieu* de saint Augustin, on les verra, d'un moment à l'autre, passer des éléments divins aux éléments du monde, de la raison à la foi, de la découverte à la révélation, de la terre aux cieux, pour en tirer la science de Dieu et de l'univers. Toutefois, aucun d'eux n'était parvenu à élever l'édifice total de la théologie; après douze cents ans de travaux, leurs essais, épars dans le passé, ressemblaient aux ruines d'un temple qui n'a pas été bâti, mais à des ruines sublimes attendant avec la patience de l'immortalité la main de l'architecte. L'architecte avait enfin paru; et,

(1) Forma ejus disciplinæ, sicut ferè cæterarum, triplex. Una pars est natura; disserendi altera; vivendi tertia (Cicer., *Acad.*, lib. V, n. 4).

construit sous la direction de son génie, sous l'inspiration de sa foi, l'édifice théologique devait emprunter au christianisme quelque chose de sa grandeur imposante et de sa sévère majesté : stable comme lui, il traversera sans altération les vicissitudes des sociétés et les révolutions des sciences.

Platon et Aristote semblaient avoir dit, chacun à son point de vue, le dernier mot de la science philosophique; tous deux ils en ont embrassé le vaste ensemble; tous deux ils en ont approfondi les diverses parties. Sans doute, le disciple de Socrate et le précepteur d'Alexandre ont rempli l'histoire du bruit de leurs controverses, et l'on ne saurait nier que l'exagération de leurs préoccupations dominantes ne les ait conduits à de graves dissentiments; mais rien aussi n'est en apparence plus opposé que la synthèse et l'analyse, qui se personnifient en eux, et cependant rien ne s'accorde mieux dans l'harmonie générale de la science. Ils se placent aux deux pôles du monde intellectuel, mais un axe commun les réunit; ils dominent et contemplent les mêmes horizons; leurs dogmes, réduits à des expressions plus modérées, se complètent et se soutiennent mutuellement. Il serait même permis de dire que les *idées* qui sont la clef de voûte de l'édifice académicien, touchent de près aux *formes* péripatéticiennes. Platon et Aristote ne diffèrent que de nom, ont prétendu quelques esprits conciliateurs; au fond, la doctrine est la même (1).

(1) Qui rebus congruentes, nominibus differebant. Nihil enim inter peripateticos et illam veterem academiam differebat. (Cic., *Acad.*, lib. I, n. 4 et 5).

En réalité, ils diffèrent beaucoup plus que ne le prétendent ceux dont nous venons de rapporter le sentiment. Ces deux grands esprits ont formulé et représentent d'une manière éminente les deux seules méthodes de philosophie qui peuvent guider l'homme à la recherche de la vérité, celle d'induction et celle de déduction. Ce sont là deux routes qui partent de deux points opposés, mais pour conduire, quand elles sont rigoureusement suivies, aux mêmes conséquences doctrinales. C'est ce que Platon et le stagirite ont vérifié, pour les plus importants problèmes du moins qui préoccupent l'esprit humain. Ils sont néanmoins en contradiction sur un grand nombre de points, ceux qui touchent en particulier à la théorie des facultés intellectuelles, sur la connaissance de l'homme et par suite sur celle de la société.

Mais, il faut le reconnaître, la différence entre les deux se manifeste surtout dans la manière d'exposer leur doctrine. Platon développe la sienne, à l'exemple de Socrate, son maître, dans des dialogues de forme oratoire ou dramatique, dont les aperçus ne sont aisément saisis que par les âmes douées de cette merveilleuse puissance d'intuition qu'on appelle enthousiasme; sous l'harmonieuse expression du poète philosophe, peu d'esprits savent apercevoir l'enchaînement des idées, que ne rassemble point le lien d'une méthode rigoureuse. Aristote a fait comme Alexandre, son élève; celui-ci conquit l'empire des nations; le stagirite conquit et puis organisa l'empire des sciences. Toutes les connaissances des esprits et des écoles qui l'avaient précédé, auxquelles il ajouta lui-même d'immenses dé-

couvertes, Aristote les classa par ordre, les distribua par provinces, par cantons, par communes; assignant à chaque notion, souvent à chaque mot, ses limites naturelles et ses fonctions déterminées; de cette sorte il avait rendu le domaine de la philosophie accessible à toute intelligence patiente et laborieuse.

C'est précisément là ce qui devait le rendre, ce qui le rendit, en effet, maître de l'enseignement dans toute cette longue période que nous désignons sous le nom de moyen-âge; il y avait là quelque chose de positif et de régulier comme la méthode aristotélique. Les qualités brillantes que le platonisme réclame dans ses adeptes, ne permet à cette école qu'un éclat intermittent et passager, et comme un succès d'intuition; elle n'a jamais pu fonder de tradition constante; l'enthousiasme ne saurait être enseigné. Aussi la philosophie péripatéticienne, grâce à la régularité de sa marche, à la clarté de ses expositions, s'était-elle emparée presque exclusivement du domaine scientifique. L'instruction ne se transmettait plus qu'avec cette inflexible méthode. Reposant sur la rectitude naturelle de l'esprit humain, elle réagissait sur lui avec la force de l'autorité, avec le prestige de l'éducation; elle avait classé toutes ses réminiscences, façonné même ses idées; elle l'avait formé, pour ainsi dire, à son image; c'était là désormais pour l'enseignement l'organe universel.

Mais cette soumission, ce respect n'avait que trop souvent dégénéré en superstition; la raison humaine semblait avoir abdiqué ses droits les plus essentiels pour adopter sans examen les opinions du philosophe. Abdication funeste; car il n'était pas rare que ces

opinions fussent de graves erreurs; autant la physique d'Aristote était imparfaite, autant sa métaphysique et sa morale renfermaient de fausses théories, de dangereux principes. Il arrivait assez fréquemment qu'on disait d'une proposition, qu'elle était vraie selon le maître, et fausse selon l'Evangile. Aristote était le plus antique et le plus dangereux ennemi de la révélation.

Telle était la situation des esprits lorsque Thomas d'Aquin entra dans le domaine de la science. Sa jeunesse fut imbue des mêmes enseignements; le Bœuf muet de Sicile parut en subir patiemment le joug; mais sous cette étrange taciturnité, c'était tout une révolution scientifique qui se préparait. Thomas ne prétendit à rien moins qu'à faire d'Aristote le docile héraut de la révélation, et de sa philosophie, l'auxiliaire, ou, pour parler le langage des livres saints, l'humble servante du christianisme (1). Pour céla, il fera servir la forme de ses idées et de son langage à revêtir aux yeux des hommes la doctrine du salut; il élargira le cadre de la pensée péripatéticienne, jusqu'à pouvoir y comprendre le plan complet de la religion. De plus, il purgera les erreurs grossières du stagirite; il détachera la vérité philosophique de tout alliage impur; il s'affranchira, dans ce choix, des obscurités, des aberrations de la science, des vaines opinions de son siècle; et de tant d'éléments dépravés il créera une psychologie, une ontologie, une morale, une politique dignes de s'unir aux dogmes de la foi (2). L'entreprise était hardie;

(1) Prov., IX, 1.

(2) Saint Thomas a commenté cinquante-deux traités d'Aristote.

plusieurs écrivains catholiques l'avaient néanmoins tentée. Les plus grands hommes de ce temps travaillèrent à la conversion d'Aristote, à l'érection du monument chrétien. Alexandre de Halès, Albert-le-Grand et saint Bonaventure, avaient chacun leur *Somme de théologie;* celle de saint Thomas d'Aquin a fait oublier toutes les autres; elle est restée comme la réalisation la plus complète de ces hautes et généreuses pensées.

La Somme théologique de saint Thomas se divise en trois grandes parties; mais la seconde, beaucoup plus considérable que les autres, forme deux sections distinctes, et fait que l'ouvrage entier peut être considéré comme distribué en quatre parties principales.

La première ouvre d'une manière admirable l'immense champ de la théologie catholique; c'est un traité complet de tous les êtres, et spécialement des êtres intellectuels, depuis l'intelligence infinie dans sa nature comme dans ses opérations, jusqu'à l'intelligence bornée et servie par la matière. Thomas semble d'abord réaliser les sublimes désirs du prophète; il entre réellement dans les puissances de la divinité (1). La sainteté ouvre les portes de ce ciel, qui est Dieu même, devant les pas du génie; il en fait sa conquête, il s'y établit comme dans son empire; il y trace les lignes hardies de sa méthode scientifique, en sorte que les esprits même vulgaires pourront s'aventurer sans crainte dans cet océan de l'existence. Il abaisse les cieux devant le regard humain, en réduisant à des règles invariables

(1) Introibo in potentias Domini (Psal. LXX, 16).

et sûres la science même de Dieu. Jamais intelligence captive de cette vie mortelle ne pénétra plus avant dans les mystères de la divinité; nulle part on ne retrouve au même degré cette puissance de découverte dans l'infini, ni cette clarté d'exposition qui caractérise le véritable théologien (l'homme qui parle de Dieu). De ces profondeurs sans bornes, Thomas revient à la sphère habitée par les purs esprits; il les classe, il étudie leur substance, il la met en rapport avec la nature corporelle; il leur dérobe le secret de leurs pensées, de leurs affections et de leurs œuvres; il écrit l'histoire, le drame de cette cité d'en haut. L'œuvre des six jours le conduit ensuite à la considération approfondie de la nature humaine dans les deux substances qui la constituent, mais surtout dans celle qui la rapproche le plus de son créateur; c'est là qu'il faut étudier encore aujourd'hui l'essence et les facultés, les faiblesses et la liberté de l'âme, et son union avec le corps. Quand on a étudié dans les chefs-d'œuvre mêmes de l'esprit humain quelqu'une de ces grandes questions de Dieu, de l'ange et de l'homme, et qu'on recourt ensuite à cette première partie de *la Somme théologique*, on sent qu'on a franchi tout d'un coup plusieurs orbes du domaine de l'intelligence, et que la pensée ne pèse plus.

La première section de la seconde partie présente une profonde théorie de l'homme considéré dans l'exercice de ses puissances ou facultés. Le Docteur en considère d'abord le mobile externe et interne; en second lieu, l'heureuse direction et les écarts funestes; en troisième lieu, les règles auxquelles il faut soumettre leur action;

enfin le secours par lequel la divinité dirige l'homme à son immortelle destinée. Ce sont donc les importantes questions du bonheur, comme fin dernière de l'homme; des passions et des actes humains indifférents de soi au bien comme au mal; des vertus en général, et des quatre vertus cardinales en particulier, comme déterminant cet état normal de l'âme où, les passions obéissant à la raison, elle marche à sa félicité; des péchés dans leur source, dans leur nature et dans leurs effets, abus criminel des puissances de l'âme qui se précipite, sous leur fatale influence, sur la pente de l'abîme éternel; des lois dans leur essence, leurs classifications et leurs conditions essentielles, comme moyen de ployer l'usage de toutes nos facultés à l'acquisition du souverain bien; de la grâce, enfin, considérée seulement d'une manière générale dans le plan de la création et dans l'ordre de la fin dernière de notre existence. Chacune de ces questions embrasse dans son développement un traité complet sur l'objet proposé; les théologies les plus parfaites n'en sont que le commentaire ou la copie. Mais ce qu'on ne retrouve plus, c'est l'unité de vue, c'est la puissance de cohésion qui les enchaîne toutes, pour n'en former qu'un seul et même traité.

La seconde section de cette seconde partie s'unit étroitement à la première; elle envisage le même objet, c'est-à-dire les conditions du bonheur, les lois morales de l'humanité, mais en les considérant en détail et par rapport à la pratique. Là ne s'arrête pas, en effet, la perfection de l'âme humaine dans le plan du christianisme, dans la grâce de la régénération; elle n'est

encore que sur la voie. Trois vertus plus sublimes la rapprochent de Dieu, lui font contracter avec lui une alliance immédiate. Ces vertus émanent de Dieu et reviennent directement à lui. Thomas traite donc successivement de la foi, de l'espérance et de la charité; mais avec tant de profondeur, d'ordre et de lucidité, qu'il serait difficile d'élever une question sur ces vertus qui ne trouve dans cette partie de l'ouvrage une réponse explicite et directe. Le fond de la doctrine renfermée dans ces vastes et lumineux traités, les divisions mêmes, la marche et les classifications adoptées par le Docteur angélique, sont restées comme des limites tracées par le regard même de la vérité qui, de sa nature, est invariable, éternelle. La théologie, qui recrute tant de talents dans sa marche à travers les siècles, n'a jamais rien créé, ne conçoit encore rien de plus sublime et de plus parfait. L'impulsion donnée à l'âme par les vertus théologales, se communique aux vertus morales elles-mêmes; elles acquièrent une plus rigoureuse exactitude. Le Docteur les conçoit dans un tout autre degré de perfection; en les exposant de nouveau, il fait l'universelle théorie des devoirs qui s'attachent à la vie humaine. C'est ici, à proprement parler, la partie morale de *la Somme théologique;* c'est celle que les maîtres se plaisent à citer le plus souvent; celle dont l'usage serait le plus fréquent dans le ministère évangélique, et dont la lecture devrait être le second bréviaire du sacerdoce. Pas de repli dans le cœur humain, pas de vice dans la vie publique ou privée qui ne s'y trouve dévoilé, pas de difficulté pour laquelle on n'y rencontre un principe de solution; elle se termine

par un traité direct de la perfection chrétienne et religieuse.

La troisième partie, qu'on pourrait mieux encore appeler la quatrième, expose le plan total de la rédemption; Jésus-Christ y devient l'objet des études du théologien, comme Dieu l'avait été dans la première partie. C'est avec la même pénétration de regard, avec la même ampleur de science, avec la même fermeté de discernement, la même clarté de méthode, qu'il explique le Sauveur dans l'unité de sa personne, dans la dualité de ses natures, dans ses opérations internes, dans ses œuvres extérieures, dans les mystères de sa vie, de sa mort, de sa résurrection et de sa gloire. En parlant de l'incarnation du Verbe, Thomas s'arrête avec amour, on s'en aperçoit, en face de la Vierge mère; il expose sa grandeur, sa mission et ses privi-léges; c'est l'hymne de la science catholique; c'est l'image de Marie gravée dans toute sa vérité aux murs de l'indestructible monument. Après avoir étudié l'œuvre de la rédemption en elle-même, le Docteur l'étudie dans son application à chaque homme en particulier. C'est tout une théorie des sacrements de la nouvelle alliance qui se présente à développer. Thomas l'entreprend; mais la mort ne lui donnera pas le temps de terminer son œuvre; il pourra à peine commencer le traité du quatrième sacrement, celui de la pénitence. On essaya depuis de compléter le monument avec divers fragments de ses autres ouvrages, avec des matériaux puisés dans le fond même de sa doctrine; mais on n'y retrouve plus la main vivante du génie. Celui qui lit encore *la Théologie* de Thomas d'Aquin, sent que les

grandes lignes de son plan primitif se brisent tout-à-coup; il éprouve quelque chose de ce qu'éprouva le monde catholique quand le grand théologien descendit dans la tombe.

Nous n'avons point prétendu donner ici une idée exacte du chef-d'œuvre de saint Thomas; nous sentons que lui seul eût pu, comme quelques-uns de ses illustres contemporains, donner une analyse de ce grand ouvrage (1). Nous ajoutons encore un mot sur sa méthode; nous pourrions la définir en disant que c'est la géométrie appliquée à la science théologique. L'auteur propose d'abord avec toute la netteté possible le théorème qu'il veut développer, ou le problème qu'il s'agit de résoudre. Il place immédiatement après les difficultés qui sembleraient amener une solution contraire à son sentiment, ou contraire même à la foi catholique. Puis il donne la solution vraie, dans une proposition claire et succincte; il la fait suivre des preuves les plus convaincantes, puisées ordinairement dans l'Ecriture sainte, la tradition et la raison théologique; il finit par une réponse catégorique à toutes les objections qu'il s'est faites dans le commencement. Cet ordre est invariablement le même dans tout le cours de l'ouvrage. C'est dans ce moule de la pensée qu'il jette les trois ou quatre mille articles qui le composent. Il va abordant des difficultés au nombre de plus de dix mille, éta-

(1) Vincent de Beauvais donna l'abrégé de la vaste Encyclopédie que nous avons admirée (*Speculum majus*); il composa le petit Miroir (*Speculum minus*). — Roger Bacon, après avoir également écrit l'ouvrage intitulé : *Opus majus*, ne tarda point à l'analyser dans celui qui porte pour titre : *Opus minus*. — Saint Bonaventure écrivit aussi l'abrégé de sa vie de saint François.

blissant progressivement tous les dogmes et tous les préceptes, sans que sa logique, son érudition ou sa foi lui fassent défaut un seul instant. Le style est nul, c'est la pensée qu'on aperçoit. En vain la passion et l'imagination y chercheraient-elles leur pâture; l'intelligence seule y trouve son immortel aliment, la vérité!

Il faut néanmoins le reconnaître : la méthode suivie par saint Thomas, dans l'exposition de la doctrine catholique, est bien austère et bien ardue, surtout pour la complexion intellectuelle de notre époque. Il faut avoir contracté une certaine familiarité avec la logique et la métaphysique d'Aristote, posséder assez bien la langue philosophique inaugurée et créée par ce grand esprit pour arriver à comprendre, pour lire avec plaisir ou même avec fruit le Docteur angélique, à l'aide même d'une traduction. On trouve aujourd'hui peu d'intelligences qui consentent à vaincre de tels obstacles, à dévorer ces premières difficultés, à briser enfin cette dure écorce, afin de pouvoir ensuite goûter le suc inépuisable de cette forte pensée et se nourrir en quelque sorte de la moelle du lion.

En parlant de l'immortel évêque d'Hippone, saint Thomas a dit : « Imbu qu'il avait été des doctrines platoniciennes, Augustin s'est d'abord emparé de tout ce qu'elles renfermaient de conforme à la foi, puis il a modifié dans le même sens tout ce qui pouvait lui être contraire (*Sum. theolog.*, I part., quest. 84, art. 5). » Cette observation s'applique parfaitement à celui qui l'a faite, par rapport aux doctrines péripatéticiennes. Augustin a exposé, défendu, vengé le christianisme en se servant pour cela de la philosophie de Platon. C'est lui

surtout qui a fait de Platon une sorte de génie chrétien. Thomas s'est emparé de la méthode d'Aristote pour encadrer et revêtir le vaste plan de la religion; son œuvre est plus une, plus ferme, plus complète. Cela tient beaucoup, sans doute, à la trempe de son esprit; mais on doit y voir aussi un heureux effet de sa méthode. Il était assurément plus difficile de convertir et de baptiser Aristote, qu'il ne l'avait été de convertir et de baptiser Platon. Mais l'entreprise, une fois conduite à bonne fin, n'en était que plus belle; et dans le fait, sous le rapport purement doctrinal, elle devait être plus féconde; ce que nous disons, non pour amoindrir la gloire de saint Augustin, mais pour montrer ce que la destinée de saint Thomas devait avoir de commun avec la sienne, et pour mieux faire ressortir le rôle assigné par la Providence à ces deux puissants génies.

Pour apprécier maintenant l'influence et les résultats de *la Somme de théologie,* il faudrait retracer l'histoire de toutes les écoles catholiques depuis le treizième siècle. Ce serait là le sujet de la plus intéressante comme de la plus instructive de toutes les histoires; notre plan ne nous permet pas même d'en esquisser le tableau. Disons seulement que les souverains pontifes, les conciles, les ordres religieux et les écrivains de tous les siècles se sont réunis pour accepter les enseignements, pour exalter le mérite de ce grand ouvrage. Quand les ambassadeurs du royaume de Naples vinrent demander la canonisation de Thomas d'Aquin au pape Jean XXII, le pontife, qui les reçut en plein consistoire, leur dit : « Lui seul a plus éclairé l'Eglise que tous les autres docteurs ensemble ; et l'on profitera plus en une

année avec ses livres, que pendant tout une vie avec les livres des autres (1). » Et comme quelqu'un, dans le cours du procès de canonisation, remarquait qu'il n'avait point opéré de miracles, le pape répondit : « Il a fait autant de miracles qu'il a écrit d'articles (2). »

L'Eglise grecque concourt dans ses éloges avec l'Eglise latine. Le cardinal Bessarion, la gloire de la Grèce catholique, l'un des plus beaux génies du quinzième siècle et des plus ardents promoteurs de la renaissance, avait coutume de dire que Thomas d'Aquin était le plus savant des saints et le plus saint des savants. Tolet, un autre prince de la cour romaine, mêlé à tous les événements religieux et politiques du siècle suivant, proclame sans hésiter que les livres de Thomas lui tiennent lieu de tous les autres (3). Ajoutons à cela que *la Somme théologique* a été pendant plusieurs siècles, c'est-à-dire depuis l'époque du grand Docteur, le livre des maîtres et des élèves dans presque toutes les écoles de l'univers; que ce livre conserve encore aujourd'hui la même place dans les plus augustes sanctuaires de la science sacrée, la même autorité auprès de tous les théologiens sans exception. Qui pourrait dire, après cela, quels fruits une œuvre de cette nature a produits et doit produire encore pour la religion et la société?

Dans l'impossibilité de rapporter ici tous les témoignages glorieux rendus au Docteur angélique, à sa

(1) Plus illuminavit Ecclesiam quàm omnes alii doctores; in cujus libris plus proficit homo uno anno, quàm in aliorum doctrinâ toto tempore vitæ suæ.

(2) Tot fecit miracula, quod scripsit articulos. — Doctrina ejus non potuit esse sine miraculo.

(3) Pace aliorum dixerim, unus divus Thomas est instar omnium.

Somme en particulier, qu'il nous suffise de rapporter un fait qui résume magnifiquement, à ce qu'il nous semble, ce concert unanime de tous les âges et de toutes les intelligences de la catholicité en son honneur (1). Dans le concile de Trente, une table était placée au milieu de la salle où siégaient les Pères du concile, et sur cette table étaient l'Ecriture sainte, les décrets des papes et *la Somme* de saint Thomas. Après cela, concluons avec le poète du treizième siècle que le Docteur habite une sphère où les louanges ne peuvent plus parvenir (2), ou bien, avec un écrivain de nos jours, que Dieu seul pourra louer ce grand homme dans le concile éternel de ses saints (3).

(1) La passion de tout remettre en controverse est un des symptômes les plus assurés de la décadence de l'esprit humain. Les excès de la critique ne sont pas moins déplorables que ceux de la crédulité. Mais souvent ces excès se détruisent par eux-mêmes. C'est pour cela que nous n'avons point cru devoir nous arrêter un seul instant à réfuter l'opinion étrange qui refuse à saint Thomas d'Aquin la gloire d'avoir composé *la Somme de théologie*. Cette opinion, du reste, n'a été émise et soutenue d'une manière expresse que trois siècles environ après la mort du Docteur angélique, par Jean de Launoy, écrivain janséniste, dont la vaste érudition a beaucoup moins servi à éclairer qu'à dénaturer et flétrir l'histoire de la sainteté chrétienne. Ce nouveau paradoxe, ajouté à tant d'autres, ne mérite plus aujourd'hui l'honneur d'une discussion quelconque. C'est exactement comme si l'on contestait *les Prescriptions* à Tertulien, *la Cité de Dieu* à saint Augustin, *l'Histoire des variations* à Bossuet. L'absurdité est, s'il se peut, plus révoltante encore; car les témoignages des souverains pontifes, des historiens les plus accrédités et de toutes les universités de l'Europe, forment, à l'égard de saint Thomas, une tradition non interrompue. Nous nous contenterons de donner à la fin de cette histoire quelques monuments de cette tradition glorieuse.

(2) Dante, *Paradiso,* cant. XII.

(3) Lacordaire, *Mémoire pour le rétablissement des frères prêcheurs.*

CHAPITRE XXIV.

Thomas confond une dernière fois l'ancien ennemi des ordres mendiants. — Il écrit deux nouveaux traités sur la grande question de la vocation religieuse. — Il se rend à Milan, et de là à Bologne. — Thomas d'Aquin précepteur des rois. — Il écrit sur la confession. — Son humilité égale à sa gloire.

> Dilata locum tentorii tui, et pelles tabernaculorum tuorum extende, ne parcas.
>
> Is., LIV, 2.
>
> Plurima alia opera in Dei laudem, fideique dilatationem, eruditionemque studentium, non absque speciali Dei infusione perfecit.
>
> JOAN., pap. XXII, bull. *Redempt.*

Le chef-d'œuvre dont nous avons étudié sans interruption le majestueux ensemble, occupera les neuf dernières années de la vie de notre saint, sans que cette vie soit cependant privée d'aucune des fonctions que le ciel lui a imposées. Le monde ignore le monument qui s'élève en silence ; Thomas prêche comme toujours : il professe, il écrit. La première pierre vient à peine d'être posée, qu'il publie les commentaires de saint Marc, de saint Luc et de saint Jean, que nous avons déjà fait connaître en parlant de celui de saint Matthieu, donné dans la première année du pontificat d'Urbain IV. Bientôt un objet tout différent appelle ailleurs son attention et son zèle ; c'est la cause sacrée des ordres religieux qu'il s'agit encore de défendre. Nous sommes, en effet, arrivés à l'époque où Guillaume

de Saint-Amour crut pouvoir rompre avec avantage un silence de dix ans, et reparaître sur la scène pour venger ses anciennes doctrines et réhabiliter un nom flétri par une condamnation publique. Il publia de nouveau le livre qui en avait été l'objet, après avoir pris soin d'en changer seulement la forme et le titre. Le livre *des Périls des derniers temps* n'était plus qu'un *Recueil d'Ecriture sainte* (*Collectiones sacræ Scripturæ*). Il espérait ainsi faire illusion sur le but caché de ses enseignements pervers; car, au fond, c'était même haine contre les ordres mendiants, même opposition à l'esprit de l'Evangile (1). Saint-Amour ne tarda pas à s'apercevoir que sa dissimulation ne pourrait lui servir de bouclier.

Le souverain pontife avait meilleure mémoire que le docteur bourguignon; il envoya son livre à frère Thomas d'Aquin, par l'intermédiaire du supérieur général des dominicains. Thomas y répond d'abord, en publiant une seconde fois en Italie sa célèbre apologie des religieux mendiants. A cette première réponse succèdent coup sur coup deux autres traités sur la même matière. La question de la profession religieuse s'y trouve envisagée sous deux points de vue tout-à-fait différents, mais choisis avec une égale habileté.

Dans le premier, l'auteur commence par donner une notion exacte de la vie religieuse; il la montre dans ses renoncements et dans sa régularité; il la distingue des abus qui ne se glissent que trop souvent dans les insti-

(1) Sub novâ facie veterem vultum retinere, et dum alias ora decurrere vult videri, antiquum adversus religiosos mendicantes odium ubique sapere (Echard, *Sum. vind.*, p. 264).

tutions les plus parfaites; et il se trouve que cette vie n'est autre chose que la pratique constante, épurée de tous les préceptes, de tous les conseils évangéliques; qu'elle réalise, par conséquent, la plus pure essence de la religion chrétienne. Avec des chrétiens, il ne pouvait y avoir de tactique plus habilement combinée; le savant défenseur identifiait les intérêts de sa cause avec les intérêts de la religion. Une fois établi sur ce terrain, il pousse à bout les ennemis de l'état religieux; il met à nu la vanité, la fausseté, la honte des motifs qui les excitent à lui faire la guerre. Leurs principes et leurs raisonnements croulent sous le poids de leur stérilité manifeste et des dangers qu'ils entraînent; les nuages qu'ils ont amoncelés, disparaissent au jour de la vérité; et la vie religieuse demeure avec sa grandeur native et ses charmes divins, convoquant autour d'elle les âmes grandes et méditatives à qui la terre ne peut suffire, et qui devancent toujours par leurs désirs le règne absolu de l'éternelle vérité (1).

Dans le second traité, le Docteur jette d'abord un de ses regards d'ange dans les entrailles mêmes du christianisme pour en saisir le principe vital; la charité lui apparaît comme la vie même de la religion. Il pénètre plus avant dans cette sublime recherche; il remonte aux sources primitives de cette vie, et c'est dans le sein de Dieu qu'il en découvre l'essence. De là il redescend les magnifiques degrés par lesquels elle s'abaisse jusqu'à l'homme, et le cœur du religieux, détaché de tous les objets terrestres et passagers, lui

(1) *Contrà pestiferam doctrinam retrahentium homines à religionis ingressu* (opusc. XVII).

paraît ici-bas son séjour le plus naturel. Là tout favorise son développement et son action; l'air qu'elle y respire n'est ni vicié par les grossières vapeurs de la volopté, ni bouleversé par les orages des affections humaines; elle y retrouve quelque chose de la céleste sérénité et du calme divin qui semblaient le partage exclusif des intelligences affranchies de la matière; elle y garde les ailes et la chasteté de la colombe; de ces pures régions, elle remonte librement vers le Dieu dont elle est descendue (1).

Dans l'un et dans l'autre de ces traités, le Docteur angélique entremêle à son argumentation des préceptes de vertu, des leçons de perfection qui dérivent naturellement de cette hauteur de sentiment et de pensée à laquelle il a porté cette discussion si facilement accessible aux animosités personnelles. En lisant ces deux nouvelles apologies de la profession religieuse, on se sent prodigieusement élevé au-dessus de la sphère des argumentations scolastiques; mais on se trouve placé surtout [dans un monde bien différent de celui où s'agitent avec tant de fureur les intérêts purement matériels de la vie présente.

La question des congrégations religieuses est loin d'être encore épuisée; elle subsiste tout entière en face des gouvernements et des peuples. Mais dans quelle basse région est-elle descendue? Qu'on en juge, non point par les attaques de leurs ennemis, c'est quelque chose de trop abject et de trop inepte, mais par les raisonnements mêmes de leurs défenseurs. Ces raisonne-

(1) *De perfectione vitæ spiritualis* (opusc. XVIII). Quoniam quidam perfectionis ignari, de perfectionis statu quædam scribere, etc.

ments se réduisent tous à celui-ci : Otez ces retraites où la religion recueille la douleur, et le suicide devient une sorte de nécessité sociale! Cet argument revient toujours et sous toutes les formes ; il a paru seul en rapport avec la disposition actuelle des esprits; on n'a rien trouvé de mieux, en faveur de l'état religieux, que de placer l'homme entre ces deux immolations si opposées, celle du dévouement et celle du désespoir. Ni Thomas d'Aquin, ni Bonaventure, ne s'étaient avisés, il faut le reconnaître, d'un semblable argument; il n'entrait pas dans les nécessités, dans les idées de cette époque. La discussion a complètement changé de terrain ; mais est-ce par suite d'une marche progressive, ascendante? Qui oserait le dire? à moins qu'on ne prenne pour un progrès la substitution d'un mobile tel que celui de la fatigue et de la peur à celui d'une aspiration irrésistible vers le perfectionnement moral. Aussi le succès répond toujours à la nature de la défense. Le monde triomphe de nos jours dans ses vieilles antipathies ; il ne réussit que trop à repousser de son sein tout ce qui éclaire, console et fortifie.

Pour la seconde fois, le Docteur angélique imposa silence à l'ennemi de la religion ; mais la charité qui respirait dans ses écrits ne put rien sur ce cœur ulcéré ; c'est du moins ce que l'histoire insinue au moment où elle cesse de prononcer le nom de Saint-Amour. Il vécut probablement assez pour voir le triomphe de son vainqueur se réaliser dans l'extension toujours croissante des ordres religieux, dont il s'était gratuitement constitué l'adversaire. A la suite de ces orages, les germes sacrés de l'Evangile se développèrent avec une mer-

veilleuse rapidité. Le monde laissa faire quelque temps ces âmes qui ont soif de dévouement et de sacrifice; il se trouva comme enveloppé dans un réseau de lumière et de vie.

Quelques nouvelles maisons se fondèrent à cette époque, à la seule considération de frère Thomas d'Aquin. Qu'il nous suffise de nommer celle de Salerne, dans le royaume de Naples, concédée à l'ordre par le patrice Matthieu de la Porte, ancien élève du Docteur (1), et celle de San-Germano, que don Bernard, cinquante-neuvième abbé du Mont-Cassin, accordait en même temps aux frères prêcheurs, à la prière de Thomas (2). C'est encore à l'instigation de ce même religieux que l'ordre envoyait ses pacifiques ambassadeurs jusqu'au fond de l'Orient; et, quoiqu'il ne fût revêtu d'aucune dignité officielle, la sagesse du pape s'en rapportait entièrement à lui pour le choix des dominicains qu'il envoyait, à la suite d'un saint évêque, aux chrétiens de Palestine (3).

A cette même époque, Thomas visitait plusieurs villes et couvents d'Italie, confirmant partout ses frères dans l'esprit et l'amour de leur saint état. A Milan, il vint retremper son âme au tombeau d'un martyr dont le sang avait naguère cimenté la foi catholique, et couronné d'une gloire nouvelle l'ordre des frères prêcheurs. Ce martyr était Pierre de Vérone, le fléau du manichéisme dans le nord de l'Italie. Après avoir usé

(1) Théod. Vallius, *Hist. des hommes illustres du royaume de Naples.*

(2) *Chron. Mont-Cass.*

(3) *Brev. Clement IV.* Cum sit bonum penitus et..... (*Bullar. Ord. FF. PP.*, t. I).

les dernières années de sa vie à la conversion des cathares ou nouveaux manichéens, parmi lesquels il avait reçu le jour, il avait été frappé, non loin de Milan, par le fer de l'un de ces fanatiques sectaires; et, sur son tombeau, le treizième siècle voyait se renouveler les prodiges opérés, dans ces mêmes lieux, sur la dépouille sacrée des martyrs, retrouvée jadis par le plus grand des évêques de Milan (1). A son arrivée, Thomas d'Aquin trouva les catholiques de cette grande ville occupés à dresser, pour recueillir les reliques puissantes de saint Pierre, martyr, un superbe mausolée, monument éternel de leur religion et de leur reconnaissance. Thomas voulut contribuer pour sa part à l'érection du monument; il laissa gravée sur le marbre une partie des inspirations qu'il venait d'y puiser. L'épitaphe est en vers; on sait que sous l'impression d'une grande pensée, l'angélique Docteur devenait tout-à-coup un sublime poète.

De ce tombeau, le pieux pèlerin se rendit auprès d'un tombeau plus illustre encore et plus cher à son cœur, celui de saint Dominique. Bologne possède les restes vénérés de ce grand patriarche. C'est là que s'était arrêté son pèlerinage ici-bas; là repose, dans la paix et dans la gloire, le corps mortel qu'anima cette grande âme qui, la première, avait déterminé dans le monde ce mouvement de rénovation chrétienne auquel Thomas consacrait actuellement son existence. L'année même de son arrivée dans cette ville est signalée par une translation solennelle de ces précieuses reliques.

(1) Saint Ambroise découvrit à Milan les corps de saint Gervais et et de saint Protais.

Bologne se distingua toujours par son zèle pour l'immortel citoyen que la mort lui avait donné. En 1267, elle transporta son corps, du tombeau sans sculpture où il reposait, dans un tombeau plus riche et plus orné. Cette translation eut lieu par les mains de l'archevêque de Ravenne, en présence de plusieurs autres évêques, du chapitre général des frères prêcheurs, du podestat et des anciens de la république. Le cercueil, de bois de mélèze, fut ouvert, et le chef du saint, après avoir reçu le baiser des évêques et des frères, fut présenté à tout le peuple du haut d'une chaire élevée en dehors de l'église de Saint-Nicolas. C'était le muet enseignement de la mort et de la sainteté. Thomas, que l'ordre de ses supérieurs avait appelé à Bologne, à l'occasion du chapitre général, fut donc présent à cette auguste cérémonie; il avait, à son tour, collé ses lèvres émues sur le chef de saint Dominique. Cette tête, consacrée par le trépas, fut-elle muette en ce moment? ou plutôt ne donna-t-elle pas au Docteur dominicain un sublime rendez-vous? Cet embrassement, hélas! ne devait que trop tôt se renouveler dans les cieux!

Thomas revenait souvent méditer sur un tombeau dépositaire de tant de glorieux souvenirs; parfois la nuit s'écoulait presque entière dans ces doux entretiens. Après avoir donné les premiers jours au recueillement et à la prière, il ouvrit à Bologne ses leçons de théologie. Il y avait longtemps que l'université de cette ville désirait posséder un professeur si capable de soutenir son antique renommée, et de contre-balancer toutes les influences politiques; le succès justifia pleinement l'ardeur de tant de désirs, dépassa toutes les espé-

rances. Ce qu'on avait ouï dire des résultats obtenus à Cologne, à Paris, à Rome, n'était qu'une image incomplète de ce que l'on vit se réaliser sur ce nouveau théâtre de la gloire de Thomas. Tout cet éclat du passé se concentrait dans le présent pour en développer l'influence; le génie s'enrichissait chaque jour des trésors qu'il ne cessait de répandre; le fleuve grossissait en avançant. Désormais le nom seul du Docteur était un appel à tous les peuples de l'Europe. L'amour de la vérité, la soif de la science théologique, une curiosité facile à concevoir, la contagion toujours croissante d'une admiration si légitime, attirèrent aussitôt à Bologne toute une population d'étudiants étrangers. A cette nombreuse jeunesse se joignait une foule d'hommes plus avancés dans l'étude et dans la vie. Mais ce n'était qu'à grand'peine qu'ils parvenaient à trouver place dans l'auditoire; les citoyens de cette ville entendaient d'une autre manière que les Athéniens les honneurs de l'hospitalité. Leur empressement autour de la chaire de Thomas les montra dignes de posséder ce grand homme. Les grandes traditions d'Irnérius et de Gratien se réveillèrent avec plus de puissance, et l'amour des fortes études s'alluma dans tous les cœurs. C'était là, nous l'avons dit, un des premiers effets de la parole du professeur; elle communiquait aux âmes même les plus jeunes l'amour sacré de la vérité, dont elle était la vivante image.

Sans cesser un instant d'éclairer et d'instruire les peuples, Thomas devint à cette époque le précepteur des rois. Mais il remplissait ce sublime office sans compromettre son indépendance ou sa dignité de frère

mendiant; c'est du fond de sa cellule qu'il donnait ses leçons aux princes de la terre. C'est à Bologne, et dans l'année 1267, qu'il publia son ouvrage sur les devoirs de la royauté. Pour donner une idée de l'ensemble et du plan, nous ne saurions mieux faire que de rappeler la courte exposition de l'auteur. « Dans le dessein de » vous présenter quelque chose qui fût digne de la » majesté royale, digne de ma profession et de mon » devoir, j'ai voulu réunir dans un traité spécial, ce » que l'Ecriture sainte, ce que les philosophes, ce que » l'exemple des grands hommes vous apprend de la » nature même de votre autorité et de vos obligations » comme roi. Plein de défiance pour les ressources » propres de mon génie, je n'attends les principes, les » progrès et la consommation de mon œuvre, que » de celui qui est le Roi des rois, le Seigneur des » seigneurs, par qui les rois règnent, le Dieu des rois, » le Roi des dieux (1)! »

Deux grandes questions s'offrent donc de prime-abord à l'esprit du Docteur angélique. Dans la première, il donnera la théorie de la société tout entière pour arriver à celle de la royauté, qui presque partout est comme la clef de voûte de l'édifice social; c'est l'objet du livre premier de son ouvrage. Il pose les fondements de la science politique sur la nature même de l'homme et de la société. Sous sa main puissante se réunissent et se combinent tous les éléments de la vie sociale; il marque à cette vie le but qu'elle doit providentiellement atteindre, et lui donne, pour la diriger dans sa

(1) *De Regimine principum, ad Regem Cypri* (opusc. XX), argumentum operis.

marche, la puissance souveraine. De cette belle notion du pouvoir politique, il conclut naturellement à la prééminence de la royauté sur toute autre forme de gouvernement; mais il n'en déduit pas avec moins de rectitude la nécessité pour le roi de connaître les besoins du peuple par la voix de ses légitimes représentants. Cet accord de la nation avec son chef, c'est le concours de tous les membres à la conservation, au perfectionnement de l'existence; c'est la même vie circulant dans toutes les parties du corps social. De ce même principe le Docteur déduit ultérieurement les qualités essentielles d'un bon roi : son abnégation, son dévouement, son intelligence et sa vertu. Il recherche enfin le mobile de ce long sacrifice qu'on appelle la royauté; il ne le trouve ni dans le bonheur, ni dans la gloire d'ici-bas, mais seulement dans la couronne immortelle que la religion fait briller à ses yeux. Ainsi la religion apparaît comme la dernière base des institutions politiques. Sous son influence mieux appréciée, la notion du devoir se perfectionne; et si Thomas reproduit l'ancienne comparaison du monarque avec Dieu, ce n'est nullement pour flatter la vanité des princes, mais uniquement pour faire ressortir l'étendue de leurs obligations et la terrible responsabilité qui pèse sur leur tête. C'est dans ce livre que le Docteur caractérise et réprouve le tyrannicide; c'est là qu'il établit sur la déposition des tyrans ces principes dont il est si facile d'abuser, et que de nos jours on a tenté de détourner en des sens pervers. Il suffisait cependant d'une lecture attentive pour se convaincre entièrement que si Thomas donne beaucoup à la dignité humaine, aux droits des

nations, il ne laisse rien aux passions anarchiques et séditieuses. Jamais les peuples n'ont reçu de plus sages conseils que dans ces leçons faites à leurs souverains.

Dans le second livre, l'auteur, appliquant les conséquences de ses théories, aborde directement la question pratique; il y traite en détail des grands devoirs de la royauté. Ces devoirs commencent avec la cité. L'auteur montre d'abord les divers objets de la sollicitude des rois quand ils songent à fonder une cité nouvelle; il examine dans quelles conditions de salubrité, d'abondance et d'agrément elle doit être placée. Les avantages trop souvent rivaux de l'agriculture et du commerce se présentent à son jugement, il les balance avec justice; mais il penche enfin pour les ressources plus assurées, plus indépendantes, que l'homme trouve dans le sein de la terre. En traitant, de la nécessité où se trouvent les rois de bien choisir les ministres dépositaires de leur autorité, il met en parallèle le pouvoir absolu avec la monarchie tempérée. Sa prédilection pour celle-ci ne l'empêche point de tenir compte des différences des temps et des pays. Mais ce qui est commun à toutes sortes de gouvernements, c'est l'ordre à établir dans l'intérieur des Etats, le soin de leur défense, la facilité, la sécurité des communications par l'établissement et la surveillance des grandes routes; la moralité des transactions commerciales par l'unité de monnaie, de poids et de mesures. L'ange de l'école ne dédaigne aucun de ces détails; il savait que c'était là contribuer à ce grand travail d'organisation et de progrès qui s'accomplissait durant le moyen-âge. Mais bientôt il passe à des considérations morales plus en rapport avec la trempe de

son génie, et qui, dans le fond, exercent une influence plus décisive sur le bonheur même matériel des peuples. Après avoir étudié la question des impôts et celle du trésor, il prouve que l'un des emplois les plus essentiels des deniers publics, c'est de remédier à l'inégalité des fortunes, en subvenant aux nécessités des pauvres. On s'aperçoit que l'Etat dont il s'agit ici est un Etat essentiellement chrétien; le respect de la propriété s'allie à la sollicitude qu'inspire l'indigence. Thomas fait un pas de plus dans ces principes de moralisation chrétienne, en faisant un devoir aux gouvernements de fournir aux frais du culte religieux, en montrant les heureux résultats d'une semblable conduite.

Arrivé à ce point de son travail, et lorsque le vaste champ de la morale des rois s'ouvrait à peine devant lui, Thomas fut interrompu par la mort prématurée de son royal élève. C'était Hugues II, roi de Chypre, de la race illustre des Lusignan; ce prince, à peine adolescent, mourut avant la fin de cette même année 1267. De pressantes sollicitations, des circonstances toujours renaissantes ne cessant d'appeler sur d'autres points l'activité du saint Docteur, l'ouvrage destiné à cette éducation royale devait malheureusement rester inachevé (1).

(1) Des disciples de saint Thomas ont essayé de compléter cet ouvrage, comme ils ont complété *la Somme de théologie*. Mais il est également facile d'y reconnaître une main étrangère. L'ouvrage entier forme quatre livres, dont les deux premiers sont du Docteur angélique, et les deux autres du bienheureux Egidius Colonna, au sentiment de quelques auteurs, ou de Tholomée de Lucques, s'il faut en croire aux autorités citées par le P. Echard (*Sum. vind.*, t. I, p. 542). Il existe un autre ouvrage sur le même sujet, *De eruditione principum*,

Jean de Verceil venait d'envoyer à Thomas un libelle fameux où l'efficacité, et par là même l'existence du sacrement de pénitence, se trouvait insolemment niée. En attaquant ce ministère spécial du sacerdoce, qui consiste à remettre les péchés, l'auteur devenait sous un rapport, et sans s'en apercevoir peut-être, le complice de l'Arabe Averroës; il préludait, comme ce philosophe, aux délires de l'impiété moderne. De tout temps l'impiété a vaguement senti la liaison intime qui existe entre le sacrement qui réconcilie l'homme avec Dieu, et le sacrement qui donne à l'homme Dieu même pour aliment; de tout temps elle comprit que, si elle réussissait à ébranler la pénitence et l'eucharistie, elle détruisait le principe vital du christianisme. Mais le génie catholique le sentait plus profondément encore; il l'avait compris avec l'intelligence de l'amour. Le chantre immortel de l'Eucharistie allait être l'invincible apologiste de la pénitence.

Dans son traité sur la forme d'absolution, adressé au maître général de son ordre (1), Thomas réfute successivement toutes les erreurs du libelle incriminé; il expose en même temps la doctrine ancienne sur le sacrement de pénitence, mais avec tant de force et de clarté, que l'Eglise catholique n'a pas cru devoir adopter un autre langage. C'est avec les expressions mêmes de ce traité, que le concile de Trente fixe l'en-

faussement attribué à saint Thomas, et qui, suivant les monuments les plus certains, est d'un frère prêcheur du couvent de Toulouse, et des premières années du quatorzième siècle.

(1) *De forma absolut. ad generalem magistrum sui ordinis* (opusc. XXII).

seignement catholique sur le même sujet (1); si bien que les opinions du seizième siècle, malgré toutes les prétentions des novateurs, se trouvent réfutées trois siècles par avance. Les difficultés qui s'élèvent encore de nos jours contre l'institution chrétienne de la confession, rencontreraient dans le vieux Docteur catholique une réfutation aussi complète, à moins que l'absurdité même qui les caractérise ne les rejette trop bas dans le domaine de l'intelligence, pour que les rayons du génie puissent jamais les atteindre. Il est de si étranges aberrations, que le sens humain est impuissant à les poursuivre. La perversité intellectuelle se fait parfois de ses propres excès un rempart contre la vérité.

Pour tout ce qui offre quelque apparence de doctrine soutenue, d'affirmation prouvée, la réfutation est facile, elle se trouve en germe, quelquefois dans le plus magnifique développement, au sein des traditions intellectuelles du christianisme. En réunissant aux principes exposés par Thomas dans sa réponse à Jean de Verceil, ce que le Docteur a écrit dans son traité spécial sur la manière de se confesser et sur la pureté de conscience (2), ce qu'on a recueilli de lui dans le dernier fragment de *la Somme*, on pourra se former une idée à peu près complète de l'enseignement et de la pratique de l'Eglise, à cette époque de sa durée qui est marquée par l'existence du Docteur angélique. Mais cette pratique et cet enseignement sont consignés dans un livre plus accessible à nos intelligences, placé constamment

(1) Dans le neuvième canon de la quatorzième session.

(2) *De modo confitendi et puritate conscientiæ* (opusc. LXIII).

sous nos yeux, c'est-à-dire dans la pratique et les enseignements actuels de l'Eglise catholique.

C'est seulement dans les ouvrages déjà cités que nous pouvons apprendre à connaître Thomas d'Aquin, considéré dans l'exercice du ministère sacré de la réconciliation. Les monuments historiques gardent un silence presque absolu sur ce point important de sa vie; ils se bornent à constater le soin qu'il donnait à cette œuvre capitale du sacerdoce. Nous eussions aimé cependant à considérer notre saint comme confesseur, après l'avoir étudié comme professeur, comme écrivain, comme apôtre; son influence se fût révélée à nous dans une application nouvelle, plus profonde peut-être, et non moins étendue. Il eût été beau de saisir, dans la conduite de ce grand homme, le génie de la confession catholique, de contempler cette haute intelligence dans l'application des principes qu'elle a si souvent et si magnifiquement développés. Mais cette manifestation encore inexplorée d'une vie si féconde, si multiple, ne nous échappe pas entièrement. Jusqu'ici nous avons aisément reconnu en lui le directeur intellectuel de son époque, le sublime confesseur des intelligences; nous avons vu se grouper autour de lui tous les esprits tourmentés par le travail du doute, ou courbés sous le poids accablant de leur propre ignorance. Pourrions-nous penser qu'il n'y avait pas d'écho dans son âme pour tant de cœurs en proie à la tyrannie des passions, aux morsures cruelles du remords? Non, ce prêtre avait compris toutes les misères morales de l'humanité, quoiqu'il ne les sentît plus désormais que par la miséricorde et la compassion.

Ce n'est que dans les communications intimes, incessantes du tribunal réconciliateur, qu'il a pu acquérir cette connaissance approfondie du cœur humain qui perce dans la plupart de ses écrits. Nul ne sonda jamais d'un regard plus lumineux le funeste enchaînement des passions, les sombres détours de la conscience (1); nul ne fit mieux briller au sein de ces ténèbres le céleste flambeau de la vérité; nul n'appliqua avec plus de rectitude aux égarements du cœur humain les principes inflexibles de la morale évangélique; nul ne savait mieux condescendre aux faiblesses de l'humanité, compatir à ses douleurs sans nombre, faire couler sur ses blessures le baume sacré de la religion; nul, par conséquent, n'avait pu contribuer avec plus d'ardeur et d'efficacité au bonheur de ses semblables par l'exercice du pouvoir remis entre ses mains. Toutes les affections de Thomas s'étaient réunies et concentrées dans l'unique affection du bien; ce cœur, si complètement ignoré de la postérité, ce cœur, sans cesse comprimé dans les pages austères du Docteur angélique, se manifeste parfois par d'invincibles élans; il se montre l'égal du génie dont les rayons ont cependant éclipsé sa splendeur. C'est même là, il faut le dire, ce qui nous explique en partie l'influence exercée par Thomas d'Aquin sur les hommes de son temps. L'amour immense qui brûlait dans sa poitrine fut l'une des principales sources de la gloire qu'il acquit de son vivant, et que nous avons tant de peine à comprendre aujourd'hui.

(1) Voir surtout *l'Examen détaillé de conscience,* qui forme presque en entier l'opuscule LXIII.

Cette gloire de Thomas d'Aquin n'était pas tellement éclatante néanmoins, qu'elle ne fût quelquefois méconnue, comme nous avons vu qu'elle avait été plus d'une fois insultée. Un jour donc que frère Thomas se promenait à pas lents sous le cloître du couvent de Bologne, complètement absorbé dans ses profondes méditations, un frère laïque lui dit qu'étant obligé de sortir pour quelques affaires, le supérieur lui avait permis de prendre avec lui le premier religieux qu'il rencontrerait. Le Docteur, sans alléguer ni le mal qu'il souffrait actuellement à une jambe, ni les occupations plus sérieuses qui remplissaient tous ses moments, se mit aussitôt en devoir d'accompagner ce bon frère; mais celui-ci marchait avec tant de précipitation que Thomas restait souvent en arrière. Le grand homme fut promptement reconnu dans la ville; et le cortége des citoyens se chargea de rappeler son devoir et d'apprendre le nom de son compagnon à ce religieux, si complètement étranger aux plus grandes préoccupations de son siècle, comme aux plus vulgaires attentions de la charité. Rentré dans le couvent, il se jette aux pieds du Docteur angélique et lui demande pardon de son ignorance et de son indiscrétion. Thomas le relève avec sa douceur ordinaire, et lui dit en souriant : « Ce n'est pas vous, mon frère, qui avez besoin d'excuse, c'est moi; j'aurais dû me souvenir que l'état de ma jambe ne me permettait pas de marcher aussi vite qu'il l'eût fallu! »

Thomas venait de publier alors la première partie de sa *Somme*. Deux années d'une vie si active lui avaient suffi pour élaborer les cinq cent quatre-vingt-quatre articles dont se compose ce magnifique travail!

CHAPITRE XXV.

Triomphe de l'Eglise. — Mort de Clément IV. — Thomas se rend à Paris. — Ses entretiens avec Louis IX. — Il revient à Bologne. — Toutes les universités de l'Europe se disputent l'honneur de le posséder. — Naples l'emporte. — Halte à Rome. — Première maladie.

> Nolo autem vos ignorare, fratres, quia sæpè proposui venire ad vos (et prohibitus sum usque adhuc), ut aliquem fructum habeam et in vobis, sicut et in cæteris gentibus.
>
> Rom., I, 13.

> Cor istud adeò fuit latum, ut in se susceperit, et integras urbes, et populos, et gentes : cor cœlis sublimius, orbe latius, radiis solaribus splendidius, igne ferventius, adamante solidius.
>
> Div. Chrys., hom. LII.

L'année suivante (1268) est signalée par le dénouement final des luttes qui se perpétuaient depuis près d'un siècle, dans le midi de la péninsule italique, entre la domination de l'empire d'Occident et l'influence politique des souverains pontifes. La race audacieuse des Hohenstaufen succombe sous la race immortelle des successeurs de Pierre ; la puissance matérielle rend hommage, en tombant, à la puissance de la pensée. C'est une royauté de plus qui vient, par sa chute, proclamer la divinité de cette royauté, si faible en apparence, que le Christ a fondée sur la conscience et sur la foi. Ce triomphe de l'Eglise était dû principalement à l'intervention d'un peuple étranger, mais d'un peuple

qui se montra constamment, dans ces temps anciens, le lieutenant armé de la pensée chrétienne. Les conquêtes accomplies par ses enfants servaient moins, en effet, à l'extension de sa puissance qu'à la réalisation d'un principe religieux. A ces seuls traits, il est aisé de reconnaître la France.

Ce n'est pas à la France toutefois que le représentant spirituel de la vie catholique avait d'abord exposé ses périls et ses vœux. Alexandre IV avait offert au second fils du roi d'Angleterre, le jeune Edmond, cette couronne de Sicile, qui relevait immédiatement du saint-siége, et que la maison de Souabe continuait à détenir contre les droits les plus sacrés. Cette couronne même, par suite d'une de ces révolutions intestines qui punissent presque toujours la race des tyrans et des usurpateurs, était tombée au pouvoir de Mainfroi, qui ne craignit pas de dépouiller Conradin, son pupille et son neveu, le seul légitime héritier de la maison de Souabe. L'Angleterre était impuissante à prévenir ces injustices compliquées et les désordres épouvantables qui en étaient la suite. Absorbée elle-même par la discorde qui régnait entre son souverain, Henri III, et les barons révoltés, elle ne put répondre que par des promesses aux propositions du souverain pontife. Une crainte aussi éloignée n'ayant fait qu'activer les succès de l'usurpateur sicilien, Urbain IV avait révoqué la donation faite par son prédécesseur, et il avait fait appel aux princes de la maison de France, en offrant le royaume de Sicile à Charles d'Anjou, frère de Louis IX. Le tableau qu'il leur traçait de l'état funeste de l'Italie ne souffrait plus aucun retard; la religion du monarque

français en souffrait encore moins; mais il fallait d'assez grands préparatifs pour une prise de possession qui devait être une conquête. Le pape mourut dans cet intervalle. Clément IV, son successeur, renouvelle la concession du fief pontifical, et Charles d'Anjou débarque en Italie, à la tête de mille cavaliers, qu'une armée venue par terre ne tarda pas à rejoindre. Le 26 février 1266, il rencontre l'ennemi de l'Eglise dans la plaine de Grandella, près de Bénévent. Mainfroi y trouva la défaite et la mort. Deux ans après, Conradin, qui avait accepté l'héritage dangereux de ces luttes acharnées, succombe à son tour sous le génie militaire de la France, près de la ville de Tagliacozzo. Sa mort suit de près sa défaite (1). L'Italie respire, la religion fleurit, et la paix répand ses bienfaits sur des populations si longtemps soumises à l'action dissolvante d'une domination impie et étrangère. Mais le repos et le bonheur ne sont pas plus l'état normal des peuples sur la terre, que celui des individus; et si nous voulons reposer nos regards sur cette douce image, il ne faut pas les porter trop avant dans l'avenir; car la tête menaçante de la discorde et le fantôme sanglant des *Vêpres siciliennes* vont tout à l'heure se dresser à l'horizon (2).

(1) Charles déshonora sa victoire en faisant condamner au dernier supplice ce jeune prince, à peine âgé de seize ans, le 20 mai 1268.

(2) Nom donné au massacre que les Siciliens firent des Français, en 1282, et dont le résultat fut d'arracher à Charles d'Anjou la souveraineté de la Sicile. Le massacre commença à Palerme le jour de Pâques, au premier coup de la cloche de vêpres. La conspiration avait été ourdie par Jean de Procida, ancien favori de Frédéric II, de Conrad IV et de Mainfroi, ministre actuel de Pierre d'Aragon.

Clément IV ne vit que les heureux résultats de la conquête des Français; il mourut avant la fin de l'année où elle s'était accomplie. Son pontificat, de trois ans neuf mois et vingt-quatre jours, n'avait été qu'un exemple de vertu donné à tout le monde catholique. Les ingénieuses ressources de son humilité ne purent dérober à la connaissance de ses contemporains les pratiques austères de sa mortification. Son amour pour l'unité de la foi, son zèle actif pour la réforme des mœurs, devait nécessairement resserrer les liens d'estime et d'affection qui l'attachaient à Thomas d'Aquin, à tout l'ordre de saint Dominique; il voulut reposer à l'ombre d'un couvent dominicain. Son tombeau, orné de l'image d'une sainte polonaise qu'il avait canonisée (1), se voit encore aujourd'hui dans l'église des frères prêcheurs de Viterbe. L'alliance que la religion avait formée entre l'âme de ce pontife et l'esprit de cet ordre célèbre, semble avoir été consacrée par la mort.

Bientôt après avoir perdu cet ami dévoué, ce puissant auxiliaire de ses généreuses pensées, Thomas interrompit les leçons de théologie qu'il donnait depuis trois ans à Bologne, pour se rendre une fois encore dans la capitale de la France, comme s'il eût senti le besoin de faire ses derniers adieux à cette grande et noble cité, au saint et glorieux monarque qui régnait alors sur elle. Quant au motif réel qui l'appelait à Paris, ce fut très-probablement le chapitre général de 1269, tenu

(1) Sainte Hedwige : elle avait régné sur la grande Pologne et sur la Silésie, où sa mémoire et son tombeau sont encore honorés d'un culte spécial (Lasius et Raderus, t. III).

dans cette capitale, et sans doute aussi l'appel de Louis IX, qui, au moment de s'engager dans une nouvelle croisade, désirait recevoir les conseils et la bénédiction d'un religieux aussi grand par ses lumières que par sa sainteté.

Thomas d'Aquin fut, en effet, présent au chapitre général de cette année, comme définiteur de la province romaine; et dans les actes de cette assemblée, c'est son nom qui paraît toujours le premier parmi ceux des théologiens appelés à donner leur avis sur les questions doctrinales qui furent agitées. C'est même l'avis du saint Docteur qui formule constamment la décision définitive, et soumet toutes ces intelligences aux lois de l'unité. Les matières traitées sous son inspiration intéressaient au plus haut degré l'ordre intérieur des maisons religieuses, le bonheur des particuliers, les principes les plus féconds de la morale chrétienne; de telle sorte que le bien produit par ces assemblées sur l'ordre de saint Dominique, rejaillissait immédiatement, dans cette circonstance, sur le corps entier de la société.

Les entretiens de Thomas d'Aquin avec le roi de France nous sont à peu près complètement inconnus; mais il nous est permis de croire qu'ils devaient emprunter des conjonctures où ce dernier se trouvait placé, un caractère de grandeur et de piété peu ordinaire, même entre de tels hommes. Malgré les revers essuyés dans sa première croisade, Louis voulait de nouveau tenter le sort des armes contre les ennemis de la chrétienté. Mais il allait diriger ses efforts sur un autre point de l'empire de Mahomet, par où il avait

cru apercevoir une brèche, non à la puissance matérielle, mais, ce qui était bien plus important, aux convictions des enfants du faux prophète. Depuis quelque temps, le roi de Tunis semblait tenir à cœur de témoigner à Louis, dont il n'ignorait pas le zèle et la vertu, une singulière inclination pour la religion chrétienne. Le musulman agissait-il de la sorte par le mouvement spontané d'une admiration véritable, ou bien abusait-il la foi religieuse du chrétien dans l'espoir calculé de l'attirer sous un climat perfide? C'est ce dont il est permis de douter, même après le dénouement fatal auquel ces négociations donnèrent lieu.

C'est ce dont le monarque français doutait à coup sûr, malgré l'enthousiasme de sa religion, malgré la confiance naturelle d'une âme droite et sincère. S'il désirait ardemment être le parrain d'un tel filleul (1), il ne jugea point devoir se rendre à la cérémonie du baptême, sans se faire suivre d'une nombreuse et puissante armée. On eût dit même que de tristes pressentiments accompagnaient les préparatifs de cette expédition guerrière. Louis fit son testament avant de quitter sa capitale; il régla le sort de ses enfants; et quand il eut pris sur l'autel de Saint-Denis le bourdon des pèlerins et l'oriflamme des rois, il alla nu-pieds de son palais à Notre-Dame prendre congé de l'église de Paris. Louis quitta cette ville avant les fêtes de Pâques de l'année 1270, qu'il célébra sur sa route, dans le monastère de Clugny. Le souffle qui animait cette grande âme venait d'en haut, et l'on pouvait juger

(1) Duchesne, t. V, p. 461.

qu'elle marchait moins à la réduction d'une puissance temporelle qu'à la conquête d'un royaume éternel. Cette direction sublime des sentiments de Louis était en partie l'effet de la parole de Thomas.

Après le départ de son royal ami, le Docteur prolongea d'un an encore son dernier séjour dans la capitale de la France. Il avait recommencé à son arrivée, et il continua jusqu'à la fin ses leçons de théologie au collége Saint-Jacques. Il prenait congé, lui aussi, de cette chaire si pleine des souvenirs de sa jeunesse et des triomphes plus importants de sa virilité scientifique. Il consacrait, par ces dernières leçons, l'autorité d'un enseignement qui embrassait tous les rapports de la vérité divine avec la vie morale de l'homme et de la société, intéressait par là même au plus haut point le bonheur de l'humanité, et formait comme le magnifique complément de sa profession religieuse. Si, d'un côté, le Docteur s'était largement imbu, par le travail de la science, des notions et des idées de son temps, de l'autre, il les dominait complètement par la hauteur et la force de son intelligence, au point que sa parole était devenue pour ses contemporains comme l'expression complète de la vérité (1). Le monde de la pensée faisait silence devant ce génie conquérant et organisateur; désormais les esprits les plus fiers se laissent aisément entraîner et discipliner à son influence. Au fond des

(1) Quelques années après la mort du grand Docteur, le poète encyclopédique du treizième siècle, l'interprète harmonieux de Vincent de Beauvais et de Roger Bacon, exprime absolument la même pensée. « Ce que Thomas dit, s'écrie le Dante, la théologie catholique le dit aussi. »

écoles subsistent toujours, il est vrai, ces secrets ferments de discorde et d'opposition qui sont inséparables de la nature humaine; mais les contradicteurs n'oseront plus élever la voix du vivant de Thomas d'Aquin. Ce n'était pas trop, pour le temps qu'il avait encore à passer sur la terre, de le laisser libre dans son œuvre de progrès et d'unité!

Les ouvrages dont la composition remplissait à cette époque l'intervalle des leçons publiques, ont été désignés avec soin par quelques historiens du saint Docteur (1). C'est durant le cours de ces deux dernières années consacrées à l'université de Paris, qu'il écrivit ses Questions sur l'âme humaine, considérée dans ses rapports avec le monde inférieur de la matière et le monde supérieur des esprits; ses Questions sur la puissance de Dieu, étudiée dans les actes extérieurs qui la manifestent, dans sa distinction essentielle des êtres qui n'en sont que les effets; ses Questions sur l'union du Verbe avec la substance créée, comme point de jonction entre le fini et l'infini; ses Questions des vertus et des péchés, appliquées surtout à l'utilité pratique de la vie (2). Toutes ces questions reparaissent, comme on le sait, dans les diverses parties de *la Somme théologique;* mais en demeurant constamment le même par l'originalité du trait et la perfection de la méthode, le savant écrivain féconde ses sujets à mesure qu'il les reproduit; il les envisage sous des points de vue différents et tou-

(1) Tholom. de Lucq., *Hist. eccle.*, liv. XXIII, chap. 16. — Echard, *Sum. vind.*, t. I, p. 180. — Nicol. Triv. — P. Touron, *Vie de saint Thomas*, liv. III, chap. 6.

(2) *Quæstiones disputatæ*, div. Thom., *Op. omn.*, t. VIII.

jours également utiles. Dans ces traités séparés, il dirige principalement ses aperçus contre les erreurs connues de cette époque, contre les opinions insensées qui s'étaient accréditées dans certaines écoles. Il prouve de nouveau contre les sectateurs d'Averroës la véritable nature, l'individualité propre des âmes; contre les aberrations de quelques demi-platoniciens, l'acte créateur, le commencement du monde et de la matière; contre les manichéens de toute espèce, la vraie notion du mal, la terrible responsabilité, l'étendue des devoirs qui pèsent sur la destinée humaine.

Les biographes ont presque toujours oublié dans leurs récits de marquer l'heureuse impulsion que les travaux de Thomas ne cessaient de communiquer à la pensée chrétienne. Mais les faits religieux, les décisions théologiques du temps sont parfois tellement empreints de son influence, que le seul rapprochement suffit pour la constater. Voici ce que nous lisons dans les historiens particuliers de l'église de Paris : « Le 3 décembre 1270, l'évêque de cette ville, Etienne Tempier, après avoir assemblé plusieurs docteurs de l'université, condamna, par leurs conseils, les principales erreurs qui avaient cours dans le monde. » Or, les erreurs signalées sont celles précisément que le Docteur angélique réfutait avec tant de persévérance et de solidité; de telle sorte que l'acte de l'évêque de Paris, dont nous donnons ici la date, pourrait servir à présenter le sommaire des traités que le célèbre professeur dirigeait à cette époque contre tout ce qui s'écartait de l'enseignement catholique (1).

(1) Du Boulay, *Hist. universit.*, t. III, p. 397.—*Biblioth. PP.*, Paris, t. IV, p. 1143. —Crevier, *Histoire de l'université de Paris.*

Peu de temps après cette condamnation épiscopale, et selon le sentiment le mieux prouvé, dans les premiers jours de 1271, Thomas repartit pour Bologne, où le rappelait la volonté de ses supérieurs; il laissait à son ami, le père Romain, cette chaire de Saint-Jacques sur laquelle il ne devait plus remonter. C'est à Bologne que la première partie de *la Somme* avait paru; à peine de retour dans cette ville, le Docteur fit paraître la seconde partie tout entière. Si l'espace de temps qui sépare ces deux grandes publications s'était écoulé dans une inviolable solitude, dans l'éloignement absolu de toute autre affaire, de tout autre enseignement, à peine concevrait-on qu'elles eussent pu se succéder à un si court intervalle; car enfin il s'agit de placer entre ces étroites limites de quatre années la composition de quinze cent trente-six articles sur les matières les plus épineuses et les plus controversées, articles où se trouvent discutées et fondues avec les raisonnements propres de l'auteur, les opinions de toute l'antiquité religieuse et profane! Mais quand on songe à la multitude d'occupations qui, de tous les points de l'univers, aboutissaient à la même vie comme à un centre commun; en présence d'une telle vie, confirmée par la réalité de ses influences et par les dépositions de tant d'historiens, il ne faut rien moins que l'existence même du monument gigantesque pour en admettre la merveilleuse érection.

Si, après tant de siècles écoulés, le souvenir de semblables prodiges étonne encore l'imagination et passionne l'intelligence, quel effet ne devait-il point produire sur l'esprit des contemporains? On conçoit que toutes les passions se taisent en face d'une telle

supériorité. Quand la gloire d'un homme éclate avec cette énergie, elle triomphe de l'envie comme elle a triomphé de l'ignorance. Cet homme n'a pas besoin que la mort vienne consacrer sa mémoire, la voix de la postérité a commencé de son vivant. Les hommages qui furent rendus à Thomas d'Aquin ne sauraient être ni plus universels ni plus sincères. Au commencement de 1272, le chapitre général des prêcheurs, tenu à Florence, reçut à la fois de presque toutes les universités de l'Europe des demandes qui formaient le plus magnifique concert à la louange du Docteur angélique. Comme si un étrange pressentiment de sa mort prochaine se fût tout-à-coup répandu dans le monde, chaque ville savante tentait les derniers efforts pour obtenir l'inappréciable avantage de le posséder et de l'entendre.

Bologne faisait valoir auprès de l'assemblée les droits que ses citoyens avaient acquis à la possession de ce grand homme; quelle ville pourrait lui rendre plus d'honneurs? quel séjour avait été plus favorable à son génie? Et puis, vu le concours des étrangers, le monde tout entier ne jouirait-il pas, en quelque sorte, des bienfaits de sa présence? Paris le réclamait pour la troisième fois; les titres ne manquaient pas à cette mère nourricière de tant de talents, de Thomas d'Aquin en particulier. C'est là qu'il avait jeté les premiers fondements de sa gloire; c'est là qu'il avait été couronné maître et docteur; il était son élève, il était son fils; la prière de cette ville avait la puissance et la tendresse de la maternité. Rome avait également envoyé ses ambassadeurs; et quelle ville pouvait le disputer à

celle-là? quel théâtre mieux préparé pour ce roi de la pensée, que la métropole même de l'univers? Naples cependant ne sollicitait pas avec moins d'ardeur et de persévérance; le monde chrétien et la religion de saint Dominique lui devaient, après tout, le Docteur qui les éclairait actuellement d'une si vive lumière; et, seule parmi les grandes cités de l'Europe, elle avait été privée jusque-là du bonheur de le recevoir dans ses murs!

C'est cette dernière qui devait l'emporter sur tant et de si puissantes rivales. Le nouveau roi de Sicile, le vainqueur de Mainfroi et de Conrad, le bienfaiteur de l'Eglise, fit faire de si vives instances auprès des supérieurs dominicains, que Thomas reçut l'ordre de se rendre dans la ville de Naples.

Rome se trouvait sur sa route; l'illustre voyageur vint se prosterner, et c'était pour la dernière fois, sur le seuil vénéré des saints apôtres. L'obéissance l'obligea même à s'arrêter pendant quelques jours sous le toit hospitalier de Sainte-Sabine. Mais cette halte du génie ne fut pas infructueuse pour la science catholique et pour la vieille cité. C'est là qu'il commença la dernière partie de *la Somme* et qu'il écrivit ses *Commentaires* sur quelques livres de Boëce. Il fut même contraint de reparaître, ne fût-ce qu'un instant, sur sa chaire de théologie; et la foule n'en fut que plus avide à recueillir sa parole. Rome vit alors un de ces phénomènes intellectuels qui sembleront toujours incompréhensibles, et par là même incroyables à certains esprits; ils manifestent cependant au plus haut degré la puissance de réflexion et de méditation dont était douée l'âme de Thomas d'Aquin. Il expliquait le livre de Boëce qui

traite du mystère de la Trinité; le flambeau qu'il tenait pour s'éclairer se consuma entre ses doigts, et les brûla pendant quelque temps, sans que le sentiment de cette douleur physique eût prise sur une âme absorbée dans la contemplation de la vérité. L'antiquité profane avait vu une volonté énergique opérer cette sorte de divorce entre l'âme et le corps, mais l'intelligence jamais (1).

Avant de reprendre la route de Naples, Thomas avait terminé son travail sur Boëce, recueilli avec soin par son inséparable ami, le P. Réginald, et formant actuellement le soixante-neuvième et le soixante-dixième de ses opuscules (2). En sortant de la ville de Rome, ils furent reçus l'un et l'autre dans cette maison du cardinal Richard, où le Docteur angélique avait soumis les deux orgueilleux rabbins au joug suave de l'Evangile. Thomas tomba malade chez son hôte; mais cette maladie fut courte et légère. Le P. Réginald, son compagnon, tombe malade à son tour, dans la même villa; et cette fois le mal se déclare avec tant d'intensité, que bientôt il inspire aux médecins les plus sérieuses inquiétudes. Mais la sainteté possède des ressources que la science ne peut même soupçonner; notre saint prie pour son compagnon; il pose sur lui les reliques de sainte Agnès, et le malade retrouve subitement les forces et la santé nécessaires pour continuer avec son

(1) Ainsi Scévola mettant la main dans le feu et la laissant consumer entièrement pour la punir d'une erreur involontaire; ainsi ce jeune homme nommé Pausanias, qui, dans un sacrifice offert devant Philippe de Macédoine, laissa brûler sa main par le flambeau qu'il tenait, plutôt que de s'exposer à troubler la cérémonie.

(2) *Super Boetium de Hebdomadibus* (opusc. LXIX).—*Super librum de Trinitate ejusdem* (opusc. LXX).

illustre ami le voyage commencé (1). Thomas avait toujours professé pour cette aimable et chaste épouse de Jésus-Christ une profonde vénération, une tendre confiance; il portait constamment avec lui des reliques empreintes de la vertu du martyre et de l'éclat de la chasteté. Le souvenir de cette vierge chrétienne, dont la faible enfance triompha des plaisirs et des supplices, avait je ne sais quel charme puissant pour l'âme austère du Docteur catholique. On peut sans doute en trouver quelques raisons dans l'histoire même des premières années de Thomas; mais on ne saurait refuser d'y voir une nouvelle preuve de ces intimes rapports, de cette sympathie essentielle que nous avons déjà saisis entre le génie et la chasteté.

(1) Tholom. de Lucq., *Hist. eccl.*, liv. XXIII, chap. 10.

CHAPITRE XXVI.

Comment le Docteur angélique est reçu dans la ville de Naples. — Couvent de saint Dominique. — Visite du cardinal légat. — La dernière partie et le supplément de *la Somme*. — Côté merveilleux de la vie du saint. — Ses visions et ses extases. — Sa réponse admirable au crucifix. — Mort anticipée.

Veniam ad visiones et revelationes.
II Cor., II, 1.

Felix Doctor cujus solatio
Angelorum servit attentio,
Petrus, Paulus favent obsequio,
Dei mater mulcet alloquio;
Elevatus à terrâ cernitur,
Crucifixus eum alloquitur.
Brev. ord. PP. offic. S. Thom.

Malgré toutes les précautions de l'humilité chrétienne, malgré l'amour de Thomas pour le silence et pour l'obscurité, le bruit de son approche se répandit avec rapidité dans la capitale des Deux-Siciles. Son entrée dans cette ville fut un véritable triomphe; et ce triomphe était d'autant plus beau, qu'il avait été plus spontané, plus universel. Toutes les classes de la société se pressèrent avec un égal enthousiasme sur les pas de Thomas d'Aquin. La gloire de cet homme répondait à tous les sentiments, à toutes les idées. Les lettrés, les grands et toute la population des écoles accouraient pour contempler la plus haute personnification de la science. Le peuple lui-même se précipitait à la rencontre du génie, parce que ce génie était un religieux

et un saint. Le lecteur aimera peut-être à voir dans cet empressement, avec la renommée actuelle du Docteur angélique, quelques souvenirs laissés par la jeunesse de Thomas dans les écoles et dans toute la ville de Naples (1). La foule, émue et respectueuse, l'accompagna jusqu'aux portes de ce couvent dominicain où Thomas avait embrassé la profession religieuse. Qu'eût dit la princesse Théodora si elle eût vu le triomphe de son fils dans cette même maison qu'elle avait regardée comme le tombeau de sa gloire? Le monde fait ainsi parfois amende honorable pour ses préjugés et ses antipathies; l'évidence l'oblige enfin à reconnaître que la religion, bien loin d'être un obstacle à la grandeur réelle, en est toujours le plus ferme piédestal, comme le plus auguste caractère.

L'université de Naples vint en corps déposer aux pieds de Charles Ier l'hommage public de sa reconnaissance; elle n'avait pas oublié que c'était au crédit, à la bienveillance de ce prince qu'elle devait de compter au nombre de ses professeurs un maître désormais sans rival. Le roi, de son côté, assigne au Docteur une pension mensuelle sur le trésor royal, plutôt comme un témoignage éclatant de son estime et de sa vénération, que comme une récompense au-dessus de laquelle Thomas s'élevait de toute la hauteur de son génie, de toute l'abnégation de sa sainteté (2). Le pèlerin qui visite encore aujourd'hui le couvent des dominicains, à Naples, s'arrête avec respect devant

(1) Voir le chapitre quatrième de cette Histoire.

(2) Cæsar. Eugen., *Neap. sacr.*, p. 268.

l'entrée d'une grande salle. L'image d'un frère prêcheur, couronnée de l'auréole des saints, fixe d'abord ses regards; et sous cette image il lit cette inscription, gravée sur le marbre : *Avant que d'entrer, vénérez cette image et cette chaire, d'où le célèbre Thomas d'Aquin fit entendre autrefois ses oracles à un nombre infini de disciples pour la gloire et la félicité de son siècle; le roi Charles Ier procura cet avantage à son royaume, et assigna une once d'or de pension pour chaque mois* (1). Cette inscription nous dispense de parler encore ici du nombre d'auditeurs qui se pressaient autour de cette chaire, et de l'impression que faisait sur eux la parole du professeur.

Les plus hauts personnages eux-mêmes n'abordaient plus Thomas d'Aquin qu'avec un respect mêlé d'une sorte de crainte religieuse. Le cardinal, légat actuel du saint-siége dans le royaume de Naples, désirant ardemment avoir une conférence avec lui, voulut que l'archevêque de Capoue, ancien disciple du Docteur, l'accompagnât dans sa visite. S'étant rendus au couvent de saint Dominique, ils firent appeler frère Thomas dans le cloître. Celui-ci se met aussitôt en devoir d'obéir; mais, chemin faisant, son esprit fut tellement absorbé par l'objet de ses études, qu'une fois descendu dans le cloître, où les deux nobles visiteurs l'attendaient, il continua gravement sa promenade et sa méditation, ne se souvenant plus de ceux qui l'avaient demandé, ne les apercevant même pas lorsqu'ils venaient à passer sous ses yeux. Thomas n'avait point ici, comme

(1) Guill. de Tocco, *apud Boll.*, p. 741.

à la table du roi de France, un confrère présent pour le rappeler à la vie extérieure. Volontiers le légat se fût offensé d'une si étrange réception, si l'archevêque, qui connaissait les ravissements ordinaires de son maître, n'eût fait connaître au cardinal ce trait particulier de son caractère. Revenu à lui-même, Thomas leur demanda pardon de son oubli; il en rejeta la cause sur la faiblesse de son esprit, qui ne lui avait permis qu'avec cette peine et cette lenteur de trouver la solution d'une difficulté théologique! Le cardinal légat se retira, ne sachant ce qu'il devait admirer le plus, de la science ou de l'humilité du saint Docteur, mais avouant que l'une comme l'autre dépassait de beaucoup la grandeur de sa renommée.

Au ministère de l'enseignement scientifique, Thomas joignait, comme toujours, le ministère de la prédication et celui de la direction des âmes. D'autre part, son intelligence continuait à se répandre en une multitude d'ouvrages qu'il n'est possible d'analyser que dans une histoire spéciale des œuvres mêmes du Docteur angélique. C'est dans ce court espace d'une année et demie, pendant lequel la ville de Naples devait avoir le bonheur de le posséder, qu'il composa les cinq cent quarante-neuf articles qui nous restent de la dernière partie de *la Somme*.

L'œuvre de saint Thomas s'arrête à la question 90 inclusivement, où il est traité des diverses parties de la pénitence, considérées en général. C'est la limite qui lui est invariablement assignée par tous les historiens de la vie du saint, aussi bien que par toutes les éditions de ses ouvrages. Jusque-là on peut discuter, nier même

l'authenticité de deux ou trois thèses, de celle en particulier qui regarde la conception de la sainte Vierge; mais révoquer en doute l'authenticité de l'œuvre elle-même serait tout simplement une acte de folie, comme nous l'avons déjà remarqué. Après ce que nous venons de dire, et toujours à la suite des auteurs les plus accrédités, des disciples même de saint Thomas, sur les diverses circonstances de sa vie où il entreprit, continua, suspendit et reprit encore sa *Somme de théologie*, il serait au moins superflu de démontrer, à grand renfort de citations et de preuves, qu'elle est réellement de lui.

Une seule difficulté de quelque importance a été soulevée. Peu de mots suffiront pour la résoudre. Elle porte sur *la seconde partie de la seconde*, qui constitue, comme nul ne l'ignore et comme on l'a vu plus haut, la section éminemment morale et pratique de l'œuvre que nons achevons d'examiner. Il se trouve que cette partie est renfermée presque tout entière et à peu près mot pour mot dans *le Grand Miroir* ou *Bibliothèque du monde*, de Vincent de Beauvais. Elle forme la quatrième partie, intitulée *Miroir moral*, de ce dernier ouvrage. Or, d'après tous les biographes, Vincent de Beauvais est mort en 1256, ou, au plus tard, en 1264; et nous savons que saint Thomas n'ayant travaillé à *la Somme* que durant les neuf dernières années de sa vie, cet ouvrage ne fut commencé qu'en 1265. Ce n'est donc pas le premier qui a pu copier le second. Voilà l'objection dans toute sa force.

Eh bien! nous sommes en droit d'affirmer que ni l'un ni l'autre de ces deux illustres dominicains n'a été

plagiaire. Comment cela? Le voici : *le Miroir moral* n est nullement l'œuvre de Vincent de Beauvais, et ne rentrait pas même dans son plan, comme on peut s'en convaincre en lisant sa préface. Il y déclare, jusqu'à trois fois, que son *Grand Miroir* comprendra trois parties seulement : *le Miroir naturel,* qui reproduit le spectacle de l'univers et les propriétés des êtres qui le composent; *le Miroir doctrinal,* ayant pour objet l'exposition de tous les arts et de toutes les sciences; *le Miroir historique,* qui représente, dans l'ordre où ils sont arrivés, les événements de tous les siècles. Tel est le plan que s'était tracé le savant bibliothécaire de saint Louis. Il n'est question là ni d'un *Miroir moral* ni d'une quatrième partie. C'est plus tard qu'une main étrangère se permit d'ajouter un semblable travail, dont elle avait puisé la majeure partie dans *la Somme théologique.* C'est ce que Bellarmin avait pensé dès que cette question fut agitée dans les écoles; mais le père Echard, dont les remarquables travaux sur *la Somme* nous ont fourni tant d'éléments précieux, l'a démontré d'une manière évidente.

Les traces de l'interpolation ressortent de toutes parts, non-seulement dans la forme, mais dans le fond même de la pensée. En ajoutant à la grande œuvre de Vincent cette compilation morale, l'auteur inconnu n'a pas remarqué qu'il reproduit un grand nombre de questions, et les plus importantes, traitées déjà dans les deux premières parties. En prenant à Vincent de Beauvais son nom, comme il avait pris à saint Thomas d'Aquin son œuvre, il eût dû éviter au moins de mentionner des faits qui n'eurent lieu que longtemps après

la mort du premier. Ainsi, dans un endroit, il parle de la canonisation de saint Louis, c'est-à-dire d'un fait qui eut lieu seulement en 1297; et, dans un autre endroit, de la prise d'Acre par les musulmans, en 1291. En étudiant de près *le Miroir moral,* on y trouve beaucoup d'autres emprunts faits à des écrivains du XIII[e] siècle. Le compilateur a puisé notamment dans *le Commentaire* de Pierre de Tarentaise sur le Maître des Sentences, dans les ouvrages du franciscain Richard de Middleton, et dans ceux du dominicain Etienne de Belleville. Il est donc manifeste que *le Miroir moral* est de beaucoup postérieur à *la Somme de théologie,* et que celle-ci, dès lors, en a principalement fourni les matériaux. Par conséquent encore, nous ne sommes que le faible écho de la tradition la plus constante et la plus universelle, en l'attribuant à saint Thomas d'Aquin.

Cet ouvrage monumental resta, pendant de longues années, tel qu'il avait été laissé par son glorieux auteur; car on ne trouve ni dans le XIII[e] ni dans le XIV[e] siècle aucun manuscrit du *Supplément* qui le termine aujourd'hui. Plus tôt ou plus tard, probablement dans la première moitié du XV[e] siècle, un religieux franciscain de la Bavière, Henri de Gorrichen, y ajouta la plupart des questions qui le complètent. Quelques auteurs donnent un collaborateur à l'habile et savant théologien d'outre-Rhin.

Son travail est tiré de saint Thomas lui-même, du *Commentaire sur les Sentences,* principalement du IV[e] livre. Dans ce commentaire, le prince des théologiens ne sépare point, comme dans *la Somme,* les parties qui forment les articles de chaque question;

mais il les fait marcher sur la même ligne. Prenons, par exemple, la question qui correspond à la première du *Supplément*. Après avoir posé le titre : « La contrition est-elle la douleur du péché conçue avec le propos de se confesser et de satisfaire à la justice divine? » il développe les objections et l'argument *sed contra*. Passant à la deuxième partie, il dit : « Il paraît que la contrition n'est pas un acte de vertu; » puis il continue encore jusqu'au corps de l'article. Enfin, il écrit : « Il paraît que l'attrition devient contrition, » et procède comme tout à l'heure. Après cela, revenant à la première partie, sous le titre de solution, il donne le corps de l'article et la réponse aux objections; puis il fait la même chose pour la deuxième et pour la troisième partie.

Le continuateur de *la Somme*, suivant l'ordre adopté dans cet ouvrage, divise en autant d'articles les parties des questions; puis il va sans s'arrêter d'un bout à l'autre des articles, donnant les difficultés, l'argument *sed contra,* le corps de l'article et les solutions. Partout il se contente de transcrire littéralement; jamais il n'omet une syllabe dans le corps de l'article, mais il retranche quelquefois des objections quand les réponses ne paraissent pas renfermer des éclaircissements nécessaires. Il cite fréquemment, surtout au commencement des questions, les endroits où il a puisé.

Voilà pour le travail du P. Gorrichen. Mais ce n'est pas tout : nous avons, pour ainsi dire, deux suppléments au *Supplément*. Le religieux de Bavière avait oublié, chose étonnante! deux questions : la première sur « l'état des âmes qui sont sorties de ce monde

coupables seulement du péché originel; » la seconde sur « l'état des âmes qui souffrent dans le purgatoire pour le péché actuel. » Un des plus célèbres éditeurs littéraires de saint Thomas, le P. Nicolaï, a traité ces deux questions, pareillement à l'aide des matériaux tirés du *Commentaire sur les Sentences*. A cela, les éditeurs de Venise ont ajouté, en 1712, d'après l'édition de Padoue, deux articles : l'un sur l'existence du purgatoire, l'autre sur sa situation.

Les approches d'une mort prématurée, hâtée même par le poison, s'il fallait s'en rapporter à certains historiens, forcèrent le Docteur angélique à laisser incomplet le plus beau monument de son génie. A mesure qu'il approchait du jour suprême, on le vit se renfermer dans une sorte de mystérieux silence. Bientôt il n'écrivit guère plus, ni sur la philosophie, ni sur la théologie proprement dite; la méditation des Ecritures absorba presque exclusivement l'activité de son esprit et celle de son cœur. Quelques commentaires sur divers passages des livres saints échappèrent encore à sa plume. Les éléments terrestres et passagers s'effacent peu à peu de sa pensée; son œil aperçoit d'autres horizons; l'ange déploie plus fréquemment ses ailes pour se dérober aux influences de la vie et s'élancer au séjour de l'immortalité.

Les extases, les ravissements qu'il avait toujours éprouvés dans l'oraison, devenaient chaque jour plus habituels et plus intenses. Dans de semblables moments, on eût dit que son âme avait entièrement abandonné son corps, tant il revenait alors à la complète inertie de la matière. A son retour dans sa prison

terrestre, on l'entendait soupirer, avec les paroles de saint Paul, après le jour de la délivrance et de la vision. Thomas allait redisant souvent à cette époque : « Qui me délivrera de ces liens de la mort? Oh! que je désire sortir d'esclavage et m'en aller au Christ (1)! » Ces liens cependant ne semblaient pas devoir se relâcher encore; rien n'annonçait que les murs de cette prison terrestre dussent s'entr'ouvrir et tomber. La santé, l'âge même du saint Docteur, qui était celui où les nobles pensées, les grands projets n'ont pu que s'affermir dans le cœur de l'homme, tout paraissait lui promettre une longue existence. Nous ajouterions que la place occupée par cet homme seul dans la vie générale des peuples chrétiens, son action toute-puissante sur les destinées de la science, le bien qu'il opérait déjà sur la terre et qui semblait encore devoir se consolider et s'agrandir, eussent éloigné tous les sombres présages, corroboré ces heureuses prévisions, si l'on ne savait combien la mort se plaît à renverser tous les calculs, à tromper toutes les espérances des hommes!

Dans l'esprit de Thomas, l'attente des coups qu'elle pouvait frapper n'avait rien de triste et d'affligeant, si ce n'est la longueur même de cette attente. Ce qui rendait cet homme supérieur aux erreurs de son temps, était justement ce qui le rendait étranger aux terreurs du vulgaire. Sa raison et sa foi avaient dépouillé la mort des sombres attributs dont l'imagination effrayée se plaît à la revêtir; cette reine au sceptre destructeur, n'était point à ses yeux la puissance de la ruine et du

(1) Rom., VII, 24. — Philipp., I, 23.

néant, mais le ministre divin de la rénovation et de la vie. C'est elle qui devait enfin renverser au nom du ciel les fatales barrières qui le séparaient de l'objet de son éternelle félicité; c'est elle qui, plus active que la science, plus puissante que la prière elle-même, devait lui montrer à découvert le but mystérieux auquel il avait sans cesse aspiré et par les infatigables recherches de l'une, et par les élans enflammés de l'autre. L'étude et l'oraison tendaient de plus en plus à combiner leurs efforts, à réunir leurs clartés. Ce que nous avions entrevu en signalant les premières tendances de l'âme de Thomas, devient maintenant manifeste; il n'y a ni divergence ni distraction entre les deux grandes forces qui l'entraînent. Encore sous ce rapport, l'ensemble, l'harmonie, l'unité, ce besoin profond du Docteur angélique, se révèle à nos esprits avec une splendeur profonde. Tout concourt dans cette existence pleinement évangélique; un même objet attire ses pensées, ses sentiments et ses actions; et cette puissance d'attraction redouble à mesure que l'existence se rapproche du centre, du foyer vers lequel elle gravite. A travers ces nuits entières consacrées à la méditation et ces jours dévorés par le travail, elle remonte incessamment vers la source incréée de la lumière et de la vie. Le Dieu de son enfance et de sa jeunesse est plus encore le Dieu de ses derniers jours, comme il doit être éminemment le Dieu de son éternité!

Toute existence, par cela seul qu'elle est, par cela surtout qu'elle est chrétienne, reçoit cette impulsion de la pensée divine; elle doit suivre un mouvement analogue, atteindre enfin au même but, si elle ne s'en dé-

tourne volontairement, si elle ne fait violence à sa destinée par un amour abject des ténèbres, par un goût dépravé pour les grossières voluptés qu'elle rencontre au passage. Le désir actif de la vraie science, les sacrifices généreux de la vertu, la ramènent également sur la voie qui conduit à la vérité éternelle, au suprême bonheur; et plus ces forces se déploient avec liberté, plus cette marche est rapide, plus aussi l'existence se revêt des mystérieuses splendeurs de l'immortalité, dont elle se rapproche davantage. Telle est, au point de vue le plus élevé, mais en même temps le plus rationnel, la loi de progrès que le christianisme reconnaît dans la nature humaine. La carrière qu'il ouvre devant ses pas la conduit, par des dépouillements graduels, par des transformations successives, jusque dans les hauteurs des cieux; le champ qu'elle propose aux élans de son intelligence, aux insatiables désirs de son cœur est immense comme la divinité.

Dans les conditions de la vie présente, ce but, il est vrai, n'est jamais clairement aperçu d'ici-bas; il ne nous apparaît que par une sorte de lumière réfléchie, selon le langage du grand Apôtre; selon la sublime philosophie de Vincent de Bauvais, nous ne le découvrons maintenant qu'à travers le miroir des créatures et les ombres problématiques de la vie (1). La mort seule, déchirant le rideau qui nous dérobe les réalités éternellement permanentes, jugera la vie, en lui montrant le degré auquel elle sera parvenue en Dieu; si toutefois il se trouve qu'elle ne se soit pas irrémédiablement

(1) I Corinth., XIII, 12.

éloignée de celui qui avait été son premier principe et qui devait être sa dernière fin. Mais pour ne parler que de l'âme sainte, c'est alors seulement que, dans l'ordre ordinaire de la Providence, elle verra Dieu face à face tel qu'il est (1); et en Dieu elle verra le peuple élu de ceux qui suivirent avec elle une même route; elle se connaîtra parfaitement elle-même dans son rapport immédiat avec la divinité et le reste des êtres. Les nuages de cette vie mortelle lui laisseront apercevoir, en tombant, le point précis où son sublime pèlerinage s'est enfin arrêté.

Qui oserait affirmer cependant que la dissolution du corps soit une condition absolument nécessaire à cette vision de Dieu et de ses saints; de telle sorte que Dieu ne puisse, par une faveur singulière, par une exception aux lois qu'il a lui-même établies, se révéler d'avance à son fidèle serviteur, répondre à l'appel redoublé de sa prière, aux persévérants efforts de sa vertu, en lui découvrant un instant la beauté de sa face, un gage et comme un avant-goût de l'immuable félicité? Dieu ne peut-il également permettre à celui qui est saint sur la terre d'aborder une fois à la cité d'en haut, et d'entrer en communication avec les habitants de la Jérusalem céleste (2), avec ceux dont il sera bientôt l'immortel concitoyen? N'existe-t-il point sur les extrêmes frontières qui séparent deux mondes, la cité permanente et la cité passagère, quelques points ignorés où s'accomplissent de mystérieux embrassements, lorsque les

(1) I Corinth., XIII, 12.
(2) Hebr., XII, 22 et 23.

soupirs et la perfection en rapprochent les habitants de l'une, lorsque la protection et l'amour y précipitent les heureux citoyens de l'autre? Nos divines Ecritures, en cent endroits divers (1), toutes les traditions chrétiennes et religieuses, le témoignage des historiens les plus graves et les plus accrédités (2), attestent d'une commune voix, non-seulement la possibilité, mais encore l'existence mille fois répétée de ces communications célestes. La raison éclairée aurait-elle quelque motif pour s'inscrire en faux contre des autorités aussi nombreuses, aussi imposantes, d'élever une difficulté de quelque valeur contre la réalité de ces phénomènes de la sainteté? En principe, nous pensons qu'un philosophe de bonne foi oserait difficilement le prétendre; car il ne faudrait rien moins pour cela que nier préalablement la toute-puissance de la divinité, l'existence même du principe immatériel dans l'homme. Et cette possibilité générale une fois admise, dans le fait particulier de la vie de saint Thomas, il serait plus difficile encore de fermer les yeux aux clartés divines dont parfois elle s'illuminait. Révoquer en doute les témoignages des auteurs qui nous en ont conservé le souvenir, ce serait ruiner leur autorité sur tout autre point, ce serait ébranler la certitude de tous les monuments historiques. Il y a peu d'hommes, en effet, peu d'événements qui se trouvent enveloppés d'une

(1) Genes., XXXII, 24. — Num., XXII, 21. — Josue, V, 13. — I Reg., XVIII, 11. — Matth., XVII, 3; XXVIII, 2 et 9. — Marc., IX, 3. — Luc., IX, 13. — Joan., XX, 12, 19, 26. — Act., I, 1, etc.

(2) Saint Athanase. — Saint Augustin. — Saint Jean Damascène. — Théodoret — et tant d'autres.

lumière historique plus éclatante que l'existence de saint Thomas d'Aquin. Mais quand il s'agit du côté merveilleux de cette même existence, quand il s'agit des traits surnaturels qui en marquèrent le cours, nous pouvons ajouter un nom à celui des témoins qui déposent en sa faveur; et ce nom, c'est celui de saint Thomas d'Aquin lui-même.

Cédant aux instances de l'amitié, aux vœux de la religion, il révéla, contre les réclamations de son humilité profonde, quelques-unes des visions surnaturelles dont le ciel l'avait favorisé. Or, à quel motif attribuera-t-on un semblable aveu, si l'on ne consent à y voir l'expression de la vérité? Ne serait-ce là par hasard que l'effet d'une imagination exaltée? l'imagination de Thomas d'Aquin! Dans ses classifications psychologiques, le Docteur, à l'exemple d'Aristote, son maître, la relègue constamment au dernier rang des facultés de l'âme; mais chez lui on eût dit qu'elle s'était complètement effacée pour laisser toute la place aux vues sereines de l'intellect, aux froides déductions de la raison. Nulle part dans ses œuvres, nous l'avons déjà dit, on n'en retrouve la plus légère trace. Et tout-à-coup, et dans certaines occasions données, cette grande âme si calme et si lumineuse eût été livrée à l'empire absolu de l'imagination? Non, cela n'est pas dans la nature des choses. Pour échapper à la force de l'affirmation propre de Thomas, il existe une seconde hypothèse, mais si étrange, si absurde, qu'il suffit de la signaler pour l'anéantir; ce serait de prétendre qu'il a voulu tromper son siècle et la postérité. Quoi! les vastes conceptions de cette haute intelligence, une vie tout entière

de sacrifice et de sainteté, les luttes sublimes d'une invincible modestie, seraient venues se briser enfin contre les misérables vanités d'un amour-propre aussi vulgaire! et cela, dans les derniers instants d'une existence caractérisée par tant de noblesse et de grandeur, en face de la mort que l'on se prépare à subir avec une conscience si paisible, avec des pressentiments si purs de l'immortalité! Non; et quoique le cœur humain soit le théâtre des plus étonnantes contradictions, celle-là ne put jamais y réunir ses deux termes. Non; et plutôt que d'admettre des mystères aussi déshonorants pour l'homme, mieux vaut encore reconnaître des mystères qui nous montrent en lui quelque chose de surnaturel et de divin!

Si quelqu'un de ceux qui ont le malheur de refuser leur foi à ces nobles théories de la religion sur la nature humaine, avait suivi jusqu'ici l'histoire d'un homme dont la puissance morale ne fut si grande qu'à cause de sa sainteté, nous le conjurerions de poursuivre encore, et d'accorder du moins à cette partie de notre récit cette sorte d'intérêt qui s'attache toujours au merveilleux dans toutes les narrations historiques. Pour ces chrétiens en qui le contact d'un siècle positif et matériel a détruit tous les enthousiasmes, ils ne dédaigneront pas, nous l'espérons, de se dérober aux influences glacées de la torpeur morale qui règne autour d'eux, pour se transporter un instant au sein des idées et des sentiments qui vivifiaient, embellissaient l'existence des sociétés antiques, de ces âges éminemment chrétiens.

Voici un génie qui, par la beauté de sa doctrine et

la perfection de ses vertus, fait l'étonnement et le bonheur de son siècle; tous les historiens de sa vie s'accordent à le mettre en rapport avec les puissances supérieures, avec Dieu lui-même. Thomas écrivait ses Commentaires sur l'Ecriture; il expliquait le prophète Isaïe, le mystérieux évangéliste de l'antique alliance. Un passage du livre inspiré lui présente d'insurmontables difficultés; il s'efforce en vain d'en découvrir le sens; l'obscurité demeure toujours la même. L'interprète suspend son travail, ou plutôt il en redouble l'activité : il a recours à la prière. Comme tous les vrais commentateurs du texte divin, il en demande l'intelligence à celui qui l'a dicté. A l'exemple d'Augustin, son plus constant modèle, il s'écrie : « O Dieu, source de lumière, faites que je trouve grâce devant vous, afin que les secrets de votre intelligence s'ouvrent enfin à l'ardeur persévérante de mes désirs (1). » A la puissance de l'oraison il joignait l'efficacité du jeûne. D'après les promesses de l'Evangile, le ciel devait répondre à ses vœux. Une nuit, le P. Réginald, qui couchait à côté de sa cellule, entendit le Docteur parler à voix haute et s'entretenir avec quelqu'un, sans pouvoir toutefois distinguer les paroles de cette étrange conversation. Peu d'instants après Thomas l'appelle. « Prenez une lampe, lui dit-il, et le manuscrit déjà commencé sur Isaïe. » Et aussitôt il se met à dicter avec la même fermeté, la même abondance que s'il avait puisé dans les trésors de sa mémoire ou dans les pages

(1) Vide Pater;... et placeat in conspectu misericordiæ tuæ, invenire me gratiam ante te, ut aperiantur pulsanti mihi interiora sermonum tuorum (*Confess.*, lib. XI, cap. 2).

d'un livre ouvert devant lui. Puis il renvoie son secrétaire; mais celui-ci se jette à ses pieds, et lui dit : « Père, je ne consentirai point à me retirer que vous ne m'ayez révélé auparavant avec qui vous avez conversé cette nuit. — Il vous importe peu de le savoir, répond le saint Docteur ; allez, car il vous reste encore plusieurs heures pour le repos. — Au nom de votre amitié pour moi, reprend le P. Réginald, au nom de la religion, *au nom de Dieu,* donnez à votre enfant cette preuve de confiance. » Le nom adorable que le religieux vient d'invoquer ne permet pas à Thomas de résister davantage; il lui avoue que, pour l'initier à l'intelligence des Ecritures, Dieu a daigné lui donner pour maîtres saint Pierre et saint Paul, et que c'est avec les princes des apôtres qu'il a eu le bonheur de converser durant cette nuit. « Mais, *au nom de Dieu,* ajouta notre saint, je vous ordonne de ne rien révéler de tout ceci avant l'heure de ma mort (1). »

Parfois c'était en marchant à la conquête d'une vérité théologique que le profond penseur entrait en communication avec les habitants d'un autre monde. Thomas passait la nuit en prière dans cette église de Saint-Dominique-le-Majeur, qui garde encore si vivant le souvenir de sa ferveur et de ses extases; le père Romain, qui lui avait succédé dans sa chaire de Paris, se montre tout-à-coup à ses regards, avant que la nouvelle de sa mort eût pu parvenir jusqu'à Naples, et lui apprend qu'après avoir souffert durant seize jours dans

(1) Sed ex parte Dei tibi præcipio ut in vitâ meâ non audeas revelare (*apud Boll.*, p. 670, n. 82).

le purgatoire, il jouit maintenant de la félicité des cieux. Voilà donc un homme qui descend du séjour même de la lumière; Thomas s'empresse de lui adresser plusieurs questions. Par un mouvement qu'on pourrait appeler celui d'un saint égoïsme, il lui demande d'abord s'il a connaissance qu'il soit en état de grâce, et si son travail est agréable à Dieu. Il lui demande ensuite si les données que la science acquiert ici-bas persévèrent ou s'effacent dans une vie meilleure; il le conjure enfin de lui apprendre le mode de la vision béatifique. Le père Romain rassure sur le premier point l'humilité craintive du saint Docteur; sa réponse est moins explicite sur la seconde et la troisième question; il n'essaie pas de soulever les voiles que respecta saint Paul. Ses paroles confirment celles du grand Apôtre, encourageant la science humaine, au rapport de quelques historiens (1), la condamnant, suivant le témoignage de quelques autres (2), et se terminent par une prophétie dans laquelle il annonce clairement à Thomas la possession prochaine de ce bonheur qu'il ne peut lui manifester.

La mort d'une personne dont le salut était en partie son ouvrage, lui fut annoncée d'une manière également merveilleuse. Sa sœur, morte depuis peu abbesse de Sainte-Marie de Capoue, vint lui demander le secours de ses prières et de ses sacrifices pour achever de satisfaire à la justice de Dieu. Thomas n'eut garde de se refuser à de si touchantes sollicitations; et dans peu de jours il eut le bonheur d'apprendre le succès de ses

(1) Bernard Guidonis. — Guill. de Tocco. — Le P. Touron.

(2) Tholomée de Lucques. — Jacques Echard. — Fleury.

efforts. Cette sœur bien-aimée, deux fois enfantée à la vie par l'éloquence et par la piété fraternelles, franchit encore une fois les limites de l'éternité pour consoler l'espérance du pieux Docteur et lui exprimer sa reconnaissance. Thomas désire de plus apprendre de sa bouche le sort de ses deux frères, qui étaient morts, et l'état de sa propre conscience. Cette âme bienheureuse avait reçu mission de satisfaire à une aussi légitime curiosité. Le comte Landolphe était encore dans le purgatoire; Raynald était déjà dans le ciel; les revers essuyés pour la cause de l'Eglise avaient servi non-seulement à les ramener dans la voie du salut, mais encore à leur faire expier en partie les travers et les excès de leur jeunesse. On se souvient des violentes attaques dirigées par ces deux frères, Raynald en particulier, contre la vocation de Thomas. Depuis la mort de Raynald, Thomas n'avait cessé de demander à Dieu le salut de son âme; c'était une troisième prière qu'il ajoutait chaque jour à deux autres, qui chaque jour aussi, durant tout le cours de sa vie religieuse, retombèrent de son cœur vers ce cœur divin, dont l'humilité faisait le plus touchant caractère. Thomas demandait regulièrement au Seigneur la persévérance dans la ferveur de la charité, et le bonheur de mourir dans l'état de simple religieux.

Les assurances que le Docteur angélique reçut dans cette vision, de la pureté de son âme, de l'orthodoxie de sa doctrine, des heureux résultats de toute sa vie, lui furent transmises de nouveau dans une vision mille fois plus glorieuse. La Reine du ciel daigna dévoiler ses traits divins aux regards de son fidèle serviteur;

elle fit entendre à l'oreille d'un mortel le son de sa voix céleste. C'est ce que notre saint révéla, mais à son lit de mort seulement, pour la glorification de la grâce, pour la consolation de son dernier ami (1). L'amour, la confiance de Thomas pour l'auguste Marie, cette mystérieuse affection qui, dans son cœur, avait précédé, comme nous l'avons vu, la conscience de lui-même, reçut donc dès ici-bas la plus magnifique des récompenses, et, pour ainsi dire, atteignit par anticipation au but de ses sublimes élans. Celle qui est appelée le siége de la sapience, la mère de la chasteté, celle dont l'image vénérée présidait alors à tout le mouvement de la science et de la piété catholiques, se montraient donc à ce génie si lumineux et si pur. C'était justice; et si Marie voulut, en effet, déterminer d'une manière plus active cette vaste fermentation de lumière et de vertu que son seul souvenir excitait à cette époque dans ce triste séjour des ténèbres et de la corruption, si cette Reine des pures intelligences et des célestes vertus voulut entrer en communication avec les faibles intelligences et les fragiles vertus de la terre, ces glorieux rapports ne semblaient-ils pas devoir s'établir avec celui qui formait le point culminant du monde moral par son génie et par sa sainteté?

Dans la voie mystérieuse où nous sommes entrés,

(1) In ultimis constitutus revelavit ei (fratri Raynaldo) pro Dei laude et ejus consolatione, quod beata Virgo, gloriosa Mater Dei, ei apparuit, quæ ipsum certificavit de vitâ suâ et scientiâ, et quidquid deliberatè per ipsam à Deo petivit, impetravit (Guill. de Tocco, *apud Boll., loc. cit.*). — Cette extraordinaire faveur est racontée de même par plusieurs autres auteurs; qu'il nous suffise d'en citer deux dont le nom seul est une autorité, saint Antonin et saint Vincent Ferrier.

comme dans le pèlerinage ordinaire de la vie, si pieusement décrit par les auteurs du moyen-âge (1), la Vierge-mère marque seulement une station, la plus élevée sans doute dans la sphère des êtres créés; mais le terme véritable du voyage est en Dieu. Dieu avait déjà montré, une fois du moins, qu'il jugeait l'âme de Thomas digne d'entrer en communication avec lui, par le moyen de la vision extérieure et sensible. C'est lorsque, dans l'église de Saint-Jacques de Paris, il avait daigné approuver d'une manière solennelle un écrit du pieux Docteur sur la divine Eucharistie (2). Une pareille faveur devait se renouveler, pour l'ensemble de ses œuvres, dans l'église de Saint-Dominique de Naples. Thomas sentait approcher la fin de ses travaux scientifiques; il écrivait alors les derniers articles de la *Somme de théologie*. Il redoubla de ferveur dans ses mortifications et ses prières pour obtenir du ciel que l'erreur ne pût se glisser, malgré lui, dans cette vaste multitude d'articles coordonnés et de compositions diverses. Pendant qu'il priait dans une chapelle dédiée à saint Nicolas, et qu'il répandait en présence du Seigneur la sollicitude de son âme, il fut vu s'élever de plusieurs coudées, l'œil fixé sur le crucifix. L'élévation de son corps n'était pas le seul signe qui révélât à ceux de ses frères qui se trouvèrent dans l'église la puissance miraculeuse de ce regard. L'image vénérée s'anima sous son action; ces paroles sortirent de sa bouche : « *Thomas, vous avez bien écrit de moi; quelle*

(1) Saint Bonaventure, *Itinerarium mentis humanæ ad Deum*.

(2) Voir le chapitre dix-huitième de cette Histoire.

sera votre récompense? » Le Docteur répondit aussitôt : « *Pas d'autre, Seigneur, que vous-même* (1) ! »

Dans cette réponse se trouvaient renfermés l'intelligence, le cœur, la vie tout entière de Thomas d'Aquin. Bien plus, dans ce peu de mots il venait de formuler son époque, la science, la religion, l'humanité ! Lorsque l'humanité marche, en effet, dans la voie qui doit la conduire à la réalisation complète de ses grandes destinées, lorsqu'elle suit docilement la direction sublime et les puissantes impulsions du christianisme, si Dieu, source de tout bien et de toute vérité, venait tout-à-coup à se montrer à elle, en lui demandant quel but elle poursuit à travers les douleurs de son pèlerinage, quelle récompense elle attend d'un si pénible labeur; l'humanité, qui sait, après tout, malgré les sophismes de la raison, malgré les séductions du monde, qu'elle est faite pour posséder Dieu, l'humanité répondrait avec Thomas : Le bien, la récompense que j'ambitionne, Seigneur, n'est autre que vous-même.

Ce n'est pas seulement dans l'exercice de la prière que la face du Très-Haut enveloppait de ses glorieux rayons l'existence de notre saint; à l'autel et dans l'oblation actuelle de l'auguste sacrifice, au tribunal sacré de la pénitence et du pardon, le regard de Thomas s'illuminait souvent de ces célestes clartés. On le voyait parfois interrompre tout-à-coup l'action par excellence, s'élever au-dessus du saint parvis, et là

(1) Benè scripsisti de me, Thoma; quam ergo mercedem accipies? — Non aliam nisi te, Domine (*apud Boll.*, p. 671). — Ce trait, devenu si célèbre, fut affirmé par les témoins dans le procès de canonisation.

demeurer suspendu entre le ciel et la terre, le corps inanimé, l'œil immobile, comme prévenu par les spectacles avant-coureurs de l'immortalité (1). Sa perspicacité dans le discernement des consciences avait également un caractère de pouvoir surhumain; elle allait fréquemment jusqu'à forcer l'aveu des fautes les plus secrètes, et quelquefois jusqu'à dispenser le coupable de cet aveu. Mais en pénétrant dans le secret des cœurs, ce regard y portait le courage et l'espérance. C'était comme une puissance de résurrection que le Docteur angélique avait reçue avec ces lumières surnaturelles; il exerçait sur les âmes le pouvoir miraculeux que d'autres saints ont exercé sur les corps.

Les plus heureux résultats manifestaient donc chaque jour cette connaissance des hommes, si profonde dans l'esprit de Thomas, que l'on fut obligé d'y reconnaître quelque chose de divin. Mais rien ne pouvait annoncer au dehors ce qui faisait l'objet de ses visions extatiques. Le plus souvent son humilité les tenait dans un silence absolu; et toutes les sollicitations de ses frères venaient échouer contre les inspirations de cette héroïque vertu. Dans une circonstance en particulier, c'était le dimanche de la Passion de l'année 1273, Thomas célébrait les saints mystères dans l'église de Saint-Dominique; il entra dans un si profond ravissement, qu'il fallut user d'une sorte de violence pour le rappeler au sentiment des choses extérieures. Plusieurs officiers du roi de Naples et quelques dominicains, témoins de cette mer-

(1) C'est dans cette attitude que le Docteur angélique est représenté sur un bas-relief en or, précieusement conservé dans un cabinet du Vatican.

veille, le conjurèrent en vain de laisser éclater à leurs yeux quelques rayons de la grâce; ils tentèrent d'inutiles efforts pour en obtenir la connaissance de ce qui s'était passé dans son âme durant les instants précieux qu'elle fuyait loin des hommes et de la terre. Peu de jours après, Thomas avouait, dans les épanchements intimes de l'amitié, que la grandeur même des choses qui lui furent révélées l'avait tenu dans le silence de la stupéfaction. « La langue de l'homme, ajoutait-il, à l'exemple du grand Apôtre et presque avec ses expressions, est impuissante à rendre convenablement les merveilles de Dieu. Il m'a été révélé de si grandes choses, dit-il encore, que tout ce que j'ai écrit, tout ce que j'ai enseigné dans ma vie ne me paraît qu'un pâle reflet de la vérité, qu'une image indigne de la beauté suprême (1). »

A partir de ce jour, le Docteur angélique se condamne au silence; il a résolu de ne plus écrire, de ne plus enseigner. Et ce jour pourrait être considéré comme celui de la mort du grand homme, si l'admiration de ses contemporains et le zèle de la religion n'avaient encore épié sa parole pour la transmettre à la postérité.

Thomas n'eût plus voulu s'entretenir qu'avec son Dieu; l'activité de son esprit et celle de son cœur n'étaient plus captivées que par la pensée des choses éternelles. Il retranchait graduellement du temps qu'il accordait à ses frères, pour ajouter à celui qu'il con-

(1) Talia mihi sunt revelata, quod ea quæ scripsi et docui, modica mihi videantur (*apud Boll.*, p. 674).

sacrait à l'oraison. Son humilité, sa ferveur et son espérance croissaient dans la même proportion. Il mourait chaque jour à ce monde visible; tout en lui devançait l'heure de son trépas; ses vœux et ses pressentiments prenaient parfois le caractère de la prophétie. D'une part, un invincible dégoût était monté dans son âme, et de l'autre, une ardeur immense, une insatiable avidité.

Malgré cette répulsion toujours croissante pour les objets terrestres, et ces élans enflammés vers un monde meilleur, on le voit s'éloigner un instant de sa pieuse solitude, pour aller rendre une dernière visite à sa sœur, la comtesse Théodora, en son château de San-Severino, peu distant de la ville de Naples. Là il fut saisi d'une extase plus longue, plus intense qu'à l'ordinaire; il demeura pendant plusieurs heures sans donner aucun signe de vie; de telle sorte que le père Réginald, son compagnon, ne put dissiper les alarmes de sa sœur, par tout ce qu'il lui raconta de merveilleux sur la vie du Docteur angélique, forcé qu'il était d'avouer d'ailleurs qu'il ne se souvenait pas de l'avoir jamais vu, pendant un si long temps, ravi hors de lui-même (1). Quand cet état de contemplation extatique eut cessé, Thomas ne put que redire à son ami les seules paroles que le grand Apôtre faisait entendre à son retour du troisième ciel : « J'ai vu, j'ai entendu

(1) De quo cum soror sua præcipuè turbaretur, quæsivit ab ejus socio quid hoc esset quod fratri suo subitò accidisset. Qui dixit ei : Frequenter in spiritu rapitur, cum aliqua contemplatur; sed ex toto tempore, sicut nunc, nunquam vidi ipsum sic à sensibus alienum *apud Boll.*, p. 674).

des choses inénarrables. » Le Docteur ajouta avec certitude : « Ma vie doit bientôt finir, comme mon enseignement (1). »

Pour se disposer plus immédiatement à la prise de possession de son éternité, Thomas d'Aquin s'était de nouveau renfermé dans cette taciturnité tranquille et méditative qui avait fait le caractère distinctif de sa première jeunesse, de cette époque de la vie où l'homme doit se préparer à la pratique sérieuse de l'existence. Mais, comme la première, cette seconde taciturnité sera plus d'une fois interrompue par les condescendances de la charité ou par les devoirs de l'obéissance. L'Eglise catholique n'entendait pas, comme nous l'allons voir, se laisser dépouiller avant le temps du bienfait qu'elle tenait alors de la munificence de son céleste époux !

(1) Sicut doctrinæ, sic citò finis erit et vitæ (*ibid.*)

CHAPITRE XXVII.

Election de Grégoire X. — La Terre-Sainte et le schisme des Grecs. — Convocation du second concile général de Lyon. — Thomas est appelé. — Il tombe malade en route. — Abbaye de Fosse-Neuve. — Thomas explique le Cantique des cantiques. — Il reçoit les derniers sacrements. — Sa mort. — Douleur universelle. — Portrait du saint.

Educ de custodiâ animam meam, ad confitendum nomini tuo : me expectant justi, donec retribuas mihi.

Ps. CXLI, 8.

Viva erit vita mea, tota plena te, nunc autem quia tui plenus non sum, oneri mihi sum.

DIV. AUG., *Conf.*, lib. X, c. 28.

Après une vacance trop longtemps prolongée, le choix d'une commission spéciale nommée parmi les cardinaux présents à Viterbe, et chargée de terminer leurs différends, avait enfin donné un successeur au pape Clément IV; c'était Théalde ou Thibaut, archidiacre de Liége, et dans ce moment entièrement absorbé par la mission active et dévouée qu'il remplissait auprès des chrétiens d'Orient. Indépendamment du mérite incontestable du personnage élu, de son zèle mille fois éprouvé pour la gloire de la religion et les intérêts de l'Eglise, de ses lumières, de sa fermeté et de sa profonde expérience dans les affaires de son temps, cette élection avait une signification plus vaste, relative aux grandes préoccupations de cette époque, une plus haute

portée dans le mouvement général de l'esprit chrétien; on pouvait la considérer comme la manifestation éclatante de cet infatigable désir qui, dans les diverses parties du monde catholique, sollicitait encore toutes les âmes à la conquête des lieux consacrés par le sang de la rédemption.

Plus d'un siècle et demi de tentatives infructueuses et de constants revers, la mort récente du roi de France dans sa croisade contre Tunis, n'avaient pu briser cette tendance universelle. Chaque soupir des chrétiens pour la délivrance d'une terre sanctifiée par le séjour et les œuvres de l'Homme-Dieu; chaque douleur des fidèles au sujet de la profanation des sanctuaires où le Christ a instruit le genre humain et l'a réconcilié avec la divinité; chaque entreprise particulière faite pour reconquérir cette contrée, à laquelle se rattachent tant de sentiments de bonheur et de reconnaissance; les malheurs arrivés naguère aux chrétiens qui l'habitaient; les persécutions incessantes et les dangers plus affreux encore auxquels ils étaient en proie; les avanies souffertes chaque jour par les pieux pèlerins qui, de l'Europe, allaient visiter le tombeau du Sauveur, avaient trouvé un puissant écho dans l'âme de ceux qui étaient chargés de donner un chef à la chrétienté. Et telle est l'influence d'une grande et noble pensée sur les mouvements mêmes qui semblent placés en dehors de sa sphère, que celle-ci fut assez forte pour prévenir les malheurs auxquels la division eût pu donner lieu, pour réunir tous les suffrages sur la tête d'un homme qui devait en être regardé comme l'expression la plus complète. Sous l'inspiration du nouveau

pontife, elle allait cependant changer de direction, sans changer de nature, sans rien perdre de son activité.

Le décret de son élection, qui lui fut immédiatement envoyé, avait répandu l'espérance et la joie parmi les chrétiens d'Orient ; ils connaissaient les dispositions de Théalde et la sincérité de sa ferveur pour la cause sacrée. En quittant les rivages de la Palestine, il avait une dernière fois tourné ses regards vers la ville sainte, retombée depuis longtemps au pouvoir des infidèles, et il s'était écrié, avec les paroles et les sentiments du Prophète exilé : « Si je t'oublie, ô Jérusalem, que ma main droite s'oublie elle-même ; que ma langue s'attache à mon palais, si je ne me souviens point de toi, si Jérusalem n'est pas à jamais l'objet de mes plus chères affections ! » A son arrivée en Italie, au lieu de prendre le chemin de Rome, où il était impatiemment attendu, mais où il craignait de trouver le tumulte ordinaire des affaires de la papauté, il alla directement à Viterbe pour se concerter avec les cardinaux sur les moyens de venir immédiatement au secours de la Terre-Sainte. S'il parut, en premier lieu, se conformer aux idées reçues, en demandant aux villes de Pise, de Gênes, de Venise et de Marseille, d'armer trois galères chacune, il montra bientôt qu'il plaçait son espoir dans un appui moins aventureux, en chargeant de ses propres aumônes et de celles des princes chrétiens, un religieux dont l'âme était pleine de pensées divines, dont le cœur débordait des consolations de la charité. Cet homme était Thomas Agni de Leontino, qui, de l'archevêché de Cozenze, fut alors transféré au trône patriarcal de Jérusalem ; titre vraiment glorieux, que

le dévouement seul pouvait revêtir, et qui ne promettait que des dangers et des sacrifices (1). Les vues du pape dans la mission qu'il confiait à cet illustre dominicain sont encore plus clairement manifestées par les lettres qu'il lui écrivit dans cette circonstance, et dans lesquelles il lui montrait la corruption des chrétiens d'Orient comme la principale source des maux dont ils étaient accablés.

Aussitôt après son couronnement, où il prit le nom de Grégoire X, il inaugura, à titre de souverain pontife, les principes de cette politique sacrée. Il proclama solennellement l'impuissance éprouvée de la force matérielle, et releva les généreuses tendances de son siècle en les spiritualisant. Au lieu de convoquer des armées nombreuses et des chefs puissants pour les précipiter encore sur les champs de bataille de l'Idumée, il appela tous les évêques du monde catholique à se réunir dans un concile général, où l'on traiterait de l'extinction du schisme des Grecs, de la corruption, des vices et des erreurs qui se multipliaient parmi les chrétiens, pour en venir à relever plus aisément les affaires de la Palestine, à reconquérir le tombeau du Christ, à secourir du moins ses adorateurs réduits à la dernière extrémité. Le concile devait se tenir à Lyon; l'ouverture en était indiquée pour le premier jour de mai de l'année suivante, 1274.

Une fois élevée à cette hauteur, la question d'Orient, comme toutes celles qui s'y trouvaient rattachées, tom-

(1) Le lecteur peut se souvenir d'avoir vu, au chapitre neuvième de cette Histoire, une esquisse rapide de la vie de ce religieux et des rapports qui l'unissaient à Thomas d'Aquin.

bait de plein droit sous le domaine du Docteur angélique. Il reçut un bref particulier du souverain pontife, qui lui enjoignait de se rendre au concile, et d'y porter son Traité contre les erreurs des Grecs, composé sous le règne et à la sollicitation d'Urbain IV. Les ambassadeurs de Michel Paléologue et plusieurs prélats de l'Eglise grecque devaient se rendre à Lyon pour représenter, au sein de l'universelle assemblée, les idées et les intérêts de cette portion malheureuse de la chrétienté, pour y traiter la grande question de la paix et de l'unité, pour y jeter enfin, s'il était possible, les bases d'une réconciliation si désirable en elle-même, si décisive pour le bien général de la religion, pour la protection de la Terre-Sainte en particulier. Le chef suprême de l'Eglise espérait tout de l'intervention d'un génie connu, vénéré dans tout l'univers, si propre, en effet, à dissiper les préventions, à réfuter les erreurs, à faire triompher dans les âmes les tendres et salutaires conseils de la charité chrétienne, à dominer peut-être, par ses hautes influences, l'esprit inquiet du schisme et de l'hérésie.

C'était également le vœu, l'attente même de tout ce qui, dans le monde, se mêlait aux intérêts de la vérité religieuse. Celui en qui reposaient tant d'espérances, était loin cependant de les partager; son humilité profonde lui en interdisait jusqu'à la pensée, en ce qu'elles avaient pour lui de flatteur et de personnel; et les pressentiments qu'il avait conçus d'une mort prochaine, parvenus dans son esprit à l'état de certitude presque absolue, ne lui permettaient pas même de croire qu'il pût jamais y concourir, comme son zèle lui en eût

imposé le devoir. Il partit néanmoins, répondant au premier appel de l'Eglise, sa mère, ne comptant pas, à la vérité, parvenir au terme du voyage, mais heureux de mourir dans l'exercice actuel de l'obéissance. Quoique les Napolitains et leur roi le regardassent, à juste titre, comme l'ornement de leur patrie, ils ne mirent aucun obstacle à son départ; ils n'eussent osé résister aux ordres du souverain pontife; ils ne pouvaient prévoir la perte irréparable qu'ils allaient éprouver.

Thomas se mit en route au milieu de l'hiver, et, selon toutes les probalités, dans le premier mois de l'année où le concile devait être tenu. Ses supérieurs lui donnèrent, comme toujours, le P. Réginald pour compagnon. L'éloge de ce religieux se trouve consigné dans plusieurs historiens de cette époque; mais il nous semble résulter avec plus de force et d'éclat de cette inaltérable amitié, de cette entière confiance dont il fut honoré jusqu'à la fin par le Docteur angélique. Il avait été jugé capable de comprendre sa parole, digne de participer aux sublimes inspirations de sa piété. Non content d'entrer avec lui en communauté de pensées et de sentiments, Thomas d'Aquin l'avait initié plus profondément encore à la connaissance de son être, en lui confiant parfois les merveilleux rapports qui l'unissaient avec les heureux habitants et le Roi immortel de la céleste cité. A la suite d'un si grand maître, le P. Réginald avait été entraîné bien loin dans les secrets de la science, bien haut dans les voies de la perfection. Dans cette circonstance toutefois, les supérieurs dominicains songeaient moins à procurer le

double avancement du disciple, qu'à conserver la vie et les ouvrages de son maître. Notre saint se laissait tellement aller désormais au courant de ses méditations, qu'il oubliait souvent de prendre sa nourriture accoutumée. Avec la mission de pourvoir à sa subsistance, le P. Réginald avait reçu celle de recueillir ses pensées (1).

Non loin de Naples, et sur la route du Docteur, se trouvait le château de Magenza, habité par Françoise d'Aquin, sa nièce, mariée naguère au comte Annibal de Cécan. Loin d'étouffer les légitimes affections que la nature inspire, la grâce les affermit en les épurant. Le saint résolut de passer quelques jours chez sa noble parente; il voulut accorder cette consolation aux sentiments qu'elle avait toujours professés pour lui. Là, le mal dont il avait éprouvé les premières atteintes se manifesta de nouveau par les symptômes les plus alarmants, mais surtout par un dégoût prononcé pour toute sorte de nourriture. Le médecin ayant vainement essayé, pour vaincre cette répugnance, de tous les moyens que son art pouvait lui suggérer, fit un appel à la bonne volonté du malade, en le conjurant de faire connaître ce qui serait de nature à lui faire plaisir. Thomas, plutôt pour se délivrer des importunités de ceux qui l'environnaient que pour accorder quelque satisfaction aux désirs de la nature, nomma un poisson fort commun en France, mais entièrement inconnu en Italie. La difficulté cependant fut vaincue par les re-

(1) Circà quem oportebat semper assumere nutricis officium, propter abstractionem quasi continuam, et frequentem ad cœlestia mentis raptum (*apud Roll.*, p. 678).

cherches des serviteurs, l'or de la comtesse, et, s'il faut en croire aux anciens chroniqueurs, par une intervention miraculeuse de la volonté divine : le poisson fut trouvé et présenté au malade ; mais celui-ci refusa d'y toucher, soit parce qu'il n'en attendait aucun soulagement véritable, soit afin de ne point violer en ses derniers jours les règles d'une mortification qui ne s'était jamais démentie. Dans sa pensée, il se souvint de David, répandant en présence du Seigneur l'eau de la citerne de Bethléem, que la valeur de ses soldats avait apportée à l'imprudence de ses désirs.

Thomas sentait, à ne plus en douter, que sa mort était proche. Les soins et les attentions dont il était l'objet, l'affection des serviteurs et la tendre sollicitude de sa nièce, ne purent le retenir plus longtemps dans cette riche maison. Il n'avait point voulu vivre parmi les délicatesses du luxe, dans la société des séculiers ; il ne voulait pas y mourir. « Si le Seigneur daigne me visiter, disait-il à son ami, il convient que je reçoive sa visite dans une maison religieuse (1). » Et malgré la gravité de sa maladie et les résistances des habitants, il quitta le château de Magenza. Il était fort peu éloigné de Naples, comme nous l'avons dit ; il ne crut pas cependant devoir revenir sur ses pas, dans la crainte de blesser la perfection de l'obéissance ; il continua le chemin où cette vertu l'appelait. Mais la fièvre augmentant toujours, il lui fut impossible d'arriver, selon ses désirs, dans un couvent de son ordre. Sa faiblesse le força de s'arrêter à Fosse-Neuve, dans le diocèse de

(1) Si Dominus voluerit me visitare, melius est quod reperiar in domo religiosorum, quàm in domibus secularium (*ibid.*).

Terracine (1), dans une abbaye de l'ordre de Cîteaux, et dont la célébrité se rattache surtout à cette visite suprême de Thomas d'Aquin.

En entrant dans cette sainte demeure, comme un homme fatigué du voyage de la vie, il fit entendre ces paroles du Psalmiste : « Voici le lieu de mon éternel repos (2). » Il alla d'abord, quoique faible et chancelant, se prosterner aux pieds des saints autels; il ne crut pas devoir se dispenser, même alors, d'une loi qu'il s'était prescrite dans tous ses voyages, et qu'il avait inviolablement observée pendant toute sa vie. C'était pour la dernière fois qu'il répandaît son âme en face de ces augustes tabernacles qu'il avait tant aimés. De là il fut conduit par les religieux de cette maison dans l'appartement même de l'abbé. Le bonheur qu'ils éprouvaient en recevant chez eux le Docteur angélique, n'était que trop obscurci par l'état de souffrance où ils le voyaient; mais leur admiration et leur respect ne connurent point de bornes; ils ne voulurent pas que les domestiques du couvent eussent accès auprès d'un si grand homme; eux-mêmes tinrent à honneur de le servir. Leur respect fut poussé à un point que l'admiration toute seule ne saurait inspirer; on y remarque les religieuses attentions de la foi. Ces dignes enfants

(1) Lieu appelé autrefois Marché d'Appius (*Forum Apii*), parce que dans la place publique de cette ville il y avait une statue dressée à cet ancien Romain, ou plutôt à raison de cette voie célèbre qui, perçant les marais Pontins, conduit de Rome à Terracine. C'est là que saint Paul, dans son premier voyage de Rome, trouva un grand nombre de chrétiens qui, de la capitale du monde, étaient venus à sa rencontre, à une distance d'environ quatre-vingts kilomètres.

(2) Hæc requies mea in seculum seculi (Psal. CXXXI, 15).

de saint Bernard s'en allaient couper dans la forêt et transportaient sur leurs épaules le bois qui devait brûler dans la chambre du Docteur dominicain (1).

Mais leurs services furent abondamment récompensés; auprès du lit de ce malade, ils étaient à l'école de toutes les vertus, à l'école de la perfection la plus sublime. Jamais l'humilité de Thomas, sa patience, sa charité, sa modestie, son esprit d'oraison, n'avaient brillé d'une plus édifiante clarté. Quoique l'esprit de leur grand réformateur vécût pleinement parmi eux, le modèle de sainteté qui venait de se montrer à leurs regards ouvrait à leur émulation la plus vaste carrière. Le calme et la sérénité, empreints sur la physionomie de Thomas, au milieu des souffrances les plus aiguës, révélaient en partie les glorieux secrets de cette âme prédestinée. Le rapprochement progressif de la mort semblait projeter avec plus d'abondance sur son front les paisibles rayons de l'immortalité.

Les religieux de Fosse-Neuve ne furent pas les seuls témoins de cette fin sublime du philosophe chrétien. Le bruit de sa maladie s'était promptement répandu dans les environs, et la perte dont on était menacé était également ressentie par les grands et par le peuple. Le monastère fut incessamment inondé par une foule de visiteurs, accourus de toutes les contrées voisines; sur tous les visages étaient peintes la douleur et l'anxiété. La comtesse de Cécan se présenta plusieurs fois à Fosse-

(1) Monachi cum tantâ humilitate et reverentiâ ei servire cœperunt, ut et de sylvâ propriis humeris ligna deferrent, felices se reputantes, si sancto Doctori possent exhibere servitium, qui adhuc vivens properabat ad regnum (*apud Boll., loc. cit.*).

Neuve, sans que les règles sévères du couvent lui permissent de pénétrer jusqu'à son oncle. Ses offres et ses désirs ayant été transmis au malade, il lui fit exprimer sa reconnaissance, en y joignant des conseils qui n'étaient qu'une suite de la mission qu'il avait remplie sur la terre, la faisant avertir d'avoir sans cesse devant les yeux, au milieu des devoirs de son état, et de l'éducation surtout de ses enfants, la pensée de cette éternité dont il allait prendre possession avant elle. Plus heureux que cette parente affligée, un grand nombre de frères prêcheurs, venus de Naples, de Rome et de plusieurs autres couvents d'alentour, eurent le douloureux avantage d'approcher de cette couche, qui pouvait bien être considérée comme la dernière chaire du saint Docteur, comme une image frappante de cette croix dont la vertu lui avait toujours semblé si nécessaire à l'efficacité de la parole évangélique.

Thomas parlait peu, mais son exemple était la plus magnifique de toutes les leçons. Elle ne put toutefois satisfaire entièrement la sainte avidité des religieux de Fosse-Neuve. Réunis autour du lit de Thomas, ils le conjurèrent de leur faire une courte exposition du Cantique des cantiques, ainsi qu'avait fait saint Bernard pour ses religieux de Clairvaux. « Donnez-moi l'esprit de Bernard, répondait le malade, et je ferai ce que vous me demandez. » Mais ces pieux solitaires ayant redoublé leurs instances, Thomas consentit enfin à compléter, sur son lit de mort, le travail qu'il avait déjà commencé sur le plus mystérieux et le plus sublime peut-être des livres de l'Ancien-Testament. D'une voix expirante, mais soutenue par la force de la foi, en-

flammée par les ardeurs de la charité, divinisée par l'espoir de sa transformation prochaine, il développait, à la suite du plus sage des rois, les magnificences et les inénarrables tendresses de l'amour divin pour la nature humaine. Doublement accablé par la faiblesse et par la douleur, épuisé par le défaut de nourriture, dévoré par les ardeurs de la fièvre, il déroulait aux yeux de ses frères, ravis et frémissants, les trésors cachés de ce chant mystérieux, appelé par excellence le Cantique des cantiques. Il sondait avec la pénétrante justesse de son regard, ces figures hardies, ces symboles animés que le génie oriental prêta à l'inspiration céleste pour célébrer les enseignements profonds de la religion primitive, de la religion éternelle. Il ramenait à l'ordre rigoureux de son inflexible méthode, les écarts multipliés du lyrisme le plus ardent, les élans impétueux de l'enthousiasme et de l'extase; il montrait à découvert, sous les traits enflammés d'un amour ineffable, la charité du Créateur pour sa faible créature, l'union merveilleuse de la divinité avec l'humanité régénérée. Le Docteur angélique, arrivé à son heure suprême, chantait donc, avec les accents inspirés du Prophète, le sublime épithalame du Verbe incréé, et de cette épouse glorieuse, sans ride et sans tache, qu'il s'est acquise par la mort et par le sang (1). Thomas résumait ainsi, dans ce divin langage, les pensées de toute sa vie; il laissait enfin s'épancher en flots d'amour et de reconnaissance ce cœur si longtemps comprimé. Il redisait une dernière fois les miséricordes du Seigneur,

(1) Ephes., V, 27.

les espérances de l'homme, les images anticipées de cette gloire et de ce bonheur dont la mort allait bientôt lui assurer la conquête.

Sa vie n'avait été, comme nous l'avons dit, qu'une longue préparation à ce dernier moment ; elle avait été, dans le sens du grand Apôtre, une mort progressive, c'est-à-dire une marche rapide et non interrompue au sein de la divinité. Thomas n'avait cessé, suivant l'admirable leçon de l'Esprit-Saint, de disposer avec sagesse les degrés de son âme, d'échelonner ses vertus, afin d'arriver à la contemplation de l'éternelle Majesté (1). Parvenu cependant au moment décisif qui devait juger de l'efficacité de ses efforts, il fut saisi de cette terreur profonde qui faisait trembler au fond des déserts les Jérôme et les Hilarion ; terreur dont le souvenir subsiste toujours comme l'enseignement le plus solennel pour les chrétiens, comme la plus terrible condamnation de la sécurité du monde. Il voulut une dernière fois soumettre aux pénétrantes clartés d'un examen rigoureux et général cette existence qui ne nous est apparue que comme un perpétuel holocauste, offert à la gloire de Dieu et pour le salut des hommes. Fidèle au précepte du grand Maître, il résolut de se juger avant d'être traduit au tribunal de celui qui juge les justices mêmes (2); il fit sa confession générale au P. Réginald, donnant ainsi à l'amitié la preuve de la confiance la plus grande qui puisse exister sur la terre. Quelles fautes le regard de Thomas put-il découvrir dans sa vie? Elles furent grandes et nombreuses, s'il faut en

(1) Psal. LXXXIII, 6, 7, 8.
(2) Psal. LXXIV, 2.

juger par les larmes abondantes qui en accompagnèrent l'aveu. Mais comment s'insinuèrent-elles dans ce tissu compliqué d'œuvres et de vertus également sublimes? N'est-on pas obligé de voir dans ces larmes, à l'exemple du premier biographe de notre saint, autant l'expression de sa reconnaissance que celle de son repentir? Les dernières forces de Thomas s'écoulaient avec ses dernières pensées dans ce retour solennel, dans cette réparation suprême.

Aussitôt après avoir reçu la sentence d'absolution, prononcée par le prêtre d'une voix entrecoupée de sanglots, il demanda le pain des anges, devenu le pain des voyageurs, le viatique de l'éternel pèlerinage. Quand vint le moment où le Dieu des consolations, qui déjà plusieurs fois était venu le visiter sur son lit de douleurs, allait pour la dernière fois, sans doute, s'unir à son cœur à travers les voiles eucharistiques, l'humilité de Thomas ne put être comparée qu'à la ferveur de ses désirs. Pendant que l'abbé et la plus grande partie de la communauté étaient allés chercher au fond des tabernacles la divine Eucharistie, Thomas pria ceux qui étaient restés autour de son lit de le mettre à terre et sur la cendre, afin qu'il pût recevoir ainsi avec plus de respect celui qui, pour dernière couche, avait choisi le gibet de la croix. L'hostie sainte qui le présente et le dérobe à nos regards n'eut pas plutôt franchi le seuil de sa cellule, que le mourant se souleva, comme pour se précipiter au-devant de son Dieu; l'énergie de son âme, observe l'antique narrateur, suppléant à la faiblesse de son corps. Le prêtre, en lui présentant l'auguste sacrement de l'Eucharistie, lui demanda,

selon l'antique usage de l Eglise, s'il croyait que l'hostie consacrée renfermât le vrai Fils de Dieu, le même qui est né d'une vierge, et mort sur une croix. Le Docteur répondit d'une voix claire et distincte, avec une dévotion également animée et par l'intelligence de la foi et par la tendresse de l'amour : « S'il était, dans la vie, une lumière supérieure à celle de la foi, qui pût révéler à nos âmes la vérité de ce sacrement, je n'affirmerais pas avec plus de certitude que celui-ci est vrai Dieu et vrai homme, Fils du Père éternel et d'une mère vierge; je crois de cœur et je professe de bouche tout ce que l'Eglise m'enseigne du très-saint Sacrement. » Thomas prononça encore quelques autres paroles pleines d'une ferveur angélique; puis, au moment de recevoir le viatique de l'éternité, il s'écria : « Je vous reçois, ô vous qui vous êtes fait le prix de la rédemption de mon âme; c'est pour l'amour de vous que j'ai étudié, veillé, travaillé; c'est vous que j'ai constamment prêché, enseigné. Je n'ai jamais volontairement rien dit qui fut contraire à la foi; mais s'il avait échappé quelque erreur à mon ignorance, je ne suis pas opiniâtre dans mon sentiment, j'abandonne tout à la suprême autorité de la sainte Eglise romaine, dans l'obéissance de laquelle je passe de l'exil à la patrie. » Et jusqu'à l'instant même où sa langue demeura immobile au contact des espèces sacrées, le Docteur redisait avec des larmes abondantes : « O Christ, vous êtes le Roi de gloire, vous êtes le Fils éternel du Père éternel! »

Ce ne fut qu'après l'hymne d'action de grâces que le Docteur mourant se laissa reporter sur son lit. Sa prière continua avec une ferveur qui semblait augmenter à

mesure que ses forces diminuaient. Les religieux de Fosse-Neuve, ceux de saint Dominique surtout, voyant les progrès rapides que faisait la mort, malgré leurs efforts et leurs prières, ne contraignent plus désormais leur douleur; ils comprenaient, avec un sentiment d'inexprimable angoisse, que Thomas leur échappait de moment en moment, sans qu'il leur fût possible de ralentir d'un pas cette fuite suprême. Le lendemain, le Docteur sentit que l'heure n'était plus éloignée; il demanda le dernier sacrement de l'Eglise, l'onction extrême du voyageur qui part pour l'éternité. Au sentiment de repentir que ce sacrement inspire, il joignait celui d'une inaltérable sérénité; il répondait distinctement aux prières du prêtre. Sa voix était pure, quand toutes les autres étaient pleines de larmes et de sanglots; au milieu de tant de cœurs abattus, son cœur était dans le calme et dans la joie. Une seule chose en altérait les douces émotions : c'était la douleur des assistants, celle de ses frères, celle de son fidèle ami surtout, du confident de son âme.

Moins favorablement placé que le mourant pour juger des faux biens de la vie présente, il osa ramener ses regards sur les espérances que la terre eût pu lui présenter. Son maître essaya de le détromper encore : « Mon fils, lui dit-il d'une voix affaiblie, mais toujours sereine, ne vous laissez point troubler pour un semblable motif. Ce qui fut toujours l'objet de mes désirs, est maintenant celui de ma reconnaissance; Dieu me retire de la vie dans cet état de simple religieux que j'ai constamment gardé inviolable à tout honneur, à toute dignité. J'eusse pu sans doute faire encore quelque

progrès dans la science, dépasser peut-être, à raison des grâces spéciales dont le ciel a daigné me favoriser, les docteurs qui ont vécu plus longtemps; mais c'en est assez pour que Dieu me fasse passer avant eux de cette vie si courte à celle qui doit être éternelle. Soyez sans regret, mon fils; je pressens déjà un bonheur sans mélange. » On était au 7 mars 1274, peu d'instants avant le lever du soleil. Le Docteur eut encore la force de remercier ses hôtes et de recommander à l'un d'entre eux l'exercice de la présence de Dieu, comme moyen assuré de salut. Puis il ne voulut plus lui-même se distraire de cette présence : c'était l'agonie; elle fut calme et rapide. L'âme du saint était allée sans secousse de la prière à la vision; la mort avait immobilisé ses traits dans le ravissement de l'extase.

« A l'heure même où Thomas rendait le dernier soupir, un religieux de cette maison s'étant endormi en priant dans l'église, aperçut une étoile d'une admirable clarté tomber du ciel sur le monastère; il vit aussi deux autres étoiles descendre conjointement de la voûte éthérée; et après un peu de temps, il revit l'étoile qu'il avait d'abord aperçue, et dont l'éclat égalait celui des deux autres réunies, remonter glorieusement vers le ciel. S'étant éveillé aussitôt après cette vision, le moine entendit la cloche qui annonçait le trépas du saint Docteur, et il comprit que la première étoile n'était autre que son âme qui sortait de son corps, et s'en allait, en compagnie de deux âmes bienheureuses, prendre possession de la patrie céleste (1). »

(1) *Apud Boll.*, p. 677, n. 60.

Un peu plus loin, le même auteur raconte ce qui suit :

« Comme le Docteur brisait les entraves de cette vie mortelle à Fosse-Neuve, frère Paul d'Aquilée, docteur lui-même et grand inquisiteur de la foi, résidant à cette époque dans le couvent de Naples, crut voir, *dans l'extase de son imagination,* frère Thomas faisant sa leçon dans l'université napolitaine, en présence d'un nombre prodigieux d'écoliers. Saint Paul entre dans l'école, en compagnie de quelques autres saints. Le professeur se lève et descend immédiatement de la chaire pour venir à la rencontre de l'Apôtre. Celui-ci lui fait signe de continuer sa lecture et de poursuivre la leçon qu'il avait commencée. Mais le Docteur conjure l'Apôtre de lui dire en grâce s'il a bien compris le sens de ses épîtres. Paul lui répond : « Oui, autant que peut le comprendre un homme plongé dans les ténèbres de cette vie; mais viens, je te conduirai en un lieu où tu auras une plus claire vue de toute vérité. » Et le tirant par le pan de son scapulaire, il l'emmenait hors des écoles. Le frère se mit alors à crier de toutes ses forces : « Au secours! on nous enlève frère Thomas! » Les autres religieux, attirés par ses cris, lui demandèrent l'objet de sa vision, qu'il leur raconta. L'heure fut remarquée, et plus tard on connut que c'était celle où le saint Docteur était allé recevoir sa récompense (1). »

Mais l'impression produite par cette mort franchissait avec la même rapidité les plus grandes distances. Voici ce qui se passait à l'autre extrémité de l'Europe, dans cette vieille cité de Cologne, dont les écoles avaient été

(1) *Process. canon.*, cap. 7.

le premier théâtre des succès de Thomas, comme élève et comme professeur : « Maître Albert de Saxe, vieillard plus qu'octogénaire, tête blanche et vénérée, couronnée de toutes les gloires de la science et de tous les honneurs de la religion, auxquels il s'était montré supérieur en les déposant; cœur magnanime envers un élève surtout qui devait éclipser l'auréole de ses succès; Albert-le-Grand, le maître de Thomas, sentit aussi, par une communication divine, la perte irréparable que l'Eglise et son ordre venaient d'éprouver. Il était à table avec les autres religieux du couvent de Cologne : tout-à-coup il fond en larmes. Le prieur lui demande le motif de sa douleur; Albert répond : « C'est une triste et grande nouvelle que je dois vous apprendre : Thomas d'Aquin, mon fils en Jésus-Christ, le flambeau de toute l'Eglise, vient de mourir; Dieu me l'a révélé. » Le prieur tint compte du jour, et peu de semaines après l'on sut que c'était le jour même de la mort du Docteur angélique (1). » Nous nous trompons fort, ou l'histoire présente peu de scènes aussi frappantes que celle d'un vieillard tel qu'Albert-le-Grand, pleurant, dans de semblables circonstances, la mort d'un élève tel que Thomas d'Aquin. L'amitié qui survit à la mort a-t-elle jamais revêtu des traits plus majestueux et plus touchants?

La fatale nouvelle, avant d'arriver au fond de l'Allemagne, avait nécessairement traversé la ville de Lyon, où s'assemblaient actuellement les députés de l'Eglise universelle; elle circulait de bouche en bouche avec la

(1) *Process. canon.*, cap. 7.

tristesse et le découragement. Les Pères du concile ne s'abordaient qu'avec le silence de la surprise ou les larmes de la douleur. Bonaventure était là, sans doute; mais l'intelligence et le cœur de ce grand homme semblèrent frappés d'une mort anticipée, à la nouvelle de la mort d'un ami impatiemment attendu, et qui avait coutume de porter avec lui l'espérance de tous les triomphes. Sans prétendre rattacher à ce fait seul le peu de succès de cette assemblée dans l'un de ses objets principaux, qui était la réunion des Grecs avec les Latins; faisant d'ailleurs la part des passions humaines dans la résistance qu'elles opposent au règne de la vérité, nous pouvons affirmer, d'après tous les documents historiques, que l'absence de Thomas d'Aquin fut regardée par tous les membres comme le plus grand des malheurs qui pût arriver à la chrétienté dans de telles conjonctures. Un voile de deuil parut s'étendre sur les premières délibérations. Rien n'a pu, mieux que l'aspect du concile, inspirer ce trait d'un antique historien : « A la mort de Thomas, à peine arrivé au milieu de sa carrière de docteur, le monde ressentit une commotion semblable à celle qu'il éprouverait si le soleil venait, en plein midi, à se perdre tout-à-coup dans les espaces! »

Nous avons vu combien cette image du soleil avait paru naturelle aux contemporains de saint Thomas pour caractériser la nature et les influences de son génie. Les universités de Paris, de Bologne, de Naples, n'ont pas d'autre image pour exprimer l'immensité de leur douleur. La première élève la voix, comme le ferait une mère sur le tombeau d'un fils qui eût été sa joie et son triomphe; elle pleure, avec les lamentations de Jérémie,

le Docteur que Dieu avait placé comme le flambeau du jour au firmament de son Eglise (1).

Nous concevons maintenant mieux que jamais pourquoi les biographes de tous les temps, les pieux chroniqueurs du moyen-âge surtout, ont constamment couronné leur œuvre par le portrait de leur héros ou de leur saint. Avant de se séparer de celui qui fut longtemps le but des pensées les plus chères, l'objet des plus pures affections, le confident de toutes les peines, le conseiller, l'instigateur, le modèle de toutes les saintes choses qui fermentent dans le cœur, on sent le besoin de se recueillir encore pour contempler une dernière fois cette physionomie auguste et bien-aimée. Fidèle à cette tradition d'admiration et de reconnaissance, nous allons essayer, non de peindre par nous-même, mais d'emprunter au plus antique monument de sa vie, l'image vénérée de saint Thomas d'Aquin.

Le Docteur angélique était d'une taille haute, droite et majestueuse ; son corps semblait répondre à la hauteur, à la rectitude, à la noblesse de son esprit. Il avait une tête grande et belle, admirablement disposée pour toutes les fonctions intellectuelles. Son front était chauve avant le temps, comme la plupart des fronts où le génie a passé. Thomas fut d'une organisation tendre et flexible, qui se ployait aisément au plus léger

(1) Heu, heu, heu, quis nobis det ut repræsentare possimus Jeremiæ lamentum..... Quis posset audire..... Jubar in lucem seculi, imò, ut veriùs dicamus, luminare majus, quod præerat diei, suos radios retraxisse? (Voir à la fin du volume la lettre que les docteurs de Paris écrivirent au chapitre général des dominicains, assemblé à Lyon.)

mouvement de la pensée; cette délicatesse, toutefois, n'excluait pas la force et l'énergie. Le long exercice de toutes les vertus avait communiqué aux organes mêmes un caractère de mâle fermeté, dont, à première vue, ils n'eussent point paru susceptibles. De même que cette grande âme ne reculait jamais devant un acte d'humilité, de même son corps était devenu comme impassible en présence des plus terribles épreuves. Et ce courage qui convient si bien aux grands hommes, était d'autant plus inébranlable en celui-ci, qu'il découlait immédiatement d'une source divine; Thomas avait mis en Dieu sa confiance et son espoir. La piété, qui pénétrait son intelligence aussi bien que son cœur, se répandait comme un rayon du ciel sur sa noble physionomie; et combinée avec l'éclat du génie, avec l'expression de la bonté, elle complétait l'image la plus parfaite comme la plus aimable de ce que peut être l'homme dans son union avec Dieu!

On ne comprendrait que bien faiblement Thomas d'Aquin, si l'on venait à le séparer de Dieu; c'est là le mot qui explique l'homme et le docteur. Son enfance avait été heureusement inspirée quand elle se portait vers lui de toute l'énergie, de toute l'ingénuité d'une vie qui commence. En déterminant, en effet, le cours de ses pensées et de ses sentiments, cette cause devait agir avec une puissance unique sur le développement de ses facultés intellectuelles, aussi bien que sur le perfectionnement de ses habitudes morales.

L'âme de Thomas était douée de ce coup d'œil pénétrant et complet que l'on conçoit comme le caractère primitif du génie. Nul n'est allé plus avant dans les

choses divines; aucun regard humain n'a dépassé la limite qu'atteignit le regard de Thomas. Ce regard a quelque chose d'inflexible et d'absolu, comme la vérité, dont il reflète à nos yeux les célestes rayons. Toute la théologie de Thomas d'Aquin est revêtue de cette majesté lumineuse et sévère; mais aucune partie n'en conserve des traits plus énergiques que celle où se trouvent exposées la nature et les opérations de la grâce. Le Docteur fait une si large part à l'intervention divine dans les actes de la vie, que l'on tremble d'abord pour les droits de la liberté humaine; mais on s'aperçoit bientôt qu'il en établit l'existence sur d'inébranlables fondements, qu'il en proclame hautement l'activité profonde, et qu'il ne saurait être responsable des abus et des tendances fatalistes qui se manifestèrent parfois dans les écoles formées à l'ombre de son nom. La rigueur de son exposition le rattache lui-même à l'école, ou plutôt à la tradition des grands théologiens du christianisme. Ce trait sublime de l'œil qui, à travers tous les éléments créés, remonte incessamment à la source première du mouvement et de la vie, forme le caractère distinctif des Paul, des Augustin, des Thomas et des Bossuet.

A cette puissance d'intuition dans les choses divines, le Docteur angélique unissait un jugement tellement ferme et sûr, qu'il semblait doué d'une sorte d'infaillibilité. Aucun philosophe, aucun théologien ne posséda à un plus haut dégré ce qu'on pourrait appeler le sens de la vérité. Sa logique ne sait fléchir ni devant les séductions du sophisme, ni devant les exigences de la passion. Sa marche est presque toujours la même, il est

vrai; mais cette uniformité se trouve largement compensée par la rectitude de sa direction, par la force de son mouvement. Thomas subit parfois les idées de son siècle; le plus souvent il s'en affranchit; et l'on doit moins s'étonner des influences presque inévitables qu'il reçoit, que de celles qu'il repousse et qu'il domine, si l'on remarque surtout qu'elles n'ont jamais action sur la pureté de sa foi. Cette force de raisonnement fut si précoce dans Thomas, que tous ses historiens reconnaissent qu'il n'eut jamais à revenir sur les jugements de sa jeunesse, et l'on peut dire qu'aujourd'hui l'on distinguerait difficilement les œuvres d'alors de celles qui furent faites dans un âge plus avancé. Les écrivains du treizième et du quatorzième siècle aimèrent souvent à comparer saint Thomas à saint Augustin. Ils ont mis en œuvre, dans des légendes aussi gracieuses que frappantes, les rapports qui ont existé entre ces deux génies. Dans l'une de ces poésies séculaires, saint Augustin, introduisant le Docteur angélique dans l'assemblée des saints, déclare que celui-ci est son égal pour la doctrine, mais son supérieur pour la chasteté. On peut dire, en outre, que si Thomas ne posséda rien du charme et de la grâce du saint évêque d'Hippone, il n'eut jamais besoin, comme lui, d'écrire le livre de ses rétractations.

En constatant ainsi l'énergie et la rectitude de la pensée de Thomas, n'oublions pas que ce ne furent là, après tout, que les facultés éminentes d'une intelligence créée; et que si Dieu daigne communiquer à certains esprits un rayon de sa puissance et de sa vérité, il s'est réservé la vertu propre de la création, l'acte qui substitue

l'être au néant. Créer, dans l'homme, c'est seulement organiser; c'est saisir, établir de nouveaux rapports. Il faut au génie humain une lumière céleste pour illuminer son regard; et pour créer son monde, il a besoin d'une matière préexistante (1). Nous avons vu avec quelle infatigable ardeur Thomas d'Aquin avait puisé les matériaux divers de son œuvre future dans les inépuisables réservoirs du monde et de la religion, avec quel ordre il les avait classés dans les vastes trésors de sa mémoire. La mémoire du Docteur angélique était douée d'une double puissance : à cette activité sans bornes, elle joignait une force intrinsèque, qui ne laissait rien périr de ce qu'il y avait une fois déposé. C'est cette faculté qui complétait et fécondait en lui l'invention et le jugement, en leur ouvrant le champ immense de tous les siècles écoulés.

Mais c'est sa vertu qui fut la sauvegarde de tous ces dons sacrés qui constituent l'essence du génie; c'est elle qui, en conservant leur puissance, y fit régner constamment l'ordre et l'harmonie. Les qualités de son cœur répondirent éminemment à celles de son esprit; la force de sa volonté seconda toujours l'élan de son intelllgence. Le soleil ne brilla si pur et si fécond que parce que les nuages de la terre ne voilèrent jamais son disque étincelant; et notre admiration n'est si complète que parce que le grand homme fut en même temps un grand saint!

(1) Platon ne comprend pas autrement, même en Dieu, la puissance créatrice : c'est pour cela qu'à côté d'un Dieu éternel il place une matière éternelle. Le christianisme, rendant à la divinité le caractère distinctif de sa grandeur, fait franchir à l'esprit humain tout un monde d'idées, dans la connaissance des choses divines.

CHAPITRE XXVIII.

Funérailles du Docteur angélique. — Son corps reste au pouvoir des religieux de Fosse-Neuve. — Concours et prodiges sur son tombeau. — Les Etats chrétiens se disputent l'honneur de posséder sa dépouille mortelle. — Procès et cérémonie de sa canonisation. — Les reliques sont enfin restituées à l'ordre de saint Dominique, puis accordées au couvent de Toulouse. — Translation et réception. — Paris et Naples. — Toulouse; église des Jacobins et basilique de Saint-Saturnin.

Omnia ossa mea dicent : Domine, quis similis tibi?

Ps. XXXIV, 19.

Propterea nobis sanctorum corpora usque ad tempus resurrectionis apud nos deposuit Deus, ut maximæ philosophiæ materiam haberemus.

DIV. CHRYSOST., *Hom. de S. Jul.*

Après avoir raconté la vie du Docteur angélique, nous devrions, ce semble, raconter avec le même détail les diverses circonstances qui suivirent sa mort, et se rattachent à son souvenir : sa sépulture, les diverses translations de son corps, les miracles opérés à son tombeau, sa canonisation, et le dernier séjour assigné à ses reliques. Mais ces détails, plus propres à satisfaire la curiosité qu'à édifier la vertu, ne rentrent plus dans le cadre que nous nous sommes tracé. Il est nécessaire, toutefois, de dire un mot sur chacun de ces objets, afin que cette histoire ne paraisse pas entièrement incomplète.

Les honneurs rendus par les religieux de Fosse-Neuve à la dépouille mortelle de Thomas d'Aquin, furent proportionnés à l'idée qu'ils avaient conçue et déjà manifestée de ce grand homme, empreints de la conviction qu'ils s'étaient faite de sa sainteté. Ses funérailles eurent lieu au milieu d'un peuple infini, que la réputation de sa science, l'éclat de ses miracles et le souvenir de ses vertus avaient attiré dans le monastère au premier bruit de sa mort. Une immense douleur pesait sur toutes les âmes ; on eût dit que les pauvres et les ignorants eux-mêmes sentaient vaguement la grandeur de la perte que la science, la religion et la société venaient de faire dans un même jour. Les riches et les grands de la contrée, presque tous membres, parents ou alliés de la famille d'Aquin, joignaient à l'affliction commune le caractère d'un regret plus personnel. Chez tous néanmoins il était aisé d'apercevoir, à travers les voiles épais de cette douleur profonde, un pressentiment de bonheur et comme un éclair de triomphe. Au milieu de cette cérémonie, qu'on ne pourrait qu'improprement désigner sous le nom de cérémonie funèbre, le sous-prieur du couvent, vieillard presque aveugle, se fait conduire à l'église, pour rendre ses hommages à la dépouille de l'illustre mort. Là il est animé d'un mouvement de confiance sublime : il applique ses yeux sur les yeux du saint, et il recouvre subitement la vue, parmi les acclamations et les transports d'un si grand nombre de témoins, dont quelques-uns connaissaient l'infirmité de ce religieux, et tous son irréprochable sainteté.

Mais ce prodige fit moins d'impression sur l'esprit des spectateurs que le discours prononcé par le père

Réginald. Cet ami tendre et fidèle de Thomas ne s'exprima d'abord que par les larmes, et ses larmes se communiquèrent à toute l'assemblée. Pour faire ensuite l'éloge funèbre de Thomas, il n'eut qu'à rappeler les principales circonstances de sa vie, celles surtout qui n'étaient connues que de lui seul. Il protesta à la face des saints autels que jamais Thomas n'avait perdu l'innocence reçue dans le baptême (1). Son discours fut souvent interrompu par les gémissements de la douleur, ou par les cris de l'admiration, ou par les transports de la reconnaissance.

Ce dernier devoir une fois rempli, le P. Réginald s'éloigna, en pleurant, d'une maison où il laissait la dépouille mortelle d'un homme qu'il avait toujours servi avec la vénération d'un élève pour son maître, d'un enfant pour le plus tendre des pères, d'un dévot pour un saint (2). Mais, avant de partir, il protesta contre toutes les interprétations que l'on pourrait donner à sa retraite, déclarant qu'il ne laissait là le corps de son ami qu'à titre de dépôt, jusqu'à ce qu'il eût informé ses supérieurs, et que ceux-ci eussent pris les mesures nécessaires pour le faire transporter dans une maison de leur ordre. Les circonstances ne lui permirent pas d'aller plus loin; il connaissait la résolution prise par les religieux de Fosse-Neuve de ne se dessaisir qu'à la dernière extrémité du trésor que la Providence avait

(1) Ego istius Doctoris totius vitæ et conscientiæ testis sum; quem ità semper purum reperi, sicut puerum quinque annorum (*apud Boll.*, p. 678).

(2) Cui non solum servivit ut magistro discipulus, ut patri filius, sed ut sancto devotus (*ibid.*, n. 64).

remis entre leurs mains. Pendant près d'un siècle, ils surent maintenir leur possession contre les prétentions sans cesse renouvelées, contre les démarches actives des plus célèbres universités, des plus puissantes villes de l'Europe. Elles se disputèrent longtemps le tombeau du plus grand des docteurs, comme on avait vu les villes de la Grèce antique se disputer le berceau du prince des poètes. Quoique possesseurs réels par le bienfait des circonstances, les enfants de saint Bernard ne purent jamais invoquer en leur faveur le bénéfice de la prescription; ils ne restèrent même si longtemps maîtres du dépôt sacré qu'à cause de l'animosité de leurs compétiteurs, la sagesse des souverains pontifes n'ayant pas cru devoir trancher plus tôt cette grande et difficile question.

Le corps du saint Docteur avait été respectueusement enseveli dans l'église du couvent; et cette première tombe devait être bien modeste, puisque l'antique narrateur s'écrie : « Une poignée de terre couvrit de la sorte cet astre digne de briller aux cieux (1) ! » L'église où reposait le corps de Thomas resta cependant ouverte à la confiance, aux prières des habitants de ces contrées : toutes les maladies morales, toutes les infirmités physiques trouvaient une prompte guérison sur la dalle sans ornement qui couvrait ces restes vénérés. Il n'entre point dans notre plan, nous l'avons dit, de rapporter les miracles opérés à ce tombeau, et consignés au procès de la canonisation; le récit en est presque aussi considé-

(1) Post hæc delatum est corpus ejus ad Ecclesiam in quâ fuerat venerabiliter tumulatum, et glebâ terræ cœleste sidus absconditum (*ibid.*, p. 678, n. 63).

rable que celui de la vie même de notre saint (1). C'est à ces œuvres divines toutes seules qu'il faut attribuer la gloire dont ce tombeau se trouva tout-à-coup environné; on ne saurait en faire hommage au zèle de ceux qui en étaient les gardiens, et, dans leur sens, les légitimes possesseurs. Cette gloire, au contraire, tendant à révéler le prix de leur trésor, et par là même à stimuler de plus en plus des désirs déjà trop ardents, ces bons religieux faisaient consciencieusement tout ce qui était en leur pouvoir afin d'étouffer cet éclat importun et l'empressement des fidèles. Leur supérieur, dom Jacques de Florence, crut avoir trouvé un moyen décisif, soit pour arrêter ce concours, soit pour en prévenir les funestes conséquences : accompagné de deux religieux qu'il avait mis dans son secret, il transporta le corps du lieu où il était déposé, dans une chapelle dédiée à saint Etienne, et située à l'entrée du cloître. Mais effrayé, comme le prétend un moderne historien, par cette soustraction frauduleuse faite à la gloire de Dieu et à celle de son serviteur; menacé, suivant la narration de Guillaume de Tocco, par des apparitions célestes, il se hâta de reporter le corps à son premier tombeau (2). Toute la communauté fut présente à cette seconde translation : du cercueil entr'ouvert de Thomas il s'exhala une odeur si agréable, que tous les assistants y virent une preuve éclatante et comme l'odeur même de cette sainteté dont

(1) Bolland., *Acta sanctorum*, t. I, martis.

(2) C'est Thomas lui-même qui, toujours ennemi de la fraude et de l'erreur, vient faire de solennels reproches à l'abbé de Fosse-Neuve : *Comminatus est ei nisi corpus suum ad priorem locum citò reduceret; in quo nullus. qui visitaturus ejus sepulchrum veniret, erraret* (*ibid.*).

son corps avait été le tabernacle vivant (1). Ils durent se souvenir alors de ce magnifique passage de nos livres saints : « La mémoire du juste est aussi douce que l'arome des fleurs, plus pénétrante que le parfum des compositions les plus suaves (2). »

Après cela, et pendant une longue suite d'années, le tombeau du Docteur resta également fécond en bienfaisants prodiges; la chasteté surtout, qui gémit sur les périls dont elle est environnée, ne vint jamais prier sur cette pierre sans en rapporter une inébranlable énergie. Tout ce qui restait sur la terre de Thomas d'Aquin était puissamment imprégné de cette céleste vertu. La voix des miracles et celle de la reconnaissance eussent donc, au besoin, rappelé sans cesse aux religieux de saint Dominique qu'un de leurs frères ne jouissait pas encore des honneurs dus à sa sainteté, et que ses précieuses dépouilles se trouvaient entre des mains étrangères. Plusieurs fois, en particulier sous le pontificat d'Innocent V et sous celui de Benoît XI, qui tous deux avaient porté leur saint habit, ils purent croire à la réalisation prochaine de leurs espérances.

Ce ne fut cependant qu'en 1318, quarante-quatre ans après la mort de Thomas, que le procès de sa canonisation fut commencé, à la poursuite, non-seulement de l'ordre des frères prêcheurs, mais encore de tous les

(1) D'après l'auteur déjà cité, ce fut même l'odeur exhalée par le corps, et répandue dans tout le couvent, qui trahit le secret de l'abbé, donna l'éveil aux moines, et transforma cette cérémonie clandestine et nocturne en une pompe de triomphe et de joie. Le chantre veut entonner le répons des morts, et il commence l'office des confesseurs.

(2) Eccles., XLV, 1.

Etats du royaume de Naples. Le pontife qui régnait alors sur l'Eglise était Jean XXII, le second des papes résidant à Avignon. Le lecteur connaît déjà l'admiration qu'il professait pour le Docteur angélique, et la réception qu'il fit aux ambassadeurs napolitains (1). Trois cardinaux furent immédiatement nommés pour faire en cour de Rome les premières informations, et, sur leur rapport, le pape chargea d'autres commissaires d'informer plus amplement sur les lieux mêmes où Thomas avait vécu, à Fosse-Neuve surtout, où il était mort. Ces commissaires, au nombre de trois, furent Humbert, archevêque de Naples; Ange, évêque de Viterbe; Pandulfe Savello, notaire apostolique. Le cours de ces informations fut signalé par une foule de nouveaux miracles dus à la protection de Thomas. Presque tous ceux qui se trouvèrent mêlés à cette affaire, en ressentirent les faveurs; le pape lui-même en fut le témoin. Aussi la canonisation du serviteur de Dieu ne semblait-elle devoir souffrir ni difficulté, ni retard; mais la sage lenteur et la prudente circonspection de la cour romaine, dans une semblable matière, retardèrent de plusieurs années les effets de l'admiration et de la reconnaissance, qui devaient être aussi ceux d'une conviction profondément établie. Cédant enfin aux impulsions de son

(1) Guillaume de Tocco, le biographe qui nous a constamment servi de guide, faisait partie de cet ambassade. Il raconte que le vaisseau sur lequel il avait fait la traversée avec son confrère, Jacques de Bénévent, ayant été assailli par une horrible tempête, ils ne durent évidemment leur salut qu'à la protection du saint pour l'honneur duquel ils avaient entrepris ce voyage, le danger imminent qu'ils avaient couru n'ayant cessé que lorsqu'ils s'étaient mis à invoquer sa protection (*apud Boll.*, p. 681, n. 80).

propre cœur, en même temps qu'aux instances renouvelées des principaux Etats de l'Europe, de la France et de l'Italie en particulier, le pape résolut de procéder à la canonisation. Il fixa pour cette auguste cérémonie le 18 de juillet de l'année 1323.

La veille de ce jour, le pontife se rendit au couvent des frères prêcheurs, où il commença la solennité par un magnifique éloge de saint Thomas, prononcé en présence du roi de Sicile, de plusieurs princes, seigneurs, prélats, et des ambassadeurs des puissances étrangères. Un dominicain parla sur le même sujet après le pape; il le remercia au nom de son ordre, et s'étendit ensuite sur les louanges de celui qui devait en être l'honneur immortel. Après le religieux, vint Robert, roi de Sicile, prince qui, non-seulement aimait les lettres, mais encore les cultivait avec succès; il fit à son tour le panégyrique du saint, et l'histoire nous a conservé le plan et la division de ce discours. L'orateur couronné prouva que Thomas d'Aquin avait mérité l'honneur que l'Eglise lui décernait : 1° parce qu'il avait édifié le monde par la bonne odeur de ses vertus; 2° parce qu'il continuerait à l'éclairer dans toute la suite des siècles par le pur éclat de sa doctrine. Plusieurs autres orateurs vinrent successivement, et devant la même assemblée, payer leur tribut d'admiration au Docteur angélique. De ce nombre furent l'archevêque de Capoue et celui d'Arles, l'évêque de Londres et un autre prélat anglais, un frère prêcheur du couvent de Toulouse, nommé Raymond Béquin, dont le discours fut spécialement remarqué dans cette lutte fraternelle des principales nations, comme des plus savantes cités, à louer des vertus, à rehausser une

gloire, qui étaient leur héritage commun. Le lendemain, le pape célébra pontificalement la messe en l'honneur de saint Thomas, dans la cathédrale d'Avignon, prononça de nouveau son éloge devant un concours immense de citoyens et d'étrangers, et, le jour même, adressa la bulle de canonisation à tous les patriarches, archevêques et évêques de l'univers (1). Le culte de saint Thomas se répandit simultanément dans toutes les parties de l'Eglise catholique; l'admiration pour sa science se confondant avec le souvenir de ses vertus, avec la confiance en sa protection, ce culte brilla surtout au sein des universités et des écoles publiques.

De là devait nécessairement résulter, on le comprend, un surcroît de renommée et même de force réelle pour l'ordre auquel le saint Docteur avait appartenu. Mais jusque-là les dominicains n'avaient qu'à moitié réalisé leurs désirs; et, malgré tous leurs efforts pour obtenir ses reliques, vingt-six ans après la canonisation, nous trouvons encore les moines de Fosse-Neuve en possession d'un trésor si envié. A cette époque, cependant, une guerre survenue entre deux princes voisins de leur maison, le seigneur de Piperne et le comte de Fondy, leur faisant craindre que les reliques ne fussent enlevées par le premier, qui n'était qu'à une lieue de l'abbaye, et remises au roi de Sicile, ils s'en dessaisirent volontairement et les confièrent, à titre de dépôt, à l'honneur et aux armes du second. La fidélité du comte sembla d'abord répondre à la confiance des religieux : il refusa

(1) *Redemptionem misit Dominus populo suo*..... (Voir cette pièce importante à la fin du volume.)

constamment le sacré dépôt aux sollicitations, aux promesses, à une ambassade solennelle de Louis, roi de Naples, neveu et successeur de Robert (1); mais, d'un autre côté, il ne consentit à les rendre aux premiers possesseurs que lorsqu'il eut cru voir le ciel se déclarer en faveur de leurs réclamations, jusque-là impuissantes (2). Peu de temps même après avoir opéré cette restitution forcée, il s'en repentit, et, profitant des relations qu'il entretenait avec le couvent de Fosse-Neuve, il se remit en possession des reliques. Cet enlèvement fut-il spontané de sa part, ou bien fut-il conseillé par les dominicains de Fondy? On l'ignore (3). Quoi qu'il en soit, le comte n'osa s'approprier définitivement un trésor qu'on lui disputait de toutes parts, et, quelques années après, dans le mois de février de 1368, il les remit au couvent des frères prêcheurs, à cette condition qu'eux seuls pareraient à toutes les poursuites que cette affaire allait infailliblement susciter.

Les religieux de Cîteaux, qui jusqu'à ce moment n'avaient gardé quelque modération que dans l'espoir d'amener le comte de Fondy à réparer volontairement

(1) Voici ce qu'on lit dans un antique manuscrit conservé au Vatican : « Ad serenissimum Siciliæ regem repente fama perducitur, qui pluribus collectis episcopis, militibus, et sacræ Sripturæ doctoribus, eos cum solemnissimo apparatu destinavit ad comitem, munera grandia et pretiosa promittens, si regno suo corpus sacratissimum largiretur. »

(2) Ce seigneur s'était engagé à cette restitution, en obtenant la guérison de son frère, mortellement blessé d'une chute de cheval (*apud Boll.*, p. 726).

(3) Un manuscrit fort ancien, retrouvé dans les archives des frères prêcheurs de Toulouse, autorise explicitement la seconde hypothèse; mais ce monument seul ne saurait évidemment trancher cette question.

son injustice, laissèrent désormais éclater toute leur douleur, et ils portèrent leurs plaintes au tribunal du souverain pontife. Ils avaient d'autant plus de chances de succès que le pape actuellement régnant, Urbain V, ancien abbé de Saint-Victor de Marseille, était, comme eux, enfant de saint Benoît : aussi leur avocat, Jacques de Sena, n'eut-il aucune peine à le prévenir contre le supérieur général des dominicains, qu'il lui représentait comme directement coupable de l'enlèvement des reliques. Ce supérieur était Elie Raymond, de Toulouse, particulièrement connu du pape, et plus grand par son mérite personnel que par la position éminente qu'il occupait dans son ordre et dans l'Eglise. Menacé, malgré tout cela, d'une sentence d'excommunication, il eut recours aux moyens employés par ses compétiteurs, en faisant d'abord agir auprès du pontife plusieurs personnages influents, des princes de la cour romaine, et même des têtes couronnées. Il vint enfin se défendre lui-même, et la réception qui lui fut faite ne lui prouva que trop combien il lui importait de se justifier autrement que par des protecteurs. Urbain lui reprocha, dans les termes les plus explicites, d'avoir *volé* le corps de saint Thomas : « Très-saint Père, répondit le religieux sans s'émouvoir, il est notre frère et notre chair (1). » Et malgré la hardiesse et la netteté des explications qu'il donna, le pontife l'honora de l'accolade fraternelle; et cette première conférence n'était pas encore finie, que le chef de l'Eglise avait déjà reconnu la justice de

(1) Benè veneris latro, tu furatus es corpus sancti Thomæ. — Sanctissime Pater, frater et caro nostra est (*apud Boll.*, p. 728).

sa cause, et qu'après s'être répandu en éloges pompeux sur l'ordre de saint Dominique, il demandait au supérieur en quel lieu il déposerait les restes sacrés de celui qui en avait été le plus bel ornement.

Ceci se passait le samedi de la semaine de Pâques. Cependant une maladie dont le pape fut attaqué ayant retardé la conclusion de cette affaire, et les mouvements que continuait à se donner le procureur général de Cîteaux, pouvant faire appréhender qu'il ne s'élevât de nouveaux obstacles, le père Elie se rendit à Viterbe, où le pape se trouvait alors, entièrement remis de son indisposition. Le jour de la Fête-Dieu, au retour de la cérémonie, il vint se prosterner aux pieds du pontife, et le supplia d'accorder à son ordre les reliques d'un Docteur qui avait été l'un des plus zélés promoteurs et le chantre sublime d'une solennité si glorieuse à Jésus-Christ, si avantageuse à son Eglise. Le souvenir qu'il avait invoqué, se mêlant aux inspirations de la ferveur, acheva de gagner à la justice d'ailleurs bien reconnue de sa demande, les sympathies de tous les cardinaux présents. Le pape, après avoir recueilli leurs avis, formula sur l'heure le décret qui mit fin à toutes ces disputes. « De l'autorité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, » de celle des bienheureux apôtres saint Pierre et saint » Paul, et de la nôtre, nous accordons pour toujours » à vous et à votre ordre le corps de saint Thomas » d'Aquin. » Urbain fit plus encore : il ordonna que la tête du saint Docteur, depuis longtemps séparée du corps par les religieux de Cîteaux, et précieusement conservée dans leur chapelle du château de Piperne, serait en même temps rendue aux dominicains. Cet ordre,

quoique direct et solennel, présentait dans l'exécution d'assez graves difficultés (1). Un officier distingué de la cour pontificale, Guillaume de Lordat, noble toulousain, dont les talents égalaient la vertu, fut chargé de cette commission délicate. Le Languedocien y mit toute la diligence, la fermeté et l'adresse qui devaient en assurer le succès. A Piperne, le chef de saint Thomas lui fut remis dans un reliquaire de vermeil; à Fondy, le corps du saint Docteur lui fut également livré sans résistance; et peu de jours après, le 3 août 1368, il rentrait à Monte-Fiascone, petite ville située non loin de Viterbe, où le pape résidait pendant les chaleurs de l'été. Il avait été suivi dans sa route par plusieurs religieux de Cîteaux et de saint Dominique, par quelques citoyens distingués de Piperne et de Fondy. Les reliques furent solennellement déposées, pour la nuit, dans la chapelle pontificale; et le lendemain, fête de saint Dominique, elles furent remises avec non moins de solennité entre les mains du supérieur général des frères prêcheurs. C'était la sixième année du pontificat d'Urbain V, et la quatre-vingt-quatorzième après la mort du Docteur angélique.

Le pontife crut que ce laps d'un siècle permettait désormais de choisir le lieu où reposeraient les reliques de saint Thomas. Mais l'ardeur des prétentions opposées n'était pas encore tellement affaiblie, qu'il pensât pouvoir, sans imprudence, abandonner ce choix à la volonté du général des dominicains; il jugea devoir en assumer la responsabilité, en interposant son autorité suprême.

(1) La bulle où cet ordre était signifié se trouve à la fin du volume, parmi les pièces justificatives.

« Pour vous délivrer, dit-il au père Elie, des sollicita-
» tions qui vous arriveraient de toutes parts, je révoque
» la permission que je vous avais donnée; je choisis
» moi-même, pour que vous y transportiez le corps de
» votre saint Docteur, la ville et votre couvent de Tou-
» louse. Je sais que vous avez là une église magnifique,
» que le peuple de cette cité est profondément religieux,
» et qu'on vient d'y fonder une faculté de théologie,
» dont je veux que saint Thomas soit la lumière et le
» fondement. » En même temps, et à la sollicitation du maître du sacré palais, le pape ordonna que le bras droit du saint Docteur fût accordé à la ville de Paris, et déposé dans ce couvent de Saint-Jacques où il avait écrit tant et de si excellents ouvrages. L'une de ses mains, donnée primitivement par les religieux de Fosse-Neuve à la princesse Théodora, sa sœur, et depuis conservée dans le couvent dominicain de Salerne, était laissée à l'Italie. On ne saurait donc pas douter que la tête du saint Docteur n'ait suivi le reste de son corps.

Urbain prescrivit lui-même de quelle manière les saintes reliques seraient transportées de Monte-Fiascone à Toulouse. Pour les prémunir contre les tentatives sacriléges des bandes armées qui sillonnaient le nord de l'Italie, ou contre la jalouse avidité des princes et des peuples, il fit sceller du sceau pontifical la châsse qui les renfermait; il y fit attacher, en outre, la bulle par laquelle il les concédait à l'ancienne capitale des Tectosages; et, sans autre escorte que celle de quelques moines, armés seulement de leur cordon, il les envoya d'Italie dans les Gaules, sous la protection de l'Eglise et de la foi. Quelque grande que fût cette puissance dans

l'esprit des nations chrétiennes, le pape crut devoir recommander aux commissaires le silence et le secret, jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus aux portes de Toulouse, et qu'ils eussent déposé les reliques dans une chapelle qu'il leur désigna, hors des murs de cette ville.

Le procureur général des dominicains, deux anciens religieux et l'auditeur du cardinal-évêque d'Albano, accompagnaient toujours le corps, qu'ils ne devaient point perdre du vue; ils précédaient le Père général d'une demi-journée; celui-ci couchait où les autres avaient dîné, et le lendemain il dînait là où ils avaient passé la nuit. Après deux mois de marche, ils arrivèrent heureusement au monastère de Prouille, véritable berceau de l'ordre dominicain. Là ils s'arrêtèrent un mois entier, pendant qu'on faisait à Toulouse les préparatifs nécessaires pour la réception des reliques; déjà à cette distance elles se trouvaient sous la protection de cette ville, et dans le rayon de sa puissance. L'auditeur du cardinal crut donc pouvoir reprendre le chemin de l'Italie, et les religieux continuèrent le leur, avec moins de secret désormais, ou, pour mieux dire, avec l'appareil du triomphe. Les populations accouraient de loin et se pressaient sur leur passage, autant pour implorer la protection du saint que pour lui rendre leurs hommages. De nombreux miracles récompensèrent cette piété; à Prouille même, à Avignonet, à Villefranche, à Montgiscard, plusieurs malades furent guéris au contact de la précieuse châsse. Le dimanche 28 janvier 1369, au point du jour, le trésor sacré fut enfin déposé à quelques pas de Toulouse, dans une petite chapelle que le vieux chroniqueur appelle *Notre-Dame del Pheretra*,

et qui n'est autre que l'oratoire de Saint-Roch, dont la popularité semble devoir renaître aujourd'hui sous les auspices d'une société véritablement animée de l'esprit apostolique.

Toulouse tout entière se précipita bientôt hors de ses murs pour faire accueil au citoyen immortel que la réputation de ses écoles et la piété de ses habitants lui donnaient en ce jour. La population de la vieille cité avait doublé depuis plusieurs semaines; de tous les points du royaume, des pontifes, des docteurs, et plusieurs seigneurs de distinction étaient venus lui demander l'hospitalité, pour honorer, avec elle, l'entrée dans son sein du Docteur angélique. La gloire de la sainteté, quelque sublime qu'elle fût par les splendeurs du génie, avait alors, comme nous l'avons observé plus haut, quelque chose de familier et de populaire. Toulouse avait été, de plus, inondée par les habitants des campagnes voisines. La présence des princes de la terre au milieu d'une population peu accoutumée à repaître ses yeux de la majesté royale; le passage même d'un conquérant, dont la vue flatte tous les instincts d'un peuple belliqueux, ne peuvent nous donner qu'une image affaiblie de l'immense concours qui se faisait, durant ces âges de foi, autour des reliques d'un saint, ne nous disent absolument rien des sympathies, de l'enthousiasme qui soulevaient les multitudes, des transports que faisait éclater au milieu d'elles l'aspect de ces ossements sacrés. Plus de cent cinquante mille âmes sortirent de Toulouse, à la suite de Louis, duc d'Anjou, frère de Charles V, roi de France. La marche triomphale fut conduite par les archevêques de Tou-

louse et de Narbonne. Les évêques de Lavaur, Aire et Béziers, les abbés de Saint-Saturnin et de Symorre, le clergé séculier et régulier, le corps tout entier de l'université, tous les cours, toutes les confraternités de la ville, y parurent avec leurs insignes distinctifs. Un dais tout étincelant d'or et de pierreries était porté au-dessus des reliques par le duc Louis et les principaux seigneurs de sa cour; autour de la châsse flottaient six étendards, dont deux aux armes de France; le troisième portait celles de la maison d'Anjou, le quatrième celles du pape, le cinquième celles de la maison d'Aquin, le sixième celles de la ville de Toulouse. Les reliques furent portées dans l'église des frères prêcheurs, où le prieur de la Daurade et l'archevêque de Narbonne prononcèrent le panégyrique du saint; mais son plus magnifique éloge fut consigné dans les guérisons miraculeuses qui s'accomplirent jusqu'au terme de cette translation glorieuse.

Aussitôt après cette pieuse et magnifique solennité, le Père général des dominicains se rendit de Toulouse à Paris pour annoncer au roi Charles V le don précieux que la volonté du souverain pontife lui destinait, et que l'ordre de saint Dominique désirait également lui présenter comme un témoignage de son dévouement et de sa confiance. Le sage monarque voulut que le bras du Docteur angélique fût reçu dans sa ville de Paris, comme le corps du saint l'avait été dans celle de Toulouse; c'était dire que la réception devait être, sinon plus religieuse et plus empressée, du moins plus pompeuse et plus belle, à raison de la présence même de la cour et des ressources d'une grande capitale.

Au jour marqué pour la cérémonie, tous les travaux cessèrent. Le roi de France, accompagné de tous les princes du sang et de tous les seigneurs de sa cour, plusieurs cardinaux, archevêques, évêques et chefs d'ordre, tout le clergé de la capitale, l'université en corps, se rendirent à l'abbaye de Sainte-Geneviève, où la relique avait été déposée; ils furent suivis d'une foule si nombreuse, qu'on eût pu croire que le souverain le plus grand comme le plus sage de l'univers était venu, à la tête de tout son peuple, recueillir cet héritage de la sainteté. C'était le restaurateur de la monarchie qui venait rendre hommage à celui qui en avait été, sous l'un de ses prédécesseurs, l'honneur immortel et l'ange tutélaire. Charles reçut à genoux la précieuse relique des mains du supérieur général; le cardinal de Beauvais, en habits pontificaux, la porta ensuite au couvent de Saint-Jacques, si plein encore, après tant d'années, de la gloire du Docteur angélique; le roi la déposa lui-même dans une chapelle préparée d'avance par les dons de sa piété, et qu'il ordonna de nommer désormais la chapelle royale. Trois prédicateurs prononcèrent en même temps le panégyrique du saint; un prêtre séculier prêcha dans l'intérieur de l'église, un docteur franciscain dans le cloître, un religieux de l'ordre des carmes sur la place publique. Aucun dominicain ne porta la parole en ce jour; jamais l'humilité ne sied mieux que dans l'éclat du triomphe.

Tous les royaumes chrétiens envièrent à la France le bonheur de posséder la dépouille sacrée de l'ange de l'école. L'Espagne en obtint à plusieurs reprises des

fragments précieux (1); elle avait mérité cette faveur par son attachement aux principes du Docteur, par la courageuse pureté de sa foi catholique, et pour avoir donné naissance à saint Dominique, le maître de Thomas. Mais le royaume de Naples était la patrie même de ce grand homme; dès l'année 1372, il députa quelques religieux dominicains vers le chapitre général, assemblé à l'ombre de son tombeau. Ils vinrent demander quelques parcelles de son corps pour une ville qui l'avait élevé dans son enfance, qui avait recueilli ses derniers enseignements, et où, suivant de respectables témoignages, il avait désiré de reposer après sa mort. Le chapitre et la communauté de Toulouse accordèrent à une demande si juste, à de si vives sollicitations, un os entier du bras gauche de saint Thomas (2). Naples accueillit ce présent sacré avec les honneurs qu'elle avait autrefois rendus au Docteur lui-même (3). Sa confiance et son admiration, loin de diminuer avec les siècles, se sont manifestées par des honneurs encore plus grands; et les habitants de cette capitale n'ont été satisfaits qu'après avoir obtenu des souverains pontifes que saint Thomas d'Aquin serait compté au nombre des protecteurs du royaume et des patrons de la cité (4).

(1) Madrid, Salamanque et Ségovie possédèrent longtemps ce trésor vénéré; nous ignorons si ces villes ont pu le sauver des tourmentes révolutionnaires qui ne cessent de ravager ce malheureux pays.

(2) Os verum brachii de nodo ad nodum integrum (*apud Boll.*, p. 740).

(3) Voir le chapitre vingt-sixième de cette Histoire.

(4) Ceci eut lieu sous le pontificat et par l'autorisation de Clément VIII. La ville de Naples venait d'être délivrée des ravages de la peste par l'intercession du Docteur angélique; elle transféra sa

En honorant de la sorte les plus petits débris d'un corps qui fut le temple de la science et de la vertu, les chrétiens de ces temps antiques nous semblent participer à la gloire qu'ils aimaient tant à décerner.

Avant de terminer cette histoire, recueillons-nous encore une fois dans l'enceinte sacrée de cette église de Toulouse où reposaient le corps et le chef de cet homme si grand dans l'estime des générations catholiques.

Comme si cet enthousiasme pieux eût, en effet, grandi à mesure qu'il s'éloignait de celui qui en était l'objet, en 1628, le monument élevé dès l'origine à l'illustre Docteur ne parut plus digne de sa gloire. Le chapitre général de cette année décida qu'on renfermerait ses reliques dans une châsse de vermeil, et qu'un superbe mausolée serait érigé pour la recevoir. Paris

relique de l'église des Frères-Prêcheurs à la cathédrale, avec une solennité et un enthousiasme que les peuples méridionaux savent seuls imprimer à leurs cérémonies religieuses.

L'amour des Napolitains pour saint Thomas est loin d'être éteint de nos jours. Au mois d'août 1845, l'auteur de cette Histoire voyageait en Italie pour recueillir précieusement les souvenirs du Docteur angélique. Le diocèse de Naples, privé depuis deux ans de son premier pasteur, et gouverné par un vicaire-général capitulaire, vénérable vieillard de 88 ans, était l'un des points les plus importants de son excursion. Il se présenta d'abord au palais archiépiscopal pour obtenir l'autorisation de célébrer les saints mystères. En voyant ses lettres testimoniales, le vieux chanoine napolitain parut frappé d'une idée soudaine. « Vous êtes donc de Toulouse, monsieur l'abbé? dit-il; dites-moi dès lors si les Toulousains ont su conserver l'un des plus riches trésors de la chrétienté, anciennement remis en leur garde? — Quel trésor, Monseigneur? — Mais, le corps de notre saint Thomas d'Aquin! — Il repose dans le sanctuaire le plus vénéré de notre ville; Toulouse a retrouvé la religion des souvenirs. — Ah! je tremblais qu'il n'eût péri dans les scènes horribles de la révolution! Mais puisque j'apprends que le corps de saint Thomas reçoit encore les honneurs qui lui sont dus, je mourrai content! »

fournit les plus habiles ouvriers pour le premier de ces travaux; l'Italie envoya ses marbres et ses sculpteurs pour le second. Le roi Louis XIII, le duc de Montmorency, gouverneur du Languedoc, plusieurs princes de l'Eglise, l'assemblée du clergé de France, le parlement et la ville de Toulouse, les fidèles de toutes les contrées contribuèrent de concert, par de riches offrandes, à la magnificence de ces monuments. Quand tout fut préparé, un jour de fête de la Pentecôte, l'ancienne châsse fut ouverte en présence d'un peuple immense; les ossements furent successivement montrés aux fidèles, et placés dans la châsse de vermeil. Pendant une semaine entière, les saintes reliques furent exposées à la vénération publique. Chaque jour, le panégyrique du saint fut prononcé en diverses langues; des thèses solennelles étaient également soutenues sur les principes du Docteur. Charles de Monchal, archevêque de Toulouse, ordonna une procession générale pour le jour de la sainte-Trinité.

De l'église des Jacobins, où la messe pontificale fut d'abord célébrée, la procession se dirigea vers l'église métropolitaine, où elle devait faire sa station. Henri de Bourbon, prince de Condé, attendait sur le seuil du grand portail le corps du Docteur angélique. A la vue de la châsse, portée par les dominicains, escortée par les députés de toutes les maisons de l'ordre, il se prosterna en face de ces souvenirs glorieux du génie et de la sainteté. La ville entière était ornée comme un temple magnifique; les maisons avaient disparu sous de riches tentures; de toutes parts brillait l'image du saint Docteur; les fleurs et les flambeaux, symboles expressifs

de toutes les fêtes populaires, inondaient de lumière et de parfum les rues tortueuses de la vieille cité. Au retour, la châsse fut placée sur le superbe mausolée qui terminait la nef de gauche, et s'élevait jusqu'à la voûte du temple. Un historien du siècle dernier décrit ainsi ce monument : « Il est à quatre faces, dont l'orientale » et l'occidentale sont ornées d'un double rang de » grandes colonnes de marbre jaspé, et des statues de » plusieurs papes qui ont consacré, par leurs éloges, » la doctrine de saint Thomas. Outre les deux grands » autels sur lesquels on célèbre tous les jours les saints » mystères, on en dresse un autre à la face du midi » et un à celle du nord, le jour de la fête du saint; en » sorte que quatre prêtres célèbrent en même temps au » pied de ce magnifique mausolée (1). » Aujourd'hui, rien de tout cela n'existe; mais à la place on voit de misérables cloisons couper en tous sens les angles du sanctuaire; les blasphèmes ont succédé aux hymnes sacrées, et l'odeur fétide des écuries a remplacé l'arome de l'encens dans l'enceinte séculaire des Jacobins! Sans doute, la vieille église s'élève encore dans Toulouse *la Sainte;* mais ses ogives si hardies et si profondes n'abritent plus que des chevaux malades. Un palefrenier a fait son ignoble retraite au pied de cette tour, que l'art et la religion ont fait monter si pure et si gracieuse vers le ciel. Les colonnes du tombeau de saint Thomas décorent aujourd'hui le portique d'un monument étranger, protestant vainement contre une sacrilége usurpation aux yeux d'une génération igno-

(1) Le P. Touron, *Vie de saint Thomas,* liv. III, chap. 22.

rante et distraite. Lorsqu'en 1232, ce pieux évêque de Toulouse, Raymond du Falga, jetait les fondements de son église dominicaine, il ignorait, sans doute, qu'il préparait un asile aux ossements sacrés du plus grand homme de son siècle; mais il était loin de prévoir surtout qu'un jour viendrait où cet hôte sublime, ce Docteur perpétuel de l'école toulousaine, serait chassé d'une demeure acquise par une prescription de quatre cents ans, et que, par le plus étonnant des *progrès*, la brute viendrait s'installer en place du génie!

Ce jour arriva, comme on le sait, à l'époque de notre grande révolution. Dispersés par le décret de 1790, qui supprimait tous les ordres réligieux, les dominicains de Toulouse n'eurent le temps de mettre en sûreté ni la châsse, ni les ossements de leur saint Docteur. Toutefois, deux de leurs frères qui, seuls d'une si nombreuse famille, avaient acheté, par un serment réprouvé, le déplorable privilége d'habiter cette maison solitaire, sentant bientôt que leurs trésors ne seraient pas longtemps inviolables aux passions révolutionnaires, demandèrent à l'évêque intrus de Toulouse, appelé dans ce temps le Métropolitain du sud, de faire transporter le corps de saint Thomas dans l'insigne basilique de Saint-Saturnin, immédiatement placée sous la sauvegarde de la religion *constituée*. L'évêque schismatique eut le triste courage de faire cette translation processionnellement, et les deux religieux, celui d'accompagner ces indignes funérailles d'un Docteur si éminemment catholique. La population saisit avec avidité cette occasion de faire éclater son antique foi; le pompeux mensonge des démonstrations officielles

ne put cacher l'expression de ses véritables sentiments. Trois ans plus tard, le 27 février 1794, la châsse, alors portée en triomphe, fut dépouillée de ses lames de vermeil, et reléguée dans un enfoncement obscur des cryptes de Saint-Sernin, avec la caisse qui renfermait le chef auguste du Docteur angélique. Là gisaient également, après un dépouillement semblable, les reliques sacrées de plusieurs grands hommes du christianisme, réunies, par un incompréhensible rendez-vous, sous les voûtes sacrées du même monument.

La religion, comme son auteur, est patiente, parce qu'elle est éternelle; elle attendit le jour de la réparation et de la justice. Ce jour arriva plus tôt qu'on n'eût osé l'espérer; les temples se rouvrirent, l'enceinte en fut purifiée, et les reliques des saints replacées sur les autels reconstruits. En 1807, une première vérification des ossements de saint Thomas en démontra clairement la conservation et l'authenticité. Une autre fut faite encore en 1825, et le chef du Docteur angélique fut mis dans un buste qui le représente, et qui chaque année, au jour de la Pentecôte, est porté en triomphe, dans cette magnifique procession des reliques que la capitale même du monde chrétien envie à notre ville de Toulouse. Son corps fut renfermé dans une châsse de bois doré qui repose au sommet de la croix formée par la vaste basilique, dans la chapelle du Saint-Esprit. Elle est si belle et d'un goût si parfait, les ornements qui l'environnent sont si religieusement disposés autour de cette arche sainte, qu'on ne songe même pas à regretter les richesses des anciens temps. Mais en voyant la solitude régner autour du sanctuaire qui nous garde

un si magnifique trésor, on se prend à regretter amèrement leur intelligence et leur amour. Ce n'est plus là que la jeunesse de nos écoles vient chercher le feu sacré de l'inspiration; ce n'est plus à des sources si pures que ses maîtres la ramènent. « Rien néanmoins de plus » propre à nourrir cette divine ardeur que le souvenir » de ce grand homme, de celui qui fut l'ange des écoles, » de ce docteur que l'erreur ni aucun soupçon d'erreur » ne put jamais atteindre, de celui qui est resté comme » le bouclier inexpugnable de la foi, toujours fatal à » l'hérésie, toujours terrible aux ennemis de la reli- » gion. Il est à vous, et de citoyen d'Aquin, il est, en » quelque sorte, devenu citoyen de Toulouse; il est » passé de cette Sorbonne, dont il fut l'honneur im- » mortel, à cette université de Toulouse, qu'il cou- » ronne de sa gloire et soutient de son enseignement; » de telle sorte que cette université devrait être appelée » par excellence l'université de saint Thomas d'Aquin. » Lorsqu'elle vient en corps se prosterner humblement » en face de ses reliques vénérées, elle y reçoit une » étincelle de ce feu divin qui respire encore sous cet » auguste et splendide monument; car ce n'est pas » seulement son corps qu'elle possède, c'est son esprit » et sa doctrine qu'elle garde plus précieusement dans » son sein (1)! »

(1) Sed divinum hunc ardorem nutrit dignissimus Dominici filius sanctus Thomas, ille scholæ angelus, ille quem nullus unquam sinistræ suspicionis rumor aspersit, ille fidei scutum inexpugnabile, et clypeus Ecclesiæ adversariis terribilis. Totus vester est, de Aquino, si ausim dicere, factus Tolosas; et jampridem de Sorbonâ, quam olim tantoperè illustravit, in academiam Tolosanam feliciter coaptatus, ita ut academia Tolosana, suprà omnes orbis academias, academia

Quel serait aujourd'hui le langage de l'orateur chrétien qui voudrait compléter l'éloge du Docteur angélique par celui des universités de Paris et de Toulouse, illustrées toutes deux, et toutes deux affermies par sa parole et ses ouvrages? Hélas! ces deux filles de son génie ne racontent plus la gloire de leur père; ce n'est plus seulement sa doctrine qu'elles ont laissé périr dans les transformations de la science, c'est le souvenir même de ses exemples et de ses vertus. Chose étonnante! cependant, au-dessus de ces nuages entassés par l'ignorance ou la mauvaise foi, son nom rayonne toujours, comme le nom propre du génie et de la sainteté. Avons-nous, en racontant sa vie, rendu raison de cette gloire? Nous n'osons l'espérer; puissions-nous ne l'avoir point obscurcie par l'imperfection même de notre récit! Une pensée encore ici nous rassure: si les plus grands éloges ne peuvent rien ajouter à sa gloire, comment nôtre faiblesse pourrait-elle en diminuer l'éclat? Et puis, nous l'avouerons sans détour, ô grand homme! ô grand saint! et votre humilité nous pardonnera sans doute: ce n'est pas votre gloire que nous nous sommes proposée pour objet; nous avons voulu, dans un siècle voluptueux et lâche, nous ranimer aux sacrifices généreux de votre jeunesse; du sein des ténèbres et de l'indifférence, nous éclairer aux luttes intellectuelles de votre existence de docteur; sous le poids des travaux

sancti Thomæ appellari debet. Cum enim coram ejus venerandis reliquiis supplex et frequens procumbit, sacrum ignem de frigidis ejus cineribus spirantem excipit; et non solum corpus, sub hoc augustissimo et inter mundi miracula recensito mausolæo, servatum, sed etiam spiritum habet, doctrinam sancti Thomæ profitens (R. P. Gilbert, *Orat. coram. univers. habit.*).

et des douleurs de la vie, nous consoler au spectacle sublime de votre mort; comprendre enfin, ô mon Dieu! comment vous mesurez la puissance de la doctrine et la sublimité de la perfection, au courage, à la générosité des renoncements qui signalent l'entrée de votre serviteur dans la carrière.

Perfectio tua, Domine, et doctrina tua viro sancto tuo quem probasti in tentatione...

Qui dixit patri suo et matri suæ : Nescio vos; et fratribus suis : Ignoro vos.

DEUT., XXXIII, 8 et 9.

I.

LETTRE DES DOCTEURS DE PARIS

AU CHAPITRE GÉNÉRAL DES FRÈRES PRÊCHEURS,

A L'OCCASION DE LA MORT DE SAINT THOMAS D'AQUIN.

Venerabilibus in Christo Patribus, Magistris et Provincialibus Ordinis Fratrum Prædicatorum, congregatis in Capitulo generali Lugduni.

Rector Universitatis Parisiensis, atque Procuratores, cæterique Magistri actu regentes in Artibus, salutem in eo, qui salubriter omnia disponit, et sapienter providet universo.

Singultuoso clamore, totius Ecclesiæ universale dispendium, nec non et Parisiensis studii manifestam desolationem lacrymabiliter deplangimus, et his diebus præelegimus in communi non immeritò deplorare. Heu, heu, heu, quis det nobis ut repræsentare possimus Jeremiæ lamentum, quod supra subitum modum in mentes deinceps singulorum inauditam extasim causans, et inestimabilem stuporem adducens, demum viscerum nostrorum intima penetravit. Fatemur, vix valemus exprimere : amor enim retrahit; sed dolor et vehemens augustia dicere nos compellit, ex communi relatu,

et certo rumore multorum nos scire Doctorem venerabilem, fratrem Thomam de Aquino, ab hoc sæculo fuisse vocatum.

Quis posset æstimare divinam providentiam permisisse stellam matutinam præeminentem in mundo, jubar in lucem sæculi, imò, ut veriùs dicamus, luminare majus, quod præerat diei, suos radios retraxisse? Planè irrationabiliter judicamus suum revocasse fulgorem, et passum fuisse umbrosam Eclypsim, dum toti Ecclesiæ tanti splendoris radius est substractus. Et licet non ignoremus Conditorem nostrum ipsum toti mundo ad tempus, speciali privilegio cancessisse, nihilominùs si antiquorum Philosophorum auctoritatibus vellemus inniti, eum videbatur specialiter posuisse naturam ad ipsius naturæ occulta illucidanda.

Et cur frustrà nunc talibus verbis immoremur, cùm eum à nostro Collegio, generali Capitulo vestro Florentiæ celebrato, licet requisissemus instanter, proh dolor! non potuimus obtinere. Tamen ad tanti Patris, tanti Doctoris memoriam non existentes ingrati, sed devotum habentes affectum, quem vivum non potuimus rehabere, ipsius jam defuncti ossa pro maximo munere postulamus : quoniam omninò est indecens, et indignum ut altera Natio, aut locus, quàm omnium studiorum nobilissima Parisiensis Civitas, quæ ipsum priùs educavit, nutrivit, ac fovit; et postmodùm ab eodem doctrinæ documenta et ineffabilia fomenta suscepit, ossa inhumata habeat, et sepulta. Si enim meritò Ecclesia ossa et reliquias Sanctorum honorat, nobis non sine causâ videtur honestum, et sanctum, tanti Doctoris corpus in perpetuum penès nos haberi in

honore; ut cujus famam apud nos scripta perpetuam, ejusdem perseverans memoria sepulturæ, ipsorum in cordibus Successorum nostrorum stabiliat sine fine.

Cæterùm sperantes quod obtemperetis nobis cum effectu in hac petitione devotâ, humiliter supplicamus, ut cùm quædam scripta ad philosophiam spectantia, Parisiis inchoata ab eo, relicta sint imperfecta, et ipsum credamus, ubi translatus fuerat, complevisse, nobis benevolentiâ vestrâ citò communicari procuretis, specialiter super libros de cœlo et mundo, et expositionem Thimei Platonis, atque de aquarum conductibus, et ingeniis erigendis. De quibus ad nos mittendis speciali promissione fecerat mentionem. Si quæ similiter ad logicam pertinentia composuit, sicut, quandò recessit à nobis, humiliter petiimus ab eo, vestra benignitas nostro communicare Collegio dignetur. Et quia (sicut meliùs vestra discretio novit) in hoc nequam sæculo periculis multis sumus expositi, fraternaliter precibus devotis exposcimus, ut in hoc vestro Capitulo, speciali affectu nos orationum vestrarum suffragio supportetis.

Hanc autem litteram sigillis Rectoris et Procuratorum volumus sigillari. Datum Parisiis, anno Domini 1274, die Mercurii antè Inventionem Sanctæ Crucis.

II

BULLE DE CANONISATION

DE SAINT THOMAS D'AQUIN.

Joannes Episcopus, Servus Servorum Dei, Venerabilibus Fratribus Universis Patriarchis, Archiepiscopis, et Episcopis, ac dilectis filiis electis Abbatibus, Prioribus, Decanis, Archidiaconis, Archipresbyteris, aliisque Ecclesiarum Prælatis, ad quos litteræ istæ pervenerint, Salutem et Apostolicam benedictionem.

Redemptionem misit Dominus populo suo, cùm Dei Verbum in virginalis uteri thalamo, sancti Spiritûs cooperatione conceptum, caro factum est, et habitavit in nobis, verbo suo nos instruens, exemplo docens, cœlestia reserans, occulta miraculis roborans, ac sacri eloquii testimoniis futura eadem esse confirmans, tandem se Deo Patri in arâ Crucis Hostiam acceptabilem offerens, peccata nostra pio cruore detersit, descendensque ad inferos, ac die tertiâ resurgens à mortuis, et per quadraginta dies apparens discipulis, et loquens de Regno Dei, ipsis cernentibus est elevatus in cœlum, et captivam ducens captivitatem dedit dona hominibus, quibus patescere cœlum innotuit, reserata dudum clausa

in se credentibus janua Paradisi. Patet ergò cœlum credentibus, patet humilibus, patet etiam iis qui honestatis, paupertatis, et obedientiæ votis se Deo (à quo stulti per inobedientiam discesserunt), voluntariâ sponsione devovent. Regnum enim cœlorum vim patitur, et violenti rapiunt illud, dùm propriis subactis affectibus violentia quadam ad superiora conscendunt.

§ 1. Hæc igitur B. Thomas de Aquino, Ordinis Fratrum Prædicatorum sacræ Theologiæ Doctor, nobilis quidem genere, sed nobilior conversatione, famâ clarus, vitâ clarissimus, sedulâ meditatione revolvens, et attentâ deliberatione discernens, dùm adhuc infrà pubertatis annos existeret, ipsius Ordinis Prædicatorum habitum suscepit, in eo (invito etiam patre qui ejus felicibus actibus invidebat) constantiùs mansit, ac in ipso tandem regularem professionem emisit, ubi in brevi adeo scientiâ, vitâ, et moribus profecit, ut ætate adhuc juvenis, ad Sacerdotium promoveretur, et ad ejusdem Theologiæ magisterium, Parisiis loco utique celeberrimo assumptus, magno inibi sui, suique Ordinis, ac Parisiensis studii favore, per multorum annorum curricula, cathedram regeret magistralem. Quippe cùm illi vita existentiam, conversatio famam, doctrina pareret opinionem; opera divulgationem, eamdemque tam brevi confecta tempore admirationem meritò exhiberent, ut illud Psal. « Rigans montes de superioribus suis, de fructu operum tuorum satiabitur terra, » in eo verissimè impleretur. Quod utique thema, idem sanctus, dùm esset in sacrâ paginâ incepturus, assumpsit. Quodque (ut fertur) revelatione sibi post suam orationem factâ didicerat, dùm propter juventutem suam se inhabilem ad magisterium

reputans, quid proponeretur in instanti principio hæsitaret.

§ 2. Nam et in primitiis scientiis, et diversis philosophiæ partibus, ut non esset otiosus, sed operaretur terram, necnon in sacræ scripturæ paginam, tàm super Novum, quàm Vetus Testamentum scripta, plurimaque alia Dei opera in Dei laudem, Fideique dilatationem, eruditionemque studentium, clara (cùm sciens esset, formosa, cùm cognitus) non absque speciali Dei infusione perfecit. Doctrina quippe prudentium facilis, et omninò scientis signum est posse docere.

§ 3. Profecit utique vir peritus, à terrenorum ambitione semotus, et ad cœlestium assecutionem intentus, profecto vacans studio, intendebat Deo, prætermittebat terrena, ut assequeretur æterna, præmittebat divina, ut roboraretur in scholâ, cùm singulis diebus, antequàm lecturus ascenderet cathedram, vel distraheretur ad alia, Missam unam celebraret, aliam audiret, in quibus et alias in oratione (cùm in illâ foret assiduus), lacrymarum effusione mentis suæ dulcedinem, devotionemque Deo, cui nihil est absconditum, revelabat.

§ 4. Cumque castitatis nitore canderet, parcimoniâ devotâ, custodiebat humilitatem, hanc eamdem sobrietate medicâ nutriebat, adeò ut multi eum in carne virginitate mansisse incorruptum existimarent. Quod ejusdem sancti confessor Ordinis memorati, qui longo tempore ipsius confessionem audierat, publicè (ut ad nos testimonio fide digno pervenit) coram omnibus die defunctionis ejusdem asseruit, dicens : Ego confessionem generalem istius sancti viri audivi, de quo testificor, quia ita inveni eum purum, sicut puerum quinque anno-

rum, quia numquam suæ carnis sensit corruptelam. Qui prætereà vir Dei, cibis Religiosorum, vestimentisque communibus contentus, conversatione mitis, benignitate suavis, pietate misericors, humilitate subjectus, cæteraque virtutum varietate redimitus, honorum supercilium mulierumque cautiùs consortia spernebat, non elatus, non præeminens, nec etiam disputans (quod et interdum disputanti solet esse commercium) jactator affectus, ut ampulosis (etiam si sibi eadem injicerentur ab aliis) in illo palestricæ syllogizationis exercitio uteretur. Totus igitur Dei famulus divinis operibus intentus, aut eruditioni quâ præcellebat, aut prædicationi quâ immotus erat, aut orationi quâ devotus, aut Scripturæ sacræ quâ profundus, sedulus vacabat, adeò ut præter naturalis necessitatis, aut quietis horas, nullum sibi aut vix temporis spatium relinqueret otiosum.

§ 5. Appropinquante autem die quâ de hoc sæculo migraturus esset ad Dominum, quâque devicto triumphatoque mundo, in perpetuas æternitates recipiendus, in patriâ (nam bonorum laborum gloriosus est fructus), cùm à felicis recordationis Gregorio Papâ Decimo prædecessore nostro, ad Lugdunense Concilium diceretur esse vocatus, de Neapoli veniens, ubi tunc temporis more solito famosè legebat ut Doctor, et per maritimam transiens, cùm ad Monasterium Fossæ Novæ Ordinis Cistercien. Terracin. Diœc. parumper digressurus, per dies aliquot anteà, ad ipsum ut illuc deferretur, effectuosè depostulans, pervenisset; intrans Monasterium, plenus Dei spiritu, hæc verba, protulisse refertur: « Hæc requies mea in sæculum sæculi, hìc habitabo quoniam elegi eam. » Quod verum esse eventus edocuit, et sacri

corporis sui illic facta tumulatio manifestat. Cœpit enim illic in infirmitate gravari eâdem, viribus paulatim destitui, infirmitatem tamen ipsam, etsi dierum plurium non impatienter tolerans, sed æquanimiter, totus ut erat humilis patientiâ supportans, quâ sibimet leniret infirmitatem, Deo obedientiâ placeret, ministros de se (quod non intendebat) aggeneraret reverentiam, imitandæ quoque patientiæ exempla præberet, adeò quòd ejusdem Monasterii Fossæ Novæ Fratres inibi Deo devotiùs famulantes, hæc in sancto viro Religionis exempla contemplantes, illius tunc infirmantis corpore prompti obsequiis mancipati, quem utique tantâ refertum patientiâ fore cernebant, singuli ligna de sylvâ, singuli quæque illi opportuna voluntariè, propriis humeris deferebant, non existimantes fore conveniens, ut brutorum animalium humeri, in portandis eidem rebus accommodis præstarent obsequia, qui tantarum virtutum prærogativâ pollebat.

§ 6. Cùmque in eâdem infirmitate, de quâ obiit, Sanctissimi Dei, et Domini nostri Jesu Christi Corpus, in cibum sumendum sibi ut viaticum deferretur, totus profusus in lacrymis, et dulci amore ejusdem anima, assueta dulcedine Dei, liquefacta, inter cætera multa, et decora quæ potulit, hæc, vel similia, fidei et devotionis verba, toto illius Monasterii Conventu, multisque dictorum Prædicatorum, et Minorum Ordinum assistentibus Fratribus, eructasse refertur : « Ego de isto Sanctissimo Corpore Domini Jesu Christi, et aliis Sacramentis multa docui, multa scripsi in Fide Jesu Christi, et Sanctæ Romanæ Ecclesiæ, cujus correctioni cuncta subjicio, cuncta suppono. »

§ 7. Recepto deinde ab ipso eodem vivifico Sacramento, cunctisque aliis Sacramentis Ecclesiæ, debitâ veneratione cum lacrymarum effusione susceptis, tertio die obdormivit in Domino, cui credidit, quem amavit, et totâ mentis affectione dilexit. Fidelis servus et prudens, non pertinax, non proprio sensui, aut prudentiæ innitens, et nulla de scientiæ suæ opinione superbus; nam qui scrutator est Majestatis opprimetur à gloriâ. Unde sapienter Doctor idem atque humiliter (ut præfati sumus) omnem suam verbo, vel scripto doctrinam ad ejusdem Ecclesiæ fidei normam fideli devotione reduxit: quam Petri ore diffusam stabilem noverat, et nullis concussionum flatibus agitandam; cùm post veram Deitatis CHRISTI recognitionem quâ respondit : « Tu es CHRISTUS Filius DEI vivi, » ab ipso audire meruit : « Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam; » et alibi : « Ego pro te rogavi, Petre, ut non deficiat fides tua; » Dumque pro Petro CHRISTUS rogat, pro ejus Ecclesiâ intercedit.

§ 8. Verùm quia dignum erat et consonum, ut quem Deus viventem in hoc sæculo tantis suis donis gratiisque perfecerat, assumptum in Cœlis, sanctificatum fore hominibus declararet, multis eumdem virum Dei post ipsius de hâc vitâ transitum (licet et anteà nonnulla fecisse memoretur) magnisque fecit clarere miraculis, multis clarisque signis gloriosiùs coruscare, ut illud Psalmi meritò de ipso dicamus : « Scitote quia mirificavit Dominus Sanctum suum, » sicque vita ejus attestaretur miraculis, ut illius miracula, vitæ testimonium perhiberent. De quibus pauca de multis in Dei laudem, et Sancti hujus commendationem et ædificationem

fidelium, idoneis approbata testibus, præsentibus subnectemus.

§ 9. Post septimum namque mensem, vel circa, à die obitûs ipsius S. Thomæ de Aquino, cùm Corpus ejus, quòd in Capella S. Stephani dicti Monasterii, per idem tempus sepultum extiterat, ad sepulchrum ejusdem primum, scilicet juxta Altare majus Ecclesiæ Monasterii antedicti, ut ad tempus per Monachos ejusdem Monasterii, timoris causâ, sublatum fuerat, ne corpus ipsum omninò de dicto Monasterio tolleretur, per translationem denuò exhumatum, deferri exindè decrevissent, in aperturâ ipsius sepulchri, ejusdem Capellæ S. Stephani, tantâ fragrantis odoris suavitate emanavit, quòd totam ipsam Capellam Claustrumque ipsius Monasterii, quod diffusum est, mirâ eâdem suavitate replevit, quæ de ipsius corpore (prout ex sollicitâ, curiosâque Monachorum indagine est repertum), mirificè fundebatur. Propter quod, majore per Monachos conceptâ ad ipsum devotione, totus Conventus processionaliter (Priore tamen dicti Monasterii, cum quibusdam ex Monachis paramentis indutis) corpus ipsum ad præfatum primum ejus sepulchrum honorificè detulerunt. Hanc similem fragrantiam post septem annorum spatium, quidam ex testibus, quidam verò post quatuordecim spatium, se referunt sensisse, dum corpus ipsum diversis ex causis per temporum vices sedulò inspexissent. Quippè odor carnis ejus munditiam Deo acceptam exprimebat, orationum ejus odoramenta repræsentabat, famam quoque ejus claram diffusione virtutum et illarum aromatum non celabat.

§ 10. Quidam arte chirurgicus, sed per decennium infirmitate podagricus, ita quod ire per se, vel ambulare

nequaquam absque baculorum sustentatione, aut aliorum suffragio poterat, se Deo et B. Thomæ devovens, juxta ejus tumulum incumbens (oratione factâ), sanus prosiliit, et currens, ac Deum laudans quòd meritis ejus esset tàm longæ infirmitatis languore curatus.

§ 11. Alter quidam ex horribili quâdam visione phantasmatis timiditate percussus, pedibus manibusque contractus fuit, et ore ac facie distortus, sensibus carens, et omni virtute destitutus, ita quòd loqui non poterat, sed mortuo similis videbatur, adeò ut ignem ejus membris admotum, nullatenùs sentiret, portatus ad tumulum illius, post morulam, liber et sanus omninò à dicto sepulchro surrexit.

§ 12. Alius dùm non devotè de sancto sentiret, virtutem Dei in sancto, in se duplicem est expertus, infirmitatis dùm contemnit, sanitatis, dùm à contemptùs culpâ discessit. Nam cùm sibi devotionis causâ à quodam Capellano plures venerandæ reliquiæ monstrarentur, ipse quoque ostensor pretiosores adhuc se habere reliquias videlicet manum B. Thomæ de Aquino fateretur, illicò hunc derisoriè de his tuffantem, cùm eas videre non curaret, dicens : Sanctus non est, sed quidam Ordinis Prædicatorum frater, tremor apprehendit; et caput ejus ad modum magnæ cistæ grossum, et valdè ponderosum sibi esse videbatur. Sed infirmitate correptus, et pœnitens, simulque de suâ incredulitate dictisque deplorans, dùm veniam à Sacerdote petitam obtinuit, reverenter manum ejusdem Sancti deosculans, confestim à tremore, et inflatione capitis liberatus evasit, sensitque progredientem, ut retulit, maximum ex dictâ manu suavitatis odorem. Qui odor cùm ipsius curati ca-

piti, personæque ex tactu manûs ejusdem per magnum tempus inhæreret, multis eumdem postmodùm percipientibus, sciscitantibusque quid esset, hoc signo narrare quod acciderat (etsi nolens) miraculum cogebatur.

§ 13. Notarius quidam, dùm ad mensam sanus accederet, surgens ab illâ, gravi squinantiæ infirmitate correptus est. Duobus diebus proptereà linguam movere non potuit, et loquelam amisit. Cùmque multa medicorum remedia, ei adhibita, quin eadem infirmitatis in augmentum procederet, non prodessent, imò de illo desperarent, ad sanctum conceptam devotionem, ut ad tumulum ejus deferretur, quàm linguâ non valebat, manùs suæ scripturâ deprompsit. Verùm cùm illuc, repugnante uxore suâ (quia mulieribus præfati Monasterii Ecclesiam ingredi non liceret), nequaquam duceretur, ipse sic infirmus advertens infrà se ipsum, eidem beato viro se, ut liberaret, affectuosiùs commendavit. Cœpit ex tunc linguam ducere, meliorari et convalere, ac brevi temporis intervallo curatus perfectè fuit.

§ 14. Dùm alius quidam per septem hebdomadas et ultra febre quotidianâ, malo hepatis et stomachi affligeretur, quâdam die veneris, cùm pejus haberet, auditis quibusdam miraculis, quæ per virum Dei facta esse dicebantur, eum se ad ipsum devotiùs sequenti die Sabbati de sero, uxoris suæ suasibus, eâque præsente devovisset, die Dominicæ proximo, in manè se à præfatis infirmitatibus plenè reperit liberatum.

§ 15. Mulier quædam, cùm filium suum duorum mensium decumbentem, periclitari non immeritò formidaret, pro eo præsertim quòd per menses quatuor

ex surditate adeò gravata esset, ut decies exclamatâ, vagientem etiam puerum vix audiret, viri sui inductione, qui mœstus unà cum illâ communis filii periculo condolebat, prædicto viro Dei, ut eam ab eâdem infirmitate eriperet, obnoxius devovit. Emissoque voto, cùm nocte sequenti dormisset, in crastino se liberatam sancti meritis reperit, ut optabat.

§ 16. Puella gutturis sui fauces squinantiæ habens infirmitate constrictas, in tantum ut nec quid sumere solidum aut liquidum valeret, et anhelitûs sibi meatus, ut vix respirare posset, includeretur, dùm devotè se beato viro à matre persuasa commendaret, ductaque foret in crastinum ad dictum Monasterium Fossæ Novæ, superpositis gutturi suo dicti viri sancti, ex reliquiis in quâdam capsâ delatis, confestim melioratam se sensit, panem comedit, perfectèque sanata rediit.

§ 17. Quidam præfati Monasterii Fossæ Novæ conversus, adeò gravem in brachio dextro et spatulâ dolorem patiebatur, ut ipsum brachium, quod per trium mensium cum dimidio spatium detulerat suspensum ad collum, ei esset inutile, dolore præsertim vehementer afflictum. Quod cùm requisitum medicorum remedium non haberet et ampliùs dolore gravaretur, dùm dicto sancto pro suâ liberatione se quodam emisso voto commendasset, seque suprà ejus tumulum posuisset, ibidem obdormivit, ac excitatus deindè à quodam dicti Monasterii Monacho, brachio, quod linteo priùs habebat, incumbens, collo adhuc dependenti extractum ab eo reperit, excitatorumque à somno more, dùm ambas manus capiti suo, ut ipsum scalperet appo-

suisset, se liberatum intellexit, ac stantibus, quod notum fuerat miraculum, revelavit.

§ 18. Infans quidam quatuor annorum tumorem et ruborem in costis, et crure usque ad pedem patiebatur, adeò afflictum ut nec à matre suâ, vel alio sine læsione et clamore suo aliquatenùs tangi potuisset. Movere se non poterat, per mensem in tanto dolore et in anxietate fuit ut à medicis spes curationis ejus sine incisione pueruli non inveniebatur, illaque (si fieret) perpetuò eum in personâ futurum impeditum mœstis amaritudine mentibus nuntiabat. Deficiente naturâ, artisque suffragio non invento, recursum est ad Deum, qui gloriosus est in Sanctis suis, faciens prodigia. Nam mater infantuli, quæ ipsum diligebat ut mater, eum B. Thomæ devotiùs commendavit, ut à dictâ infirmitate sine incisione suis meritis liberaret. Delatus est puer ad Monasterium, positus super tumulum Sancti, post aliquantulam moram, sanus indè surrexit.

§ 19. Hæc sunt igitur testimonia tua Deus, quæ de hoc viro justo nobis credibilia facta sunt nimis. Nam si testimonium hominis accipimus, testimonium Dei majus est. Quo animam enim cœlum possidere jam credimus, intercessorem ipsum exspectamus; ac inter Sanctorum agmina, quasi stellam matutinam eum fidimus esse locatum. Undè fidem tuam in nobis, bone Jesu, nutris, spem erigis, dilectionis charitatem accendis. Lætetur itaque Mater Ecclesia, exultet Italia, parens Campania jucundetur, Prædicatorum sacer Ordo jam jubilet, Religiosorum devotio concrepet, Doctorum turba complaudat, animentur ad studia juvenes, provecti non torpeant, senes delectentur in illis, omnes in humilitate

proficiant, provecti contemplationem non deserant, mandata Dei seduli exsequantur. Nam dedit illi Deus cor ad præcepta, et legem vitæ et disciplinæ; et sapientia humiliati exaltabit caput illius. In medio Ecclesiæ aperuit os ejus, et implevit eum Dominus spiritu sapientiæ et intellectûs, stolam gloriæ induit eum. Nam veritas (quæ est Christus) ipsa veris, non fictis Doctoribus pollicetur : « Qui elucidant me, vitam æternam habebunt. » Quamvis ipse verus justitiæ Sol, stellarum illustratione non egeat, nec illarum irradiatione, cùm illuminentur ab ipso, clarescat. Habitat enim lucem inaccessibilem, qui est splendor gloriæ, et figura substantiæ ejus; idcircò tenebris non obscuratur, ut deficiat, aut nebulis offuscatur, ut suæ claritatis radios non diffundat.

§ 20. Cæterùm, quia rationis ordo depostulat ut triumphantem in Cœlis Ecclesiam devotè in terris militans subsequatur, illum veneratione præcipuâ percolat, quem in cœlestibus agminibus positum, Deum glorificare cognoscitur.

§ 21. Nos de sanctitate vitæ, ac miraculorum veritate Confessoris ejusdem non semel tantùm, sed primo, et secundo; non festinè, sed maturè inquiri fecimus; et per nos etiam, et Fratres nostros Sanctæ Romanæ Ecclesiæ Cardinales, inquisitionem hujusmodi, exactâ discussione, examinavimus diligenter, ut tantò firmiùs quantò maturiùs, tantò certiùs quantò disquisitiùs inquisitum et examinatum existeret, in sic arduo difficilique negotio procedere valeremus. Difficile namque extimamus quæ in terrâ sunt, et quæ in prospectu sunt invenimus cum labore, quæ autem in Cœlis sunt,

quis investigabit? Cùmque per hujusmodi nostram et eorumdem Fratrum nostrorum examinationem sollicitam et sollicitudinem examinatam, vitam ejus sanctam, et miracula vera ejus meritis facta, probata esse constitit, et supplicantibus nobis idipsum humiliter et devotè, multis tunc Prælatis apud Sedem Apostolicam existentibus, de dictorum Fratrum nostrorum consilio et assensu, auctoritate Dei Omnipotentis, Patris, et Filii, et Spiritûs sancti, ac Beatorum Petri et Pauli Apostolorum ejus, ac nostrâ, eum Sanctorum Confessorum Catalogo duximus adscribendum.

§ 22. Ideòque Universitatem vestram monemus et hortamur attentè, per Apostolica vobis scripta præcipiendo mandantes, quatenùs nonis Martii festum Confessoris ejusdem, devotè ac solemniter celebretis, et faciatis à vestris subditis veneratione debitâ celebrari, ut piâ ejus intercessione, et hic à noxiis protegi, et in futuro sempiterna gaudia consequi valeatis.

§ 23. Ut autem ad venerabile ejus sepulchrum ardentiùs et affluentiùs Christiani populi confluat multitudo, ac celebris ejusdem Confessoris colatur festivitas, omnibus verè pœnitentibus et confessis, qui cum reverentiâ illuc in eodem festo annuatim accesserint, ipsius suffragia petituri, de Omnipotentis Dei misericordiâ et eorumdem Beatorum Petri et Pauli Apostolorum ejus, àuctoritate confisi, unum annum et quadraginta dies; accedentibus verò annis singulis ad prædictum sepulchrum infrà septem dies festum ipsum immediatè sequentes, centum dies de injunctâ sibi pœnitentiâ relaxamus.

Datum Avenione 15. Kal. Aug. Pontif. nostri anno 7.

III.

BULLE DU PAPE URBAIN V,

Qui révoque toutes les procédures faites en faveur des religieux de Fosse-Neuve, et accorde à l'ordre des Frères Prêcheurs le corps de saint Thomas d'Aquin, pour être porté à Toulouse.

Urbanus, Episcopus, Servus Servorum Dei, ad perpetuam rei memoriam.

Copiosus in misericordiâ Dominus, et in cunctis operibus suis gloriosus, insufficientiæ nostræ Universalis Ecclesiæ, Sponsæ suæ inclytæ, regimen piâ dignatione committens, et collo debilitatis nostræ jugum imponens Apostolicæ servitutis, ad hoc solium excelsum nos conscendere voluit, ut libenter et solerter exsequamur quæ ad divini nominis gloriam, et honorem tendere dignoscantur; et tamquam de supremi vertice montis, nostrum ad infirma reflectentes intuitum, quid singularum personarum Ecclesiasticarum commodis, earumque statui conveniat, prospiciamus attentiùs; et qualiter inter ipsos quorumlibet litigiorum vepribus radicitùs amputatis, dilectio sincera permaneat, ac vigeat soliditas charitatis, solertiùs attendamus. Ad hoc enim vocati sumus à Domino; ad hoc nostros assiduè diffundimus cogitatus; ad hoc nostri pectoris studia

desideranter exponimus; et ut sanctorum Reliquiæ honorabiliter collocentur, et hujusmodi personarum Ecclesiasticarum status servetur pacificus, quietis ubertate lætetur, et dirigatur ad existentiam salutarem, sollicitudines libenter impendimus, et labores.

Dudùm siquidem contrà omnes et singulos, qui corpus sancti Thomæ de Aquino, quod olim in Monasterio Fossæ-Novæ Cisterciensis Ordinis, Terracinensis Diœcesis, quiescebat, de ipso Monasterio receperant, horumque receptatores, fautores, ac defensores, ad dilectorum filiorum Abbatis, et Conventùs dicti Monasterii instantiam, varios processus, diversas excommunicationes, suspensionis et interdicti sententias et alias pœnas continentes fecimus, et etiam fieri concessimus. Cùm autem, sicut fide dignorum relatione percepimus, ex processibus his gravia scandala et pericula sequi, nisi celeri remedio succurramus, præsumatur similiter infuturum : nos processus ipsos, et quidquid est ex eis, vel ob eos, et concessionem ipsam penitùs revocamus; et eos haberi volumus penitùs pro infectis. Et insuper Christi Fidelium devotionem adaugeri, et ipsorum Fidelium animarum profectum, quæ ex subscriptis indubiè provenire speramus, promovere salubriter intendentes, ac decens reputantes et congruum, ut dictum corpus illius gloriosi Sancti, qui, dùm vixit, Ordinis FF. Prædicatorum Professor existens, tamquàm Doctor egregius, per sua perlucida ac salutifera documenta Universalem illustravit Ecclesiam, eam decorando virtutibus, et moribus informando, cum eisdem Fratribus collocetur : ex certâ nostrâ scientiâ, ad laudem Dei, exaltationem Ecclesiæ, Fidelium salu-

tem, tenore præsentium statuimus, et etiam ordinamus, quòd prædictum corpus ad domum dictorum Prædicatorum Tolosam transferatur, et ibidem collocetur, et honorabiliter perpetuò veneretur.

Volumus autem quòd si Magistro et Capitulo Generali dicti Ordinis proximè celebrando placuerit, ejusdem corporis dextrum brachium Priori et Fratribus dicti Ordinis Parisiensis, ad decus et honorem totius studii Parisiensis, in quo idem Sanctus mirâ suâ facundiâ, cœlestis irrigui gratiâ influente, scripturarum ænigmata reseravit, solvit nodos, obscura dilucidavit dubiaque declaravit, ad Fidelium devotionem augendam, transmittatur; et in ipsâ domo honorificè perpetuis temporibus veneretur.

Nulli ergo hominum liceat hanc paginam nostræ revocationis, constitutionis, ordinationis, et voluntatis infringere; vel ei ausu temerario contraire. Si quis autem hoc attentare præsumpserit, indignationem omnipotentis Dei, et beatorum Petri et Pauli Apostolorum ejus, se noverit incursurum.

Datum apud Montem-Flasconem, decimo Kalendas Julii, Pontificatûs nostri anno sexto.

IV.

AUTRE BULLE D'URBAIN V,

A L'ARCHEVÊQUE ET A L UNIVERSITÉ DE TOULOUSE,

TOUCHANT LES RELIQUES ET LA DOCTRINE DE SAINT THOMAS D'AQUIN.

Urbanus, Episcopus, Servus Servorum Dei, venerabili fratri Archiepiscopo Tolosano, et dilectis filiis Cancellario Ecclesiæ Tolosanæ, universisque Magistris ac Doctoribus, cæterisque Clericis, et Laïcis in Civitate et Provinciâ Tolosanâ commorantibus salutem, et apostolicam benedictionem.

Laudabilis Deus in sanctis suis, in suî majestate mirabilis, cujus ineffabilis altitudo providentiæ nullis inclusa limitibus, nullis terminis comprehensa, recti censurâ judicii cœlestia pariter, ac terrena disponit; etsi cunctos ejus ministros magnificet, altis decoret honoribus, et cœlestis efficiat beatitudinis possessores; illos tamen, ut digna dignis rependat, potioribus attollit insigniis, dignitatum et præmiorum uberiori retributione prosequitur, quos digniores agnoscit, et commendat intensior excellentia meritorum.

Sic et alma Mater Ecclesia, ejus sacra vestigia insequens, et exemplo ducta laudabili, licèt universos in

Regnis Cœlestibus constitutos studiis honorare sollicitis non desistat, egregios tamen Doctores, per quorum perlucida et salutaria documenta eadem Ecclesia illustratur, virtutibusque, ac moribus, informatur, libenter et solerter exsequitur, quæ sunt Dei, præmissâ debitâ meditatione perlustrans, ad divini nominis honorem gloriam et exaltationem Catholicæ Fidei, Salutemque Fidelium, ritè censuit, providitque meritò, eosdem in Universali Ecclesia honorificentiæ potioris impendiis attollendos. Sanè cùm sacrum et venerabile corpus B. Thomæ de Aquino, Ordinis Fratrum Prædicatorum, sit de mandato nostro ad Ecclesiam Fratrum Prædicatorum Tolosam de proximo transferendum, nos attendentes quantâ à Deo scientiâ dotatus Ordinem Fratrum Prædicatorum, ac Universalem Ecclesiam illustravit, ac beati Augustini vestigia insequens Ecclesiam eamdem doctrinis, et scientiis quàm plurimis adornavit; volentesque prætereà idem corpus speciali honorificentiâ attolli, Universitatem vestram requirimus, et hortamur in Domino nostro Jesu Christo, vobis nihilominus per Apostolica scripta mandantes, quatenùs dictum corpus, cùm ad partes easdem transferetur, dignè et honorificè suscipientes, ibique devotè et venerabiliter pertractantes, faciatis ab aliis, quantùm in vobis est, cum debitâ honorificentiâ ac devotione suscipi, ac tractari.

Volumus insuper, et tenore præsentium vobis injungimus, ut dicti B. Thomæ doctrinam tamquàm veridicam et Catholicam sectemini, eamque studeatis totis viribus ampliare.

Datum apud Montem-Flasconem, secundo Kalendas Septembris, Pontificatûs nostri anno sexto.

V.

BREF DE CLÉMENT VIII

AUX DÉPUTÉS DE LA VILLE DE NAPLES.

Dilecti Filii, salutem et Apostolicam benedictionem. In quo nos Pastoralis officii nostri curâ excitati elaboramus tantoperè, ut hominum cogitationes omnes ad cultum divinum, atque ad Sanctorum venerationem intendantur, in id vos spontè ferri cùm videamus, inenarrabili certè lætitiâ, in Domino exultamus. Gratiâ Dei facitis id quod facitis; et gratia Dei in vobis vacua non est, cùm donis cœlestibus cumulati gratos vos exhibentes, memoresque beneficiorum, auctâ in Deum pietate, atque in Sanctos ejus reverentiâ. Quarum quidem cogitationum, ut auctorem Deum verum maximè oportet agnoscere, ita etiam affirmandum eas ipsas piis precibus eorum in quorum tutela Civitas ista est adscita, divinæ Majestati acceptas esse magis. Proindè piè prudenterque cogitatis de novo Civitati Patrono adsciscendo, cive vestro, divinæ voluntatis Angelico interprete, vitæ sanctitate et miraculis claro, Thoma Aquinate : cujus doctrinæ tantùm fuit tributum, ut christianæ eruditionis suæ divinum etiam illud habeat testimonium : Benè de me, Thoma, scripsisti.

Tali vos tantoque deprecatore, quia jure arbritamini divinos thesauros faciliùs vobis posse patere, suppliciterque ac demissè rogatis, ut ad reliquos patronos istius Civitatis is quoque adjungatur. Nos auctoritate nostrâ Apostolicâ pium sanctumque istud vestrum consilium probamus; vobisque ut id liceat, concedimus. Quòd si quid et preces nostræ valeant, pro vobis etiam humillimè supplicamus, vobis idem ut præsto sit, vestrasque orationes pio è corde profectas porrigat divinæ Majestati, curetque ut vobis sint eædem salutares.

Unum id monemus Civitatem istam, tamquàm novo Sponso è Cœlo venienti, ocurrere oportere circumdatam monilibus, sicut sponsam ornatam viro suo, ut ille vestimentorum, hoc est bonorum operum odore suavissimo captus, charitatis vinculo, Sponsæ adhæreat arctiore. Ratum id habeat, qui bonis omnibus propitius est Deus, et quam nos ad augendam pietatem vestram vobis nunc benedictionem nostram impartimur, suâ idem sanctissimâ gratiâ prosequatur cumulatissimè.

Datum Romæ apud sanctum Petrum, sub annulo Piscatoris, die vigesimâ secundâ Novembris 1603, Pontificatûs nostri anno duodecimo.

VI.

BREF DE CLÉMENT VIII

AU COMTE DE BÉNÉVENT, VICE-ROI DE NAPLES.

Dilecte Fili, nobilis vir, salutem, et Apostolicam benedictionem.

Quantùm prodesse possint, qui præsunt aliis, vitæ integritate et pietate, licet id ex tuâ nobilitate facilè conjicere; quippe omnes animi conatus ad Dei gloriam, atque publicam utilitatem cùm tu dirigas, tacitâ tui æmulatione populos ad eos imitandos, atque ad eorum normam, vitam moresque formandos inflammas.

Erat quidem anteà multò optandum, ut Civitas ista, pietati imprimis dedita, novum Patronum ad reliquos, quos habet, addendum curaret Thomam Aquinatem, cujus divino eloquio, cœlesti doctrina, miraculisque illa quidem illustris meritò apud remotissimas nationes, summâ Christiani nominis cum laude atque Ecclesiæ utilitate, celebratur. Verùm id tuæ debebatur virtuti, ut sanctum consilium, etsi acceptum à Deo referre oporteat, à quo quidquid boni agimus ac cogitamus, proficiscitur, ex quo omnis nostra sufficientia emanat, tuum tamen in eo etiam studium laudaretur, quo factum est ut multorum sopita penè pietas, te procurante,

excitetur, atque in oculis omnium imò in Dei conspectu appareat altior à terrâ, atque eximior.

Et nos solemus, ut decet, semper favere supplicationibus, sed hìc certè ardentiori quâdam voluntate annuimus; quod et nos ipsi Angelico huic Doctori, et nostro, et totius Christianæ Ecclesiæ nomine plurimùm debemus, et tua in eum extat pietas singularis. Hoc igitur Patrono unà cum aliis utatur Civitas; hunc in rebus ad usum vitæ, ad salutem animarum necessariis fautorem atque adjutorem imploret; nostrique saltem et tui, qui id ipsum optas tantòpere, publicisque ac privatis precibus teneat memoriam; colatque beneficii accepti recordatione perpetuâ.

Firmum hoc, quod nos auctoritate Apostolicâ, et benedictione nostrâ habemus, firmius faciat Deus suâ gratiâ, et benedictione sanctissimâ.

Datum Romæ apud sanctum Petrum, sub annulo Piscatoris, die vigesimâ secundâ Novembris 1603, Pontificatûs nostri anno duodecimo.

VII.

BREF DE CLÉMENT VIII

A LA VILLE DE NAPLES.

Dilecti Filii, nobiles viri, salutem et Apostolicam benedictionem.

Sicut Angeli in ministerium missi propter eos qui hæreditatem capiunt salutis, ineffabili Dei Providentiâ, non modò singulorum hominum curam gerunt, verùm etiam ipsis Urbibus, et Provinciis præsident, ita Sancti cum Christo regnantes, qui vitam meruerunt Angelorum, non solùm privatos quosque homines suis orationibus adjuvant, sed publicas Civitates, et Regna continuâ protectione defendunt; sunt enim communes generis humani Custodes, et legati apud Deum potentissimi, sunt cunei inexpugnabiles, et nostræ salutis præsules, qui secretorum conscii divinorum familiariùs clementiam Dei pro nostris exorant laboribus, et nequissimi dæmonis insidias ac conatus ab omnibus divinâ virtute depellunt.

Verùm quò plures numero, ac merito præstantiores sunt, qui pro salute hominum in cœlestibus regnis apud Deum intercedunt, eò homines ipsi desiderata bona faciliùs impetrant, et impetratis diutiùs perfruuntur. Cùm igitur in isto nobili Regno plurimi olim sanctitate, miraculis, ac doctrinâ insignes viri cla-

ruerint, qui Universam Ecclesiam Dei suarum virtutum splendore illustrarunt, inter hos autem sancti illi Asprenus, Januarius, Agrippinus, Severus, Athanasius, aliique complures, tùm Episcopi, tùm Abbates, præcipuè floruerint, quos meritò vestra hæc Civitas certos sibi Patronos adoptavit; cumque superiorum temporum memoriâ S. Thomas Ordinis Prædicatorum, Doctor Angelicus, ex antiquâ et nobili Comitum de Aquino familiâ oriundus, similiter in eodem Regno, tùm sanctitatis et miraculorum gratiâ, tùm doctrinæ laude clarus extiterit, laudabili consilio eadem Civitas illum cæteris Patronis suis adjungendum statuit. Hic siquidem honor ejus virtutibus, cum admirabili doctrinâ conjunctis, jure optimo debetur.

Ac doctrinæ quidem testis est ingens ille librorum numerus, quos ille brevissimo tempore, in omni ferè disciplinarum genere, singulari ordine ac mirâ perspicuitate, sine ullo prorsùs errore conscripsit : in quibus conscribendis interdùm sanctos Apostolos Petrum et Paulum colloquentes, locosque illi quosdam Dei jussu enarrantes habuit. Quos deinde conscriptos expressâ Christi Domini voce comprobatos audivit.

Cùm autem illi nunc peculiari ejusdem vestræ Civitatis Patroni nomen accedat, sperandum est fore ut ratione perfectæ charitatis, quâ Deo propinquior est, et patrocinii ad quod eligitur, vobis magis proficiat precibus; quòd ejusdem antedicta doctrina, eximiæ virtutes et summa præsertim, quâ semper excelluit, humilitas, hunc ipsum honorem postulasse videntur. Quapropter cùm ille tam religiosè ac demissè semper de seipso existimaverit, ut inter cætera oblatum à

felicis recordationis Clemente IV Romano Pontifice, Prædecessore nostro, Civitatis vestræ Archiepiscopatum, insigni cum modestiâ recusaverit; meritò Deus hoc tempore vobis ob animum induxit ut eum qui, cùm in terris esset, vobis in summam humilitatem præesse noluit, nunc cùm in Cœlis est, propter ejusdem sanctitatem, in numerum vestrorum Patronorum adsciscatis.

Quâ quidem in re nos pietatem et consilium vestrum plurimùm in Domino commendantes, electionem à vobis factam auctoritate Apostolicâ tenore præsentium approbamus, illique nostræ et Apostolicæ confirmationis robur adjicimus; et ut in posterùm idem sanctus Thomas inter cæteros Civitatis vestræ Patronos connumeretur, atque etiam ab universo Clero, Sæculari et Regulari utriusque sexûs cujusvis ordinis ejusdem Civitatis officium, de ipso sancto Thomâ, tanquàm de Patrono, publicè et privatim recitari debeat; perpetuò statuimus, ac præcipimus, et mandamus, sicque ab ipsis, et aliis, ad quos spectat, observari debere, irritumque et inane quidquid secùs super his à quoquam quâvis auctoritate, scienter vel ignoranter, contigerit attentari, decernimus. Quocircà Deum bonorum omnium auctorem pro vobis omnibus precamur, ut meritis quoque ac precibus hujus vestri novi Protectoris, omnes humani generis hostis insidias à vobis longè repellat, Civitatem in pace custodiat, et universum Regnum cœlesti benedictione tueatur.

Datum Romæ apud sanctum Petrum, sub annulo Piscatoris, die vigesimâ secundâ Novembris 1603, Pontificatûs nostri anno duodecimo.

TABLE DES MATIÈRES.

BESANÇON, IMPRIMERIE DE J. BONVALOT.

DE [illegible]